
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00472043 9



University of Toronto.
King Alfred Library of History
Founded by
Goldwin Smith and Harriet Smith
1901

J. Edwin Smith

LA

MÉDECINE

HISTOIRE ET DOCTRINES

LA MÉDECINE DANS LES POÈTES LATINS. — GALIEN ET SES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES.
PAUL D'ÉGINE ET LES MÉDECINS DU BAS-EMPIRE.—L'ÉCOLE DE SALERNE
ALBERT-LE-GRAND ET LES SCIENCES AU MOYEN-AGE.
LA CIRCULATION DU SANG ET SON HISTOIRE. — LOUIS XIV ET SES MÉDECINS.
LES MERVEILLES DU CORPS HUMAIN.—SANTÉ DES GENS DE LETTRES.
HYGIÈNE DES MALADES, ETC., ETC.

PAR

CH. DAREMBERG
Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine, professeur chargé de cours
au Collége de France.

Deuxième Édition

Ouvrage couronné par l'Académie française.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
ET CHEZ J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, RUE HAUTEFEUILLE.

LA MÉDECINE

HISTOIRE ET DOCTRINES

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION DES CONNAISSANCES DE GALIEN sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux. Paris, 1841.

TRAITÉ SUR LE POULS PAR RUFUS D'ÉPHÈSE, publié pour la première fois en grec et en français avec une introd. et des notes. Paris, 1846, in-8.

FRAGMENTS DU COMMENTAIRE DE GALIEN SUR LE TIMÉE DE PLATON, publiés pour la première fois en grec et en français, avec une introduction et des notes. Paris, 1848, in-8.

ESSAI SUR LA DÉTERMINATION ET LES CARACTÈRES DES PÉRIODES DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE. Paris, 1851, in-8.

ŒUVRES D'ORIBASE, texte grec et traduetion française, avec une introduction et des notes, par MM. Bussemaker et Daremberg. Paris, 1851-1859, 4 vol. in-8 grand papier. (Librairie J.-B. Baillière et fils.) Les tomes V et VI sont sous presse.

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS MÉDICAUX des principales Bibliothèques d'Europe. Première partie : Angleterre. Paris, 1853, gr. in-8.

GLOSSULÆ QUATUOR MAGISTRORUM SUPER CHIRURGIAM ROGERII ET ROLANDI, nunc primum ad fidem codicis Mazarinei edidit. Neapoli, 1854, in-8.

ŒUVRES CHOISIES D'HIPPOCRATE, accompagnées d'arguments, de notes, et précédées d'une introduction générale. 2e édition. Paris, 1855. (Librairie Labé-Asselin.)

ANONYMI DE SECRETIS MULIERUM, DE CHIRURGIA, DE MODO MEDENDI, poema medicum nunc primum edidit. Neapoli, 1855.

GALIEN. OEuvres médicales et philosophiques, en grande partie traduites pour la première fois en français; avec notes. Paris, 1854-1856. 2 vol. gr. in-8, avec figures. Librairie J.-B. Baillière et fils.

A. C. CELSI DE MEDICINA, libri octo, ad finem optimorum librorum denuo recensuit, adnotatione critica indicibusque instruxit. Leipzig, 1859. (Librairie Teubner.)

Paris. Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, 6, rue des Poitevins.

LA

MÉDECINE

HISTOIRE ET DOCTRINES

PAR

CH. DAREMBERG

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

PROFESSEUR CHARGÉ DE COURS AU COLLÉGE DE FRANCE

Ouvrage couronné par l'Académie française.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

ET CHEZ J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE.

1865

A

M. HENRI HAESER

PROFESSEUR

DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE ET D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

A L'UNIVERSITÉ DE BRESLAU

AUTEUR

D'UN MANUEL D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ET DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES

TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AMITIÉ

CH. DAREMBERG.

INTRODUCTION

Un médecin distingué, professeur agrégé de notre Faculté, et qui tente de concilier l'esprit doctrinaire de Montpellier avec l'esprit plus positif de Paris, m'écrivait dernièrement : « L'état actuel de la médecine est digne de la plus sérieuse attention. D'un côté, la tradition est mieux étudiée et mieux comprise ; la pathologie, sortant du lit de Procuste, que lui avait donné l'*organicisme*, s'enquiert de la nature des affections morbides générales, et lui subordonne la multitude des états locaux, que nos devanciers observaient avec soin, mais sans remonter plus haut que les phénomènes apparents. — D'un autre côté, on voudrait faire table rase du passé ; on nous jette à la face que la médecine n'est pas une science constituée, qu'elle n'a ni principes assurés, ni méthode régulière, et on nous annonce une médecine de l'avenir, une médecine expérimentale qui doit bientôt remplacer l'ancienne. L'expérimentation ne serait plus alors un moyen d'analyse, et le fait expérimental aurait la prétention d'être le commencement et la fin de toute connaissance. Nos élèves subissent alternativement

ces deux directions sans savoir à laquelle s'attacher. Il faudrait cependant que quelqu'un intervînt dans ce conflit avec assez d'autorité pour faire une juste part aux deux prétentions opposées. »

Le savant auteur des *Principes de Pathologie générale,* M. Chauffard, ne me désavouera pas, si je prétends que mon correspondant a posé le problème tel à peu près qu'il l'aurait posé lui-même. M. Chauffard est évidemment du côté de ceux qui croient à la tradition, et qui mettent l'étude des affections générales beaucoup au-dessus de l'étude des manifestations locales. C'est dans son livre que se produit avec le plus de talent, et sous la forme la plus dogmatique, la doctrine qui donne à l'organisme la prééminence sur les organes. Comme si l'organisme ne résultait pas de l'assemblage des organes reliés ensemble par la vie; comme si les organes sains ou malades pouvaient être conçus dans un état complet d'isolement. Poser ainsi le problème, c'est, si je ne m'abuse, le résoudre d'avance.

Remarquons aussi que ce problème n'est pas nouveau : il est né, pour ainsi dire, avec la médecine; on le retrouve, se transformant aux diverses périodes de l'histoire, dans la rivalité des écoles de Cos et de Cnide, dans les querelles du dogmatisme, de l'empirisme et du méthodisme, dans les controverses de Galien contre ses prédécesseurs ou ses contemporains, au temps des premiers réformateurs de la médecine comme au temps

de Broussais. Cet antagonisme tient à l'essence même des choses : un fait se présente toujours de deux façons, par ses apparences extérieures et particulières, et par ses causes plus profondes et plus générales ; l'esprit, suivant qu'il a plus d'aptitude ou plus de préparation, saisit soit surtout l'une, soit surtout l'autre de ces deux faces, soit toutes les deux ensemble.

Il ne serait pas malaisé, en prenant quelques-uns des ouvrages les plus saillants de notre époque, de démontrer qu'en ce moment, contrairement à l'assertion un peu trop absolue de M. Chauffard, il n'y a pas, même à Montpellier, un médecin sérieux, si ami des généralités, qu'il ne tienne grand compte de l'état local lorsqu'il se trouve auprès du lit d'un malade, ni, même à Paris, un médecin si aveuglément attaché aux unités morbides, qu'il ne se laisse guider dans le traitement non-seulement par la considération de l'état général, mais aussi par certaines notions sur la nature intime des maladies. Ces associations d'idées se font aujourd'hui à notre insu, lors même que les nécessités urgentes de la pratique laissent trop peu de temps ou trop peu de place pour qu'une théorie arrêtée et réfléchie puisse intervenir ; ce n'est donc guère qu'une question de plus ou de moins qui reste à débattre, soit avec M. Chauffard, soit entre Paris et Montpellier; cependant il vaut la peine, sous d'autres rapports, d'y regarder d'un peu près, afin de déterminer quelques-uns des points présentement en litige.

Comme la médecine n'est plus un mystère et que les médecins sont devenus gens du monde, il n'est pas mauvais que les personnes éclairées sachent où nous en sommes, et surtout où l'on voudrait nous conduire.

Parmi les médecins qui mettent le général au-dessus du particulier, l'organisme au-dessus des organes, on peut remarquer deux tendances fort différentes, et dont l'une est à mon avis aussi dangereuse que l'autre est profitable : les uns cherchent les généralités dans l'étude de la médecine elle-même, c'est-à-dire dans l'étude de l'homme sain ou malade ; tranchons le mot, dans la contemplation de la matière vivante à l'état physiologique et à l'état pathologique. Les autres, dépassant de beaucoup le cadre de la médecine proprement dite, vont chercher le point de départ et le contrôle de leurs doctrines biologiques dans les plus hautes régions de la métaphysique ou même de la théologie. J'appellerais les premiers des *positivistes* (je n'ai pas d'autre mot au bout de ma plume et je le prends dans son sens général, mais non pas dans celui de la philosophie de M. Comte), et les seconds des *mystiques*. Je trouve que les premiers sont dans le vrai, et je pense que les seconds sont dans l'erreur en déplaçant les questions et en empiétant d'une science sur une autre ; rien ne discrédite et n'affaiblit autant les principes que d'en étendre les applications au delà des limites naturelles qu'ils comportent.

J'ai fait deux parts entre les livres qui m'ont fourni

le sujet de ces réflexions : les livres de médecine positive et les livres de médecine mystique. Je veux d'abord parler de ces derniers, et j'espère ne scandaliser personne en marquant mon désaccord sur une question purement scientifique ; je n'aime les professions de foi ni d'un côté ni d'un autre ; toutefois, je ne rougirais pas de faire la mienne comme homme, si cela était nécessaire ; je ne rougirai pas davantage de la faire aujourd'hui comme médecin.

Je ne crois pas plus à une médecine métaphysique ou catholique qu'à une chimie ou à une physique qui aurait la prétention de se fonder sur les dialogues de Platon ou sur les thèses de saint Thomas ; je sais tout ce que valent les doctrines spiritualistes et les doctrines chrétiennes ; je sais à quoi elles servent pour l'éducation morale et religieuse de l'homme ; mais je n'ai jamais compris qu'on voulût les faire intervenir en une science qui a le corps pour objet, et qui, après tout, est essentiellement la même pour les animaux et pour l'homme. L'histoire dépose encore en ma faveur ; et, pour ne citer qu'un nom, le plus illustre entre tous, Hippocrate n'a jamais été que le disciple de la nature. Dans les écrits qu'on peut légitimement lui rapporter, il n'est jamais sorti, pour trouver la méthode et créer les théories, du cercle de la médecine [1]. Cette même histoire prouverait, au besoin,

1. Sauf peut-être en un seul passage du *Pronostic* ; encore ce passage est-il sujet à discussion et à diverses interprétations.

que la médecine s'est en général fort mal trouvée du commerce trop étroit qu'elle a voulu parfois lier avec la philosophie ou avec la théologie ; elle doit ses plus mauvais jours à cette union mal assortie.

Je ne voudrais pas trop contrister M. Chauffard, à qui personne plus que moi n'aime à rendre entière justice pour l'élevation de son caractère et l'étendue de son savoir ; mais je suis bien obligé de lui dire qu'il m'est impossible de partager sa manière de voir sur la constitution de la méthode en médecine. Il est clair que ce ne sont ni les yeux, ni les oreilles, ni les mains qui élèvent les faits à la dignité de science ; il est certain que les sciences sont créées par l'entendement qui trouve les lois, découvre les vérités fondamentales et distingue le contingent du nécessaire. Jusque-là tout va bien, car c'est presque une question de logique ; mais pourquoi faire intervenir dans la physiologie générale les éternelles disputes du sensualisme et du matérialisme? Un médecin n'est ni plus ni moins sensualiste ou spiritualiste qu'un chimiste, un physicien, un astronome ou un zoologiste. S'il s'agissait de psychologie, oh ! alors, je ne laisserais à personne le droit de se dire plus spiritualiste que moi ; mais puisqu'il s'agit de médecine, je dois songer aux théories physiologiques bien plus qu'aux systèmes de psychologie ; si dans la pratique de la médecine humaine je rencontre le difficile problème des rapports du moral et du physique, j'en tiens scrupuleu-

sement compte, soit dans l'appréciation des symptômes, soit dans la direction du traitement, soit même comme cause éloignée de certaines manifestations morbides. Quelle que soit l'opinion sur la nature de ces rapports, à cela doit se borner le rôle de la psychologie dans la médecine; elle y intervient comme un accident et non comme un élément constitutif de la science, ou comme pouvant servir à l'explication de l'origine première et de la nature intime des maladies.

Mon savant confrère, M. Chauffard, fait une charge vigoureuse contre la philosophie dite *positive*. Eh bien ! je lui adresserai juste le reproche qu'il dirige contre cette philosophie. M. Comte a, suivant moi, commis une faute en transportant son système du domaine des sciences physiques, naturelles et historiques sur celui de la psychologie, de la métaphysique, de la morale et de la religion ; il a très-souvent raison pour les sciences ; il a presque toujours tort pour le reste ; de même M. Chauffard ne me paraît pas dans le vrai quand il emprunte à la métaphysique des règles de jugement pour la médecine ; c'est se servir pour une opération d'un instrument qui n'y est pas propre. Ceux-là même qui font consister toute la médecine dans les phénomènes sont bien obligés, à peine de nullité, de rechercher les rapports de cause à effet et de féconder l'expérience par le raisonnement; mais les matérialistes qui nient le principe spirituel se servent de l'induction et de la déduction tout aussi bien que

les spiritualistes qui croient à la réalité de ce principe.

Dans une science où tout en définitive procède de l'observation, il faut bien que l'observation fasse d'abord tous les frais et prépare à la raison tous les matériaux dont elle doit tirer profit. Pourquoi demander à la médecine plus qu'à la chimie, qui est une science indépendante de la philosophie proprement dite. Pourquoi, encore une fois, demander à la médecine humaine plus qu'on n'exige de la médecine vétérinaire, puisque le terrain est exactement le même? Que l'âme soit un principe surajouté dans l'homme et que ce principe lui donne la supériorité sur la nature entière, cela ne change rien aux conditions essentielles des problèmes de physiologie et de pathologie.

A plus forte raison, je ne saurais comprendre la prétention de quelques médecins, qui invoquent les décisions des conciles ou les opinions des docteurs de l'Église, et qui, au besoin, demanderaient un certificat d'orthodoxie pour exercer la médecine. Non, il n'y a pas plus de médecine catholique que de médecine protestante, de médecine juive ou de médecine païenne. Non, mille fois non, la théologie n'a rien à faire avec la médecine. La médecine peut fournir de bonnes solutions à la casuistique, mais la casuistique ne décidera jamais une question de médecine. En un pareil sujet, un texte de saint Ambroise, de saint

Grégoire ou de saint Thomas, ne vaut pas plus qu'un texte d'Aristote. Invoquer le dogme du péché originel pour établir les premiers principes de l'art de guérir, cela peut être fort édifiant pour les bonnes âmes, mais cela peut surprendre un homme de science qui, sans remonter aussi haut, regarde la maladie comme une conséquence des mouvements mêmes de la vie, puisque tout ce qui vit souffre et meurt; penser autrement, c'est livrer la médecine à tous les hasards des discussions qui partagent les hommes sur l'origine du bien et du mal en ce monde. Ce n'est même plus de la médecine, mais de la dogmatique.

J'ai remarqué que ce sont particulièrement les sectateurs d'une doctrine nouvelle qui, de nos jours, mêlent si pieusement et à haute dose les textes de l'Écriture ou des Pères aux textes de nos auteurs. J'en ai cherché longtemps l'explication; je crois l'avoir trouvée; mais je ne voudrais pas la donner, dans la crainte d'offenser à la fois l'homœopathie et la religion. Cependant, comment ne pas s'indigner quand on voit les globules associés aux influences fluidiques et aux médailles bénies? Il semble même qu'on appelle cela un acte de foi, une chaîne aux extrémités de laquelle se trouvent d'un côté une âme, de l'autre des esprits bienheureux qui la protégent. S'il en est ainsi, j'ai grand'peur que ce ne soient ni une âme ni des esprits de lumière qui tiennent les deux bouts de cette chaîne. On ne doit pas permettre

que la religion serve de drapeau à la médecine ; surtout on ne doit pas permettre qu'elle lui serve d'enseigne.

On rapporte qu'un jour le célèbre médecin anglais Mead, traversant la Tamise sur London Bridge, rencontra un de ses anciens amis de collége revêtu d'oripeaux : — Comment ! s'écria Mead, toi que j'ai connu l'un des meilleurs parmi nos condisciples, disputant aux plus vaillants les palmes et les couronnes, tu as pu descendre jusqu'à un tel métier ! — Trêve de belles phrases, mon cher Mead, répliqua l'ami, et réponds seulement à deux simples questions : Combien penses-tu qu'en une journée il puisse, sur ce pont, passer de gens d'esprit ? — Un très-petit nombre sans doute ; l'esprit est si rare ! — Et combien estimes-tu qu'il y passe de sots ? — Oh ! de ceux-là, répliqua le vrai docteur, le nombre est incalculable, et il en doit passer par milliers. — Eh bien ! dit l'ami, les gens d'esprit forment ta clientèle et les sots forment la mienne.

Au moins s'il n'y avait que des sots; mais il y a aussi des victimes !

J'en ai fini avec la médecine mystique et je reviens à la médecine positive ; j'y reviens par l'ouvrage de M. Chauffard, où j'ai trouvé à côté de pages excellentes quelques propositions hasardées que j'ai cru de mon devoir de signaler, afin de prémunir contre les conséquences compromettantes qu'on en pourrait tirer. J'aimerais à voir M. Chauffard descendre plus

souvent des sommets de la philosophie vers les régions plus humbles, mais plus sûres, de la médecine proprement dite. L'auteur des *Principes de Pathologie générale* critique ses devanciers, et c'est son droit : mais que leur reproche-t-il? de s'attacher beaucoup trop aux phénomènes, et je dirais presque de faire de la pathologie générale avec de la pathologie spéciale ; cependant je ne vois pas trop par quel autre procédé on pourrait arriver à des notions générales, si ce n'est par l'étude des faits particuliers. S'il est vrai, comme l'avoue M. Chauffard lui-même, que la pathologie générale ait pour but de rechercher et de déterminer les lois en vertu desquelles les maladies se produisent, se développent, se modifient, se transforment, se guérissent ou se terminent par la mort ; — si elle étudie les signes par lesquels ces maladies se révèlent ; — si elle marque les affinités et les dissemblances des divers groupes pathologiques ; — si elle montre les rapports qui existent entre la physiologie et la pathologie ; — si enfin elle compare (et cette comparaison est indispensable) les manifestations morbides aux différentes époques, chez les différents peuples et dans les diverses classes d'animaux, il est évident que cette pathologie générale ne peut pas résulter d'autre chose que de l'observation attentive et raisonnée des phénomènes. On peut, sur les détails ou même sur la méthode différer d'opinion avec M. Monneret, ou M. Bouchut, ou MM. Hardy et Béhier, mais

on ne saurait faire à ces messieurs un crime de ne pas trop perdre de vue les malades pour écrire sur la médecine. Je ne comprends pas très-bien, je l'avoue, une pathologie générale « qui laisse la superficie et l'image des choses pour saisir les choses elles-mêmes, » si ce n'est par une pathologie générale fondée sur la clinique. Comment « atteindre à l'unité, » si ce n'est par la contemplation du multiple? Et pourquoi même l'exiger à tout prix? Elle ne saurait peut-être pas exister, tant les phénomènes de la vie saine ou malade sont complexes, tant ils sont enveloppés d'obscurités. En tout cas, ce ne sont ni les spéculations de la philosophie, ni les décisions de la théologie qui peuvent conduire à cette unité; il faut la chercher avec le scalpel, les réactifs, le microscope, les plus savantes expériences et les observations les mieux dirigées.

M. Delioux de Savignac, professeur de clinique à l'École de Médecine navale de Toulon, se montre, dans un ouvrage distingué [1], aussi ami de la philosophie que l'est M. Chauffard; toutefois il invoque la philosophie comme un instrument, et ne permet pas qu'on mette la médecine sous sa dépendance. « La médecine, dit-il, poursuit l'accord de l'expérience et de la raison; elle atteint ce but avec ses méthodes, maniées par un sens droit, un jugement calme et sûr; elle le manque dès que l'imagination se met de la

1. *Principes de la doctrine et de la méthode en médecine*, etc. Paris, 1861, in-8.

partie. Laissons les fantaisistes de tous les temps grossir les proportions des choses et transposer les théories en dehors de l'organisation. Il y a une autre école où les questions ne s'élèvent qu'à la hauteur du sens commun ; c'est la bonne, je vous le jure. » Le sens commun ne suffit pas, il faut le *bon sens médical*, qui est un raisonnement fondé sur l'expérience, ou, comme s'exprime un auteur hippocratique, *une démonstration d'œuvre*, car, ajoute cet auteur, une construction scientifique qui n'a pour elle que la probabilité est glissante et faillible.

Ce sont ces mêmes principes que M. Valette, chirurgien de Lyon, s'efforce de défendre dans une brochure qui a pour titre : *De la méthode à suivre dans l'étude et l'enseignement de la clinique*. Les arguments ne sont pas tous d'égale force, et parfois l'auteur outrepasse le but ; mais là n'est pas la question. M. Valette veut que le raisonnement procède de l'observation et de l'expérience; il ne sépare ni l'organisme des organes ni les organes de l'organisme, et c'est cela dont je me plais à le louer. M. Valette appartient à l'école de M. Rostan, le maître d'une partie de la génération médicale actuelle. L'*organicisme* croit que la vie n'est pas un principe surajouté dans les êtres animés, pas plus dans l'homme que dans les animaux ou dans les plantes, un principe indépendant de la matière organisée. « Il reconnaît dans l'organisation, c'est-à-dire dans une certaine disposition moléculaire donnée à la

nature par le Créateur, la puissance de naître, de se développer, de se reproduire, et dans cette succession, dans ces phases de développement, d'acquérir toutes les qualités qu'on a attribuées au principe vital ou à la force vitale. » L'organicisme ne nie pas l'âme, mais il ne s'en sert pas pour expliquer la vie : ce n'est pas une doctrine philosophique, mais une doctrine biologique ; je ne lui reprocherai donc pas d'être une doctrine matérialiste ou athée ; M. Rostan l'en a défendue par plusieurs arguments, dont quelques-uns paraissent décisifs [1]. Je la blâmerai seulement d'être restée un peu trop étrangère au mouvement qui pousse la médecine vers toutes sortes de recherches de physiologie générale et spéciale, vers l'expérimentation raisonnée, vers l'application des sciences chimiques et physiques aux problèmes médicaux, vers l'étude de la médecine comparée, mouvement qui a étendu le domaine de l'anatomie pathologique des organes aux tissus, des tissus aux liquides et jusqu'aux éléments organiques. Tout cela constitue une médecine positive qui devrait être particulièrement du goût des organiciens, si elle semble trop hypothétique ou trop matérielle pour ceux qui voudraient mettre dans les sciences les *idées* au-dessus des *faits*, ou du moins les idées avant les faits.

1. *De l'Organicisme, précédé de réflexions sur l'incrédulité en matière de médecine, et suivi de commentaires et d'aphorismes;* troisième édition. Paris, 1864.

Je ne me suis ni ennuyé ni fatigué à parcourir les ouvrages dogmatiques sur lesquels j'ai essayé de porter un jugement, et qui m'ont fourni l'occasion de discuter quelques points de philosophie médicale ; mais, il faut bien que je l'avoue, c'est avec un plaisir plus vif et avec non moins de profit que je viens de lire quelques volumes intitulés *Leçons* ou *Conférences de médecine clinique*, et entre tous, *la Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris,* par M. Trousseau. Quelle animation, quel mouvement et quel amour de l'art dans ces leçons improvisées au sortir d'une longue et pénible visite d'hôpital ! Quelle éloquence entraînante et persuasive dans la description si simple, mais si vraie des misères humaines ! Les médecins me comprendront quand j'appellerai un *jour de fête et de débauche* le jour de loisir qu'on peut consacrer à la lecture de pareils livres ; et si les gens du monde s'étonnaient d'un tel délassement, je leur répondrais aussitôt, avec M. Trousseau : « Il semble étrange aux gens du monde d'entendre les médecins parler du charme qui accompagne l'étude de notre art ; l'étude des lettres, de la peinture, de la musique ne donne pas de jouissances plus vives que celles de la médecine, et celui-là doit renoncer à notre profession qui n'y trouve pas dès le début un attrait presque irrésistible. » Cet attrait d'artiste n'est sans doute pas le seul que trouve et que recherche M. Trousseau ; quoique dans sa *clinique* les élans du cœur n'égalent

pas les élans de l'enthousiasme médical, cependant le triste spectacle qu'il a chaque jour sous les yeux ne le laisse pas indifférent. Un médecin qui aime autant la médecine doit aussi aimer les malades ; j'en découvre une preuve indirecte dans un passage où M. Trousseau n'a pas de paroles assez énergiques pour flétrir les médecins stupides ou malhonnêtes qui expérimenteraient sur l'homme dans le seul dessein de constater le résultat de leur expérimentation, ou qui abuseraient de la position dépendante des malades dans les hôpitaux pour satisfaire une coupable et vaine curiosité.

Je ne puis suivre ici l'éminent professeur dans ses belles leçons sur toutes les espèces de maladies qui viennent de passer successivement sous mes yeux, et dont l'image est présente à mon esprit comme si j'avais assisté moi-même à l'examen du malade ; je me bornerai à extraire de la première leçon de M. Trousseau un passage où l'auteur marque, par un exemple frappant, combien est grande la distance qui sépare le vrai médecin de l'empirique ; ces considérations ne sauraient être rappelées trop souvent au public, car le public trouve toujours des motifs d'éloge pour l'empirique et des motifs de blâme pour les médecins :

« Quand la comtesse del Chinchon envoya à Rome et à Madrid la poudre miraculeuse qui l'avait guérie de la fièvre, elle ne faisait qu'un acte d'empirisme ;

mais, reçue et essayée par Torti et par Sydenham, l'écorce du Pérou devint un remède administré suivant des règles, suivant une méthode qu'il n'appartenait qu'à de grands médecins de déterminer. Ainsi, lors même qu'un remède ne s'applique qu'à une maladie spéciale, lorsque nulle théorie, nulle induction ne conduit à l'essayer, lorsqu'il semble être par conséquent du domaine exclusif de l'empirisme, le médecin peut encore intervenir avec son intelligence et instituer une médication avec un seul médicament.

« Il ne systématisera pas, il ne pourra même pas essayer la plus petite théorie, mais il appréciera l'opportunité de l'usage du remède, son influence dans le cas spécial, la durée de cette influence; il règlera les doses, le retour de l'application de ces mêmes doses; il cherchera le moyen de rendre le remède plus inoffensif; il étudiera, dans les conditions accessoires de la maladie, s'il n'existe pas d'autres indications que l'expérience lui a déjà appris à apprécier et à remplir; il verra que l'anémie, qui accompagne l'empoisonnement par les miasmes des marais, obéit avec une certaine facilité aux mêmes remèdes qui réussissent si bien dans la chlorose, et le fer deviendra, entre les mains du médecin un adjuvent utile inconnu à l'empirique. L'empirique peut guérir un *accès de fièvre;* au médecin il appartient de guérir *la fièvre;* au médecin il appartient de faire un diagnostic impossible à l'empirique. Savoir qu'un malade a chaque jour un paroxysme fébrile en commençant par du frisson et suivi de chaleur et de sueur, c'est là une notion d'une vulgarité extrême, ce n'est pas un diagnostic ; mais savoir que ce paroxysme n'est pas lié à une phlegmasie cachée, à une suppuration profonde, à une disposition toute spéciale du

système nerveux, si commune chez certaines femmes, savoir qu'il est bien l'expression de l'influence exercée par le miasme palustre, c'est là une notion fort complexe qui ne peut être que du domaine du médecin. Apprécier maintenant la gravité de cet empoisonnement, l'influence qu'il a exercée et qu'il doit exercer sur l'individu malade, proportionner par conséquent la durée et l'énergie de la médication à la gravité du mal, c'est encore ce qui ne peut être du ressort de l'empirique ; puis quand il faut, dans les fièvres larvées, simples ou pernicieuses, trouver le fil qui vous mène à la notion de la cause, à la notion de la nature intime de la maladie, quand il faut, chez un homme qui tousse, qui a de l'orthopnée, une expectoration ensanglantée, un point de côté, quand il faut, dis-je, lever ce masque trompeur et montrer la fièvre intermittente qui réclame impérieusement et immédiatement l'emploi de hautes doses de quinquina, le médecin seul peut intervenir utilement, et l'empirique grossier, qui par hasard a guéri un accès de fièvre intermittente, est inhabile à manier l'arme thérapeutique.

« Ainsi, bien que l'empirisme ait fourni la première notion de l'emploi du quinquina, bien qu'aujourd'hui toute interprétation du mode d'action de ce puissant médicament nous échappe complétement, cependant le médecin s'est emparé de cette action, l'a fécondée, et avec ce médicament empirique il institue une médication qui ne l'est pas. »

Si nos élèves lisaient et méditaient de tels livres, au lieu d'apprendre des *Manuels* par cœur en vue d'un examen, la Faculté serait moins pauvre en sujets distingués, et la France serait plus riche en médecins ins-

truits; car si la médecine paraît en ce moment si active, il faut reconnaître cependant que ce mouvement lui est communiqué par un bien petit nombre d'hommes. Il est honteux de voir tant de méchants petits livres se débitant par milliers chez nos libraires, et si peu d'acheteurs, surtout si peu de lecteurs, pour des ouvrages qui contiennent les plus sûrs enseignements, qui règlent la pratique et fournissent les véritables assises de la théorie. Ni la fantaisie, ni la métaphysique, ni la théologie ne sauraient remplacer de semblables leçons, qui servent à l'histoire autant qu'aux applications de la science.

Quand je veux comparer un fait ancien avec un fait moderne, je ne m'adresse ni aux manuels ni même aux traités purement didactiques, j'interroge les ouvrages de clinique ou les monographies sur un point déterminé de la science, et je suis presque toujours certain d'y rencontrer une réponse satisfaisante. Que de passages obscurs chez les anciens, qui sont ainsi tout à coup éclairés d'une vive lumière par leur rapprochement avec nos ouvrages contemporains! La *Physiologie médicale de la circulation du sang*, par M. Marey, ouvrage d'un esprit ingénieux et d'un observateur habile, m'a servi à comprendre une très-ancienne théorie du pouls; les leçons de M. Béhier *Sur la pneumonie* [1], le traité

1. *Conférences de clinique médicale faites à la Pitié*. Paris, 1864.

de M. Grisolle sur le même sujet [1], celui de M. Louis *Sur la phthisie*, ont été pour moi de précieux commentaires pour plusieurs écrits d'Hippocrate; et quand on met la main sur un livre dont l'auteur est à la fois versé dans la connaissance de l'histoire et dans la pratique de l'art, c'est là une suprême bonne fortune. Ces livres sont très-rares; cependant je puis citer en exemple le beau *Traité des fractures et des luxations*, de M. Malgaigne; c'est un ouvrage dont il n'est pas possible de se passer, si on veut étudier avec fruit le *Traité des fractures et des luxations*, d'Hippocrate.

L'Allemagne et l'Italie nous fournissent en ce moment même la preuve de l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'histoire au lit du malade. M. Hirsch, de Berlin, dans sa remarquable *Pathologie historique et géographique;* M. Haeser, de Breslau, dans une savante *Histoire des épidémies*, qui a déjà eu deux éditions, et M. Corradi, professeur de pathologie générale à l'Université de Palerme, dans une suite de curieuses monographies historiques *Sur la goutte*, *les morts subites*, *les affections scrofuleuses et tuberculeuses*, enfin *Sur les maladies épidémiques en Italie*, recherchent avec avidité les observations modernes pour rectifier ou confirmer les observations et les descriptions anciennes; ils ont même la préten-

1. *Traité de la Pneumonie,* seconde édition. Paris, 1864.

tion, fondée d'ailleurs, de faire profiter la pratique de l'expérience accumulée par une longue suite de siècles. Sans ce double contrôle, l'histoire de la patho logie est lettre morte et étude stérile, et la pratique actuelle est privée d'un de ses plus solides appuis.

Malheureusement l'histoire a, je le sais, comme la médecine elle-même, ses fantaisistes et ses mystiques, qui ont horreur des textes, qui affichent même la prétention de ne pas suivre les sentiers ordinaires, qui se soucient autant de l'érudition que de la chronologie, et courent après les idées sans pouvoir toujours les atteindre. Paix à ces ouvriers de la dernière heure ! Ne troublons pas le bonheur qu'ils éprouvent à parler avec abondance et stérilité des sujets que les plus experts n'abordent qu'en tremblant.

Ainsi deux écoles se disputent la médecine et son histoire; dans l'une, on redoute le matérialisme brutal des faits et des textes, dans l'autre, on est persuadé qu'une science d'observation et que son histoire ont tout à craindre de l'idéalisme, et tout à gagner dans l'étude de faits bien constatés et de textes bien établis. Comme médecin et comme historien, j'ai toujours appartenu à cette dernière école; j'y reste fidèle parce que je crois que c'est la bonne et la vraie.

Si le lecteur, en parcourant ce volume, trouve que, malgré la diversité des sujets qui y sont traités, les principes de critique n'ont pas varié, mon ambition

sera satisfaite, et je n'aurai pas trop à me repentir d'avoir suivi la mode et cédé, un peu malgré moi, je l'avoue, aux sollicitations de mon honorable éditeur.

Les chapitres qui composent ce livre viennent tous, à deux exceptions près [1], du *Journal des Débats*, dont les portes m'ont été gracieusement ouvertes par M. Bertin et par M. de Sacy.

C'est un événement dans la vie et un événement des plus heureux, que d'être compté au nombre des rédacteurs du *Journal des Débats ;* ce n'est pas seulement un honneur, c'est un avantage littéraire inappréciable; il n'y a pas en effet d'exercice plus salutaire que les efforts auxquels on doit se livrer journellement pour ne pas trop rebuter des lecteurs curieux, mais pressés, et qui demandent aux journaux, en matière d'érudition et de science, des résultats et non pas des discussions.

1. L'*Histoire de l'École de Salerne* (voir note 1, p. 150, de ce vol.), et la *Philosophie* de Galien, destinée d'abord au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, publié par M. Franck, puis réimprimée, avec des additions, dans la *Gazette médicale de Paris.*

Paris, le 28 mars 1865.

CH. DAREMBERG

LA

MÉDECINE

HISTOIRE ET DOCTRINES

LA MÉDECINE DANS LES POËTES LATINS

I

ÉTAT DE LA MÉDECINE A ROME SOUS LA RÉPUBLIQUE.

M. Ménière[1], heureusement doué par la nature, bien servi par la fortune, partage son temps avec un égal amour entre la pratique de son art et la culture des lettres. Il sait qu'Apollon est le dieu de la poésie en même temps que le dieu de la médecine ; il a lu Hippocrate et Galien ; il relit maintenant Horace et Vir-

1. *Études médicales sur les poëtes latins*, par M. P. Ménière. Paris, chez Germer-Baillière, 1858, in-8. — M. Ménière a succombé, il y a deux ans, aux atteintes d'une maladie aiguë, laissan commet testament littéraire des *Études sur la médecine d'après les Lettres de madame de Sévigné*, en cours de publication dans la *Gazette médicale*. Peu de temps avant sa mort, il avait publié un volume fort curieux intitulé : *Cicéron médecin*, Paris, 1861, chez Germer-Baillière, in-12.

gile. D'abord il n'y cherchait que son plaisir et son délassement ; puis, chemin faisant, voyant la médecine et les médecins figurer très-souvent dans les productions de la muse antique, l'idée lui est venue de rassembler ces passages médicaux, de les rapprocher les uns des autres, de les interpréter et d'en former un volume écrit au courant d'une plume facile, et tout parsemé de ce sel gaulois que Guy-Patin n'eût pas désavoué. C'est un livre d'amateur, destiné aux gens du monde : du moins notre confrère le présente comme tel ; mais en l'étudiant on s'aperçoit que le vrai savoir n'en est pas plus absent que le bon goût, et, pour ma part, il m'a fort instruit. L'histoire de la médecine trouve à glaner dans ce volume des renseignements d'autant plus précieux que pour d'assez longues périodes, aussi bien chez les Romains que chez les Grecs, les auteurs non médicaux, et particulièrement les poëtes, sont les seuls témoins qui nous restent des progrès de la médecine, témoins incomplets, parfois même infidèles, mais qu'il ne faut point négliger si on veut renouer la chaîne des temps, ou retrouver dans la médecine populaire les traces à demi effacées de la médecine scientifique.

Nos études se rapportent plus particulièrement à dix-huit poëtes : Ennius, Lucilius, Plaute, Térence, Lucrèce, Virgile, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Gallus, Publius Syrus, Ovide, Sénèque le tragique, Lucain, Perse, Juvénal, enfin Martial. Eh bien! parmi ces auteurs d'époque, de talent et de genres si divers, quels sont ceux qui fournissent le plus de renseignements à l'histoire de la médecine, et quels sont ceux aussi qui

réclament le plus impérieusement certaines connaissances spéciales pour être bien compris? La réponse est prévue : ce sont d'abord les comiques et les satiriques qui nous initient, les uns à tous les secrets de la vie domestique, les autres à toutes les misères physiques et morales. Les plus anciens sont les meilleurs, parce qu'ils ont moins de réticence et de réserve, et qu'ils peignent mieux la réalité de la vie ordinaire; puis viennent ces poëtes légers comme Horace et Martial, qui, touchant à tous les sujets, à toutes les classes de la société, rencontrent nécessairement la médecine et les médecins. Les *comédies*, les *satires*, les *épigrammes* sont autant de tableaux de genre, fruits d'une imagination vagabonde, d'un esprit observateur, pénétrant, indiscret. Mais n'allez pas chercher vos renseignements dans les poëmes épiques, dans ces vastes compositions où les dieux vivent parmi les hommes, où les hommes sont plus grands que nature. En de telles œuvres, il n'y a presque point de place pour la maladie, sinon pour des pestes qui, semant impitoyablement la mort à travers les populations et les armées, résistent à Jupiter aussi bien qu'à Hippocrate. La chirurgie même n'a guère à intervenir; les dieux se chargent ordinairement de guérir ou de ressusciter les blessés. Il faut noter seulement que nos poëtes connaissaient assez bien les *bons endroits*; c'est presque toujours vers les sources de la vie et du sang que sont dirigés les coups de lance ou d'épée. N'oublions pas toutefois que le vieil Homère est encore, pour cette anatomie de la mort, le maître d'Ennius, de Virgile, de Lucain ou de Silius Italicus.

Cinquante pages d'études médicales sur Horace, plus de quarante sur Plaute, et des pages assez bien remplies, c'est un phénomène qui demande quelque explication; il doit même surprendre nos humanistes. Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Voltaire, Molière lui-même, à part ses flots d'épigrammes contre les desservants du temple d'Esculape, et tous nos poëtes actuels réunis, n'offriraient pas, je le crains, un aussi vaste champ d'*études médicales* que deux ou trois seulement des poëtes de l'ancienne Rome. Dans l'antiquité, la médecine et les sciences en général, moins compliquées et moins étendues qu'aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, étaient beaucoup plus mêlées que de notre temps à la vie ordinaire. Cela est si vrai qu'un érudit du dix-septième siècle, Beverwyk (*Beverovicius*), a pu composer tout un traité de médecine, d'hygiène, d'anatomie, de physiologie et de thérapeutique, à l'aide d'emprunts faits à peu près exclusivement aux auteurs non médicaux. Ce livre d'or (*libellus vere aureus*, comme on disait autrefois), qui ne comprend pas moins de 400 pages très-serrées, a été imprimé avec une grande élégance à Leyde en 1637 par les Elzevier; il a pour titre: *Idea medicinæ veterum*. Je le recommande à nos jeunes médecins; je le recommande aussi à quelque libraire jaloux de faire revivre, en le complétant, un ouvrage précieux et devenu rare. Mais si je veux tenter MM. J.-B. Baillière, ces éditeurs désintéressés d'Hippocrate, de Galien, d'Oribase, ils ne manqueront pas de me répondre que Beverovicius est trop littéraire; et si je tâche d'exercer quelque séduction sur M. Didot,

l'éditeur non moins généreux de la *Bibliotheca græca*, il trouvera le livre trop médical. Que faire quand on est ainsi placé, comme dit Plaute, « entre le caillou et le couteau du sacrifice ? »

.... Inter sacrum saxumque?

Lire pour son plaisir l'*Idea medicinæ*, la conserver soigneusement dans sa bibliothèque et continuer à rechercher comment il se fait que les auteurs anciens méritent tant de considération de la part des médecins.

En Grèce, la philosophie et la science ont eu le même berceau et sont sœurs jumelles : les premiers philosophes de la Grande-Grèce et de la Sicile chantaient dans leurs épopées cosmiques l'homme et la nature. Dès l'origine des écoles, les productions du génie hellénique sont empreintes de connaissances anatomiques, physiologiques et médicales ; dès l'origine aussi l'éducation littéraire est encyclopédique ; et au plus haut point de cette culture intellectuelle nous trouvons Platon aussi savant que philosophe, et Aristote aussi lettré que savant. — Puis Hippocrate vint jeter un tel éclat sur la médecine qu'elle s'éleva immédiatement au rang d'une science positive et indépendante, d'un art libéral et soumis à des règles précises. Elle intervint constamment dans l'éducation physique, dans presque tous les rapports sociaux et jusque dans l'économie politique ; elle eut ses écoles, ses systèmes. Les médecins se mêlaient si activement au mouvement littéraire, que certaines sectes furent, au rapport de Pline, abandonnées par les simples pra-

ticiens comme étant trop lettrées ! Il était donc juste que les poëtes et les prosateurs, usant de courtoisie, ne restassent pas tout à fait étrangers à la médecine.

A Rome, ce fut par des motifs bien différents ou, pour mieux dire, entièrement opposés que la médecine et les médecins se trouvèrent mêlés à presque toutes les œuvres littéraires. Il semble, d'après les affirmations réitérées de Pline, que Rome, « comme tant d'autres milliers de peuples, » vécut assez longtemps sans médecins, mais non pas sans médecine ; — sans médecins, si l'on entend par ce mot des hommes préparés à l'exercice de l'art par des études spéciales et formant une classe distincte ; — non pas sans médecine, si l'on décore de ce nom une série de recettes plus ou moins superstitieuses, venues on ne sait d'où, et transmises par la voix populaire. De cet état de choses sur la durée duquel nous allons revenir, il résulte qu'un certain nombre de connaissances empiriques se répandirent dans les familles, que les noms des maladies, des remèdes et des parties du corps s'introduisirent dans la langue commune et plus tard dans celle des écrivains, de ceux surtout qui recherchaient les suffrages de la foule[1]. Ajoutez à cela que même avant l'Empire et quand la médecine grecque eut pris droit de domicile dans Rome, chaque famille avait un et quelquefois plusieurs médecins attachés spécialement à son service en qualité d'esclaves.

1. Les poëtes latins avaient aussi trouvé chez leurs maîtres, les Grecs, un langage technique très-arrêté et de nombreuses allusions aux mœurs et aux pratiques médicales dont ils ne manquèrent pas de profiter dans leurs propres ouvrages.

Quel était le caractère de cette médecine domestique, et pendant combien de temps exerça-t-elle son empire exclusif? Il n'est pas inutile de le dire en peu de mots. L'empirisme et la superstition n'ont pas besoin d'une culture étrangère pour germer et pour grandir; il paraît cependant certain que même l'empirisme et la superstition romaine ne sont pas autochthones; les Étrusques envoyèrent à Rome leur déesse *Salus* et des charlatans de toute espèce ; les Marses et les Sabins se dessaisirent en sa faveur de quelques-uns de ces enchanteurs si renommés qui avaient le pouvoir de bouleverser ou de rappeler la raison.

..... Vincor ut credam miser,
Sabella pectus increpare carmina
Caputque Marsa dissilire nenia[1].

Cette médecine primitive profita si bien sur le sol romain, qu'elle finit par avoir un législateur et un historien. Le législateur, c'est le farouche Caton, cet esprit étroit et routinier, Romain du vieux parti, ennemi acharné des Grecs, et qui aurait tant applaudi à ce vers célèbre :

Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes[2].

Il poursuivait de sa haine les médecins parce qu'ils étaient Grecs, et les Grecs parce qu'ils ne manqueraient pas d'amener avec eux des médecins. Après Carthage, Rome, suivant lui, n'avait pas d'ennemis plus redoutables que les médecins. « Les Grecs, écrivait Caton à son fils Marcus, les Grecs sont une race

1. Hor., *Epod.* XVII, 26.
2. Virg., *Æn.*, II, 49.

perverse et indocile. Croyez qu'un oracle vous parle quand je vous dis : Toutes les fois que cette nation apportera ses connaissances, elle corrompra tout. Ce sera bien pis si elle nous envoie ses médecins : ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares à l'aide de la médecine. — Nous aussi ils nous appellent barbares. Je vous ai interdit les médecins (*interdixi de medicis*). »

Caton détestait les médecins, mais non pas la médecine ; il a passé sa vie à médicamenter lui, les siens, ses amis, ses esclaves, son bétail ; et cela non sans succès, il faut bien le reconnaître : il a vécu quatre-vingt-cinq ans, et sa femme est arrivée à un âge très-avancé. Il a déposé dans plusieurs ouvrages les fruits de son expérience ; elle égalait pour le moins celle de nos plus habiles gardes-malades et des rebouteurs les plus en renom. Nous en avons d'assez nombreux spécimens dans son *Traité d'agriculture;* et Pline, historien fanatique de cette médecine populaire, admirateur de la science de Caton, même après que Celse avait écrit son beau *Traité de médecine*, nous a conservé de nombreux extraits de livres aujourd'hui perdus. — Commençons par le bétail et par les esclaves ; pour Caton, c'est tout un ; ou plutôt Caton médecin a quelque préférence pour le bétail. « Quand les esclaves sont malades, pourquoi, dit le *père de famille*, leur donner tant à manger ? » Est-ce un précepte d'hygiène ? Non point du tout ; c'est une réprimande au fermier qui s'avise de nourrir des serviteurs incapables de travailler. Dans le même *Traité d'agriculture* il est dit : « Quand un esclave est dans un état maladif (*servus*

morbosus), vendez-le avec les vieux bœufs, la vieille ferraille et les vieux chariots. » La raison, c'est que le propriétaire, ce propriétaire « aspre et ardent à acquérir » qui marchandait même avec les dieux, doit être vendeur et non pas acheteur (*vendacem et non emacem esse oportet*) : vendeur d'esclaves malades et non pas acheteur de drogues pour les guérir ; ce qui paraît à Plutarque (dans Amyot) « procéder d'une trop rude et trop dure austérité de nature[1]. » — Si le fermier, obéissant au précepte du même Caton, « ne cherchait pas à en savoir plus long que son maître, » sur quelle miséricorde et sur quels soulagements pouvaient compter les malheureux esclaves? En revanche, il est fort recommandé à ce fermier d'avoir soin des bœufs malades, et je trouve un assez grand nombre de recettes à leur usage, même pour prévenir les maladies, tant est grande la sollicitude du père de famille.... pour les bestiaux. Et voilà que par une inexplicable distraction, au milieu d'une de ces recettes, je surprends Caton invoquant l'autorité d'un médecin, et encore d'un médecin grec! Mais aussi il s'agit d'un bœuf ou d'un autre quadrupède mordu par un serpent, et vraiment le cas était grave.

1. Au temps de Claude, d'après Suétone (§ 25), on *exposait*, ou plutôt on abandonnait les esclaves malades ou languissants dans le temple d'Esculape, et même on les tuait pour les délivrer plus vite de leurs souffrances. Voici le passage de Suétone dont j'emprunte la traduction à M. Pessonneaux : « Voyant quelques citoyens abandonner leurs esclaves malades ou souffrants dans l'île d'Esculape, pour n'avoir pas l'ennui de les soigner, Claude décréta que tous ceux qu'on abandonnait étaient libres, et n'appartiendraient plus à leur maître en cas de guérison, et que si quelqu'un aimait mieux tuer son esclave que de l'abandonner, il serait accusé de meurtre. »

La fièvre, les coliques et leurs suites, les vers, la sciatique, la difficulté de digérer, le point de côté, les ulcères, quelques maladies d'yeux, les fistules, les polypes, tel est à peu près, en y ajoutant les plaies, les fractures et les luxations, le cadre de la pathologie humaine, sans distinction d'hommes libres ou esclaves, dans le *Traité d'agriculture*. Ce même *père de famille* qui défendait à son fermier de consulter les augures, les aruspices et les charlatans, traitait par des incantations les os démis ou brisés, et prévenait les écorchures que produit la marche en mettant un morceau de tige d'absinthe sous son anneau. Le vieux Caton, « qui aimait, au dire d'Horace, à réchauffer sa vertu dans le vin pur, » n'oublie presque jamais, en ses recettes, une assez ample quantité de ce liquide bienfaisant.

Avec le vin et les paroles magiques, il n'y a rien dans la matière médicale qui lui inspire plus de confiance que le chou, surtout le *chou frisé*. Les médecins Chrysippe et Dieuchès avaient fait tout un volume sur le chou; Pythagore, si l'on en croit Pline, n'aurait pas été moins prolixe. Caton, qui se contentait « d'une teinture des connaissances des Grecs, » a consacré un seul chapitre à célébrer les mérites de ce légume classique ; mais ce chapitre vaut bien un volume par toutes les louanges qu'il renferme, par toutes les propriétés merveilleuses qu'il signale. Quel que soit le siége du mal, des pieds à la tête ; quelle que soit la nature de la maladie, depuis la simple migraine jusqu'aux blessures les plus graves, le chou cuit ou cru n'est jamais en défaut. Son efficacité est même si irrésistible, que sa

seule odeur fortifie ceux qui le préparent! — Caton l'affirme, Pline le croit, lui qui nie la vertu, l'honneur et la science des médecins, — et Plutarque trouve que c'est avec raison qu'on a élevé dans le temple de la *Santé* une statue au rigide censeur.

Ne passons pas sous silence un des triomphes de cette médecine domestique : si vous désirez boire et manger à votre aise, préparez-vous par une tête de chou, et quand vous aurez bien bu et bien mangé, quelques feuilles du même légume vous rendront aptes à de nouveaux exploits. Sydenham voulait mettre toute la matière médicale dans la pomme de sa canne; Caton pouvait la porter dans un panier à salade.

Je voudrais croire, pour l'honneur des Romains et dans l'intérêt de leur santé, que le règne de cette médecine, où les règles de l'hygiène ne trouvent aucune place, n'a pas été de longue durée; mais Pline affirme que son empire a dépassé six cents ans, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de Cicéron, et que jamais le Sénat et le peuple ne se sont aussi bien portés. Certes on ne saurait donner une preuve plus évidente de la force de résistance et en même temps de l'état à demi barbare d'une nation.

Je ne puis discuter avec Pline que de quelques années. Antérieurement à l'année 535 de Rome (219 av. J.-C.), je ne trouve nulle mention ni d'un médecin romain, ni d'un médecin grec ayant exercé régulièrement à Rome. Denys d'Halicarnasse dit, il est vrai, à propos d'une peste qui ravagea Rome en 301, que les médecins ne suffisaient pas au nombre des malades; mais il y a peut-être dans cette mention plus

de rhétorique que de vérité. Cassius Hémina, « auteur des plus anciens, » et dont le témoignage est par conséquent d'un grand poids, rapporte, au dire de Pline lui-même « que le premier médecin qui s'établit à Rome fut Archagathus du Péloponèse, fils de Lysanias, en l'an 535. On lui accorda le droit de cité, et on lui acheta des deniers publics une *boutique* dans le carrefour Acilien. Il fut appelé *vulnerarius* (médecin des plaies), à cause de sa spécialité. Sa venue fut d'abord *merveilleusement agréable* (ce qui prouve, pour le dire en passant, que les recettes de bonne femme et les paroles magiques ne répondaient pas à toutes les indications); mais ensuite sa cruauté à couper et à brûler lui fit donner le nom de bourreau (*carnifex*), et dégoûta de la médecine aussi bien que des médecins. »

Je ne comprends pas très-bien cette accusation de barbarie portée contre Archagathus, et que je retrouve encore dans Martial à propos d'Alcon. Le fer et le feu, sont, il est vrai, plus douloureux que les incantations, mais ils sont beaucoup plus efficaces. Nous connaissons très-bien les procédés de la chirurgie grecque; on peut leur reprocher d'être quelquefois imparfaits, jamais d'être cruels, à moins qu'il ne s'agisse de ces honteuses mutilations que le chirurgien requis ou de bonne volonté pratiquait sans trop de scrupule; mais alors ce sont les mœurs et non les chirurgiens qu'il faut accuser d'être barbares.

En tout cas, la proscription ne peut avoir été ni aussi rigoureuse ni aussi radicale que Pline le veut bien dire, et cet exil dont les médecins auraient été frappés longtemps après Caton, au rapport du même auteur, me

paraît fort problématique. Rome fut vaincue par la Grèce qu'elle venait de subjuguer; elle dut, malgré elle et malgré Caton, recevoir les sciences, les lettres et les arts, « ces dons corrupteurs, »

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio [1].

Les médecins furent certainement des premiers à envahir et à occuper de vive force une ville riche, populeuse et déjà livrée au luxe, à la débauche, à tous ces vices enfin que P. Syrus a appelés les *nourriciers de la médecine.*

Dès le temps de Sylla, c'est-à-dire avant l'époque fixée par Pline, nous voyons que la médecine grecque a pris définitivement possession de Rome, si bien qu'on se vit obligé d'en régler l'exercice et de porter une loi sévère contre la négligence ou l'impéritie des médecins, dont plusieurs commençaient à déshonorer la profession et à compromettre gravement la vie des malades. A peu près à la même époque, Asclépiade pratiquait à Rome; il préféra le séjour de cette ville aux offres brillantes de Mithridate, se lia d'amitié avec l'orateur Crassus, devint le médecin, le familier de Cicéron, et tint si bien son serment passablement téméraire, qu'il ne fut *jamais malade* et qu'il mourut d'une chute dans un âge fort avancé. Nous savons encore par Suétone [2] et par Plutarque que César avait un médecin (esclave ou de condition libre, peu im-

1. Horat., *Epist.*, I, I, 156.
2. *César*, chap. 4 et 42.

porte), qui l'accompagnait dans ses expéditions; même pour attirer et fixer à Rome les médecins et tous ceux qui enseignaient les arts libéraux, le dictateur leur donna le droit de cité. Cette mesure prouve que depuis longtemps on était en commerce régulier avec la médecine et avec les médecins.

S'il est vrai qu'Archagathus fut le premier médecin grec qui vint tenter la fortune à Rome, il est également certain que la brèche, une fois ouverte, ne se referma plus derrière lui; et dès cette époque Pline aurait déjà pu dire : « Nous n'avons que ce que nous méritons. Personne ne veut plus savoir ce qui est nécessaire à son propre salut. Nous nous promenons par les jambes d'autrui.... nous ne vivons que par autrui. Les biens précieux de la nature et les instruments de la vie sont perdus pour nous; nous ne gardons comme à nous que nos délices. Nous périssons sous la multitude des médecins. »

Mais aussi pourquoi la « gravité romaine» (*romana gravitas*) a-t-elle dédaigné de cultiver la médecine, et pourquoi le peu de Romains qui s'en sont mêlés ont-ils passé immédiatement aux Grecs (*ad Græcos transfugæ*)? La confiance qu'inspirent au vulgaire la nouveauté et l'inconnu, le dédain orgueilleux des Romains pour les arts, où la main intervient forcément, d'anciennes préventions contre la médecine, la faconde entraînante des nouveaux venus et leur mérite incontestable, nous expliquent comment les médecins grecs eurent immédiatement à Rome le gros de la belle et bonne clientèle, comment l'histoire enregistre si peu de noms libres parmi les médecins romains, et, en même temps, com-

ment la fille d'Esculape, si honorée sur le sol de la Grèce, fut abandonnée à Rome aux étrangers ou aux mains des esclaves et des affranchis, d'où ce mot flétrissant : *ægroti imperantes ;* on *commandait*, on ne *mandait* pas le médecin [1].

II

ENNIUS.

Mais il est temps de revenir à nos poëtes, chez qui nous trouverons, même chez les plus anciens, vivant en assez bonne intelligence, toutes les diverses espèces de médecine en honneur à Rome, celle des dieux aussi bien que celle des hommes, celle d'Hippocrate comme celle de Caton.

Donc, pour entrer immédiatement en matière, nous commencerons par le commencement, c'est-à-dire par Ennius, Ennius le sage, le brave, cet autre Homère, comme disaient les critiques du temps d'Horace :

> Ennius, et sapiens et fortis et alter Homerus,
> Ut critici dicunt [2]...

M. Malgaigne a trouvé dans le vrai Homère la matière de deux dissertations aussi attachantes qu'ins-

1. Cicéron, *in Pison.* 34 ; Sénèque, *de Benef.*, VI, 16 et 38. On voit aussi, par différents passages rassemblés dans la dissertation de Schlaeger (*Historia litis de medicorum apud veteres romanos degentium conditione*, p. 311, de l'édit. d'Ackermann), que beaucoup de médecins se livraient à toutes sortes de métiers plus ou moins ignobles, sans excepter celui de bourreau. L'histoire du moyen âge offre de pareils exemples.

2. Horat., *Epist.*, II, I, 50.

tructives sur l'anatomie, la physiologie et la chirurgie[1]; mais *l'autre Homère*, si l'on en peut juger par les fragments qui nous restent de ses poëmes, était loin d'égaler son devancier dans la précision et l'abondance des détails techniques; si bien que dans tous les fragments des *Annales*, on ne trouve pas un passage qui rentre directement dans le sujet de nos études. Ni la médecine, ni la chirurgie n'ont à s'occuper de « ces têtes qui tombent en roulant un œil à moitié éteint et qui cherche encore la lumière, » de cette « bouche entr'ouverte qui achève loin du tronc la fanfare commencée[2], » de « ces chairs palpitantes mais qui n'ont plus de vie. » Je ne saurais m'arrêter à ces scènes de carnage recherchées par les poëtes et les peintres; notre ministère y est évidemment superflu, — et quand la peste se joint à la guerre,

Hos pestis necuit, pars occidit illa duellis,

notre intervention n'est pas plus efficace; aussi ne paraît-il pas qu'elle ait été réclamée.

Ennius se permet toutes sortes d'images de mauvais goût, et prend toutes sortes de licences poétiques. En voici une, entre autres, qui a mis, je ne sais comment, les éditeurs à la torture. En parlant d'un guerrier dont

1. *Études sur l'anatomie et la physiologie d'Homère;* Paris, 1842, chez J.-B. Baillière (et *Bulletin de l'Académie de Médecine*, t. VII); *Essai sur l'histoire et l'organisation de la chirurgie avant Hippocrate*, dans la *Revue médico-chirurgicale*, 1846, p. 303 et 332.

2. Imitation d'Homère. *Il.*, X, 457.

on brise la tête sur une pierre ou avec une pierre, il dit :

..... Saxo *cere* comminuit *brum*.

On a voulu voir, et M. Ménière est de cet avis, dans *brum* « une figure de rhétorique, une imitation du bruit causé par la rencontre de la pierre et de la tête, une simple onomatopée, enfin quelque chose comme ce fameux *Taratantara* pour le son de la trompette. » Mais alors que faire de *cere?* M. Ménière n'en sait rien, pas plus que ses devanciers. En vérité, n'est-ce pas aller chercher bien loin ce qui est bien près ? Ennius a fait ce qu'on appelle une *tmèse* en style d'école, c'est-à-dire qu'il a partagé en deux le cerveau du pauvre diable pour faire plus aisément son vers et lui donner en même temps une certaine résonnance imitative. Réunissez les deux parties, et vous aurez *cerebrum :* la cervelle tout entière. C'est un vers de la force de celui-ci :

Deficiente *pecu* deficit omne *nia*.

Ceci est une petite faute par commission, en voici une autre par omission :

Il y a dans une des tragédies d'Ennius, intitulée *Achille*, toute une scène oubliée par M. Ménière et qui m'a paru d'autant plus importante qu'elle constitue un des rares documents que nous possédions sur la médecine militaire des anciens ; elle nous a été conservée en partie par Cicéron dans les *Tusculanes,* au livre II, chapitre 16, § 38. Il la rapporte comme un exemple de la force d'âme qu'un guerrier éprouvé sait déployer au milieu du champ de bataille, loin d'imiter les hon-

teux gémissements de ces jeunes recrues qui ne veulent ni supporter les fatigues ni mépriser les coups. Eurypyle blessé s'adresse en ces termes à Patrocle[1] : « O Patrocle ! je viens vous demander du secours et l'aide de vos mains avant que je ne succombe à ce mauvais coup que vient de me porter une main ennemie. Les autres blessés remplissent les portiques des enfants d'Esculape, je ne puis en approcher. Mes genoux fatigués fléchissent sous mon corps tremblant, et je n'ai nul moyen d'arrêter mon sang qui s'échappe à flots... Mais celui qui prépare la mort à autrui doit savoir qu'un sort pareil l'attend. »

Et le reste.

La scène se passe un peu autrement dans l'*Iliade* ; Eurypyle y paraît encore plus noble parce qu'il est moins diffus ; il s'y montre, du reste, fort instruit des ressources de l'art ; ajoutez que dans Homère il n'est pas question du temple d'Esculape ; c'est un véritable anachronisme de la part d'Ennius.

Ennius n'a-t-il fait que traduire librement Homère, ou bien cette scène est-elle le reflet de ce qui se passait également dans les armées romaines? Je ne saurais le décider, et je voudrais croire, malgré l'absence de documents authentiques, que Rome, pendant toute la durée de la république, n'a pas laissé sans secours tant de braves soldats sur les champs de bataille ! Il est vrai que dans Silius Italicus, un médecin figure à l'armée d'Annibal ; mais, comme dans Caton, c'est par

1. Je traduis l'excellent texte de MM. Vahlen et Ribbeck (*Fragments d'Ennius et des tragiques grecs*, à Leipzig, chez Teubner), comme préférable à celui qui se trouve dans les éditions de Cicéron.

des *charmes* (*cantu*) et par quelques jus d'herbes (*herbarum succis*) qu'il guérit les blessures. Je vois bien encore au sixième livre des *Puniques* un certain Marus se montrer habile chirurgien auprès de Régulus blessé ; toutefois je ne sais quelle autorité on peut accorder ici à Silius Italicus, et peut-être les Romains en usaient-ils avec leurs soldats blessés comme les Russes avant Pierre le Grand.

Ennius, comme on le voit par cette maigre récolte, ne paraît pas avoir eu grand souci de la médecine et des médecins ; contemporain et ami de Caton, il a dû se médicamenter lui-même, ce qui ne l'a pas empêché de mourir de la goutte et d'ivrognerie, à l'âge de soixante-dix ans, il est vrai. Sans doute fidèle observateur des préceptes et rigide imitateur des exemples du grave censeur, il mangeait du chou plus que de raison avant et après boire. Lui-même a dit :

Numquam poetor nisi podager,

et Horace[1] prétend que sa muse était au fond d'une bouteille.

Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
Prosiluit dicenda.

Du reste, il avait une hygiène succulente et recherchée ; on peut en juger par quelques fragments de ses préceptes de gastronomie imités d'Archestrate (*heduophagetica*). Les médecins l'ont fort blâmé, Montaigne le gourmande, les poëtes l'ont absous, et Rabelais le place en très-bonne compagnie.

1. *Epist.* I, 19, 7.

III

PLAUTE. — TÉRENCE.

Plaute, contemporain d'Ennius, mais un peu plus jeune que lui (Ennius est né en 239 avant Jésus-Christ, Plaute en 224 ou 227), fournit à M. Ménière une riche moisson. Cela s'explique aisément : Plaute n'était pas l'ami de Caton, par conséquent il n'était pas l'ennemi des médecins ; il écrivait des *Comédies*, et non pas des *Annales* ou des *Tragédies*. D'Ennius nous n'avons que des vers isolés, tandis que les copistes nous ont conservé de Plaute des comédies entières. Aussi les scènes médicales, les indications de maladies et de traitements abondent dans ce qui nous reste du prince de la comédie latine ; je n'ai vraiment que l'embarras du choix. Mais aussitôt se présente à l'esprit une difficulté considérable : ces antiquités médicales, qui abondent dans Plaute, se rapportent-elles à la Grèce ou à Rome ? Plaute, qui a imité les poëtes grecs, ne leur a-t-il pas emprunté jusqu'aux personnages, jusqu'aux moindres détails de mœurs ? Il est vrai qu'avec Plautè nous en sommes encore à la *fabula palliata,* à la comédie en manteau ; les personnages sont habillés à la grecque ; ils ont des noms grecs, mais ils parlent et agissent en Romains. Évidemment on joue les scènes de la vie romaine sur un théâtre grec, et, comme le remarque avec autant de finesse que de raison l'élégant traducteur, l'interprète érudit de Plaute : « Il y avait quelque chose de sympathique pour les spec-

tateurs dans les personnages de Plaute; il latinisa ses imitations par les ressorts dramatiques, par l'esprit du dialogue, par une foule de dessins originaux, et présentait aux Romains le miroir de la société romaine. Voulez-vous pénétrer dans l'intérieur des maisons, surprendre les Romains en partie de plaisir avec leurs maîtresses ou en querelle avec leurs femmes, non plus sous les armes et sous la prétexte, mais en négligé, en déshabillé? Lisez Plaute. Son théâtre est l'histoire secrète et anecdotique de la vie romaine[1]. » — Voulez-vous, dirai-je à mon tour, surprendre à Rome le médecin grec dans son cabinet ou en visite chez ses clients? Lisez Plaute, et commencez par entrer avec lui dans la maison du docteur.

A Rome comme à Athènes, les médecins avaient boutique sur rue (*iatreion*, *officine médicale*). Plaute nous y introduit par un chemin assez détourné, dans cette comédie si bouffonne et si hardiment imitée par Molière, dans l'*Amphitryon*. Jupiter a pris la figure du héros Amphitryon pour séduire la belle et vertueuse Alcmène; l'époux légitime, l'heureux vainqueur des Téléboens, arrive un peu trop tard; Jupiter a pris sa place, et on lui refuse l'entrée de sa propre maison! Il ignore sa mésaventure, veut à toute force se faire reconnaître, et invoque à grands cris le témoignage de son pilote Naucratès; mais Naucratès a disparu; c'est en vain qu'Amphitryon a parcouru les places, les gymnases, les parfumeries, le lieu où se réunissent les négociants (nous dirions aujourd'hui *la*

1. M. Naudet, *Notice sur la vie et les écrits de Plaute.*

Bourse), le marché, le forum ; c'est en vain qu'il est entré dans la *boutique des médecins* et dans celle des barbiers. Le rapprochement est bien trouvé ; nos voisins les barbiers ont profité du contact ; ils sont devenus nos confrères et ont fini par nous faire une rude concurrence, qui dure encore dans maintes contrées, et en France dans maintes provinces.

A entendre Plaute, on croirait volontiers que les boutiques des médecins (rappelez-vous qu'Archagathus en avait une à Rome en 535) et celles des barbiers étaient le rendez-vous des flâneurs et l'officine des cancans. Cela, du moins, n'est glus guère vrai maintenant que de la boutique des barbiers ; et même dans l'antiquité nous trouvons plus d'une officine médicale fort respectable, à commencer par celle d'Hippocrate et à finir par celle de Galien. — Un des auteurs de la Collection hippocratique recommande au médecin de choisir pour sa demeure un emplacement convenable et bien exposé. Dans l'officine proprement dite, tout devait être disposé pour la pratique des opérations petites ou grandes ; en conséquence, elle était pourvue de machines, d'appareils, de lacs, d'instruments bien aiguisés, de linge, d'éponges, de siéges, de bancs et de tout ce qui sert au pansement des plaies. Comme l'officine était en même temps une pharmacie et un dispensaire, on y trouvait toutes sortes de médicaments simples ou composés. Il y avait, ainsi que de nos jours, des préparations magistrales exécutées instantanément, suivant l'occurrence, et des préparations officinales réglées par une espèce de *Codex* auquel Hippocrate renvoie quelquefois. Ces préparations étaient

faites dans l'officine par les médecins qui les vendaient pour être emportées, ou les administraient sur place. On voit même que les hippocratistes, pour n'être jamais pris au dépourvu, se faisaient suivre d'une petite pharmacie et d'un appareil de pansements quand ils pratiquaient au loin. Des aides libres ou esclaves aidaient le médecin dans l'officine, l'accompagnaient dans ses courses et restaient auprès des malades quand le cas était grave.

Les matières premières tirées de l'un ou l'autre règne étaient fournies aux médecins sur les marchés publics, soit par les *rhizotomes* (coupeurs de racines), chargés de recueillir les plantes ou les sucs ; soit par les *pharmacopoles*, espèces d'herboristes qui avaient sous leurs ordres des *botanistes*, auxquels était confié le soin de séparer les mauvaises herbes des bonnes. Les pharmacopoles débitaient toutes sortes de drogues, simples, médicamenteuses ou vénéneuses. On ne connaît pas bien leurs rapports avec le public. Toutefois les témoignages concordent pour établir qu'ils ne remplissaient en aucune façon le rôle de nos pharmaciens, qu'ils ne servaient point régulièrement d'intermédiaires entre le malade et le médecin, qu'ils ne vendaient pas *sur ordonnance*[1]. Que le malade d'Athènes ou de Rome se soit adressé volontiers aux pharmacopoles, comme le malade de Paris aux marchands de la rue des Lombards, cela n'est pas douteux ; encore il paraît que les médicaments, surtout les médicaments composés délivrés par les pharmacopoles, étaient

1. Voy. *Appendice*, n° 1.

moins destinés au traitement des maladies qu'à certaines pratiques superstitieuses. On voit même par Aristophane qu'ils vendaient des anneaux ou des pierres magiques, et par Aristote qu'ils captivaient la foule en étalant dans leurs boutiques toutes sortes d'animaux malfaisants ou merveilleux. — Ainsi l'ensemble de la pratique médicale était concentré dans les mains du médecin, du moins en Grèce, et à Rome sous les premiers empereurs; les pharmacies proprement dites ont commencé avec les écoles arabes. L'officine était à la fois une pharmacie, une salle de pansements, un cabinet de consultations; il y avait aussi échange de bons procédés entre le médecin et le barbier : le barbier donnait des conseils aux malades, et le médecin vendait des cosmétiques aux pratiques de son voisin.

Ce n'est pas uniquement la santé qu'on allait chercher dans la boutique du médecin. Plaute nous est témoin que, malgré la défense énergique d'Hippocrate dans le *Serment*, on venait y acheter du poison; je voudrais au moins croire que c'était toujours pour soi-même et jamais pour les autres.

Charinus, dans le *Marchand*, ne pouvant supporter les excès de la rigueur paternelle : « Pourquoi vivre? s'écrie-t-il; il vaut mieux en finir; c'est décidé, je vais chez un médecin et je me donnerai la mort avec du poison. »

Certum'st, ibo ad medicum, atque ibi me toxico morti dabo.

Heureusement Charinus n'a pas le temps de céder à cette mauvaise pensée. Eutychus, son ami, avait écouté

le monologue; il lui offre ses services et sa bourse; Charinus accepte avec empressement, et enlève ainsi à quelque médecin trop complaisant l'occasion de se rendre coupable d'une complicité qui, dans l'antiquité, faute des lumières de la médecine légale, était plus justiciable de l'honneur médical que de la loi.

Non-seulement le médecin traitait les malades dans son officine, mais encore il les prenait à demeure chez lui, et son habitation devenait une véritable *clinique*, ou, si vous aimez mieux, une *maison de santé*. C'est là un fait qui nous est révélé encore par Plaute dans les *Ménechmes*, pièce dont la donnée est fort semblable à celle de l'*Amphitryon*, mais où le comique est plus gai et plus soutenu, puisque les dieux n'interviennent pas et que tout l'intérêt roule sur la ressemblance absolue de deux jumeaux. La scène n'est pas tout à fait à l'avantage des médecins; je crains même que quelque confrère affairé, trop sûr de lui, et passablement naïf en sa manière d'interroger, ne se reconnaisse dans le portrait tracé par Plaute. Qu'y faire? Nous avons nos faiblesses et nos ridicules, à Paris comme à Rome, et la comédie est trop charitable pour ne pas nous en avertir. De tout temps on a lancé des épigrammes contre les médecins; je ne m'en soucie guère : les médecins ne s'en trouvent pas plus mal et les malades ne s'en portent pas mieux. Même les épigrammes sont précieuses à recueillir de la bouche de Plaute, car elles sont pour moi une nouvelle preuve de la présence des médecins à Rome; les ridicules qu'on n'a pas fréquemment sous les yeux ne donnent ni tant de verve au poëte, ni tant de gaieté au public. Mais j'abandonne la

2

parole à M. Ménière [1], et par conséquent je lui laisse toute la responsabilité des mauvaises plaisanteries. Que la peine en retombe sur sa tête et non pas sur la mienne. Je ne prétends en tout ceci à rien autre chose qu'à mettre en lumière un fait peu connu : l'habitude où les médecins de l'antiquité étaient de prendre des malades comme pensionnaires ; ce qu'on pouvait déjà soupçonner, du reste, par tout ce que nous avons dit de l'*Officine hippocratique* et des opérations qu'on y pratiquait.

« Les Ménechmes sont deux frères jumeaux dont la singulière ressemblance occasionne des quiproquo bizarres ; on prend toujours l'un pour l'autre. Par suite de ces méprises, le beau-père d'un des Ménechmes croit son gendre fou ; il veut le faire traiter et appelle un médecin renommé dans la ville... En attendant le médecin, il se plaint en ces termes :

« — J'ai mal aux reins de rester assis, mal aux yeux de regarder. L'insupportable personnage ! qu'il a de peine à en finir avec ses malades !

« Le vieillard impatient ajoute ce trait piquant à l'adresse d'un homme qui, sans doute, ne brille pas par la modestie, et qui explique toujours ses retards par des causes importantes :

> Ait se obligasse crus fractum Æsculapio,
> Apollini autem brachium [2].

« — Il va me raconter qu'il a dû réduire à Esculape une fracture de jambe et une fracture de bras à Apollon. Je doute si c'est un médecin que j'ai mandé ou un forgeron. (Sans doute notre docteur traînait avec lui tout un attirail d'ins-

1. Je me suis seulement permis quelques additions tirées de Plaute lui-même et quelques rectifications dans la traduction d'après le nouveau et excellent texte de Ritschl.

2. Rotrou, dans sa comédie des *Ménechmes*, traduction très-libre

truments.) Enfin le voici : — Accélère donc ton pas de fourmi. — Voyons, vieillard, de quoi s'agit-il? s'écrie le médecin sans autre préambule; que m'as-tu dit? Est-il fou ou furieux? est-il pris de léthargie ou d'hydropisie? — Mais c'est pour le savoir que je t'ai fait venir et pour que tu le guérisses. — Rien n'est plus facile; j'en guérirais six cents comme cela en un jour. — Hélas! c'est un traitement qui exige une grande attention; ne t'épargne point. — Foi de médecin, je te le rendrai sain et sauf; je te le traiterai avec le plus grand zèle.

« Pendant cet entretien, le malade arrive.

« — Salut, Ménechme! dit le médecin. Pourquoi te découvres-tu les bras? Tu ne sais pas combien tu aggraves ton mal?

« MÉNECHME. Va te faire pendre.

« LE VIEILLARD. Saisis-tu?

« LE MÉDECIN. Comment ne saisirais-je pas [1]? Un champ d'ellébore n'y suffira pas! Mais, dis-moi, Ménechme, bois-tu du vin blanc ou du vin fort en couleur?

« Ménechme se fâche; il traite fort mal le médecin : — Que

de celle de Plaute, a saisi assez vivement le tour de cette partie du dialogue :

> Qu'il est long à venir! que je suis las d'attendre,
> Et que de vains discours il va me faire entendre!
> Il persuadera, si l'on veut l'écouter,
> Qu'un mort par son moyen vient de ressusciter;
> Qu'il a remis la jambe ou le bras de Mercure,
> Ou qu'il a guéri Mars d'une insigne blessure.
> Cependant qui saurait ce qu'il fait là dedans,
> Le verrait consulter sur quelque mal de dents.

1. *Ecquid sentis? — Quidem sentiam?...* Il y a, si je ne me trompe, dans ce verbe *sentis* un jeu de mots intraduisible. Il signifie *comprendre* et *sentir*, et je suppose que Ménechme accompagne son *va te faire pendre* d'un vigoureux coup de poing à l'adresse du médecin, qui avait grande raison de lui recommander de ne pas mettre son bras à l'air. Alors le vieillard demande ironiquement au médecin s'il a bien compris la portée du coup, s'il est bien éclairé maintenant sur la question du diagnostic. Du reste, cette scène a été très-bien remaniée par Ritschl, sur l'autorité des manuscrits.

ne me demandes-tu si je mange du pain rouge, ou violet, ou jaune? si je me nourris d'oiseaux à écailles ou de poissons à plumes?

« LE VIEILLARD. Ne vois-tu pas qu'il est en délire? Que tardes-tu à lui donner une potion avant que la folie ne s'en empare tout à fait?

« Mais le médecin n'est pas si pressé de prendre un parti; il interroge encore; il veut éclaircir cette affaire difficile : — Dis-moi, Ménechme, tes yeux deviennent-ils jamais durs?

« — MÉNECHME. Est-ce que tu me prends pour une sauterelle, imbécile?

« LE MÉDECIN. Entends-tu quelquefois ton estomac crier?

« LE MALADE. Quand j'ai bien mangé, il ne crie pas; c'est quand j'ai faim qu'il se met à crier.

« LE DOCTEUR. Par Pollux! sa réponse n'est pas celle d'un insensé. T'endors-tu facilement quand tu te couches? Dors-tu jusqu'au jour?

« MÉNECHME. Je dors quand j'ai payé mes dettes. Que Jupiter et tous les dieux te confondent, maudit questionneur!

« Cette colère confirme le médecin et le vieillard dans leur croyance erronée, et ce dernier s'écrie : — Je t'en prie, médecin, hâte-toi d'agir; fais ce qu'il convient. Ne vois-tu pas qu'il est fou et qu'il a son accès?

« LE MÉDECIN. Sais-tu quel est le meilleur parti à prendre? *Fais-le porter chez moi* : je pourrai le traiter à mon aise. Et il ajoute, s'adressant au malade: — Tu boiras de l'ellébore, certes, pendant une vingtaine de jours. »

Ainsi Plaute n'a pas manqué à la coutume des poëtes de se venger de leurs infirmités ou de leurs maladies par des épigrammes contre les médecins; mais, toute réflexion faite, les épigrammes de Plaute ont pour moi, je le répète, un intérêt très-réel. En général on ne se moque guère de ce qui n'existe pas, et si dans le *Charançon* et dans le *Cordage* on rencontre quel-

ques traits plus ou moins aiguisés, décochés contre les médecins, c'est qu'à Rome, contrairement à l'assertion de Pline, nous avions des confrères quand on jouait ces deux pièces aux grands applaudissements de la multitude.

Dans le *Charançon*, une vieille mégère anonyme, esclave de Cappadox, un homme du plus ignoble métier, se charge de favoriser l'entrevue de deux amants en l'absence de son maître. Pour prix de sa complaisance elle reçoit un broc de vin qu'elle avale d'un seul trait et se prépare à verser de l'eau aux malencontreux qui viendraient la troubler; Palinure, l'esclave de Phédrome, qui voit le manège, ne trouve rien de plus plaisant que de dire à son maître : « Vois-tu la vieille au chef branlant *pratiquer la médecine* (medicinam facit); elle s'administre le vin pur et offre de l'eau à ceux qui demandent à boire.

Dans le *Cordage*, entre Labrax et Gripus (deux pendards, si jamais il en fut), s'établit le petit dialogue suivant : — Comment te portes-tu? — Eh! que t'importe? es-tu donc médecin? — Non, par Pollux! je suis plus que médecin d'une lettre dans mon nom!

..... Quid tu? Num medicus quæso's?
— Immo edepol una litera plus sum quam *medicus*.

— Tu es donc *mendicus* (mendiant)?

Tum tu
Mendicus es?

Et voilà, reprend M. Ménière, comment ces drôles traitaient les pauvres praticiens qui se tuent à rendre la

santé aux malades et que l'ingratitude des clients ne dégoûte pas d'un métier où les seules âmes élevées trouvent de douces compensations. En vérité, Labrax, Gripus et Palinure ne valaient pas la peine d'être pris si fort au sérieux : les jeux de mots sont d'assez mauvais goût et dignes de ceux qui les font; voilà tout ce que j'en puis dire.

Depuis qu'il y a des médecins et des malades, la question des honoraires a toujours été un grand sujet de débats, surtout après la guérison; le malade se plaint amèrement que le médecin veuille vivre de son état, et le médecin trouve assez mauvais que le client marchande ainsi la vie et la santé. Pline affirme que la médecine est le plus lucratif de tous les arts; il ajoute que les médecins ont fini par enrichir tous ceux qui les servent : jusqu'aux esclaves chargés d'administrer les bains et de pratiquer les frictions. Caton accuse les médecins de ne se faire payer que pour tuer leurs malades plus à l'aise, et Pline, commentant ce passage, écrit que jamais profession ne fut plus fertile en empoisonnements et en captations de testaments. Puis, suivez cette belle logique : « Rien, dit-il, n'est plus avantageux que le grand nombre de ces *aventuriers* (le mot est charitable pour nos confrères venus de Grèce au secours des Romains); car ce n'est pas la pudeur, mais la concurrence qui fait baisser leurs prix; et sans parler des turpitudes des médecins, que dire des marchés cupides quand la destinée est pendante, de ces douleurs taxées, de ces arrhes prélevées sur la mort, de ces opérations à moitié terminées et payées deux fois? » — Dans ces accusations que Pline porte sans réserve et

sans mesure contre toute la classe des médecins, il y a autant d'ignorance que de parti pris.

Par exemple, en ce qui concerne les honoraires, nous pouvons opposer aux assertions de Pline le témoignage de Plaute et celui d'un poëte grec, Cratès de Thèbes, qui écrivait sous les premiers successeurs d'Alexandre. Nous savons par eux (en tenant compte de l'ironie) ce que coûtait la visite ou la consultation d'un médecin ordinaire. Cratès l'estime à *un franc*, et Plaute à *un peu plus d'un franc cinquante centimes.*

Dans l'*Aululaire* ou l'*Homme à la Marmite*, Congrion le cuisinier, qui venait de recevoir quelque mauvais coup de l'avare soupçonneux, du père assez peu clairvoyant de la belle mais trop facile Phaedra, s'écrie : « On me loue pour une didrachme et j'en dépenserai davantage pour le médecin ! » Or, la didrachme valait environ 1 fr. 50 c. de notre monnaie, et en supposant que le médecin demande quelque chose comme 2 fr., il n'y aura vraiment rien à dire. Même à ce compte, les malheureux praticiens de quartier, les médecins des Congrion, devaient mener assez triste vie, faire assez maigre chère.

A côté de ces confrères modestes et peu rétribués, il y avait, il est vrai, à Rome comme à Paris, les médecins en renom, les habitués des maisons patriciennes et princières qui tout naturellement se croyaient en droit de prélever un ample tribut sur leurs nobles clients. Si l'honneur était quelquefois en souffrance, du moins la bourse était toujours assez bien garnie. Ainsi les Cassius, les Calpetanus, les Arruntius et bien d'autres

recevaient des princes plus de 50,000 fr. par an. Stertinius estimait ses soins à la cour plus de 100,000 fr., sans compter sa clientèle qui lui en rapportait 120,000; — Claude donnait au frère de ce médecin des honoraires non moins élevés, si bien que les deux frères, même après avoir compromis leur fortune à embellir Naples, laissèrent encore à leurs héritiers 6 millions 300,000 fr. ; — Thessalus, qui ne marchait jamais sans un immense et brillant cortége d'esclaves, fit relever les murs de sa ville natale et laissa plus de 2 millions; — Charmis, venu de Marseille pour s'établir à Rome, se fit payer 42,000 fr. pour une visite en province, et Claude put confisquer 2 millions 100,000 fr. sur le chirurgien Alcon qui, au retour de l'exil, eut bientôt réparé une brèche aussi énorme. Ces fortunes colossales, ces honoraires exagérés sont à peu près inconnus dans les temps modernes. Après tout, il est juste que les riches payent pour les pauvres, suivant le précepte d'Hippocrate, mais à la condition qu'on n'oubliera pas non plus cette autre recommandation vraiment chrétienne et qui émane également de l'école de Cos : « Si un médecin arrive dans une ville où il y a des malades pauvres, son premier devoir doit être de leur porter secours. »

Dans Plaute, comme dans Aristophane, les dieux font concurrence aux médecins; les anciens Romains invoquaient la déesse *Fièvre*, la déesse *Miasme*, et même une déesse moins noble, et qu'on devait, sans doute, prier en secret et à l'écart, la déesse *Gale*. Le culte d'Esculape fut aussi introduit d'assez bonne heure à propos d'une peste qui ravagea l'Italie. Toutefois,

au rapport de Pline, les Romains, pour bien montrer au fils d'Apollon que c'était moins par dévotion envers le dieu de la médecine que par nécessité qu'on daignait l'accueillir, lui bâtirent un temple, non pas à Rome, mais hors des murs et même dans une île du Tibre; ce qui n'empêcha pas les prêtres du dieu d'avoir bientôt autant de clients que les disciples d'Hippocrate.

Les personnages de Plaute, suivant le cas ou suivant leur degré de foi, invoquent tantôt le médecin et tantôt Esculape. Dans le *Charançon* (*Curculio*), Cappadox, avec qui nous avons déja fait connaissance, est si maltraité par la maladie, qu'il a bien le droit de se croire au-dessous des ressources de l'art; donc ce n'est point dans son lit, mais au temple d'Esculape que nous devons aller le chercher. Cappadox était un mauvais drôle et de plus un pauvre diable; aussi le dieu ne fit nul cas de lui et ne voulut pas le guérir. Il sort en gémissant : « Je sens décroître mes forces et croître mon mal. » Et quelle peinture il fait de ce mal! Toutes les cachexies se sont donné rendez-vous sur ce misérable, qui ne trouve pas plus de consolation auprès de ses esclaves qu'il n'a rencontré de soulagement dans le temple d'Esculape.

Mais le dieu n'était pas toujours ni aussi cruel ni aussi dédaigneux; les *ex voto* suspendus aux parois de son sanctuaire, les inscriptions commémoratives [1], témoignent assez de sa miséricorde et de sa puissance.

1. Quatre de ces inscriptions en grec ont été retrouvées, à ce qu'on assure, dans le temple de l'île du Tibre. Voici la première : Caius est aveugle; le dieu lui prescrit de s'approcher de l'autel, d'y

Quelquefois même, comme nous le voyons par les révélations d'Aristide, rhéteur fort dévot [1], et par un texte à peu près inconnu du quarante-cinquième livre des *Collections médicales* d'Oribase, Esculape daignait, dans sa condescendance, entrer en conversation et même en discussion avec ceux qui venaient implorer son secours. Rufus, qui florissait vers la dernière moitié du premier siècle, nous rapporte la conversation suivante dans un chapitre sur la substitution des maladies les unes aux autres:

« Teucer, de Cyzique, ayant été frappé d'épilepsie, vint à Pergame pour consulter Esculape, lui demandant d'être délivré de sa maladie. Le dieu lui apparut, daigna lui adresser la parole, et lui demanda s'il voulait échanger ses incommodités actuelles contre d'autres. Teucer répondit que ce n'était pas là ce qu'il désirait le plus ardemment, mais qu'il espérait obtenir une suppression franche de ses maux; cependant, au cas où il faudrait se résigner à une substitu-

faire son adoration, de passer de droite à gauche, de mettre ses cinq doigts sur l'autel, de relever la main et de la porter à ses yeux, qui furent aussitôt ouverts à la lumière. Comme de raison, Caius rendit grâces. Ceci se passait sous les Antonins. Les historiens trouvent le procédé assez étrange; mais alors où serait la puissance du dieu? A-t-il donc un grand mérite de guérir un point de côté avec un cataplasme rubéfiant, comme dans la seconde inscription, ou de combattre un crachement de sang par une potion astringente, comme dans la troisième? Un collyre fait avec du miel et du sang de coq blanc, et qui guérit de la cécité un brave soldat du nom de Valérius Aper, me paraît un moyen tout divin. Les historiens en jugent autrement et veulent expliquer le miracle par la science; mais évidemment ils attentent, sans le savoir, à la réputation d'Esculape: ce sont des rationalistes déguisés.

1. Voy. Kœnig., *De Aristidis incubatione*; Iena, 1818, in-8. L'auteur de cette dissertation veut tourner au profit du magnétisme les merveilles accomplies par Esculape.

tion, il désirait savoir si les incommodités futures ne seraient pas plus graves que ses incommodités actuelles. Le dieu lui ayant répondu qu'elles seraient plus légères et qu'elles le guériraient plus sûrement que ne le ferait aucun autre remède, Teucer, à ces conditions, se soumit à sa nouvelle maladie ; il lui arriva une fièvre quarte, et, depuis ce temps, il fut guéri de l'épilepsie. »

On ne peut se montrer ni de meilleure composition, ni en même temps plus instruit des procédés curatifs que la nature emploie quelquefois si merveilleusement. Mais on ne dit pas ce que devint la fièvre quarte ; il n'y avait point alors de sulfate de quinine, et ces fièvres sont très-rebelles.

Une médecine plus primitive encore nous est révélée par un poëte latin également fort ancien, par le satirique Lucilius, qui nous représente un certain Tirésias, vieux, aveugle, toussant, gémissant, et assis devant sa porte, non pour solliciter la charité publique, mais pour demander une consultation aux passants. Or nous savons par Hérodote, par Strabon, par Maxime de Tyr, et par d'autres auteurs, que dans les temps les plus reculés, en Grèce et en Orient (mais non pas à Rome, quoi qu'en disent quelques érudits, et M. Ménière lui-même), on exposait les malades sur leur porte [1], afin que chacun en passant pût, rappelant ses souvenirs, indiquer quelque remède qui avait réussi dans des cas analogues, qu'il s'agît de fièvres, de bles-

1. Voyez Hundertmark et J. Carpzov : *De artis medicinæ per ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa expositionem incrementis*; dans Ackermann, *Opuscula*, p. 157 et suiv. Dans la seconde partie de cette dissertation, toutes les pratiques de l'incubation sont décrites avec détails d'après les sources.

sures ou de toute autre maladie. Aujourd'hui on ne met plus les malades devant leur porte, du moins sous notre ciel inhospitalier, mais on va consulter le voisin et la voisine. Le procédé est fort semblable, et le résultat n'est pas très-différent.

Tout médecin, comme le remarque M. Ménière, sera frappé de l'exactitude des observations de Plaute en ce qui touche la médecine et les médecins. S'il n'avait pas vu nos confrères à l'œuvre, lu leurs livres et entendu leurs discours, ses descriptions ne seraient pas aussi vraies, ni ses expressions si bien choisies, ni ses comparaisons tirées de la médecine si exactes et si multipliées. La simple lecture des poëtes grecs, ses devanciers, n'eût pas suffi à son éducation médicale, et ne lui eût pas donné le sentiment parfait de la *couleur locale*, comme on dit aujourd'hui.

Il sait très-bien que le crachement de sang vient de la rupture des vaisseaux du poumon, et même (notez ces prémices de l'*auscultation*) il a appris que pour juger de la respiration il faut appliquer l'oreille sur la poitrine, et non pas la bouche sur la bouche, comme faisait un néophyte par trop galant [1]; il n'ignore aucune des expressions latines qui dans la science désignent les différentes espèces de difformités; il connaît tous les dangers de l'esquinancie et tous les ravages que cause la bile; on lui a enseigné assez de physiologie pour qu'il puisse distinguer les routes diverses que prennent les

1. Dans Perse (*Sat.* III, 107), on tâte le pouls, on palpe la poitrine, on touche les extrémités pour s'assurer de la chaleur; on mentionne les palpitations de cœur (ib., v. 88), les affections de la peau liées à la surabondance de la bile (*Sat.* II, 13.)

aliments et les boissons ; il ne veut pas qu'on ouvre un abcès avant son entière maturité, car une incision prématurée augmenterait le mal ; en certaines circonstances il se montre aussi expert que les Baudelocque et les Dubois dans l'art des accouchements; au besoin il prescrit une *potion*, et ne manque pas de renvoyer au médecin pour les cas graves. Ses comédies portent aussi témoignage de l'existence d'une médecine populaire à Rome à côté de la médecine scientifique; il a appris que cette médecine populaire guérit surtout par les simples; aussi lorsque dans les *Captifs* Hégion promet des herbages pour souper au parasite Ergasile, celui-ci ne manque pas de lui répondre : « Garde tes herbes pour les malades que tu traites chez toi. »

Les poëtes qui écrivaient immédiatement après Plaute ne se montrent guère moins instruits. Dans les *Fragments* de Lucilius, j'ai relevé avec M. Ménière plus de vingt expressions médicales, tantôt latines et tantôt grecques. Les débris qui nous restent des comiques latins [1] autres que Plaute et Térence sont une source de renseignements non moins précieux. Je regrette que M. Ménière l'ait négligée ; j'ai noté d'abord une comédie de Novius intitulée *Mania Medica*, puis au moins quinze passages que notre spirituel confrère pouvait s'approprier, mais dont je ne puis rien tirer, attendu que les poëtes qui me les ont fournis (C. Statius, L. Afranius, L. Pomponius, Novius, D. Laberius) sont de ceux dont Quintilien a dit : « Plût aux dieux

1. Voyez l'excellente édition de ces *Fragments*, par Ribbeck. Leipzig, chez Teubner, 1855, in-8.

qu'ils n'eussent pas sali leurs œuvres excellentes par des turpitudes! » Je veux seulement remarquer ici que tous les mots techniques sont latins, à l'exception d'un seul, encore est-il pris dans un sens métaphorique : il s'agit d'une définition assez plaisante du serment que Laberius, dans l'*Alexandra*, appelle l'*emplâtre d'une dette!*

Quid est jusjurandum? *Emplastrum* æris alieni.

Cette richesse précoce de l'idiome latin n'a pas empêché Celse (tant l'autorité des médecins grecs était prépondérante à Rome) de recourir constamment aux expressions techniques tirées du grec. Cependant c'était une œuvre nationale que Celse avait entreprise, et jamais la langue latine ne s'était montrée aussi flexible, aussi harmonieuse que dans son *Traité de médecine.*

Les Comédies de Térence ne m'ont offert, non plus qu'à M. Ménière, ni un mot ni un fait qui se rapportât directement à la médecine. Quelques années seulement séparent la gloire de Térence de celle de Plaute, et déjà quelles différences radicales dans la manière des deux auteurs! Les détails abondent dans le favori de la bourgeoisie; la réserve caractérise les productions du poëte de la haute société. Térence fait des portraits et Plaute crayonne des charges. Le premier s'adresse à un auditoire choisi qui saisit à demi-mot et comprend l'idéal; le second parle à un public fort mélangé, passablement curieux et indiscret, qui veut des émotions complètes et bruyantes. Et s'il faut dire mon sentiment, au risque de soulever plus d'une réclamation, Plaute me plaît beaucoup mieux que Térence, non certes que

j'en veuille à ce dernier poëte de n'avoir rien fourni à nos études médicales; Térence, il est vrai, « sent mieulx son gentilhomme, » comme dit Montaigne, mais il me laisse froid. Je n'ai pas assez fréquenté la bonne société romaine pour entendre toutes les fines allusions qui cachent plus de désordre ou de corruption que les grosses plaisanteries de Plaute. Plaute, beaucoup moins poli, j'en conviens, m'amuse infiniment et surtout il m'instruit beaucoup plus. Ses personnages sont si vivants et si vrais; ils ont l'allure si dégagée! Ceux de Térence sont vrais, sans doute, mais ils sont si élégants, si compassés, que j'ose à peine en rire. Il n'y a pas jusqu'au langage assez rude et tout empreint d'archaïsmes, mais toujours pittoresque de Plaute que je ne préfère quelquefois à cet art recherché de Térence qui séduisait Horace (*vincere... Terentius arte.*) Si l'on m'objectait que Plaute est plus que leste en ses propos, et que Térence, au contraire, se montre en général beaucoup plus réservé, je répondrais et au besoin je prouverais que la prétention affichée par Térence, ou du moins qu'on lui prête, de tenir école de morale est très-mal fondée. Dans ses Comédies, le vice se déguise et se cache, mais les coups dirigés dans l'ombre n'en sont que plus perfides et plus assurés.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri [1].

L'intérêt qu'il répand sur les amours faciles, la tendresse de ses inspirations, sa douce mélancolie, ne

1. Virg., *Bucol.* III, 64.

pouvaient, suivant la remarque de M. Naudet, que séduire et énerver la jeunesse romaine, en lui promettant des Thaïs fidèles et d'honnêtes Bacchis. Plaute n'a d'autre but que de ridiculiser les travers ou de flétrir le vice; il aime le mot propre et ne craint pas le nu. Au moins il ne vous prend pas en traître; dès les premiers mots vous êtes averti de vous tenir en garde, et si vous allez plus loin, c'est que déjà vous n'avez plus rien à perdre, ou mieux plus rien à craindre. Est-il bien sûr, en effet, qu'il y ait encore de mauvais livres en grec ou en latin? Dans ceux qu'on voudrait qualifier ainsi, l'homme de goût ne cherche que les beautés littéraires, l'archéologue les interroge comme les débris fossiles d'une création éteinte; l'historien y retrouve les témoins encore éloquents d'une civilisation qu'on croit loin de nous; le philologue n'y voit plus que des mots et des formes grammaticales; quant au médecin, de tels livres ne sont pour lui que des recueils d'*Observations* et des études de mœurs. Du reste, il y a bien des genres dans le réalisme, comme il y a bien des nuances dans l'idéalisme. Ainsi le réalisme dans Plaute est sans danger, parce que l'auteur n'y a point mis d'arrière-pensée, du moins c'est là mon impression; il est presque chaste dans sa nudité, tandis que le réalisme de Martial, par exemple, impudent, effronté, d'une indécence avouée et provocante, ne mérite que notre mépris. Mais continuons notre revue des poëtes latins; rentrons dans notre sujet par la porte dorée, je veux dire par Horace,

IV

HORACE. — COUP D'ŒIL SUR LES AUTRES POËTES. — MARTIAL.

Que n'a-t-on pas écrit sur Horace depuis le fameux *Commentaire* de Lambin jusqu'aux *Études* de Rigault, de M. Patin ou de M. J. Janin? Comment, après ces recherches érudites, après ces vues ingénieuses et élevées, venir porter une main médicale, une main indiscrète et barbare sur les pages d'un poëte qui, « depuis tantôt dix-huit cents ans, reçoit l'hommage des esprits délicats du monde entier? » Comment arracher aux mains d'Horace cette coupe de vieux massique « qui fait oublier les soucis? » Comment effeuiller cette couronne de roses, troubler ces joies d'un banquet, et mettre Lydie en fuite pour présenter le triste spectacle des souffrances, de la maladie et de toutes les misères physiques dont Horace, hélas! ne fut point exempt? Mais le médecin impitoyable saisit son malade partout où il le trouve, surtout au milieu des festins, surtout après les enivrements de l'amour. Horace, ainsi surpris par Musa ou par Cratérus, reçoit docilement leurs avis, fait quelques pénibles retours sur une santé qui ne suffisait ni à l'excès du travail, ni aux entraînements du plaisir, met en vers harmonieux les consultations que lui donnent ses doctes médecins, et chante les bienfaits d'un repas frugal ou les dangers des orages du cœur.

Il n'est donc pas défendu de rechercher dans les œuvres d'Horace la trace des entretiens que notre

poëte a dû se ménager avec les grands docteurs de son temps. M. Ménière l'a fait avec une curiosité respectueuse, et à mon tour, négligeant tout ce qui est étranger à Horace lui-même, je veux rassembler ici les renseignements qui touchent à sa propre santé; elle nous intéresse comme celle d'un ami.

S'il est vrai que, sans mériter le reproche de matérialiste, on doive admettre avec Aristote, avec Galien, avec la plupart des grands philosophes, une liaison intime entre le caractère et le tempérament, nous trouverons dans certains traits du caractère d'Horace des signes non équivoques de son tempérament. J'en veux signaler deux principaux : Horace était à la fois timide et irritable. Son adieu au vaisseau qui emportait Virgile est une ode à la crainte, déguisée sous l'ardeur des vœux qu'il forme pour son ami. Il redoute les flots agités, l'aquilon impétueux, les monstres marins et les rochers Acrocérauniens, fertiles en naufrages. Pour mieux marquer son émotion à la pensée des dangers que court Virgile en traversant l'Adriatique, il appelle *crime* tous les progrès de la civilisation, et voudrait que les mers restassent une barrière infranchissable.

..... Impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.
Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Sur les champs de bataille de Philippes, il se laisse enlever tout tremblant (*paventem*) par le protecteur des poëtes, par Mercure aux pieds légers, qui le dérobe au fer ennemi à travers un nuage épais; même il

abandonne son ami P. Varus aux hasards du combat, et oublie son bouclier; cela lui donne bien quelque scrupule (*relicta non bene parmula*); mais que faire quand tant de braves ont mordu la poussière, quand le courage lui-même est écrasé?

> Quum fracta virtus, et minaces
> Turpe solum tetigere mento.

Peut-être aussi n'est-il point fâché qu'Auguste sache bien qu'il n'a pas voulu, l'honneur dût-il en souffrir, rester trop longtemps fidèle au parti de Brutus et de Cassius.

Ailleurs encore Horace rend grâce aux Muses d'avoir échappé à ce désastre de Philippes, à la chute d'un arbre maudit, au promontoire de Palinure, trop célèbre par ses tempêtes. Le bruit des armes, le fracas de cet arbre, le mugissement des vagues retentissent péniblement dans son imagination ébranlée, et l'harmonie imitative de ses vers ne montre que mieux le frémissement intérieur qu'il ne peut maîtriser. C'est du bout des lèvres qu'il jure à Mécène de le suivre d'un cœur ferme (*forti pectore*) sur le sommet des Alpes, sur ceux du Caucase et sur les citadelles flottantes d'Octave; en même temps il a grand soin de se déclarer faible et peu propre aux combats (*imbellis et firmus parum*), ce qui ne l'empêche pas d'engager lès Romains à passer leur jeunesse au milieu des dangers, et à s'écrier qu'il est bon et *doux* de mourir pour la patrie!

> Dulce et decorum est pro patria mori!

Mais les poëtes ne sont pas obligés de mettre d'accord

leurs vers et leur conduite. Ou plutôt on doit se persuader, à la défense d'Horace, qu'il a dans l'imagination tout ce qu'il faut pour applaudir et pour s'émouvoir au spectacle de l'audace des autres, et tout ce qu'il faut dans le tempérament pour trembler au seul souvenir de ses propres périls. On dirait un Romain de la vieille souche élevé au milieu des délices de la molle Ionie ; admirateur passionné de la grandeur de Rome, il est fier de la gloire de ses soldats ; mais il préfère pour lui-même, aux chances prochaines de la guerre, les dangers plus éloignés d'une vie voluptueuse. Il y a dans son âme je ne sais quelle mâle inspiration stoïque mêlée aux accents langoureux et efféminés d'une muse épicurienne. Horace est trop Romain pour être lâche, trop lymphatique et trop nerveux pour n'être pas timide.

Cette timidité maladive d'Horace se révèle jusqu'au milieu de l'exaltation des passions. Quand Lydie vante le cou rose de Télèphe, l'esprit d'Horace s'égare, ses joues rougissent et pâlissent tour à tour, la sueur inonde son visage. Ce n'est pas comme il le dit par métaphore, une bile âcre qui gonfle son foie :

Fervens difficili bile tumet jecur.

En de telles émotions, l'excitation nerveuse a d'abord le dessus, puis elle est bientôt émoussée par un flot de pituite (*pituita molesta*) qui inonde les vaisseaux. A cette seule peinture, je puis déjà assurer que notre poëte n'a le tempérament ni bilieux, ni sanguin ; il a ce que nos anciens appelaient une constitution lympha-

tico-nerveuse. Ce tempérament se trahit chez Horace par plus d'un phénomène physiologique qu'il n'est pas nécessaire de signaler ici, mais qui prouverait au besoin qu'il a la fibre molle et les actions vitales peu énergiques, comme dirait l'école de Montpellier. Cela est si vrai qu'Horace en ses satires ne prend pas même la peine de se fâcher contre les vices, et qu'en ses amours il n'a ni persistance ni emportement véritable.

Horace a l'humeur inquiète, l'esprit irritable des poëtes (*genus irritabile vatum*); un rien l'agace et tout le lasse; il court après ce qui lui a nui et fuit ce qu'il sait lui être nécessaire.

Quæ nocuere sequar, fugiam quæ profore credam.

Et dans ce charmant dialogue entre Lydie et Horace, Lydie lui reproche d'être à la fois plus léger que le liége, plus prompt à s'irriter que les flots de l'Adriatique :

..... Tu levior cortice et improbo
Iracundior Hadria.

Horace, enrôlé comme il le dit lui-même dans le *troupeau d'Épicure*, livré tout entier à l'ardeur fébrile de ses passions, augmente encore les mauvaises chances de son tempérament; il voit de bonne heure son front se dégarnir; sa jeunesse, cette ardente jeunesse (*calidus juventa*) a des ailes rapides, et avant quarante ans la vieillesse est venue le surprendre. Aujourd'hui il vante son embonpoint et son visage fleuri, il chante les douceurs de l'ivresse, qui rend éloquent et donne du courage aux plus lâches (sans

doute il ne connaissait pas encore cette recette à Philippes) ; il invoque Vénus, et les Grâces, et Mercure, mais le lendemain il ne songe plus qu'à la retraite ; il vante les plaisirs des champs, gémit sur sa santé perdue, et voudrait réparer ses forces épuisées, non qu'il redoute la mort, mais parce qu'il aime la vie.

Quelques autres signes plus caractéristiques encore, s'il se peut, nous sont fournis sur le tempérament d'Horace : Horace redoute toutes les intempéries, et par-dessus tout le froid ; il est petit et obèse, il le dit en plus de dix endroits ; Auguste plaisante sur son gros ventre et sa courte taille avec ce ton de familiarité que les souverains d'autrefois se permettaient assez volontiers. Horace se plaint incessamment de maux d'yeux ; il est *lippus*, c'est-à-dire il est affecté d'une de ces ophthalmies catarrhales si bien décrites par Celse d'abord, puis par M. Sichel, et qui font le tourment des personnes constituées comme notre poëte. Enfin Horace avait la podagre et peut-être la chiragre (*nodosa chiragra*) ; il parle de ces maladies comme ayant eu avec elles un commerce assez intime ; il nous dit lui-même qu'il en était atteint dans ces vers de la quinzième Épître du premier livre :

..... Sane murteta relinqui,
Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulfura contemni...

Musa lui déclare que les vapeurs de Baïa sont pour lui sans vertu, et qu'il faut changer l'eau chaude pour l'eau glacée (*gelida perluor unda*). M. Ménière voudrait retrouver dans cette *maladie de nerfs*, non pas la

goutte, mais quelque *affaiblissement du système nerveux.* Je crois que cette manière de voir n'est pas fondée. Il faut d'abord se rappeler que par le mot *nerf* (nervus) les anciens entendaient aussi bien les *tendons* et tout le *système fibreux* que les nerfs proprement dits. Celse parle en plusieurs endroits des douleurs ou des contractions des *nerfs* (c'est-à-dire des *tendons*) dans la goutte; Galien dit que dans cette maladie tout le *genre nerveux* est affecté ; enfin Pline et aussi Celse célébrant les eaux ou les bains de vapeur naturels de Baïa affirment qu'en général ils conviennent aux *nerfs,* aux pieds, aux hanches, aux luxations, aux fractures, en un mot à toutes les affections où le système *fibreux* est compromis. Je vois aussi dans Suétone qu'Auguste se baignait pour ses *nerfs* dans la mer et dans les eaux d'Albula ; et notez qu'Auguste avait la gravelle, compagne assez assidue de la goutte. Les anciens n'avaient aucune notion de ce que nous appelons un *affaiblissement du système nerveux,* et l'on ne voit pas qu'Horace ait été atteint de quelque paralysie. Du reste, le traitement par les vapeurs sulfureuses de Baïa et par les eaux glacées de Chiusi ou de Gabies était fort recommandé, suivant les cas, pour la podagre et la chiragre. Si j'ajoute à ces raisons historiques et médicales que la goutte était pour ainsi dire *endémique* à Rome sous les premiers empereurs, qu'Horace était dans les meilleures conditions pour ne pas échapper à l'influence maligne, je croirai avoir démontré ma thèse. Et vraiment Horace n'a point à se plaindre ; il a le bon lot : la maladie des poëtes et des beaux esprits !

Tout le bourg de Baïa déplore la fuite d'Horace et le triste sort de ces malades qui vont mettre sous la douche froide leur tête ou leur estomac. Horace gémit plus que personne de quitter cette baie ravissante, mais la raison n'est pas tout à fait médicale ; Sénèque nous la donne en sa cinquante et unième épître, intitulée : *Que le sage doit choisir un séjour conforme à ses goûts.* « ..... Quant à moi, il a fallu me contenter de Baïa que j'ai dû quitter le lendemain de mon arrivée ; c'est un lieu qu'on doit éviter, malgré tout ce qu'il renferme d'agréments naturels, parce que la débauche en a fait son séjour favori... Baïa est le rendez-vous des vices (*diversorium vitiorum*) ; les désordres y sont tels que la licence semble un tribut qu'on doit à ce lieu. » Si vous rapprochez de ce texte la 62e *épigramme* du Ier livre de Martial, vous jugerez du plaisir qu'Horace trouvait à Baïa et des dangers que ces eaux perfides faisaient courir aux vertus les plus éprouvées. « On arrive Pénélope et l'on s'en va Hélène. »

Casta, nec antiquis cedens Lævina Sabinis,

. . . .

Incidit in flammas, juvenemque secuta, relicto
Conjuge, Penelope venit; abit Helene.

Après Plaute et Horace, l'intérêt général qui s'attache aux études médicales sur les poëtes latins disparaît à peu près complétement ; plus de *sujet* d'observation clinique aussi curieux qu'est l'ami de Mécène; plus de discussion à soutenir contre Plaute; plus de lances à rompre avec Caton. Les médecins

pullulent à Rome : il y en a, au dire de Martial et de Celse, pour toutes les parties du corps et pour tous les genres de maladies ; il y a même des femmes médecins (*feminæ medicæ*, qu'il ne faut pas confondre avec les sages-femmes) ; Martial en parle ; les inscriptions donnent les noms de plusieurs de ces gracieuses auxiliaires, et l'institution s'en est perpétuée durant le moyen âge à Salerne et dans d'autres villes d'Italie. Puisque M. Ménière, étudiant chaque poëte en particulier, n'a pas essayé de faire l'histoire de certains groupes pathologiques à l'aide des notions médicales éparses dans les divers auteurs, puisqu'il s'est également interdit de rechercher dans les médecins la source de ces notions, il ne me resterait qu'à le suivre à travers mille curieux détails ; mais je ne puis m'aventurer sur un pareil terrain, et je me contenterai de relever quelques-uns des traits les plus saillants dans la longue série des poëtes que notre confrère passe en revue.

La poésie épique chez les Latins échappe, comme je l'ai déjà dit, à l'observation médicale ; les dieux y font aux médecins une trop redoutable concurrence ; l'*Énéide* nous dépasse de toute la distance qui sépare le ciel de la terre ; d'ailleurs ce poëme est de beaucoup inférieur à l'*Iliade* pour la partie chirurgicale ; les imitations mêmes manquent de couleur et d'exactitude ; les *Églogues* ne sont pas davantage de notre domaine, et je dois abandonner, bien à regret, je l'avoue, les *Géorgiques* à l'histoire naturelle et à la médecine vétérinaire. Dans les *Carmina minora*, nous ne trouverions qu'un magnifique éloge du médecin Musa, cé-

lèbre pour avoir sauvé Auguste et tué Marcellus par l'hydrothérapie.

Dans le poëme sublime de Lucrèce, dans ce vaste univers où il ne manque qu'un Dieu, la médecine proprement dite ne devait pas tenir beaucoup de place ; mais il y est parlé des rouages et des mouvements de la vie avec une grande majesté de langage. Si Lucrèce ne s'arrête pas à décrire les maladies, à en pénétrer la nature, il s'inquiète du moins de leurs causes, surtout des causes atmosphériques, avec une curiosité savante, de telle sorte que cette description classique de la peste, qui termine le sixième chant, est encore plus remarquable par la sûreté dans la recherche des causes que par l'horrible magnificence du tableau des symptômes. N'est-ce pas Lucrèce que Virgile salue dans le second livre des *Géorgiques* par le vers fameux :

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Et ne doit-on pas s'étonner que l'investigateur si éclairé et si profond des causes secondes se soit laissé accrocher par les atomes dans sa poursuite de la cause première? Aussi, pour l'honneur de Cicéron, je ne puis laisser croire, avec M. Ménière, qu'il ait été sectateur d'Épicure et de Lucrèce. Je veux qu'il soit fait une réparation solennelle aux mânes du disciple de Platon, à la mémoire du pieux auteur d'un traité classique *Sur la nature des dieux.*

Que puis-je chercher dans Lucain, sinon

> De morts et de mourants cent montagnes plaintives?

Quand je quitte *la Pharsale*, il me semble que je sors

de Clamart ou d'une salle du Val-de-Grâce, après quelque sanglante journée. Mon cœur se soulève à ces scènes de carnage et mon esprit se révolte aux accents d'une Muse hors d'haleine qui a pris les allures et le langage d'un boucher pour mieux m'émouvoir. Je n'ai pas une moindre répugnance pour la poésie anatomique de Sénèque, où la science et le sentiment de l'art font également défaut; je m'intéresse médiocrement à ces nécropsies fantastiques pratiquées par les augures sur les autels de quelque divinité implacable, à ces descriptions de viscères aussi obscures que les oracles fournis par les victimes mutilées.

Ovide a traité des sujets si divers pris pour la plupart dans la vie intime; ses passions indomptées et son triste exil lui ont donné si souvent l'occasion de faire un retour sur sa propre santé, qu'il devrait fournir à nos études un ample chapitre et des plus curieux. Je voudrais donc parler d'Ovide à mes lecteurs. Malheureusement les circonstances où, dans ses poëmes, le médecin est appelé à jouer quelque rôle important, ne sont pas toujours de celles qui se peuvent révéler au public.

M. Ménière, captivé par le charme d'un style facile et élégant, par la richesse des détails, par l'intérêt des situations, a suivi notre poëte partout où il lui a plu de le conduire, aux cérémonies religieuses, au cirque, sous le ciel inclément de la Scythie et jusque dans la demeure radieuse des dieux. On pourrait même le surprendre assistant, aujourd'hui avec Ovide, demain avec Martial, à la toilette de quelque grande dame romaine sous prétexte d'étudier tantôt la cosmétique

dans l'antiquité (la cosmétique n'était pas alors nettement distinguée de la science d'Esculape), tantôt cet art merveilleux

> De réparer des ans l'irréparable outrage,

qui avait pris à Rome un tel développement, que Martial avait pu dire de Galla qu'elle ne dormait pas avec son visage, et qu'elle agaçait avec un sourcil emprunté.

> Nec tecum facies tua dormiat; innuis illo
> Quod tibi prolatum est mane, supercilio [1].

Je ne saurais me permettre de telles excursions ni de telles indiscrétions, si bien motivées qu'elles puissent être, et pour le reste je veux laisser au lecteur le plaisir de la surprise en le renvoyant aux *Études médicales* elles-mêmes. Seulement, puisque M. Ménière avait osé franchir le seuil du gynécée, il aurait bien dû ne pas dédaigner de se rendre à la cuisine, et nous donner l'histoire de l'hygiène d'après les poëtes. Leurs œuvres abondent en recettes et en préceptes culinaires, et ce chapitre de la vie romaine est encore à faire par un médecin. On dit les médecins experts en bonne chère ; du moins M. Ménière est, je le sais, fort habile en hygiène.

Le chantre de Lesbie, l'amant plus volage des Délie, des Sulpicia, des Néera, des Némésis, étaient de trop joyeux compagnons pour s'inquiéter beaucoup de la médecine et des médecins; c'est dans le temple de Vé-

1. *Epig.* IX, 37.

nus qu'ils vont chercher des consultations, c'est à ses parois qu'ils suspendent leurs *ex-voto* :

Nunc, dea, nunc succurrere mihi, nam posse mederi
Picta docet templis multa tabella tuis [1].

Il est vrai que le vocabulaire technique est assez riche dans les vers de Catulle et de Tibulle ; mais c'est précisément la propriété trop exacte des termes, le réalisme malhonnête qui m'éloignent de ces poésies. Il y a bien aussi quelques recettes bonnes à noter, mais quel moyen de dire à quoi elles servent? Les *Elégies* de Properce nous sont également interdites, et d'ailleurs, au milieu de ses langueurs et de ses angoisses amoureuses, le poëte ombrien confesse que la médecine ne peut rien à ses maux et que le duvet ne saurait les adoucir :

Nec eget hic medicis, non lectis mollibus äeger [2].

Juvénal me laisse en une grande perplexité. D'après ma théorie, je ne devrais pas craindre de l'aborder; mais Juvénal a une telle réputation, et je suis si peu sûr que ma théorie morale sur les poëtes anciens soit du goût de tous mes lecteurs, qu'il m'a semblé plus prudent de m'abstenir. A chaque vers, l'ombre impure de Messaline se dresse devant moi ; cependant ce n'est plus en moraliste, mais en médecin, qu'on doit désormais traiter la femme de Claude. M. Ménière l'enlève à la classe des débauchées du plus bas étage pour la ranger parmi les beaux cas d'une forme bien connue de

1. Tibulle, I, 3, 27.
2. *Eleg.*, II, 4, 11.

l'aliénation mentale. C'est, croyez-le bien, non pas une réhabilitation que notre confrère propose à l'histoire, mais simplement une explication physiologique qu'il a consignée dans ses notes de clinique poétique.

« Caton! pourquoi entres-tu dans mon théâtre avec ce froid sourire? n'y serais-tu donc venu que pour en sortir à l'instant? » C'est ainsi que Martial ose aborder le grave censeur, je veux dire le public vertueux. En vérité, quelle délicatesse malavisée et quelle pruderie ridicule de ne pas faire ses délices des productions de la muse du poëte de Bilbilis, connu dans tout le monde,

Toto notus in orbe Martialis,
Argutis epigrammaton libellis.

Et le moyen de résister aux arguments de Martial? Il faudrait avoir une grande affectation de sévérité (*ambitiose tristis*), ou avoir bien mauvaise opinion de soi-même pour s'arrêter au titre ou à la première page du livre, pour ne pas aimer à rire des ridicules et des vices des autres. Le livre est si petit (*me manus una capit*), et il contient tant de bonnes plaisanteries! Il n'attaque que les vices et ménage les personnes (les personnes influentes, cela va sans dire); il se trouve dans toutes les bibliothèques (*teritur noster utique liber*); les censeurs peuvent bien permettre quelques jeux innocents. Il est vrai, Martial n'écrit pas des vers que le maître puisse lire à ses écoliers, mais Domitien les savoure; enfin, si sa Muse est un peu légère, du moins sa vie est honnête.

Lasciva est nobis pagina, vita proba.

Caton n'est point de cet avis; il se détourne, passe

outre sans répondre et laisse tomber l'adresse que Martial venait de lui glisser dans la main; mais le médecin a des priviléges et des grâces d'état. M. Ménière est médecin, il se livre à des études médicales sur les poëtes, il rencontre Martial; pour lui, c'est tout simplement un poëte spécialiste; aussitôt il lie conversation, ne manque pas ensuite de se rendre chez le libraire Secundus, près du temple de la Paix, je veux dire chez M. Panckoucke ou chez M. Hachette, dans le quartier latin; se fournit de textes, de traductions et de commentaires, et, sans plus d'embarras qu'un professeur de clinique, il discute en très-bons termes chaque observation, ou, si vous aimez mieux, chaque épigramme (et le nombre en est grand) qui peut offrir quelque intérêt médical ou chirurgical. Il pense sur Martial tout ce que les moralistes en pensent, et il en dit tout ce qu'en disent les hommes d'un goût délicat; mais au lit du malade le médecin n'est pas tenu de faire de la morale, et les dégoûts lui sont interdits. Tout ce qu'on lui demande, c'est de remplir simplement et honnêtement sa mission. C'est ce qu'a fait notre confrère dans le seizième chapitre de son ouvrage, et cela sans garder la moindre rancune contre un poëte pour qui tous les médecins sont des assassins, et, qui pis est, des voleurs! Plaute se contentait, jouant sur le mot, de les appeler des mendiants (*mendicus-medicus*).

Comme je ne fais pas ici office de médecin praticien, je n'ai pas les mêmes priviléges que M. Ménière; je ne puis le suivre en ses consultations, et, pour me dédommager, je veux lui faire une petite querelle : la

95e épigramme (dans les éditions les plus récentes, la 94e) du IVe livre est dirigée contre un certain médecin appelé Hippocrate (par ironie, sans doute), qui prescrivait à ses malades des potions fort amères, et leur demandait, pour se rafraîchir, un verre de quelque bonne liqueur :

> Sardonica [1] medicata dedit mihi pocula virga:
> Os hominis! Mulsum me rogat Hippocrates.

Qu'est-ce que cette liqueur? Du *mulsum*, dit Martial ; du *vin doux*, du *vin nouveau*, traduit M. Ménière. Mais, dans tous les auteurs de la bonne latinité et dans notre Quicherat, *mulsum* signifie du *vin miellé*. Pline nous apprend que le meilleur est celui qui se prépare avec du vin vieux, attendu que le miel s'y incorpore très-facilement, ce qui n'a pas lieu pour le vin doux. C'était un breuvage fort renommé, très-recherché et d'un prix élevé. « Beaucoup, dit Pline, sont parvenus à une longue vieillesse en ne prenant pour toute nourriture que du pain dans du vin miellé. Pollion Romilius en offre un exemple célèbre. Il était plus que centenaire lorsque le divin Auguste, son hôte, lui demanda comment il s'était maintenu dans une telle vigueur de corps et d'esprit. — Vin miellé au dedans, huile au dehors, répondit-il. D'après Varron, l'ictère a été surnommé *maladie royale*, parce qu'on le traite avec le vin miellé. »

On voit que le confrère aimait à se bien traiter, et on

1. Tel paraît être le texte le plus certain. La Sardaigne abonde en herbes amères. *Santonica*, de quelques manuscrits, signifierait l'*absinthe de Saintonge*.

comprend la colère du malade qui consent à lui donner du *mulsum*, mais avec de l'ellébore :

> Dulce aliquis munus pro munere poscit amaro?
> Accipiat, sed si potat in helleboro.

C'est toujours la vieille querelle du malade qui voudrait bien dîner et mettre son médecin à la diète. Laissons dire les mauvais plaisants et les malades. Les clients, quand ils se portent bien, ne se refusent ni les morceaux succulents ni les vins généreux. Pourquoi maigrir de l'embonpoint des autres? comme dit Horace :

> Invidus alterius macrescit rebus opimis.

M. Ménière termine les *Études médicales* avec Martial ; et moi aussi comme Martial, je puis dire : « Assez, ne va pas plus loin ; le lecteur se plaint et se lasse. »

> Ohe jam satis est, ohe libelle!
> Jam lector queriturque desinitque.

Est-ce à dire que je regrette le temps que je viens de passer avec M. Ménière et avec les poëtes latins? non certes! Comment se défendre de parler un peu longuement d'un ouvrage où la médecine et les lettres se sont réunies pour donner sur les poëtes latins un des commentaires les plus originaux et les plus instructifs qui aient été faits depuis longtemps? car je laisse à une critique chagrine le soin de relever les erreurs de détail; l'ensemble me satisfait pleinement. La modestie du langage, la naïveté de l'érudition me charment, dans M. Ménière, autant que m'attachent la

sûreté de son coup d'œil médical, l'exactitude de son diagnostic et la vivacité de ses descriptions. Jamais office de commentateur n'a été aussi complétement rempli, avec autant de verve, d'entrain et de connaissances spéciales. Les *Études médicales* ont encore un autre mérite à mes yeux : M. Ménière peut dire comme Horace : « Le premier j'ai porté mes pas dans une carrière inconnue. »

> Libera per vacuum posui vestigia princeps ;
> Non aliena meo pressi pede.

Sans doute la littérature médicale compte quelques travaux isolés, quelques dissertations savantes, quelques commentaires aussi longs que stériles, mais nul travail d'ensemble n'avait été entrepris et mené à bonne fin. Désormais il ne sera plus possible de traduire ou d'expliquer les poëtes latins sans recourir aux *Études médicales ;* peut-être on ne partagera pas toujours l'avis de l'auteur, du moins toutes les difficultés auront été signalées par lui. Je ne me crois donc pas quitte envers M. Ménière, et le public ne se tiendra pas non plus pour satisfait si quelque autre confrère spirituel et instruit ne nous donne, sur les prosateurs latins et même sur les auteurs grecs, un volume semblable à celui que nous venons de faire connaître. Je veux bien applaudir, mais à cette condition qu'on nous invite, comme Pseudolus dans Plaute, à quelque nouvelle « débauche d'esprit. »

> Verum si voltis adplaudere atque adprobare
> Hunc gregem et fabulam, in crastinum vos voco.

DE GALIEN

ET DE SES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES.

Cl. Galenus, medicorum post Hippocratem princeps, philosophus, grammaticus.

ACKERMANN, *Instit. Hist. med.*

A l'exemple d'Hippocrate, qui avait constitué comme science et comme art la médecine de son temps, en lui donnant une existence indépendante, Galien rassembla, coordonna toutes les connaissances médicales acquises avant lui, les enrichit de ses propres observations et créa ce fameux système médical qui, sous le nom de *galénisme*, subsista presque tout entier jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, en dépit de la circulation et de bien d'autres découvertes. Ce n'est point ici le lieu de juger l'origine, les sources, la valeur, les divers éléments, l'ensemble régulier, les détails quelquefois disparates de ce système, qui atteste un esprit vaste et une certaine profondeur; nous ne parlerons pas non plus dans ce travail de la vaste érudition philologique de Galien, et de l'utilité qu'il y aurait à étudier ses œuvres pour la connaissance plus complète de

la langue grecque classique et médicale ; nous nous bornerons à considérer aujourd'hui Galien comme philosophe. A ce titre, il tient un rang distingué. Cependant les historiens de la philosophie se sont à peine occupés du médecin de Pergame ; lorsqu'ils ne l'oublient pas entièrement, ils ne lui consacrent guère qu'un souvenir rapide et superficiel. Loin de lui assigner la place spéciale qu'il mérite, ils ne nous apprennent rien de certain ni sur ses doctrines, ni sur son influence. S'il n'est pas possible d'accorder à Galien l'autorité d'un auteur original, on ne peut méconnaître, du moins, qu'il a exercé une action assez étendue qu'il importe d'apprécier[1].

Philosophe par un goût très-prononcé, par une sorte de vocation primitive, et non comme un amateur, pour nous servir du langage actuel, forcé d'interrompre ses études de prédilection pour embrasser la médecine, Galien n'a jamais séparé l'étude de cette science de celle de la philosophie ; il poussa même si loin l'amour de cette alliance, qu'il composa des traités philosophiques à l'usage particulier des étudiants en médecine. On sait aussi qu'il a écrit sur le *Médecin philosophe* de très-belles pages, qui semblent un commentaire du mot fameux d'Hippocrate, *qu'une certaine philosophie est unie à la médecine, et que le médecin philosophe est égal aux dieux*[2].

1. Le seul travail un peu intéressant, mais très-incomplet, que nous ayons sur la philosophie de Galien a été inséré par Sprengel dans ses *Beitraege zur Gesch. der Medicin*, t. I, p. 117 et suiv.

2. Voyez l'opuscule *De la bienséance*, § 5. Edition Littré, t. IX, p. 233.

Critique et historien plutôt encore que dogmatique, et n'ayant pas toujours des principes bien arrêtés, trop souvent incertain et en contradiction avec lui-même, éclectique en philosophie plus encore peut-être qu'en médecine, dialecticien comme Aristote, auquel il doit la disposition méthodique de ses ouvrages, psychologue comme Platon, qui lui a fourni ses plus belles inspirations sur la nature et sur la vie, Galien occupe une place considérable dans l'histoire de la philosophie, aussi bien en Occident que chez les Arabes.

On a comparé Galien à Aristote : cette comparaison est juste si on tient seulement compte de leurs connaissances encyclopédiques, de leur esprit d'observation et de leur influence au moyen âge ; elle est fausse si l'on considère la direction générale de leur intelligence, leur tendance respective, leur valeur intrinsèque. Aristote fut, il est vrai, naturaliste et philosophe comme Galien fut philosophe et médecin ; mais Aristote embrassant, au point de vue dogmatique, le cercle de la philosophie dans toute son étendue, créa un système complet et solide de logique et de métaphysique, système que les modernes ont en grande partie accepté et consacré, tandis que Galien se proposa surtout d'étudier et de juger les doctrines de ses devanciers ou de ses contemporains, mais n'en inventa point de nouvelles. D'ailleurs il rattache plus encore la philosophie à la médecine que la médecine à la philosophie. En un mot, dans la conception générale de ses ouvrages, la philosophie est un instrument, une réminiscence puissante des études de sa jeunesse, mais la médecine fut toujours son but principal. De plus, ses livres purement

philosophiques sont presque tous consacrés à des questions de détail ou de critique. Nous ajouterons enfin qu'à l'époque où florissait Galien, époque bien différente de celle d'Aristote, la philosophie, arrivée à une ère de transition, allait subir une sorte de transformation pour éviter un naufrage complet, et n'avait presque plus d'unité et de caractère positif; les écoles étaient divisées et les sectes multipliées plus qu'en aucun autre temps; c'est ce qui nous donne encore l'explication du peu de précision et de fermeté que nous trouvons dans les jugements et dans les appréciations du médecin de Pergame.

I.

DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE GALIEN.

Avant d'aborder notre sujet, disons quelques mots de la vie et des ouvrages de Galien.

Claude Galien naquit l'an 131 de notre ère à Pergame, en Asie, sous le règne de l'empereur Adrien. Son père, nommé Nicon, architecte très-distingué, possédait des connaissances étendues en mathématiques, en astronomie, en philosophie, et jouissait en outre d'une fortune assez considérable[1]. Premier précepteur de son fils, Nicon ne contribua pas peu à lui inculquer de bonne heure l'amour de toutes les sciences

1. Gal., *De bon. pravisque alim. succis.*, cap. 1, t. VI, p. 419. (Les citations se rapportent toujours à l'édition de Kuehn, à moins de mention spéciale d'une autre édition.) *De dign. et curat. anim. affect.*, cap. 8, t. V, p. 40 et 45.

qu'il cultivait lui-même, surtout le goût des mathématiques ; ce goût, qu'on est un peu étonné de rencontrer chez un médecin, attira même quelquefois à Galien, ainsi qu'il nous l'apprend, les railleries de ses confrères[1].

Dès l'âge de quatorze ans, Galien, envoyé aux écoles de philosophie, passa successivement dans celle des stoïciens, des académiciens, des épicuriens et des péripatéticiens; il y écouta les leçons des meilleurs maîtres de l'époque : entre autres d'un disciple de Cajus le platonicien, d'un disciple de Philopator le stoïcien, d'un disciple d'Aspasius le péripatéticien, d'un autre platonicien du nom d'Albinus; enfin plus tard, à Smyrne, d'un certain épicurien qui venait d'Athènes et dont le nom est inconnu. Nicon accompagnait partout son fils et lui servait de répétiteur[2].

Ce fut à l'âge de dix-sept ans que, d'après un songe de son père, Galien se décida à embrasser la médecine et se consacra dès lors tout entier à l'étude de cette science[3]. Il avait un goût prononcé pour les voyages, mais il n'en fit aucun sans un but vraiment scientifique. En l'an 164 il vint à Rome où il passa la plus grande partie de sa vie, exerçant son art avec un succès presque inouï, rédigeant ses nombreux et immor-

1. *De us. part.*, x, 12, 13, 14 *in fine*, t. III, p. 807 sqq., et t. I de ma traduction, p. 637 et suiv.; voyez aussi ma dissertation intitulée : *Exposé des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*, p. 49.

2. *De dign. et curat. anim. affect.*, cap. 8, t. V, p. 41, 42; *De lib. prop.*, cap. 10, t. XIX, p. 16.

3. *Meth. med.*, ix, 4, t. X, p. 609; *De prænot. ad Posthumum*, cap. 2, t. XIV, p. 608.

tels ouvrages. Souvent en butte à l'envie de ses confrères, et cependant honoré par eux et par ses contemporains comme un des plus savants médecins de son siècle, il reçut ainsi la récompense due à son mérite, récompense qu'on accorde rarement aux hommes de leur vivant. On ne connaît ni le lieu ni la date précise de la mort de Galien ; on sait seulement qu'il parvint à un âge très-avancé et qu'il mourut au commencement du troisième siècle de notre ère[1].

Nous n'avons point à parler ici de sa philosophie médicale ; seulement, dans le cours de cet article, nous retrouverons quelques-uns des principes qui la dominent et la dirigent ; car dans la philosophie d'une science on rencontre incessamment deux éléments : la méthode appartenant à la philosophie proprement dite, et les principes généraux puisés dans l'étude de la science elle-même. Pour les anciens, ces principes faisaient partie intégrante de la philosophie ; car ils entendaient par ce mot non-seulement la science spéciale à laquelle nous avons conservé ce nom, mais encore toute étude spéculative, par opposition aux études qui avaient un but pratique. Disons encore que pour les anciens la considération de la vie en général et de la nature, mais d'une nature imaginaire et, pour ainsi dire, inventée, était regardée comme partie constituante de la philosophie proprement dite.

Le nombre des écrits philosophiques de Galien était considérable ; une partie a péri, du vivant même de

1. Pour de plus amples renseignements sur la vie de Galien, voyez Ackermann, *Historia literaria*, dans l'édition de Kuehn, t. I, p. XXVII à XLII.

l'auteur, dans l'incendie du temple de la Paix[1]; de ceux qui ont échappé à ce désastre, ou qui ont été rédigés depuis, un très-petit nombre est arrivé jusqu'à nous; cela se conçoit aisément par la grande importance qu'on accordait aux ouvrages d'Aristote; d'ailleurs le nom de Galien comme médecin semblait effacer pour lui toute autre renommée. Ses livres philosophiques se rapportaient la plupart à la logique et à la dialectique[2], quelques-uns à la morale[3], les autres presque entièrement historiques, renfermaient l'exposition critique des quatre principaux systèmes suivis alors (académiciens, péripatéticiens, stoïciens, épicuriens); c'est dans cette dernière classe que se rangent le traité

1. *De libris prop.*, cap. 2, t. XIX, p. 19.

2. Deux seulement sont arrivés jusqu'à nous : *De captionibus penes dictionem;* et l'*Introductio logica*, ouvrage découvert au mont Athos et publié par Mynas. Paris, 1844, chez Didot. On trouve encore parmi les œuvres de Galien un autre traité intitulé *Que les qualités sont incorporelles.* Sprengel (*loc. sup. cit.*, p. 149) regarde cet opuscule comme un ouvrage authentique de Galien; mais lui-même fournit la preuve du contraire en démontrant que cet écrit est spécialement dirigé contre les stoïciens, lesquels soutenaient que les qualités sont des corps. Il semble qu'une opinion aussi arrêtée (cf. surtout cap. 2, t. XIX, p. 466) est incompatible, d'une part, avec les hésitations primitives de Galien quand il s'agit de déterminer si quelque substance, l'âme, par exemple, est ou n'est pas corporelle; d'une autre part avec la doctrine qu'il finit par soutenir sur la matérialité des forces et de l'âme. — Voyez dans Ackermann (*Hist. lit. Gal.*, éd. de Kuehn, p. CXCVI-CCIV) la liste des ouvrages et opuscules philosophiques perdus : on en compte plus de cent.

3. Des ouvrages écrits sur la morale, il ne nous reste que trois opuscules : *Sur la connaissance et la guérison des affections: — Des aberrations de l'âme; — Que le caractère suit le tempérament du corps.*

Que les facultés de l'âme suivent le tempérament du corps, un fragment *Sur le Timée*, dont j'ai publié le texte inédit (avec traduction, notes et introduction, Paris, 1848), enfin le remarquable ouvrage *Des dogmes d'Hippocrate et de Platon*, en neuf livres ; malheureusement le commencement du premier livre est perdu.

Galien a en outre composé divers traités sur les mathématiques dans leur application à la philosophie, entre autres un livre intitulé : *Que la démonstration géométrique est préférable à celle des stoïciens*[1]. Nous trouvons dans cette ardeur pour les mathématiques l'explication toute naturelle de la régularité du système médical de Galien, et peut-être aussi de cet esprit tranchant qui en fit un confrère assez peu charitable, un adversaire souvent acerbe et parfois injuste[2].

Mais si nous ne nous trompons, cette prédilection exerça une influence peu avantageuse sur les études philosophiques de Galien ; il ne suffit pas en effet de tirer les conséquences d'un principe, il faut encore remonter jusqu'au principe lui-même et en déterminer la nature, la valeur et l'essence ; or ce n'est pas ce que fait Galien : il prend d'ordinaire pour base de ses raisonnements des idées qu'il a recueillies dans divers

1. *De lib. prop.*, cap. 16, t. XIX, p. 47. Galien avait encore écrit un livre *Sur le calendrier* (*Com. in Progn.*, III, 4, t. XVIII^b, p. 240.)

2. Il avait puisé, pour la géométrie en particulier, un goût très-prononcé dans les leçons de son père (Nicon lui-même appartient à une famille de mathématiciens), qui lui exprimait souvent le désir de voir ses maîtres se servir de démonstrations géométriques, prétendant que c'était le seul moyen pour eux d'être d'accord. (*Lib. sup. cit.*, cap. 8, p. 42.)

systèmes de philosophie et qui lui offrent un certain degré de probabilité, sans chercher à se rendre toujours compte ni de la valeur absolue de ces idées, ni des relations qui existent entre elles[1]; nous en acquerrons la preuve dans le cours de ce travail.

Privés, comme nous l'avons dit, de la plupart des livres de Galien, nous allons essayer de faire connaître, à l'aide de ceux qui nous restent, ses opinions touchant les points les plus importants de la science philosophique, telle que les anciens la comprenaient : nous parlerons d'abord de ses travaux sur la logique, qui, dans l'opinion commune de l'antiquité, comprenait la métaphysique ; nous exposerons ensuite ses théories sur la nature, sur l'âme, puis les principes fondamentaux de sa morale ; nous indiquerons les avantages qu'on peut retirer de la lecture de ses œuvres pour l'histoire de la philosophie; enfin, nons présenterons quelques considérations sur ses doctrines mystiques.

II

INFLUENCE DE GALIEN SUR LA LOGIQUE[2].

Autant que nous pouvons en juger par ses ouvrages médicaux, Galien suivait ordinairement la dialectique

1. Voyez Zeller, *Philos. der Griechen*, 2e édit., t. III, p. 324-325.

2. Nous devons avertir que dans ce travail nous avons pris les mots *dialectique*, ou *logique*, *physique*, et *éthique* ou *morale*, dans le sens large qu'ils avaient pour les philosophes anciens; ces trois grandes divisions embrassaient tout le cercle des connaissances humaines considérées au point de vue de la philosophie.

ou la logique d'Aristote. Ainsi nous lisons dans le onzième livre *Sur la différence du pouls*[1] : « La différence du pouls selon la grandeur et la petitesse n'est pas une qualité, à moins qu'on ne veuille également donner ce nom à la propriété d'être long de trois brasses ; je penserais volontiers que c'est une quantité ; mais je sais aussi qu'il y a eu des discussions sur la question de savoir si le pouls grand et petit signifie une quantité (un *quantum*), ou, ce qui est plus exact, une relation dans la catégorie de la quantité, mais nullement dans celle de la qualité ; il en est de même pour le rhythme, l'ordre et le désordre, l'égalité et l'inégalité ; car il est clair que toutes ces différences tombent sous la relation. » Il n'est pas difficile de reconnaître ici les catégories d'Aristote.

Galien[2] ne s'écarte que très-peu de la manière dont Aristote distinguait les diverses espèces de causes ; il admet la cause principale, puis le *but*, la *cause formelle* (c'est-à-dire la cause *qui fait qu'une chose est bien ce qu'elle est*), la *cause matérielle* et la *cause organique* ou du moyen. Galien en ajoute une cinquième, l'*exemplaire*[3], ce qui semble être une réminiscence de la doctrine des idées de Platon[4].

Il admet également la distinction péripatéticienne de l'être *en puissance* et de l'être *en acte*. C'est ainsi,

1. Ch. 4, t. VIII, p. 580.

2. *De usu part.*, VI, 12, t. III, p. 465 et t. I, p. 408 et suiv. de mon édition. Voy. en particulier la note 2 de la p. 420.

3. Διὰ ὅ, ὑπὸ οὗ, ἐξ οὗ, διὰ οὗ, κατὰ ὅ.

4. Voyez Sprengel, *lib. sup. cit.*, p. 146.

dit-il[1], « que nous attribuons une certaine qualité en puissance à un objet quand il n'a pas encore cette qualité, mais que par sa nature intime il a la faculté de l'acquérir, tandis que l'activité est quelque chose de parfait qui existe déjà; » il cite, pour exemple, l'homme, l'oiseau, le chien et le cheval nouveau-nés, et auxquels on donne les épithètes de *rationnel*, *volant*, *chasseur* et *rapide;* ils possèdent ces facultés en puissance, ils ne les auront en réalité que plus tard, si les circonstances extérieures n'empêchent pas leur développement.

Il y a cependant un élément dans la dialectique d'Aristote dont Galien ne semble pas avoir saisi toute la portée, c'est l'opposition entre la *forme* et la *matière* [2].

Il nous est difficile de savoir aujourd'hui positivement en quoi Galien a pu contribuer à élargir le domaine de la logique, puisque la plupart de ses livres sur cette partie de la philosophie sont perdus. Deux faits seulement nous permettent de croire qu'il n'a pas été étranger à son développement : on admettait depuis longtemps, sur la foi des commentateurs arabes d'Aristote, que Galien avait découvert la quatrième forme du syllogisme, dans laquelle *le terme moyen est attribut dans la majeure et sujet dans la mineure*, quoique jusqu'à ces derniers temps on n'en ait pas trouvé la moindre trace dans ses ouvrages[3]. Quelques

1. *De temp.*, III, 1, t. I, p. 646-647.

2. Voir plus loin, p. 79 et suiv., son interprétation de la définition de l'âme par Aristote.

3. Par exemple, dans les *Anal. prior.*, I, 29, Aristote déclare qu'on ne peut conclure que dans les trois formes admises par lui.

auteurs ont regardé comme une imperfection de la logique d'Aristote l'absence de cette forme de syllogisme ; d'autres, et en particulier Ritter, ont tâché de le défendre contre cette accusation. Quoi qu'il en soit, lors même qu'Aristote eût mentionné cette quatrième espèce, il n'en eût pas tenu grand compte, car à l'aide de cette forme on ne peut conclure que du particulier au général ; or, pour lui [1], le syllogisme était précisément le raisonnement qui fait conclure du général au particulier : c'est ce qui constitue la *déduction ;* l'*induction*, au contraire, est le raisonnement qui fait conclure du particulier au général ; d'où il résulte que cette quatrième espèce de syllogisme n'est syllogisme que par la forme.

Grâce à la découverte de Mynas, signalée plus haut, nous savons maintenant que Galien mentionne véritablement cette quatrième espèce de syllogisme dans l'*Introduction Dialectique*[2]. Cependant, comme Galien n'en parle que très-brièvement et pour ainsi dire en passant, il semble qu'il n'y attachait pas lui-même une grande importance ; il ne la présente pas non plus comme une découverte qui lui fût personnelle, et dont aucun de ses prédécesseurs n'avait parlé. C'est donc peut-être à tort que les Arabes lui ont attribué cette découverte ; du moins Mynas nous cite, dans sa préface (p. 56), un passage d'un commentateur grec

1. *Anal. post.*, II 23 ; *Top.* I, 10.

2. M. Prantl, *Histoire de la logique* (en allemand), p. 560 et 581, doute de l'authenticité de cet ouvrage ; il serait trop long de discuter les raisons intrinsèques et extrinsèques qu'il allègue ; mais toutes ne nous paraissent pas aussi probantes qu'au savant auteur allemand.

inédit sur les *Analytiques postérieurs* d'Aristote, où il est dit que Théophraste et Eudème avaient déjà quelques combinaisons de syllogismes autres que celles d'Aristote, mais qu'ils les rangeaient sous la première espèce, tandis que les écrivains plus récents en avaient fait une quatrième espèce et regardaient Galien comme l'auteur de cette invention [1].

Nous signalerons en second lieu, pour caractériser les travaux de Galien sur la logique, l'explication qu'il a donnée d'un passage fort obscur d'Aristote [2] sur les diverses causes qui peuvent donner un double sens à une proposition; c'est précisément à cet effet que Galien a écrit son traité des *Sophismes qui tiennent à la diction*. L'explication de Galien a été accueillie par les commentateurs d'Aristote, car Alexandre d'Aphrodise [3] la mentionne et l'admet.

Il ressort de là que les ouvrages de Galien étaient lus aussi bien par les philosophes que par les médecins, malgré l'assertion contraire de Mynas (p. 45). Il est donc permis de conclure que le silence gardé par les commentateurs grecs d'Aristote sur la quatrième forme de syllogisme *dite de Galien* tient au peu d'importance qu'ils attachaient à ce point de doctrine, et non à l'indifférence qu'ils avaient pour les écrits du médecin de Pergame.

1. Cf. Prantl, *Histoire de la logique*, p. 370 et 572.

2. *Soph. elench.*, I, 3.

3. *In soph. elench.*, I p. 298b, t. IV, éd. de Berlin. — On doute de l'authenticité de ce commentaire; mais ce doute n'infirme en rien notre conclusion, puisque l'auteur serait en tous cas postérieur à Galien.

III

OPINIONS DE GALIEN SUR LA NATURE.

La doctrine de Galien sur la *nature* est assez confuse : ici il en fait une force, et là un être ; tantôt il entend ce mot dans le sens universel, tantôt dans le sens particulier ; aussi est-il très-difficile, pour ne pas dire impossible, de tirer quelques notions générales des diverses définitions que nous trouvons dans ses nombreux ouvrages, où les opinions de ses devanciers sont presque toujours placées à côté de celles qui lui sont propres.

Ainsi Galien admet, dans plusieurs passages, la définition que l'on retrouve le plus souvent dans les écrits hippocratiques, c'est-à-dire que la nature est la substance universelle formée par le mélange des quatre éléments, quelquefois des quatre humeurs [1]. Ailleurs[2], on lit : « La nature est la substance première qui forme la base de tous les corps nés et périssables, » ou bien encore « la nature est une force, une faculté mise en nous, qui gouverne le corps avec ou sans notre volonté [3]. » Dans le livre *Sur le tremblement*, *les palpi-*

1. Cf. particul. : *De temp.*, III, 4 ; t. I, p. 675 ; *Com. in Aph.*, III, 34, t. XVII^b, p. 529 ; *Com.* II, *in lib. de nat. hom.*, § 31, t. XV, p. 570 et *passim*.

2. *Com.* III *in lib. De hum.*, § 17, t. XVI, p. 423 ; *Com.* I, *in lib. De nat. hom.*, *proœm.*, t. XV, p. 1-5. Voyez aussi *Com. in Aph.*, III, 34, t. XVII^b, p. 532.

3. *De sympt. causis*, II, 1 *initio*, t. VII, p. 148 ; *Com.* V, *in Epid.* VI, § 1, *initio*, t. XVII^b, p. 223 ; il dit, dans ce passage, qu'il est inutile de s'enquérir de l'essence de la nature ou de l'âme. Voy. aussi *De crisibus*, III, 5, 8, t. IX, p. 724 et 735.

tations, etc., il est dit en parlant de la chaleur innée : « la nature et l'âme ne sont rien que cela, de sorte que vous ne vous tromperez pas en les regardant comme une substance qui se meut elle-même et se meut toujours [1]. » Sans nous arrêter à la singulière synonymie que Galien établit ici entre *âme* et *nature*, il est évident qu'il se rapproche dans cet endroit de la définition d'Aristote, suivant qui « la nature est un principe ou une cause première de mouvement ou de repos, qui existe par elle-même et non par accident dans l'objet où elle existe [2]. »

Mais ce n'est pas tout encore ; dans le livre *Sur les forces naturelles* [3], en parlant de la formation du fœtus, Galien reproche à Érasistrate son inconséquence et expose comment toutes les parties du fœtus se forment du sang que fournit le corps de la mère ; puis il ajoute : « Je demanderais volontiers à Érasistrate de m'apprendre qui a changé le sang, qui l'a figé, qui lui a donné une autre forme ; il répondrait certainement : ou la nature ou la semence (il dirait la même chose dans les deux cas) ; car ce qui était auparavant la semence devient la nature quand elle commence à faire croître et à former l'animal. » — « Personne, dit-il dans un autre endroit [4], n'est assez stupide pour ne pas comprendre qu'il existe une cause de la formation du fœtus ; nous la nommons

1. Cap. 6, t. VII, p. 616. Voyez aussi *Com. in Aph.*, I, 15, t. XVII[b], p. 415 sqq. Consultez encore l'opuscule *De marasmo*, cap. 3, t. VII, p. 675.

2. *Phys. ausc.*, II, 1.

3. *De nat. fac.*, II, 3, t. II, p. 83.

4. *De form. fœtus*, cap. 6, t. IV, p. 687 et 688.

tous *nature*, sans savoir quelle est sa substance; mais comme j'ai montré que la construction de notre corps indique la sagesse et la puissance sublime de son créateur, je prie les philosophes de m'indiquer si celui qui l'a fait est un Dieu puissant et sage qui délibère d'abord comment il convient de construire le corps de chaque animal, et qui détermine ensuite la force par laquelle il pourra construire ce qu'il se proposait, ou si c'est une autre âme (ψυχὴ ἑτέρα) différente de celle de Dieu. Ils diront que la substance de ce qu'on appelle nature, qu'elle soit corporelle ou incorporelle, n'atteint pas cette sagesse sublime, puisque, selon eux, il est impossible de prouver qu'elle puisse agir avec tant d'art dans la formation du fœtus. Mais lorsque nous entendons dire cela à Épicure et à ceux qui croient que tout se fait sans providence, nous ne les croyons pas. »

Quant à la manière *téléologique* (théorie des *causes finales*) de considérer la nature, elle est commune à Platon, à Aristote et à Galien; il faut cependant remarquer que Platon n'a énoncé de vues semblables qu'en général, tandis qu'Aristote et Galien les ont appliquées aux détails. Voilà pourquoi la maxime aristotélicienne « *la nature ne fait rien en vain* [1] » revient si souvent dans les œuvres du médecin de Pergame [2]. Il faut avouer cependant que, dans ses vues générales sur la nature, il règne une très-grande indécision. Il admet bien un but dans la nature, mais il ne paraît pas

1. Cf. *De cœlo*, I, 4; *De Gener. anim.*, II, 6.

2. Voyez surtout *Adm. anat.*, IV, 6, t. II, p. 448; *De usu part.*, IX, 16, t. III, p. 748, et dans ma traduction, t. I, p. 601 et suiv.

avoir reconnu que ce but devait nécessairement être quelque chose d'immatériel.

Pour expliquer les phénomènes de la nature animale, il se croit obligé d'adopter quatre forces de la matière vivante, les forces attractive, rétentive, altératrice et expulsive [1]. S'agit-il ensuite de déterminer la nature de ces forces, il est dans une très-grande perplexité; d'un côté, il craint de les attribuer au mélange des éléments, jugeant sans doute qu'il ferait un cercle vicieux en raisonnant ainsi; d'un autre, il ne peut se figurer qu'elles soient immatérielles. En résumé, Galien n'ose se prononcer, et déclare qu'il lui est impossible d'arriver sur ce point à une démonstration évidente; résolu à rester neutre entre les deux solutions contraires, entre le spiritualisme et le matérialisme, il se console de cette incertitude par la réflexion peu philosophique que la connaissance de ces choses n'est pas absolument nécessaire pour l'acquisition de la santé ou des vertus morales [2].

De même, pour certains médicaments, Galien croyait qu'ils agissent, non par les éléments qui les composent, mais par leur nature entière [3]. Il promet d'écrire un traité sur ces médicaments [4]. Dans cette catégorie se rangent encore les qualités premières, qui, en s'ajou-

1. *De facult. nat.*, I, 12, t. II, p. 29 et 30.

2. *Fragm. De subst. facult. nat.*, t. IV, p. 760-772. Voy. plus loin, p. 79 et suiv., le paragraphe relatif à l'âme.

3. Ce sont les médicaments qu'on appelle actuellement *spécifiques*.

4. *De temp. et virt. simp. med.* XI, 1, 34, t. XII, p. 357 et 358.

tant à la matière première, éternelle et impérissable qui est sans qualité, forment les éléments [1].

En résumé, quand Galien veut expliquer l'action, soit des forces, soit de certains médicaments, soit enfin des qualités premières, il appelle à son secours un principe particulier, qu'il ne croit pas être le résultat du mélange des éléments, mais dont il ne détermine cependant pas la nature.

On remarquera à ce propos que, dans sa manière de considérer les éléments, Galien paraît être à peu près d'accord avec les stoïciens, si du moins on peut s'en rapporter à Diogène de Laerte. « Suivant les stoïciens, dit cet auteur, un élément est ce dont se forme premièrement et dans lequel se résout en dernier lieu ce qui se forme ou se résout [2]; les quatre éléments font ensemble la substance sans qualité, c'est-à-dire la matière : le feu est le chaud, l'eau est l'humide, l'air est le froid, la terre est le sec [3]. » On sait qu'Aristote, au contraire, explique la nécessité de l'existence des quatre éléments par la place fixe qui était assignée à chacun d'eux dans l'ordre de l'univers : il fallait qu'il y eût un élément qui, par son essence, se mût vers le centre (*la terre*), un autre vers la surface (*le feu*), puis un troisième qui soutînt le feu (*l'air*), enfin un quatrième qui fût soutenu par la terre (*l'eau*) [4]. Platon, dans le

1. *De element. sec. Hipp.*, I, 6, t. I, p. 469-470.

2. Ce qui signifie : tout vient de l'*élément* et tout y retourne. Ce langage n'est pas très-loin des conceptions actuelles.

3. Lib. VII, §§ 136 et 137. Mais voyez surtout Sénèque, *Quæst. nat.*, III, 10 ; Plutarque, *Comm. notit. advers. stoïcos*, § 49.

4. *De cœlo*, IV, 5.

Timée (t. II, p. 234 et suiv. de l'édition de M. H. Martin), expliquait la différence des quatre éléments par la différence des corps géométriques réguliers; selon lui, le feu était formé de tétraèdres, l'air d'octaèdres, l'eau d'icosaèdres, la terre d'hexaèdres; l'univers entier avait la forme d'un dodécaèdre.

Cependant Galien se rapproche de nouveau d'Aristote, en ce qu'il attribue deux qualités premières à chaque élément : le chaud et le sec au feu, le froid et le sec à la terre [1]. Cette doctrine s'accorde en effet exactement avec un passage du troisième chapitre, livre II, du traité *Sur la génération et la corruption*, où nous lisons : « Le feu est chaud et sec, l'air est chaud et humide, car l'air est comme une vapeur, l'eau est froide et humide, et la terre froide et sèche. » (Voyez aussi chap. 2).

Ce qu'il y a de plus clair dans les idées de Galien sur la nature, c'est qu'il admet, avec Platon et surtout avec Aristote, le principe *des causes finales*. Ce principe, qui revient à chaque page dans ses œuvres, qu'il applique à tous les détails de l'organisme et de la vie, est en même temps la preuve sur laquelle il s'appuie pour reconnaître au-dessus de la nature un être infini en sagesse, en bonté et en puissance. Le passage [2] où il exprime cette conviction est devenu classique, et mérite d'être reproduit en entier.

« Pourquoi disputerais-je plus longtemps avec ces

1. *De elem. sec. Hipp.*, cap. 6, t I, p. 468.

2. *De usu part.*, III, 10, t. III, p. 237, et dans ma traduction, t. I, p. 250 et suiv.

êtres dépourvus de raison (les blasphémateurs)? Les personnes sensées ne seraient-elles pas en droit de me blâmer, et de me reprocher à juste titre de profaner le langage sacré qui doit être réservé pour les hymnes à l'honneur du Créateur de l'univers? La véritable piété ne consiste pas à immoler des hécatombes ou à brûler mille parfums délicieux en son honneur, mais à reconnaître et à proclamer hautement sa sagesse, sa toute-puissance, son amour et sa bonté... Le père de la nature entière a prouvé sa bonté en pourvoyant sagement au bonheur de toutes ses créatures, en donnant à chacune ce qui peut lui être réellement utile. Célébrons-le donc par nos hymnes et nos chants! Il a montré sa sagesse infinie en choisissant les meilleurs moyens pour parvenir à ses fins bienfaisantes; il a donné des preuves de sa toute-puissance en créant chaque chose parfaitement conforme à sa destination. »

Mais, tout en proclamant la puissance divine, Galien croit, avec l'antiquité païenne, qu'elle ne peut agir qu'en se soumettant à certaines conditions naturelles inhérentes à la matière. « C'est là, dit-il, ce qui distingue l'opinion de Moïse (on remarquera cette mention de la cosmogonie biblique) de la nôtre, de celle de Platon, et de tous les Grecs qui ont bien traité la science de la nature; car pour Moïse, il suffit que Dieu veuille arranger la matière, et elle est de suite arrangée; il croit que tout est possible à Dieu, quand même il voudrait changer de la cendre en cheval ou en bœuf. Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il y a des choses naturellement impossibles, et que Dieu ne touche pas à ces choses-là, mais qu'entre les choses possi-

bles il choisit le meilleur[1]. » — Quelques lignes plus bas on lit encore : « Nous disons que Dieu est la cause de deux choses : de l'élection du meilleur dans les œuvres qu'il construit, et du choix de la matière. »

IV

OPINIONS DE GALIEN SUR L'AME.

Ce qui précède nous conduit naturellement à parler de la *physique* de Galien et surtout de ses théories sur l'âme. Aristote[2] définit l'âme : une substance qui est comme l'entéléchie d'un corps naturel, lequel a la vie en puissance. » Galien, par une distinction arbitraire et qui n'est nullement dans l'esprit d'Aristote, tâche de nous faire croire[3] que cette définition signifie positivement que la substance de l'âme est le tempérament des quatre qualités ou des quatre corps primitifs : le chaud, le froid, le sec et l'humide.

Avec une telle façon de penser, il ne pouvait accepter l'immortalité de l'âme, ou plutôt de la partie pensante de l'âme enseignée par Platon. « Si Platon vivait encore, dit-il, je voudrais surtout apprendre de lui pourquoi une perte abondante de sang, de la ciguë prise en boisson, ou une fièvre ardente sépare l'âme du corps; car, selon Platon, la mort arrive quand l'âme se sépare du corps[4]. » Il ne saurait comprendre,

1. *De usu part.*, XI, 14, t. III, p. 905, et dans ma trad., t. I, p. 684 et suiv.

2. *De anima*, II, 1.

3. *Quod animi mores temp. seq.*, cap. 3, t. IV, p. 773 et 774.

4. *Lib. sup. cit.*, p. 775.

dit-il un peu plus loin[1], que l'âme, si elle n'est pas quelque chose du corps, puisse s'étendre par tout le corps.

Il ne faudrait pas croire cependant que Galien ait toujours professé sur la matérialité de l'âme une doctrine aussi positive; tantôt il déclare ne pas connaître la substance de l'âme[2], tantôt il affirme que cette connaissance importe peu à la médecine et à la physiologie[3]; ailleurs il penche vers la matérialité[4]; dans d'autres endroits il veut rester neutre entre les diverses solutions données par les philosophes sur la nature de l'âme[5]. Ainsi le doute et l'hésitation partagèrent longtemps l'esprit naturellement incertain du médecin de Pergame. Lui-même nous apprend que ce fut seulement avec l'âge, et après de longues études[6], qu'il parvint à fixer définitivement son opinion.

1. *Lib. supra cit.*, p. 776. Voy. aussi cap. 5, p. 788, où il est dit que tout tend à prouver que l'âme n'est pas immatérielle. Dans le traité *De locis affectis*, III, 7, il est dit que la substance de l'âme est le mélange des quatre qualités. Cf. encore *De elem. sec. Hipp.*, cap. 3, t. I, p. 433-434.

2. *De usu part.*, VII, 8, t. III, p. 542 sqq., et dans ma traduction, t. I, p. 476; *De util. resp.*, cap. 5. t. IV, p. 508.

3. *De subst. facult. nat.*, t. IV, p. 760-762; *Com.* V, *in lib.* VI, *Epid.*, § 1 et 5, t. XVII[b], p. 222 et 246; *De med. simpl.*, V, 9, t. I, XI, p. 631.

4. Voyez surtout *Quod anim. mor. temp. seq.* — Ce curieux traité se trouve dans ma traduct. des Œuvres de Galien, t. I, p. 46 et suiv.

5. *De dogm. Hipp. et Plat.*, IX, 9, t. V, p. 792 sqq.

6. *De praesag. ex pulsib.*, II, 8, t. IX, p. 305. Je sais que dans ce passage, il s'agit particulièrement de la nature des *forces*; mais pour Galien, la question de la nature des forces et de celle de l'âme sont connexes; on peut donc, sans trop de précipitation, conclure de l'une à l'autre. Galien finit par se déterminer pour le matérialisme.

On voit, par ce qui précède, combien les idées de Galien sur la nature de l'âme s'éloignent de celles de Platon; cependant, par une contradiction plus apparente que réelle, ce sont précisément les doctrines exposées dans les *Dialogues*, et en particulier dans le *Timée*, sur le siége, les divisions et les facultés de l'âme, qui ont inspiré à Galien la profonde admiration qu'il professe pour le chef de l'Académie ; il l'appelle « le prince des philosophes[1]. » Les sept premiers livres que Galien a écrits *Sur les opinions d'Hippocrate et de Platon* servent uniquement à exposer la doctrine de Platon sur les trois âmes de l'homme, doctrine commune à Hippocrate, d'après Galien, et empruntée en partie aux pythagoriciens : l'âme concupiscible ou femelle (ἐπιθυμία) dont le siége est dans le foie, l'âme mâle ou énergique (θυμός) dont le siége est dans le cœur, et l'âme pensante ou commandante (ἡγεμονικός) dont le siége est dans le cerveau[2]. Il défend à outrance cette théorie contre Aristote et contre les stoïciens, qui n'admettaient qu'une seule âme dont le siége est dans le cœur. Entre l'opinion d'Aristote et celle des stoïciens, il y avait cette différence qu'Aristote nommait *facultés* de l'âme ce que Platon et Galien, d'après lui, appelaient *les trois âmes*, et qu'il les plaçait toutes les trois dans le cœur, tandis que les stoïciens ne reconnaissent pas même des facultés de l'âme distinctes entre elles par leur nature[3].

1. *De dogm. Hipp. et Plat.*, III, 4 t. V, p. 319.

2. Voyez aussi *Com. in Tim.*, § 2 de mon édit. Paris, 1848, in-8, et les notes correspondantes.

3. Voyez *De dogm. Hipp. et Plat.*, III, 7, t. V, p. 337.

Du reste, il y a peu d'opinions particulières à Platon que Galien ait adoptées préférablement à celles des autres philosophes; nous citerons seulement le passage suivant[1], où le médecin de Pergame nous dit : « Comme il y a deux espèces de mouvements, le mouvement de lieu et le mouvement de qualité, le premier est appelé *acheminement* (φορά), le second *altération.* » Cé passage offre une certaine analogie avec un texte du Parménide : « Ce qui se meut, s'achemine ou se change, car ce sont les seuls mouvements. » Aristote[2], au contraire, distingue trois sortes de mouvements : l'*agrandissement* avec le *rapetissement*, l'*altération* et l'*acheminement*, selon les trois catégories, de la quantité, de la qualité et du lieu.

V

ORIGINE DES IDÉES SUIVANT GALIEN.

Comme complément des doctrines psychologiques de Galien, je vais citer un passage curieux sur ce qu'il pensait de l'origine des connaissances et des idées[3] :

« La base de toute science est la distinction entre les choses qui se ressemblent et celles qui ne se ressemblent pas; les moyens de faire cette distinction sont, selon les sectateurs de la nouvelle académie, la perception non-seulement probable, mais la perception qui considère l'objet sous toutes ses faces, et n'en

1. *Meth. med.*, II. 3, t. X, p. 87.
2. *Phys. ausc.*, v, 2.
3. *De dogm. Hipp. et Plat.*, IX, 7, t. V, p. 777-78.

est distraite par aucune autre[1] : selon les sectateurs de Chrysippe, la perception compréhensive (καταληπτική); selon le vulgaire, la sensation et la perception évidente. Il semble que ces expressions, continue Galien, diffèrent entre elles; cependant, si on y regarde de plus près, elles signifient absolument la même chose. »

Galien connaissait-il assez peu l'ancienne philosophie pour ne pas savoir que l'expression des nouveaux académiciens était le fruit d'un système d'après lequel les sens ne pouvaient jamais nous fournir une science certaine, mais seulement un degré plus ou moins grand de probabilité; qu'au contraire, celle de Chrysippe et des stoïciens procédait d'un système qui regardait les sens comme le seul moyen capable de nous conduire à des connaissances certaines; que par conséquent ces deux expressions étaient, par leur essence, éminemment différentes, et pour ainsi dire opposées? Cela nous paraît peu probable; nous croyons plutôt que Galien, méprisant à tort ces différences, les estimait des puérilités oiseuses qui ne contribuaient en rien à élargir le domaine de la pensée humaine.

Lui-même semble pencher vers l'opinion stoïcienne; car, dans le premier livre *Sur les éléments d'après Hippocrate*[2], on lit : « En vérité, s'il n'y a point de plaisir ni de douleur, ni même de sensation dans les éléments impassibles, il n'y aura pas de mémoire non plus, ni de réminiscence ni de perception; car la sensation est la racine et, pour ainsi dire, la source de ces

1. Φαντασίαν οὐ μόνον πιθανὴν ἀλλὰ καί περιοδευομένην καὶ ἀπερίσπαστον.

2. Chap. 3, t. I, p. 433 et 434.

facultés; s'il n'y a rien de tout cela, il n'existera plus aucune des fonctions de l'âme, de sorte qu'il n'y aura pas d'âme non plus. »

Cependant, revenant à ses habitudes d'hésitation et de doute en matière philosophique, il ne se prononce pas aussi ouvertement dans le premier livre *Sur les facultés naturelles*[1]; on serait même tenté de croire qu'il désapprouve la psychologie matérialiste. « Suivant les uns, dit-il, la nature existait avant le corps des plantes ou des animaux, elle les formait et les conservait après la formation ; suivant les autres (les épicuriens), tout cela est faux ; il n'y a pas non plus dès le commencement d'idées innées dans l'âme, ni celle de la conséquence, ni celle de la contradiction, ni celle de la distribution et de la combinaison, ni celle du juste et de l'injuste, ni celle du beau et du laid, mais ils disent que tout ce qui se fait en nous dérive de la sensation, et que les animaux sont gouvernés par certaines déminiscences et certaines perceptions. Quelques-uns r'entre eux disent même sans détour qu'il n'y a dans l'âme aucune faculté qui nous fait penser, mais que nous sommes à la merci des sensations comme des brutes sans pouvoir consentir et nous opposer à rien. »

VI

MORALE DE GALIEN.

« Dans tout ce que nous faisons, dit Galien[2], nous recherchons ce qui nous paraît bien ; nous fuyons, au

1. Chap. 12, t. II, p. 28 et 29.
2. *De dogm. Hipp. et Plat.*, VII, 2, t. V, p. 597.

contraire, ce qui nous semble mauvais. Comme nous avons, par notre nature, un double penchant vers le bien et vers le mal, la philosophie, en nous instruisant de ce qui est vraiment bien et vraiment mal, nous rend purs de toute mauvaise action. »

En élevant si haut le rôle de la philosophie, le médecin de Pergame ne faisait que consacrer la tendance morale des dialogues de Platon. La suite de ce paragraphe nous montrera qu'il reste le plus souvent fidèle aux doctrines du chef de l'Académie; toutefois nous le verrons à la suite d'Aristote admettre des principes d'un ordre inférieur (doctrine du *juste-milieu*), et, le plus souvent, ne trouver d'autre sanction morale, d'autre *criterium* de la vertu, que le tempérament du corps.

Comme il avait adopté les trois âmes de Platon, Galien devait admettre aussi ses quatre vertus cardinales: la tempérance pour l'âme *concupiscible*, le courage pour l'âme *énergique*, la sagesse ou la science pour l'âme *rationnelle*, enfin la justice, qui consiste dans la proportion convenable, ou l'harmonie, entre les facultés de ces trois âmes. Nous lisons, en effet, dans un ouvrage déjà plusieurs fois cité [1] : « Si le meilleur est un, si la perfection est une, il est nécessaire que la vertu de la partie rationnelle de l'âme soit la science, et si cette partie rationnelle existe seule dans nos âmes, il ne faut pas chercher d'autres vertus ; si, au contraire, il y a en outre l'âme courageuse, il est nécessaire qu'il y ait également une vertu correspondante ; de même s'il y

1. *De dogm. Hipp. et Plat.*, VII, 1, t. V, p. 593-594.

a une troisième âme, c'est-à-dire la concupiscente, trois vertus se succèdent également, et il y en aura de plus une quatrième qui naît de la relation des trois autres entre elles. »

C'est encore un principe platonique que Galien exprime lorsqu'il dit que par notre nature nous aimons, nous désirons le bien, qu'au contraire, nous abhorrons, nous haïssons et nous évitons le mal [1].

En même temps, par une contradiction inexplicable, il accumule les preuves et les témoignages pour démontrer que les changements de l'âme suivent en général ceux du corps, et que presque toutes les opinions sont les résultats de la disposition physique [2]. Ainsi [3] il loue Andronicus comme un homme franc d'avoir dit que l'âme est le tempérament, ou une force qui suit le tempérament; seulement il le blâme d'avoir ajouté le mot *force*. Dans un autre endroit [4], on lit : « Nous trouvons que tous ne sont pas ennemis de la justice, ni tous amis de la justice par leur nature, mais que ces deux espèces de gens sont ainsi faits par le tempérament de leurs corps. »

Plus loin encore [5], on ne trouve pas sans étonne-

1. *Quod animi mores temp. seq.*, cap. 11, t. IV, p. 815.

2. Platon et Aristote prenaient aussi en grande considération les rapports du physique et du moral dans l'explication des penchants et des actes humains; mais ces deux philosophes étaient loin d'avoir exagéré cette doctrine comme le médecin de Pergame qui s'efforce cependant d'appuyer sa théorie sur l'autorité de ces deux philosophes. Voyez surtout : *Quod animi mor. temp. seq.*, cap. 6, sqq.

3. *Lib. sup. cit.*, cap. 4, p. 782-3.

4. *Ibid.*, cap. 11, p. 814.

5. *Ibid.*, p. 818.

ment cette proposition qui semble détruire toute la doctrine précédente : « Presque tous les enfants sont mauvais ; il n'y en a que très-peu qui soient disposés à la vertu. »

Mais si les enfants sont tous mauvais, cela doit dépendre d'autre chose que de leur tempérament, lequel diffère suivant les individus. Galien, tâchant de détruire cette contradiction, prétendait que le mal est dans l'âme irrationnelle et le bien dans l'âme rationnelle, encore peu développée chez les enfants [1]. « Il est clair, poursuit-il, que les enfants ont un penchant pour le plaisir et pour la victoire ; parvenus à un âge plus avancé, ils en ont un naturel pour le beau ; ils sont honteux quand ils font du mal, ils se réjouissent des bonnes actions, ils recherchent la justice et les autres vertus. et font beaucoup de choses suivant les idées de ces vertus ; tandis que, lorsqu'ils étaient encore petits, ils vivaient selon leurs passions, et ne se souciaient en aucune manière des commandements de la raison. Nous avons trois penchants naturels, selon la forme de chacune des parties de notre âme : un penchant au plaisir, à cause de l'âme concupiscente ; un penchant à la victoire, à cause de l'âme courageuse ; un penchant au beau, à cause de l'âme rationnelle. Épicure ne considère que le penchant de la partie la plus mauvaise de l'âme; Chrysippe uniquement celui de la meilleure partie, disant que nous n'avons de penchant que pour le beau, ce qui est, bien entendu, la même chose que le bien ; il ne fut réservé qu'aux anciens philosophes de considérer les trois penchants. »

1. *De dogm. Hipp. et Plat.*, v, 5, t. V, p. 460.

Cependant ceci ne nous semble pas résoudre la difficulté ; car, selon Galien, ce ne sont pas seulement les deux âmes irrationnelles, mais aussi l'âme rationnelle qui suit le tempérament du corps [1].

Il s'éloigne encore de Platon en distinguant « les erreurs qui viennent d'un jugement faux et les passions produites, au contraire, par une faculté irrationnelle qui est en nous et qui désobéit à la raison ; » car pour Platon (voyez le *Ménon* et particulièrement la conclusion) la vertu n'est pas une science, elle ne s'enseigne pas ; ce n'est ni un fruit de l'éducation, ni un don de la nature, mais un don de Dieu. Galien admet que quelques vertus s'apprennent, celles de l'âme rationnelle, et que d'autres s'acquièrent par l'exercice ou l'habitude, celles des âmes irrationnelles ; c'est au moins le sens que nous trouvons dans un passage *Des Opinions d'Hippocrate et de Platon* [2] :

« J'ai déjà montré que, le plus souvent, la diversité d'opinions vient de ce qu'on ne sait pas distinguer le particulier du général ; c'est la source du désaccord entre les médecins sur l'usage de la décoction d'orge et des autres choses qu'on donne aux malades ; c'est aussi la source des dissentiments qui existent entre les philosophes sur les vertus de l'âme. Quelques-uns croient qu'elles s'apprennent, d'autres qu'elles sont naturelles, ou qu'elles s'acquièrent par l'habitude ou par l'exercice ; mais s'ils avaient distingué les espèces d'âme, ils auraient reconnu clairement qu'il y a une espèce ra-

1. *Quod animi mores temp. seq.*, cap. 4, t. IV, p. 782.
2. IX, 6, t. V, p. 775, 776.

tionnelle et une espèce irrationnelle, et que cette dernière se divise de nouveau en deux parties; ils n'auraient pas ôté la science à l'âme rationnelle pas plus qu'ils n'y auraient fait participer les âmes irrationnelles. » Un peu plus loin il ajoute : « Celui qui sait que nous n'avons pas une forme simple et unique d'âme, comme les plantes qui n'ont que l'âme concupiscente, ou comme les dieux qui n'ont que l'âme rationnelle, mais que l'homme a toutes les deux, et de plus encore l'âme courageuse, celui-là connaît en même temps le nombre, la force des vertus et la manière de les acquérir. »

Cette doctrine est conforme à celle d'Aristote [1], suivant qui les vertus morales s'acquièrent par l'exercice; le médecin de Pergame est encore aristotélicien lorsqu'il soutient [2] que la mesure est ce qu'il y a de meilleur, et que rien d'immodéré n'est bien; pour Aristote, toutes les vertus consistent également en un certain juste milieu entre les passions opposées [3]. Enfin Galien [4] admettait, avec le philosophe de Stagire [5], qu'on ne saurait être heureux sans les biens extérieurs; opinion qui a été, de la part des stoïciens, la source d'une longue et vive controverse contre Aristote.

1. *Eth. Nicom.*, II, 1.
2. *De Animi affect. dign. et curat.*, cap. 3, t. V, p. 8 et 9.
3. *Eth. Eud.*, II, 3 : *Eth. Nic.*, II, 7.
4. *Lib. sup. cit.*, cap. 8, p. 44.
5. *Eth. Nicom.* X, 9.

VII

UTILITÉ DES OEUVRES DE GALIEN POUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Comme nous venons de le voir, le côté dogmatique dans Galien ne se présente pas sous un jour très-favorable ; mais ses écrits sont, en revanche, une mine riche et encore mal exploitée pour l'histoire de la philosophie. Ainsi, dans son traité sur les *Opinions d'Hippocrate et de Platon* [1], tout en réfutant les doctrines des stoïciens, il nous expose clairement les différentes phases et les transformations par lesquelles a passé ce système ; nous voyons, par exemple, qu'à dix-neuf siècles de distance, les mêmes principes conduisirent aux mêmes conséquences. En identifiant entièrement l'âme avec la pensée, les stoïciens, aussi bien que Descartes, furent obligés de refuser toute espèce d'âme aux animaux. Comme on l'a vu plus haut, le commencement du premier livre de cet ouvrage sur les opinions d'Hippocrate et de Platon est perdu : c'est précisément dans cette partie que Galien réfutait plus amplement cette opinion ; une telle perte est très-regrettable, puisqu'elle nous empêche de poursuivre plus loin cette comparaison.

Nous apprenons, dans un autre endroit [2], comment cette identification de l'âme avec la pensée avait influé sur la théorie des passions, que les stoïciens regardent comme de faux jugements ; ainsi, selon Chrysippe,

1. II, 1 et 2 ; III, 3, t. V, p. 212-213 et 309.
2. *Lib. sup. cit.*, IV, 2, p. 366.

la douleur est l'opinion récente de la présence d'un mal, la peur l'expectative d'un mal, le plaisir l'opinion récente de la présence d'un bien. Par suite du même principe, les vertus ne sont plus que des applications diverses de la science, et la science elle-même est aussi la vertu dans son unité et sa généralité [1]. « Ariston, dit Galien, croyant qu'il n'y avait qu'une faculté de l'âme, celle qui nous fait penser, n'admet aussi qu'une vertu de l'âme, la science du bien et du mal. Quand il s'agit de choisir le bien et de fuir le mal, il appelle cette science *tempérance ;* quand il s'agit de faire le bien et de ne pas faire le mal, il l'appelle *prudence;* quand on ose l'un et qu'on fuit l'autre, il l'appelle *courage ;* quand on donne à chacun ce qu'il mérite, il la nomme *justice.* En un mot, si l'âme, sans agir, reconnaît le bien et le mal, c'est la sagesse ou la science ; si la sagesse et la science se mêlent à l'activité de la vie, on appelle l'âme prudence, tempérance, justice et courage. »

Nous ne comprenons pas plus que Galien comment Chrysippe a pu combattre cette doctrine, qui nous paraît parfaitement conséquente. Environ un siècle après Chrysippe, Posidonius, que Galien appelle le plus savant des stoïciens [2], enseigna, en se rapprochant de Platon, qu'il y a trois facultés qui nous dirigent : la concupiscente, la courageuse et la pensante. Comment n'a-t-il pas compris que cette théorie renversait de fond en comble la philosophie stoïcienne ? Il serait intéressant de voir par quels artifices il cherchait à se persuader qu'il était encore dans la voie du stoïcisme.

1. *De Dogm. Hipp. et Plat.*, VII, 2, t. V, p. 595-596.
2. *Lib. sup. cit.*, VIII, 1, t. V, p. 652.

On sait que, selon les stoïciens, la règle suprême de la morale, celle qui résumait en elle toutes les autres, c'était de vivre selon la nature. Eh bien! Galien nous a conservé un endroit de Posidonius où ce dernier se vante que lui seul peut donner une explication satisfaisante de ce précepte: « L'homme, dit-il, vit d'accord avec les règles de la nature, qui suit en tout les commandements du démon intérieur, et qui n'a aucune indulgence pour l'autre démon, celui de la nature animale [1]. »

Nous voyons de même, dans un autre passage [2], que Posidonius, en professant cette opinion, croyait se conformer de nouveau aux stoïciens les plus anciens, à Zénon et à Cléanthe. Cependant Galien ne nous dit pas quels étaient les arguments dont il se servait pour prouver cette thèse; peut-être profitait-il de ce que Zénon n'appelait pas encore les passions des jugements faux, mais des *contractions*, des *abaissements*, des *morsures*, des *élévations* et des *élargissements* de l'âme, qui étaient la suite de ces jugements [3].

Pour s'expliquer ces définitions, il faut se rappeler que, pour les stoïciens, tout ce qui agit est un corps, que par conséquent, ils ne savaient concevoir l'âme que comme un corps. Ainsi Chrysippe définit l'âme un air (πνεῦμα) continu, né avec nous, qui se répand par tout le corps aussi longtemps que l'harmonie (συμμετρία) de la vie est dans le corps [4].

1. *De Dogm. Hipp. et Plat.*, v, 6, p. 469-470.
2. *Lib. sup. cit.*, VIII, 1, p. 653.
3. *Lib. sup. cit.*, IV, 2 et 3; V, 1, t. V. p. 377-429.
4. *Lib. sup. cit.*, III, 1, t. V, p. 287.

Galien nous fournit encore, sur le stoïcisme, quelques autres détails qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui jettent un nouveau jour sur cette école célèbre. Ainsi nous savons par lui que, selon Diogène de Babylone, l'âme n'est qu'une évaporation de l'aliment, c'est-à-dire du sang. Comme Galien le remarque, ce philosophe se rapprochait évidemment, par cette définition, de la doctrine d'Empédocle et de Critias, suivant qui l'âme était le sang [1].

Ce n'est pas seulement le traité *Des Opinions d'Hippocrate et de Platon* qui contient des données intéressantes pour l'histoire de la philosophie. Dans son premier commentaire sur le livre hippocratique *Des humeurs* (t. XV, p. 37), Galien nous a conservé une explication curieuse de la manière dont Thalès entendait que l'eau était le seul élément; il prétend même que cette explication a été tirée d'un livre authentique de Thalès lui-même. Quoiqu'il y ait de bonnes raisons pour douter de l'authenticité d'un livre de Thalès arrivé jusqu'à Galien, le fait par lui-même ne nous semble pas dénué d'intérêt.

De même, dans son *Introduction dialectique* (p. 17-20 et p. 36-45), Galien nous a conservé quelques fragments de la théorie des anciens sur les syllogismes hypothétiques qui peuvent servir à compléter ce que nous savions déjà sur ce sujet par Jean Philopone [2]. Dans le dernier chapitre du traité *Sur les sophismes qui tiennent à la diction* (t. XIV, p. 95-98), on

1. *Lib. sup. cit.*, II, 8, t. V, p. 282-283.

2. *Com. in Anal. pr.*, f° IX[a]. Cf. Prantl, *Hist. de la logique* (en allemand), t. I, p. 470, not. 175.

trouve aussi un fragment de la dialectique stoïcienne, si renommée dans l'antiquité par sa subtilité.

Cet essai prendrait une étendue démesurée si nous voulions énumérer tout ce que les ouvrages de Galien contiennent d'intéressant pour l'histoire de la philosophie. Il nous suffit d'avoir appelé l'attention sur ce sujet, que nous reprendrons peut-être un jour, avec tous les détails qu'il comporte, en publiant la traduction du traité *Des Opinions d'Hippocrate et de Platon*.

VIII

DOCTRINES MYSTIQUES DE GALIEN.

Il nous reste une dernière question à examiner : c'est de savoir si Galien demeura entièrement étranger aux tendances mystiques qui commençaient à se montrer chez quelques philosophes de son époque, et qui annonçaient, pour ainsi dire, la fondation de l'école d'Alexandrie. Sprengel (*loc. sup. cit.*) s'indigne, avec raison, de voir Galien placé par Brucker et Tiedemann à côté de Numenius d'Apamée, partisan du mysticisme. Il est certain qu'il n'y a nul parallèle à établir entre ces deux hommes : toutefois, comme il est impossible à un esprit, quelque grand qu'il soit, d'échapper complétement aux idées généralement répandues, on ne s'étonnera pas que Galien y sacrifie un peu.

Nous savons déjà qu'un songe de son père le détermina à s'occuper de la médecine : de même, ce fut un songe qui lui fit décliner l'honneur de suivre l'empereur Marc-Aurèle dans son expédition contre les Ger-

mains [1]. Ces deux faits isolés prouveraient plutôt, d'une part, la soumission de Galien à son père, et de l'autre, son peu de courage, déguisé sous le prétexte d'un ordre émané du ciel, que ses croyances superstitieuses. Mais, en lisant ses ouvrages, on est bientôt convaincu qu'il donne accès aux idées mystiques dans ses écrits, et jusque dans sa pratique. Le titre seul du petit traité sur le *Diagnostic des maladies par le moyen des songes*, témoigne de cette fâcheuse tendance, qu'on retrouve à regret chez un homme dont l'intelligence était d'ailleurs si élevée. Dans ce traité, Galien distingue trois espèces de songes : ceux qui tiennent à nos occupations et à nos pensées habituelles ; ceux qui dépendent de l'état de notre corps ; enfin, ceux qui ont une vertu divinatoire ; car, dit-il, l'existence de cette dernière espèce de songes est prouvée par l'expérience ! Il raconte plusieurs cas de maladies guéries par des remèdes révélés en songe aux malades, et dont un lui est personnel [2]. Dans le premier livre *Sur les forces*

1. *De Lib. prop.*, cap. 2, t. XIX, p. 18-19. M. Bordes-Pagès remarque avec raison qu'on ferait une histoire assez curieuse, si l'on rapprochait tous les cas où les hommes se sont inspirés de leurs songes, soit pour de hautes conceptions intellectuelles, soit pour des déterminations qui ont donné un tour nouveau à des affaires désespérées. (Art. *Van Helmont*, dans l'*Union médicale*, p. 394.) Au temps de Galien, tout le monde croyait aux songes.

2. Voyez le traité *De cur. rat. per sang. miss.*, cap. 23, t. XI, p. 314 : *Meth. med.*, XIV, 10, t. X, p. 971. Voyez aussi sur l'usage diagnostic des songes, *Com.* I *in lib. De morb. acut.*, § 15 et 16, t. XV, p. 441 sqq., et surtout *Com.* III *in lib. Epid.* I, § 1, t. XVII, p. 214 sqq. On pourrait, jusqu'à un certain point, découvrir une sorte d'explication physiologique pour cette manière d'interpréter les songes. — Dans le traité *De Theriaca ad Pisonem* (cap. 3, t. XIV, p. 220), on trouve

naturelles[1], il blâme les épicuriens de ce qu'ils méprisaient les songes, les augures, les prodiges et l'astrologie. Entraîné par le même ordre d'idées, Galien admet l'influence de la lune sur les choses de la terre en général, et sur les maladies en particulier[2]; on voit même, d'après Alexandre de Tralles (ix, 4), que, dans son livre, aujourd'hui perdu, *Sur la médecine d'Homère*, il prend la défense des enchanteurs.

Néanmoins ces rêveries mystiques n'exercèrent pas une influence profonde et constante sur l'ensemble de sa doctrine. Pour n'en citer qu'un exemple, dans le livre III, *Sur les jours critiques*, après avoir expliqué son opinion sur ce qui fait que tel jour est plutôt critique que tel autre, Galien s'élève avec sévérité contre les opinions du vulgaire des philosophes sur les nombres, sur leurs combinaisons et sur l'importance qu'on y attachait (chap. XI, p. 934).

Une lecture rapide et superficielle de cette exposition des connaissances philosophiques de Galien pourrait laisser dans l'esprit une impression peu favorable, impression que semblent du reste justifier les hésitations continuelles et prolongées, la fluctuation incessante entre les diverses écoles, les doutes en présence des problèmes les plus élevés de la philosophie, enfin les contradictions que je n'ai pas craint de reprocher au

un blâme énergique contre les empiriques qui règlent leur thérapeutique sur les songes et d'après le hasard. Mais il est à peu près certain que ce livre n'est pas de Galien.

1. Cap. 12, t. II, p. 29.

2. *De dieb. crit.*, III, 6, t. IX, p. 911-913.

médecin de Pergame. Mais, si l'on pénètre plus avant dans la question, si l'on étudie avec soin l'histoire de la science à l'époque où Galien rédigeait ses ouvrages, on restera convaincu que cette versatilité dans les doctrines, que cette absence de fermeté dans les jugements et les opinions, tiennent beaucoup moins au caractère de l'écrivain et à la nature de son esprit si étendu et même si puissant quand il s'agit de médecine, qu'aux circonstances au milieu desquelles se trouvait alors la philosophie. Le temps du dogmatisme était passé ; à la science proprement dite succédaient l'érudition, l'histoire, et surtout l'esprit de controverse[1]. Le scepticisme avait profité de cette guerre intestine pour relever son drapeau ; c'est à cette époque que prit naissance la secte des *nouveaux sceptiques*.

Il n'est donc pas étonnant que Galien, au milieu des luttes qui affaiblissaient les grandes écoles de philosophie, bien loin de les relever, n'ait pas toujours su prendre un parti très-arrêté. Ne mérite-t-il même pas quelques éloges pour avoir essayé un éclectisme plus ou moins scientifique, dans un temps où les esprits les plus droits, fatigués de divisions interminables, ne trouvaient de refuge que dans le scepticisme ou dans un mysticisme absolu? L'éclectisme n'est pas une voie qui puisse jamais conduire à la vraie philosophie : c'est, du moins, un moyen de conservation, et, dans les mo-

1. Au temps de Galien, comme lui-même nous l'apprend dans son opuscule *Sur l'ordre de ses propres livres*, on ne disputait pas de philosophie en vue de trouver la vérité, mais parce qu'on appartenait à telle ou telle secte par des liens de famille ou par des relations d'amitié.

ments de crise, un point d'appui pour les esprits incertains et pour les âmes inquiètes. D'ailleurs, comme logicien et comme historien de la philosophie, lors même que le reste de ses conceptions philosophiques serait sans valeur, ce que je suis loin de prétendre, Galien serait encore digne de notre reconnaissance et de notre admiration.

DE PAUL D'ÉGINE

ET DES MÉDECINS COMPILATEURS DANS LE BAS-EMPIRE.

L'État, c'est moi, disait Louis XIV; *la science, c'est nous*; disent ou pensent la plupart des savants d'aujourd'hui : parole vaniteuse et mensongère, aussi bien dans la bouche des savants que dans celle du grand roi; parole qui témoigne de beaucoup d'ingratitude et d'un peu d'ignorance. Non, la science, ce n'est pas vous; la science, c'est l'œuvre de l'humanité tout entière; c'est un héritage péniblement accru par les labeurs incessants des générations qui vous ont précédés, et qu'à votre tour vous devez transmettre en y ajoutant le fruit de vos propres recherches. Quel naturaliste oserait dire : *la science, c'est moi*, s'il se rappelle qu'il a pour prédécesseur Aristote, cet immortel génie, le plus grand peut-être parmi les plus grands? Quel médecin oserait dire : *la science, c'est moi*, quand il prononce les noms d'Hippocrate, de Galien ou d'Harvey? Les astronomes, les physiciens, les chimistes, n'ont pas des ancêtres moins illustres; il n'est personne en ce monde qui n'ait un maître, et personne qui soit tout

entier le fils de ses œuvres. Depuis la première création, le néant a perdu toute fécondité : *ex nihilo nihil.* Aussi, dans le domaine de l'esprit pas plus que dans celui de la matière, je ne puis croire aux générations spontanées; partout se fait sentir l'influence manifeste ou voilée de la tradition; c'est la loi même du développement de l'esprit humain, et je n'en veux d'autre preuve que le triste spectacle que nous présentent les peuples qui ont été soustraits à cette bienfaisante influence. Je ne prétends toutefois ni m'inscrire en faux contre les découvertes, ni supprimer les brevets d'invention; je ne suis pas de ceux qui interrogent l'histoire avec le dessein bien arrêté de trouver dans ses annales le moyen de déposséder l'homme que son génie ou un hasard heureux a mis sur la voie de quelque importante nouveauté; je suis même d'avis que les progrès réels dans les sciences datent du jour où les découvertes entrent définitivement dans le domaine historique, et deviennent pour le monde civilisé une propriété inaliénable; mais je soutiens, afin de conserver à l'histoire tous ses droits, qu'il n'y a point de découverte, en apparence si imprévue et si isolée, qui n'ait, dans les temps antérieurs, poussé des racines plus ou moins profondes, qui n'arrive à son jour et quand tout est préparé pour la recevoir et la propager. « Il n'y a rien, dit Cicéron, qui ait été à la fois inventé et perfectionné. »

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples et sans vouloir remonter jusqu'à l'origine des choses, c'est l'impression xylographique qui conduit à l'impression en caractères mobiles : c'est la marmite de Papin qui

s'est transformée en machine à vapeur; si Harvey découvre la grande circulation, c'est que Galien avait découvert la petite, celle qui se fait à travers les poumons ; si l'emploi de l'éther comme agent anesthésique a conduit au chloroforme, ce sont les innombrables et curieuses tentatives des anciens pour supprimer la douleur dans les grandes opérations qui ont conduit à découvrir l'éther : non pas que M. Jackson ait lu les anciens, mais parce qu'il a trouvé ce que tout le monde cherchait depuis des siècles; si M. Cruveilher ou M. Sappey ont pu écrire d'excellents traités d'anatomie, c'est que Cloquet, Boyer, Bichat, Winslow, Vésale, Galien les avaient précédés; et si Galien lui-même nous a laissé des preuves si éclatantes de sa science anatomique et de son habileté dans les dissections, c'est qu'il avait eu pour se diriger les écrits d'Aristote et ceux de tous les anatomistes de l'école d'Alexandrie. Enfin, pour nous rapprocher de notre sujet, si MM. Velpeau et Malgaigne ont pu écrire des ouvrages justement estimés sur la médecine opératoire, c'est qu'Hippocrate, Galien, Oribase, Paul d'Égine et bien d'autres leur ont frayé la route; par exception, M. Velpeau et M. Malgaigne le savent et le proclament. Assurément ni Galien, ni M. Cruveilher, ni M. Malgaigne ne se sont contentés de copier leurs devanciers ; mais c'est en obéissant au mouvement d'impulsion de la science que les uns et les autres se sont trouvés en mesure de nous donner des ouvrages qui ont été ou qui sont encore classiques.

Je suis plus que jamais frappé et plus que jamais affligé du discrédit dans lequel sont tombés, parmi les médecins, les études historiques et le goût de l'érudi-

tion. Il y eut un temps où dominait l'esprit contraire : c'était celui où l'on aimait mieux accuser la nature qu'Aristote ou que Galien; c'était le temps, par exemple, où Ambroise Paré croyait devoir se mettre sous la protection de Celse et de Galien pour inventer de nouveau la ligature des artères. Mais entre la domination absolue de la parole du maître et les limites étroites de l'observation personnelle, il y a un milieu à garder, et si nulle science ne réclame à un plus haut degré que la médecine l'observation et l'expérience, nulle peut-être n'exige plus impérieusement l'intervention de l'histoire, puisque cette science (pratique et théorie) repose sur une multitude de faits qui ne se produisent pas à volonté et qui ne se représentent presque jamais, ni dans les mêmes conditions, ni avec la même physionomie ; puisque la marche et le traitement des maladies varient suivant les temps et les lieux ; puisque des maladies qui ont depuis longtemps disparu de la scène pathologique renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres; puisqu'enfin la funeste expérience que nous avons des épidémies nous a appris qu'on ne parvient à connaître quelques traits du caractère de ces fléaux et qu'on ne trouve les moyens de les combattre avec quelque efficacité qu'en les étudiant dans toutes leurs manifestations.

Graver dans son esprit cet axiome, que *science* c'est *souvenance*, être curieux du passé et du présent, aimer les livres, se plaire dans le commerce des maîtres, analyser et enregistrer soigneusement tous les faits dont on est témoin, les comparer avec les résultats de l'observation d'autrui, tout cela c'est faire de l'histoire

c'est, du moins, en comprendre l'importance et contribuer à en réunir les matériaux.

Malavisé serait le médecin qui oserait dire que la pratique et les affaires prennent trop de temps pour qu'on puisse accorder quelques instants à sa propre instruction et à celle des autres ; je le réduirais immédiatement au silence en lui mettant sous les yeux la publication qui m'a fourni une excellente occasion de rappeler l'attention sur l'utilité des études historiques. M. Briau est un praticien très-occupé de Paris, un médecin qui vit de ses malades, et dont le métier n'est pas de pâlir sur les manuscrits et de traiter les questions de critique et d'érudition. Eh bien! M. Briau, en homme vraiment studieux, a trouvé le loisir de nous donner une édition fort estimable d'un ouvrage intéressant qui renferme en substance presque toute la chirurgie ancienne, ouvrage dont la lecture prouvera, une fois de plus, à tout homme qui n'est pas un admirateur fanatique de l'*état actuel de la science*, qu'il y a un grand profit à tirer de la lecture des médecins grecs, et que le temps présent est plus voisin qu'on ne le pense du temps ancien.

Outre un texte généralement bien établi d'après les manuscrits, outre une traduction exacte et sévère, M. Briau a mis en tête de son travail une introduction de quatre-vingt pages dans laquelle il étudie les diverses questions que soulève l'examen de la vie et des écrits de Paul d'Égine, et ces questions sont, à vrai dire, les seules qu'il nous soit permis d'examiner ici. Laissant de côté les remarques de détails que je pourrais soumettre à mon savant confrère, je m'attacherai de

préférence à quelques considérations générales qui rentrent dans le domaine de l'histoire littéraire et de l'histoire de la médecine.

Paul, né dans l'île d'Égine, florissait vers le milieu du septième siècle après J.-C.; c'est là un point qui semble désormais acquis à la critique par les recherches de M. Briau. On croit généralement que Paul étudia à Alexandrie; mais ce dut être, en tous cas, bien peu d'années avant la destruction ou la dispersion, sous la main des Arabes, des trésors de science et d'érudition rassemblés depuis des siècles dans la ville des Ptolémées. Suivant l'usage du temps, notre auteur voyagea, pour son instruction ou en vue du gain; c'est de là que, suivant quelques auteurs, lui vient son surnom de *périodeute* ou ambulant (*circulator*); mais cette épithète paraît désigner plutôt le médecin praticien, celui qui va de maison en maison, par opposition au médecin théoricien, celui qui reste dans son cabinet. Paul jouissait, de son vivant, d'une grande réputation, et passait surtout pour un oracle auprès des sages-femmes, qui venaient de tous côtés le consulter dans les cas difficiles, et auxquelles il daignait donner ses conseils; c'est ainsi que s'exprime un auteur arabe qui nous rapporte cette particularité, dont je ne me fais pas l'éditeur responsable.

Paul ne paraît avoir composé que deux ouvrages: un *Manuel médico-chirurgical* (je le désigne ainsi parce qu'il est parvenu sans titre dans les manuscrits), divisé en sept livres, et un *Traité des maladies des femmes*. Ce dernier écrit a disparu dans le grand naufrage qui a emporté tant de productions, et des plus importantes,

de la médecine ancienne ; du moins il a échappé jusqu'ici à toutes les recherches ; qui peut dire, en effet, après les découvertes inespérées qui se succèdent, qu'un livre ancien est à tout jamais perdu ? Le *Manuel*, accueilli avec grande faveur par les Arabes et surtout par les Byzantins, qui en ont multiplié les copies, est arrivé jusqu'à nous. Deux éditions grecques, trois traductions latines, une savante traduction anglaise publiée par la société de Sydenham et due aux soins de M. le docteur Adams, qui l'a enrichie de commentaires historiques précieux, attestent que cette faveur s'est perpétuée jusqu'à nous [1].

Mais, à ne rien cacher, une telle popularité tient moins au mérite réel qu'au plan même de l'œuvre. Les compendium, les résumés, les abrégés ou les compilations dans le genre de celles d'Athénée, de Stobée, de Photius, ont de grandes chances de faveur, et dans l'antiquité ils ont porté le plus fatal préjudice aux ouvrages originaux, aux monographies, aux traités didactiques, plus d'une fois aussi les petites compilations ont fait oublier et par conséquent perdre les compilations plus volumineuses. Ainsi Aëtius et Paul d'Égine ont sans doute beaucoup contribué à faire disparaître plusieurs livres de la *Collection médicale* d'Oribase ; peut-être aussi Oribase lui-même a-t-il été la cause indirecte de la perte d'une grande partie de cette vaste ency-

1. Paul d'Égine a été traduit de très-bonne heure en latin, vers la fin du neuvième siècle ou au commencement du dixième. Une de ces antiques traductions se trouve au Mont-Cassin, où je l'ai copiée en grande partie. — Le *Manuel* est souvent cité par les auteurs latins de la première période du moyen âge.

clopédie, en publiant une *Synopsis*, ou traité abrégé, en faveur de son fils Eustathe. Comme on ne lisait plus la *Collection*, on ne la copiait pas non plus, et quelques lambeaux seulement sont arrivés jusqu'à nous dans des livres échappés aux ravages du temps. Du reste, Paul ne dissimule pas que c'est pour favoriser la paresse de ses contemporains qu'il a composé son *Manuel*.

Tout le monde a fait l'histoire des livres qui existent, et c'est tout simple. Personne n'a fait celle des livres perdus; du moins on n'a sur cette question que des essais partiels. C'est cependant un sujet qui me paraît toujours de plus en plus curieux et instructif. S'il est bon, pour connaître la marche de l'esprit humain, de savoir ce qu'on lit, il n'est pas moins important de savoir ce qu'on ne lit pas ou ce qu'on ne lit plus, et de rechercher les causes qui successivement ont entraîné la ruine de telle ou telle série d'ouvrages.

Depuis l'invention de l'imprimerie, l'histoire des livres oubliés serait très-longue, celle des livres perdus serait au contraire très-courte; on ne conserve que trop de livres, lors même qu'ils ne servent absolument à rien. Autrefois c'était tout le contraire, un livre oublié ou peu lu était ordinairement un livre perdu pour jamais. Les dépôts publics étaient rares et assez mal tenus; puis, quel copiste aurait eu la fantaisie de reproduire des exemplaires d'un ouvrage pour lequel il savait devoir ne point trouver d'acheteur? Aujourd'hui les libraires ne réimpriment plus, il est vrai, un livre que le public dédaigne, mais il se conserve toujours quelque exemplaire des premières éditions.

La destruction des livres dans l'antiquité tient à

des causes nombreuses et de nature très-diverses, qui se sont exercées dès les premiers jours où l'on a commencé à écrire. De tout temps, les *accidents*, je veux dire les guerres, les pillages, les incendies, les migrations violentes, les enfouissements de ville, ont entraîné à leur suite la perte ou d'ouvrages isolés, ou de bibliothèques entières. Mais ces causes fortuites et extérieures ne sont pas les plus redoutables parce qu'elles agissent sur des points isolés, sur de petits groupes, et à des intervalles relativement éloignés; au contraire, les causes intérieures, celles qui résultent du mouvement même de la littérature et du choc des idées, sont les plus fatales, surtout pour les ouvrages didactiques. D'abord les œuvres des hommes de génie ont fait oublier les productions des auteurs de second ordre : la réputation d'Hippocrate, d'Hérodote, de Thucydide, de Platon, d'Aristote, de Galien, ayant effacé toutes les réputations des autres médecins, des autres historiens, ou des autres philosophes, presque tous les intermédiaires ont disparu peu à peu. D'un autre côté, plus les écrits nouveaux se multipliaient, plus les écrits anciens avaient de chances d'être oubliés, négligés, et, trop souvent, irrévocablement perdus; car le matériel des livres était rare, les frais de transcription étaient fort élevés, et il n'y avait que quelques amateurs privilégiés qui pussent se permettre le luxe d'une bibliothèque d'érudition.

« Il arrive mainte fois, dit Galien dans son Commentaire sur le traité hippocratique *De la nature de l'homme* (t. XV, p. 23), qu'un auteur n'a qu'un ou deux exemplaires de tel ou tel de ses ouvrages, de sorte que ces

ouvrages périssent facilement ou que certains écrits de peu d'importance sont négligés, non transcrits, et finissent par disparaître. Bien plus, il y a des écrivains envieux qui recherchent pour les cacher ou les détruire complétement les livres des anciens; d'autres se livrent à ces méfaits pour faire passer comme leur appartenant les idées qu'ils ont empruntées aux autres. Comment s'étonner qu'un pareil sort soit réservé à des écrits qui contiennent des choses étranges quand on voit qu'*il ne reste rien de tant d'auteurs tragiques et comiques qui jouissaient à Athènes d'une très-grande célébrité?* Ajoutez à toutes ces causes, dont je pourrais augmenter la liste que l'incendie et les tremblements de terre, comme cela s'est vu souvent à Rome, viennent en aide à la main destructive des hommes. »

Il faut encore remarquer que, par un juste retour, les grands écrivains se nuisent mutuellement et se nuisent à eux-mêmes. Ainsi, par exemple, on peut croire que la renommée que Platon s'était acquise dans le dialogue a été la cause de la perte des *dialogues* d'Aristote. D'un autre côté, la perfection de certains ouvrages d'Aristote lui-même a dû certainement faire oublier tous ses écrits préparatoires à l'étude de la logique et de la rhétorique dont Diogène de Laërte et l'Anonyme de Ménage nous ont laissé les listes. C'est par un ordre de considérations à peu près analogues qu'il faut expliquer la disparition des livres qu'Aristote avait consacrés à l'histoire de la philosophie. On croyait posséder toute la sagesse dans les écrits d'Aristote et de Platon, et on se souciait peu de ce qu'avaient pu dire ou penser les philosophes d'Ionie

ou de la Grande Grèce, dont les livres étaient déjà fort rares dès le premier siècle de l'ère chrétienne. Du reste, la disparition de livres de cette nature n'est pas un fait isolé dans les annales de l'histoire littéraire. Nous pourrions citer entre autres Galien, qui avait écrit sur plusieurs branches de l'histoire et de l'érudition médicale ou philosophique des livres qui aujourd'hui exciteraient notre intérêt, mais dont il ne reste plus que les titres.

Aristote a été avec Galien un des auteurs les plus maltraités de l'antiquité; nous avons conservé presque tout ce qu'ont écrit Hippocrate ou ses disciples. Ses *papiers* même, ses *notes* sont entre nos mains dans leur état primitif de désordre et d'incohérence, tandis que, des volumineux recueils de *Mélanges* d'Aristote, rien n'a échappé à l'action du temps. Avec quel plaisir on aimerait cependant à suivre, comme on l'a fait si ingénieusement pour Pascal, les premiers essais, les tâtonnements de la pensée dans un aussi puissant génie! Avec quel bonheur on retrouverait ses *brouillons!*

Peut-être aussi Aristote porte-t-il, comme Galien, la peine d'avoir trop écrit; il a bien fallu jeter successivement quelque partie du bagage à la mer, mais encore une fois ce n'est pas l'aveugle fortune qui seule a présidé au choix des épaves; je retrouve la preuve incontestable de l'intervention d'une main qui agit sinon avec plus de respect, du moins avec plus de discernement, puisqu'elle nous a laissé tous les livres dogmatiques, et qu'elle n'a sacrifié que les livres d'application pratique, d'histoire ou d'érudition et de critique. Quand le feu dévorait la riche et précieuse bibliothèque

de Galien, située sur la voie Sacrée auprès du temple de la Paix, il ne montrait aucun discernement et détruisait pour toujours des ouvrages dont Galien n'avait qu'un seul exemplaire et qu'il n'a pas eu le courage ou le temps de refaire.

On a beaucoup accusé les chrétiens d'avoir, dans l'ardeur de la réaction contre les païens, détruit un grand nombre d'ouvrages de l'antiquité ; sans doute des destructions brutales, systématiques ou aveugles doivent être attribuées à cette cause; mais déjà, depuis longtemps, les Grecs et les Romains se plaignaient des pertes considérables qu'avait éprouvées la littérature de la haute antiquité, et rien assurément ne serait plus intéressant que d'enregistrer ces naufrages successifs, d'en indiquer l'époque présumée, et d'apprécier les circonstances au milieu desquelles ont sombré tant de productions de si grande importance.

Pour en revenir au sujet spécial qui nous occupe, il n'est pas malaisé de s'expliquer comment le travail synthétique de Galien sur presque toutes les branches de la science médicale, a fait perdre de vue et entraîné à une ruine presque totale les écrits des médecins de l'école d'Alexandrie; ajoutons que Galien écrivait à une époque voisine de la décadence : ni le sentiment de l'art, ni le goût de l'érudition ne furent alors assez puissants pour sauver des ouvrages considérés déjà comme *anciens* et comme ne répondant plus aux besoins de la pratique. Du vivant de Galien et durant un siècle après lui, on suit encore les progrès d'une certaine culture originale ; mais bientôt les ombres s'etendent ; l'Empire se sent menacé ; de tous côtés on court au plus pressé ;

on cherche à condenser, sous une forme abrégée et sans relief, ce qui peut guider dans la connaissance et dans le traitement des maladies. Or, c'est justement à cette heureuse nécessité de pourvoir aux besoins les plus urgents, que nous devons d'avoir conservé dans des compilations tant de précieux débris de quelques-uns des ouvrages de Dioclès, de Ctésias, d'Érasistrate, de Dieuchès, de Mnésithée, d'Archigène, d'Athénée, d'Héliodore, de Rufus, de Soranus et des chirurgiens qui ont écrit entre Galien et Oribase. Ce service éminent, c'est d'abord à Oribase lui-même que nous le devons; si les manuscrits nous avaient conservé les soixante-dix livres de sa *Collection*, nous possèderions peut-être tout l'ensemble de la tradition médicale ancienne depuis Hippocrate dans des textes authentiques. Les *Tétrabibles* d'Aëtius suppléent en partie à la lacune que nous déplorons, mais très-imparfaitement, surtout parce que l'indication des sources y manque le plus souvent. L'œuvre d'Aëtius n'est qu'un raccourci et comme un avorton de la *Collection* d'Oribase, de sorte que la médecine, dans le Bas-Empire, marche de dégradation en dégradation, depuis la grande *Somme* d'Oribase, jusqu'aux maigres abrégés de Léon, en passant par les compilations d'Aëtius, de Paul d'Égine et de Théophanes Nonnus [1]. On ne se souvient plus des maîtres; on ne veut que des descriptions abrégées, et on se contente de recettes pour le traitement des maladies, sans même considérer les différences que peuvent pré-

1. Nous verrons, dans le chapitre suivant, que c'est précisément le contraire pour la médecine en Occident.

senter ces maladies. Un nom et une formule, voilà tout ce qu'il faut au médecin du Bas-Empire. C'est donc par le pur effet du hasard qu'un *Commentaire* d'Apollonius de Cittium, qu'un Arétée mutilé, que des lambeaux de Soranus et de Rufus, que des débris trop souvent informes de plusieurs autres médecins se sont trouvés cachés dans le coin de quelque vieux manuscrit [1]. Hippocrate et Galien ont survécu, non pour avoir été lus par le gros des médecins du Bas-Empire, mais à cause de leur nom, et parce qu'on puisait dans leurs œuvres comme à une source inépuisable.

Paul d'Égine s'est chargé, dans sa Préface, de nous apprendre comment on procédait de son temps, et comment les *Manuels* constituaient la partie la plus recherchée de la littérature scientifique.

Les modernes, dit-il, outre qu'ils ne se soucient guère de lire les anciens, les accusent encore de loquacité, et puisque les orateurs du barreau sont si richement pourvus de *Vade mecum*, dans lesquels le résumé de toutes les lois est disposé pour un usage immédiat, il est ridicule que les médecins ne soient pas aussi bien partagés. Cependant, la discussion d'une question de jurisprudence n'est jamais aussi pressante que le traitement d'une maladie; de plus, les avocats exercent ordinairement leur profession dans les grandes villes, où ils trouvent de riches collections de livres (notez le fait en passant), tandis que le médecin ne pratique pas seulement dans les villes, mais dans les campagnes, dans les déserts et sur mer. Paul n'a pas oublié de rappeler cette

1. Bien entendu je parle ici des fragments qui ne font pas partie des compilations d'Oribase, d'Aetius ou de Paul.

sentence d'Hippocrate, que l'*occasion est prompte à s'échapper;* mais il ne s'est plus souvenu de la première partie de l'aphorisme, où on lit *que la vie est courte et que l'art est long et difficile;* si l'art est long et difficile, il faut, malgré la briéveté même de la vie, s'y former à loisir, et se trouver prêt à tout événement sans avoir recours, pour chaque cas, à quelque *manuel* ou à quelque *formulaire.*

Le *Manuel médico-chirurgical*, l'auteur le déclare à deux reprises, n'a presque aucune originalité ; Paul l'a composé d'après les anciens, n'apportant de son propre fonds que *certaines choses et en petit nombre*, qu'il a vues et expérimentées; car il n'est pas assez audacieux pour croire que les anciens aient rien omis de ce qui est nécessaire à l'art. Il l'a tiré, dit-il, de Galien, d'Oribase, et des meilleurs auteurs; mais ces meilleurs auteurs, ce sont en définitive ceux auxquels Oribase lui-même a emprunté les divers chapitres de ses ouvrages [1]. Un seul des sept livres qui composent le *Manuel* de Paul, le sixième, celui précisément qu'a choisi M. Briau, a de l'intérêt pour nous en ce que les sources d'après lesquelles il l'a rédigé sont en partie perdues ; les six autres, qui traitent de l'hygiène, des fièvres et de leurs symptômes, des maladies internes *a capite ad calcem*, des maladies de la peau, des poisons et des animaux venimeux, enfin de la matière médicale, pourraient disparaître sans grand dommage, puisque nous retrouvons

1. A ces sources il faut ajouter les *modernes*, c'est-à-dire les auteurs qui ont écrit après Oribase et dont Paul rapporte quelquefois l'opinion, mais sans indiquer aucun nom propre.

dans d'autres auteurs, et avec plus de développement, tous les sujets qui y sont traités.

Tel n'est pas l'avis de M. Briau, si enthousiaste de Paul en général, et en particulier du sixième livre de son *Manuel*, qu'il me paraît avoir méconnu le vrai caractère de cet ouvrage et lui avoir assigné dans l'histoire de la science une place tout autre que celle qu'il y doit occuper. C'est en vain que Paul se fait la part aussi petite que possible, M. Briau ne veut pas le croire sur parole, tant il semble craindre qu'on ne l'accuse de prendre peu de soin de la renommée de son auteur.

Paul a fait pour son époque ce que Celse a fait pour la sienne, un résumé pratique des connaissances médicales du temps; mais dans le talent d'écrire, dans la disposition du sujet, dans le sentiment de l'étendue, de la dignité, des difficultés de l'art, dans la manière de juger les grandes questions, quelles profondes différences! ou plutôt ne cherchons point à comparer. Celse, qui a mérité le surnom de *Cicéron de la médecine*, est un maître dans l'art d'écrire et d'exposer; Paul n'est qu'un pâle abréviateur ou un copiste servile, qui, faute de pratique ou de discernement, n'a pas toujours compris les auteurs qu'il abrége.

« J'ai entendu, dit M. Briau (p. 43), des savants estimables (M. Briau me fait l'honneur de me mettre au nombre de ces savants) avancer que Paul n'avait pas mis un mot de lui dans son ouvrage, et que les passages mêmes où il parle à la première personne sont copiés textuellement dans les auteurs.... Je n'ai pas besoin d'insister pour démontrer combien cette assertion est peu fondée, etc., etc. » Suivent quelques

exemples, qui malheureusement se retournent presque tous immédiatement contre M. Briau et battent complétement son opinion en brèche.

Et d'abord, si vous comparez minutieusement les ouvrages d'Oribase avec le *Manuel* de Paul, voici ce que vous constatez . Sur quatre-vingt-dix-neuf chapitres que renferme le premier livre de Paul, quarante-huit ou cinquante sont copiés, la plupart textuellement, du cinquième livre de la *Synopsis* d'Oribase ; quelques autres ont été empruntés à un traité que le même auteur avait dédié au célèbre Eunape, et de ce qui reste, la plus grande partie est tirée plus ou moins littéralement de Galien. Dans le deuxième livre, sur soixante et un chapitres, plus de la moitié se trouve dans le même cas. Pour le troisième livre, compris en quatre-vingt-un chapitres, la ressemblance avec la *Synopsis* est moins évidente, mais Galien y a été mis largement à contribution, et sans doute aussi les livres perdus de la *Collection médicale* d'Oribase. Ainsi, pour près de la moitié des chapitres des trois premiers livres du *Manuel*, non-seulement le texte d'Oribase peut servir à constituer celui de Paul d'Égine et réciproquement; mais les deux textes peuvent être substitués indifféremment l'un à l'autre.

« Que faites-vous donc, reprend M. Briau, des chapitres 41 et 66 du premier livre, où Paul rapporte en son propre et privé nom des faits de sa pratique? » — Ce que j'en fais? La réponse est facile : Des copies textuelles. Voyez plutôt : Galien avait dit : *J'ai vu un individu affecté*, etc., ou *je fais telle chose;* Oribase (*Synopsis* V, 38, 49) empruntant ces chapitres à Ga-

lien, écrit : *J'ai vu un individu affecté, j'ai fait telle chose,* et Paul, copiant le chapitre d'Oribase, écrit encore sans hésiter et sans rougir : *J'ai vu un individu affecté, j'ai fait telle chose ;* seulement, comme Oribase a l'habitude à peu près constante d'inscrire en tête des chapitres le nom de l'auteur auquel il a fait ses emprunts, habitude que Paul imite très-rarement, nous savons que c'est en définitive à Galien qu'il faut rapporter le *j'ai vu* ou le *j'ai fait*. Voilà tout le secret. Quelquefois Paul met *je* là où Galien, par exemple, met *on*, et, de cette façon, il dissimule une partie de son larcin; c'est le cas pour le chapitre 3 du livre III.

Non content de rehausser outre mesure le mérite de Paul ; non content de soutenir que le sixième livre de son *Manuel* est sans contredit, avec l'ouvrage de Celse, tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus complet sur la médecine opératoire, M. Briau ajoute : « Entre ces deux auteurs, il y a bien encore d'autres écrivains, en possession d'une renommée plus ou moins éclatante, qui se sont occupés de chirurgie.... mais aucun de ces écrivains n'a rassemblé dans un recueil particulier le fruit de ses lectures ou de sa pratique.... Quant aux ouvrages qui nous restent d'Oribase, ils n'offrent presque aucun intérêt au point de vue chirurgical. »

C'est là, n'en déplaise à mon savant confrère, une très-grave hérésie. Comment ! Oribase n'a rien écrit d'intéressant au point de vue chirurgical? Il a disséminé sans ordre et sans méthode, comme sans suite, les diverses maladies externes et les procédés d'opération? Mais, évidemment, le zèle emporte M. Briau trop loin du but qu'il voulait atteindre! Il n'a plus

voulu se rappeler qu'Oribase a rédigé, sous le nom de *Collection médicale*, un ouvrage en soixante-dix livres, qui comprenait, dans un ordre méthodique, tout ce que les médecins ses prédécesseurs avaient laissé d'important sur l'hygiène, la matière médicale, la physiologie, l'anatomie, la médecine et la chirurgie. Il est vrai que nous avons perdu plus de la moitié de ce précieux recueil; mais il est vrai aussi que nous possédons justement une partie assez étendue de la section qui était consacrée à la chirurgie. Outre qu'il ne tient pas grand compte des livres très-instructifs *sur les fractures et les luxations*, *sur les lacs* et *les machines*, M. Briau n'a pas voulu non plus se souvenir que le cardinal Mai, d'illustre et vénérable mémoire, nous a rendu les livres XLIV et XLV, et une partie des livres L et LI, qui traitent *des abcès*, *des tumeurs*, *des fistules*, *des anévrismes* et de certaines affections difficiles à désigner dans ce volume; il a également oublié que M. Littré a publié aussi, d'après un manuscrit de Paris, des fragments très-importants de la *Collection* d'Oribase [1]. Tout cela, c'est bien de la chirurgie, et même, si vous passez de la lecture des titres à la lecture des chapitres, vous affirmerez avec moi que c'est de la grande et de la bonne chirurgie. Paul d'Égine n'a pas manqué de la mettre largement à contribution pour la rédaction de son sixième livre, mais quelquefois sans une grande intelligence du sujet.

Puisque M. Briau ne veut pas admettre ce fait, il

1. Voyez particulièrement le tome IV de l'édition d'Oribase, que M. Bussemaker et moi publions en ce moment chez MM. Baillière et fils. L'ouvrage sort des presses de l'Imprimerie impériale.

faut bien que je prouve mon assertion par un exemple dont lui-même me fournit la matière. Aux pages 60 et 61 de son Introduction, M. Briau, contrairement à l'opinion de Sprengel, auteur d'une histoire de la médecine opératoire, et d'accord en cela avec Peyrilhe, autre historien de la chirurgie, attribue à Paul d'Égine l'honneur d'avoir fait avancer, en beaucoup de points, l'opération si délicate et si périlleuse des anévrismes, tandis qu'il refuse à Antyllus, chirurgien célèbre, toute participation à ces progrès.

Cette fois (j'en suis presque fâché), c'est Sprengel, historien toujours si inexact, qui a raison : ce qu'il soupçonnait d'après Rhazès, moi, je l'affirme d'après Oribase ; j'ouvre le quatrième volume des *Classici auctores* du cardinal Mai, à la page 56, et j'y trouve, sous ce titre : *Sur les anévrismes, chapitre tiré d'Antyllus*, le vingtième chapitre du quarante-cinquième livre d'Oribase; je lis comparativement ce vingtième chapitre avec le trente-septième chapitre de Paul, et je constate que, sauf le début de ce trente-septième chapitre, début emprunté à Galien, Paul abrége Antyllus, sans le nommer, et en mettant sa personne en jeu là où Antyllus avait parlé en son nom. Mêmes expressions, même division des anévrismes, mêmes procédés opératoires, tout y est, sauf certains détails qui animent la description d'Antyllus et qui prouvent jusqu'à quel degré de perfection était parvenue la médecine opératoire.

Ce que je viens d'établir pour l'anévrisme, je pourrais le prouver pour beaucoup d'autres chapitres dont nous avons les originaux dans la *Collection* d'Oribase

et quand je surprends aussi manifestement le travail de compilation ou de copiste là où la comparaison des deux auteurs m'est permise, je ne crois pas dépasser les bornes de la critique en supposant que Paul a agi de la même façon d'un bout à l'autre de son *Manuel*. Je veux bien admettre que peut-être *quelque chose* dans le *Manuel* lui appartient en propre; mais quel est ce quelque chose ? C'est ce que je ne saurais dire; les pertes qu'a subies la littérature médicale sont si considérables, la mutilation de la *Collection* d'Oribase porte sur une partie si étendue, que les moyens de complète vérification me manquent ; or, ce sont précisément ces pertes qui, je le répète, font le mérite du sixième livre de Paul d'Égine, puisque ce livre est, pour une partie du moins, le seul monument écrit qui nous permette de tracer l'histoire des progrès de la chirurgie depuis Celse, jusqu'au moment où elle va, réduite aux plus mesquines proportions par les soins de Paul d'Égine, passer entre les mains des médecins bysantins.

Cette histoire de la chirurgie, M. Briau en a retracé les principaux traits d'une manière intéressante et instructive. Nous différons seulement de point de vue dans l'appréciation : au lieu de rapporter à Paul une partie des progrès que la chirurgie a faits depuis Celse, je les attribue à qui de droit, quand Oribase, Galien ou Rhazès sont mes guides[1]; quand ils m'abandonnent ou

1. Le *Continent* de Rhazès est un ouvrage analogue à celui d'Oribase, et tiré en grande partie des sources grecques. La *Chirurgie* d'Albucasis est encore un point de comparaison très-précieux. Le médecin arabe a pu copier Paul d'Égine, mais il a également puisé dans la *Collection* d'Oribase.

quand Paul paraît avoir puisé à d'autres sources perdues pour nous, je mets un point d'interrogation au lieu d'un nom propre.

Ici encore la science des intermédiaires devient donc la règle suprême de l'histoire littéraire ; plus un auteur est récent. plus ses ouvrages offrent les caractères d'une compilation, lors même qu'il se défend d'avoir copié (ce qui n'est pas le cas pour Paul d'Égine), plus il faut se tenir sur ses gardes et suspendre son jugement ; car on peut être assuré que cet auteur doit tout ou presque tout à ses prédécesseurs. D'où il résulte que, pour éditer et apprécier un auteur comme Oribase ou Paul d'Égine, il faut avoir présents à la mémoire ou sous les yeux, tout ce qui nous reste de la littérature médicale antérieure.

Notre zélé confrère a collationné dix-neuf manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris [1] ; cette collation est très-détaillée et certainement très-exacte. Les autres manuscrits, disséminés dans les bibliothèques de l'Europe, n'ont pas été mis à contribution. Parmi les raisons que donne M. Briau pour s'excuser de n'avoir pas fait ce travail, il en est de très-légitimes, mais il ne me paraît pas permis de dire : « Le nombre des manuscrits que j'avais à ma disposition m'a paru suffisant pour donner un bon texte de mon auteur.... Cette collation (celle des manuscrits étrangers), je ne la crois pas indispensable à l'intelligence de cet ouvrage.... Je pense que toutes les difficultés lexicographiques peu-

1. Deux manuscrits, si je ne me trompe, ont échappé à ses investigations.

vent être levées à l'aide du texte et des variantes que je soumets au public. »

Quant à moi, je suis, et par expérience, d'un avis tout opposé. A Paris nous avons, par exemple, plusieurs très-bons manuscrits de Galien et d'Aëtius, et l'on aurait pu se croire autorisé, vu la quantité d'excellentes leçons qu'ils fournissent, à négliger la collation des autres manuscrits; mais on céderait à une mauvaise inspiration, car on apprendrait à Vienne, à Rome, à Oxford, à Florence, à Venise, à Milan, que nous n'avons pas à Paris toutes les sources nécessaires à la correction du texte de ces auteurs, et qu'il existe à l'étranger des familles de manuscrits qui ne sont pas représentées à Paris. Il manquerait beaucoup à l'édition d'Oribase, que nous publions, M. Bussemaker et moi, si, aux variantes des manuscrits de Paris, nous n'avions pas ajouté celles des manuscrits de Rome, de Florence, de Munich, de Venise, d'Heidelberg, de l'Escurial et de Leyde. Il m'eût été impossible de donner une édition de Rufus si je n'avais eu à ma disposition que les manuscrits de Paris. Pour Hippocrate, M. Littré a reconnu aussi, par les collations partielles qu'il a fait exécuter ou par celles que je lui ai rapportées de diverses bibliothèques d'Europe, qu'on ne doit jamais se déclarer satisfait tant qu'on n'a pas *toutes* les variantes sous les yeux.

Du reste, si, après la collation faite par M. Briau, il ne restait plus de difficultés dans le texte du sixième livre de Paul d'Égine, je pourrais, à toute force, lui donner raison; mais malheureusement il n'en est pas ainsi, et plus d'un passage (notre savant confrère lui-

même le reconnaît) réclame des améliorations qu'on ne demandera peut-être pas en vain aux nombreux manuscrits disséminés dans les bibliothèques de l'Europe. En négligeant systématiquement de comparer le texte d'Oribase avec celui de Paul, M. Briau s'est aussi privé d'un secours efficace pour la correction de plus d'un passage.

Ces observations, M. Briau les prendra, nous en avons la confiance, comme un témoignage du prix que nous attachons à une publication importante, qui sera remarquée en France et à l'étranger, et qui est presque une bonne action, tant elle est méritoire. Quoique, sur plus d'un point, je me trouve en désaccord avec l'habile éditeur de Paul d'Égine, je me plais à reconnaître et à proclamer que M. Briau a pris une place honorable dans la phalange, hélas! trop peu nombreuse, des médecins qui ont à cœur de renouer le fil de la tradition ; il s'est donné à lui-même un très-bon modèle, et il donne à ses confrères un excellent exemple.

DE L'ÉCOLE DE SALERNE

SON HISTOIRE ET SES DOCTRINES.

Jusqu'à ces dernières années, l'histoire de l'École de Salerne se réduisait à de très-vagues notions sur quelques-uns des médecins qui ont pratiqué ou enseigné à Salerne, pendant la première période du moyen âge, et sur le poëme didactique, sorte de prose métrique, connu généralement sous le nom de *Schola Salernitana* (*École de Salerne*). Les historiens qui passent pour les plus érudits, n'ont pas même pris la peine de lire les ouvrages salernitains publiés dès l'invention de l'imprimerie [1] : ils les tenaient pour trop barbares ou pour trop superstitieux; encore moins ont-ils songé à ouvrir, soit les manuscrits, pour y rechercher les écrits oubliés,

1. Par exemple: la *Pratique* de J. Platearius ; le traité de *Matière médicale*, *Circa instans* (des deux premiers mots par lesquels il commence), d'un autre Platearius; l'*Antidotaire* de Nicolaus, avec les *Gloses* d'un troisième Platearius; l'*Anatomie du porc* et la *Thérapeutique* (*Ars* ou *Modus medendi*), par Cophon; le *Passionnaire* de Gariopuntus ; l'ouvrage de Trotula sur *les Maladies des femmes* ; les traductions faites par Constantin, sans compter divers opuscules anonymes ou portant de fausses attributions, et qu'il était peut-être difficile de reconnaître pour salernitains.

soit les chartes, les chroniques et autres documents, pour y recueillir des renseignements relatifs à l'histoire d'une école, trop célèbre pendant tant de siècles pour n'avoir pas laissé quelques traces dans la mémoire des contemporains.

On ne savait, ni comment la médecine s'est conservée en passant des mains des Grecs dans celles des Latins, ni par quelles voies elle est arrivée à Salerne. Loin de s'enquérir avec exactitude du vrai caractère et de la succession des doctrines qui ont été suivies et professées par les maîtres de cette école [1], on se contentait d'affirmer que tout y était venu de Galien et des Arabes; de Galien, qui a été peut-être moins connu que les autres médecins grecs pendant la première période du moyen âge; des Arabes, qui ne furent introduits en Occident que par Constantin, c'est-à-dire quand l'École de Salerne avait au moins deux siècles d'existence; encore le moine du mont Cassin s'approprie dévotement les ouvrages des infidèles, pour les purifier et les rendre moins suspects!

I

Voici comment l'histoire de l'École de Salerne a tout à coup changé de face. Le très-savant et très-regrettable docteur Henschel, professeur de médecine à

1. Je dois faire une exception en faveur de M. Hæser, qui, même avant les récentes découvertes, dans la première édition de son excellent *Manuel d'histoire de la médecine* (en allemand, 1845), avait compris un peu mieux que ses devanciers le rôle et l'importance de l'École de Salerne.

l'Université de Breslau, et l'un des amis les plus sincères et les plus dévoués que j'aie jamais rencontrés en Allemagne, s'occupait, dès l'année 1837, de publier un catalogue des manuscrits médicaux du moyen âge, conservés dans les divers bibliothèques de Breslau. Au début même de ses recherches, il mit la main sur un très-beau manuscrit du treizième siècle, dont personne n'avait jamais parlé et sur le dos duquel on avait écrit *Herbarius*. Il eut bientôt reconnu que cet *Herbier* contenait trente-cinq traités, tous d'origine salernitaine, pour la plupart inédits et dont l'ensemble représente, à l'exception de la chirurgie, toutes les parties de la science médicale [1]. Le second de ces traités qui est intitulé : *De ægritudinum curatione* (*Du traitement des maladies*) se compose de cent soixante et treize chapitres [2]; il constitue une sorte d'encyclopédie, une véritable somme médicale composée, comme celles d'Oribase, d'Aëtius et de Paul d'Égine, d'une suite d'extraits empruntés nominativement aux principaux *Maîtres* de l'École de Salerne. Quelques-uns étaient déjà connus (Platearius, Cophon, Trotula) ; d'autres entraient pour la première fois, par leurs propres œuvres, dans le domaine de l'histoire (Bartholomæus, Petronius, Ferrarius, Johannes Afflacius).

J'ai examiné à Breslau ce précieux manuscrit, et je l'ai fait connaître en France, dans un rapport à M. le ministre de l'Instruction publique [3]. A son tour M. Hen-

1. Voyez Appendice, n° II.
2. *Collect. salern.*, t. II, p. 81-385.
3. Paris, 15 avril 1845, p. 27-30.

schel en a donné une description fort détaillée et fort exacte, dans un journal fondé par lui et consacré, sous le nom de *Janus*, à l'histoire et à la littérature des sciences médicales. En 1849, lors de mon premier voyage en Italie, je fus assez heureux pour établir des rapports entre M. Henschel et un autre de mes excellents amis le docteur S. de Renzi, de Naples, qui s'occupait avec beaucoup de zèle de l'histoire de l'École de Salerne et qui s'est empressé de mettre son érudition et sa bourse à la disposition de M. Henschel, pour l'impression des traités les plus importants contenus dans le *Codex salernitanus*. Telle est l'origine et de la nouvelle histoire de l'École de Salerne composée par M. de Renzi[1], et de la *Collectio salernitana*, éditée par M. de Renzi et par moi[2].

Le *Compendium salernitanum*, si important qu'il soit, ne renferme que des extraits empruntés à divers auteurs salernitains, mais non pas les traités eux-mêmes. Nous n'avions donc, pour ainsi parler, que les *membra disjecta* de l'École de Salerne ; et les autres ouvrages renfermés dans le manuscrit de Breslau ne pouvaient ni satisfaire notre curiosité mise en éveil, ni suffire à épuiser le fonds de la médecine salernitaine. D'ailleurs, tous les témoignages concordaient pour éta-

1. *Storia documentata della scuola medica di Salerno*, secunda edizione; Napoli, 1857, 8, de XVI-688 p. et CLXXVI p. *de Documents.*

2. *Collectio salernitana:* ossia documenti inediti, e trattati di medicina appartenenti alla scuola medica salernitana, raccolti ed illustrati da G.-E.-T. Henschel, C. Daremberg e S. de Renzi, premessa la storia della scuola, e publicati a cura di S. de Renzi. Napoli, 1852-1859, 5 vol. in-8.

blir qu'on avait beaucoup écrit à Salerne, et que les ouvrages sortis de cette ville avaient défrayé pendant la seconde période du moyen âge, les compilateurs, plusieurs commentateurs, et même un assez grand nombre d'écrivains originaux. Une telle fécondité et des emprunts si nombreux, devaient faire supposer que le temps avait sauvé dans quelques vieux parchemins les débris de l'enseignement salernitain. La veine une fois ouverte, il fallait la suivre jusqu'au bout, car il n'y a point de lacunes réelles dans l'histoire. Le chercheur d'or ne se laisse ni décourager par la fatigue, ni détourner par des affirmations mensongères et intéressées, ni surprendre par de trompeuses apparences; il ne lâche pas le filon une fois qu'il l'a rencontré. C'est en imitant le chercheur d'or qu'il m'a été possible de retrouver presque tous les traités salernitains, ou signalés dans le *Compendium*, ou cités par les auteurs du moyen âge ou même complètement inconnus[1]. Il reste encore beaucoup de chances pour découvrir quelques autres ouvrages qui, jusqu'ici, se sont dérobés aux investigations, puisque toutes les bibliothèques n'ont pas été explorées, et que les manuscrits du moyen âge sont innombrables.

II

Tant de monuments, naguère inconnus et mis au jour en moins de dix ans, permettent de tracer un tableau à peu près complet des doctrines et des pratiques

1. Voyez Appendice, n° III.

médicales à Salerne pendant près de trois siècles; de plus, beaucoup de faits de détail arrivent pour la première fois à la connaissance des érudits; enfin, l'histoire littéraire et la biographie, grâce aux recherches persévérantes et judicieuses de M. de Renzi dans les Archives du royaume de Naples, reposent maintenant sur les bases les plus solides. Mais aujourd'hui comme hier, on en est réduit aux conjectures sur les origines de cette école, la première en date et de beaucoup la plus célèbre parmi toutes celles qui ont été fondées en Occident après la chute de l'empire romain.

A quel moment précis l'institut salernitain a-t-il pris naissance? Quelles circonstances ont favorisé ses premiers développements? Quels sont les premiers maîtres qui ont enseigné à Salerne? Y a-t-il eu dans cette ville, avant la fin du neuvième siècle, autre chose qu'une réunion de médecins cosmopolites et un concours de malades étrangers, attirés, ceux-ci par la douceur du climat et l'heureuse situation de la cité [1], ceux-là par l'affluence même des malades? C'est ce qu'il serait très-difficile de décider. Les plus anciens chroniqueurs ou annalistes, qui ont tant parlé de Salerne, n'ont presque rien dit de son École de médecine. La légende, qui résiste même aux plus brillantes clartés de l'histoire, avait ici le champ libre, et n'a pas manqué de trouver la solution de problèmes qui demeureront peut-être à jamais insolubles. Ainsi on a prétendu que l'École de Salerne avait été fondée par les Sarra-

1. Voyez S. de Renzi, *Topografia di Napoli*, etc., et E. Carrière, *le Climat de l'Italie sous le rapport hygiénique et médical*. Paris, 1849, in-8, p. 116 et suiv.

sins; mais les premières invasions des Sarrasins en Sicile et en Italie (elles datent du milieu du neuvième siècle) n'avaient d'autre but que le meurtre et le pillage; rien, dans ces courses dévastatrices, ne ressemblait au désir de fonder ou de soutenir des institutions scientifiques et littéraires. Ajoutez à cela que les Sarrasins n'ont jamais séjourné à Salerne, et que, dans les ouvrages salernitains écrits avant Constantin, c'est-à-dire avant la fin du onzième siècle, il n'y a nulle trace de la médecine arabe. C'est une invasion d'un tout autre genre, une invasion pacifique, le mutuel échange de lumières qui, trois siècles plus tard, importait en Occident, et d'une manière qui pouvait sembler définitive, cette médecine arabe dont Constantin avait donné un avant-goût par ses nombreuses traductions.

Oubliant ou méconnaissant entièrement la succession naturelle des faits, les historiens de la médecine n'ont tenu compte ni des écoles latines qui remplacèrent les écoles grecques, ni des traductions latines qui succédèrent si rapidement aux originaux grecs, ni de l'intervention puissante des monastères pour le salut de la science et des lettres; préférant le merveilleux à la noble simplicité de l'histoire, on est allé chercher très-loin les Sarrasins, quand on avait près de soi les véritables auteurs de la rénovation ou de la conservation des études en Occident : ces instituts littéraires, ces traductions, ces moines, ces laïques, qui tous concouraient depuis deux siècles au même but, existaient bien avant que les Sarrasins songeassent à ravager l'Italie, et renouent, au milieu des plus extrêmes désastres, l'antiquité classique à la Re-

naissance du treizième siècle. Il n'y a pas plus d'interruption dans le règne de l'intelligence que dans le règne de la matière; et supposer que, depuis la première création, quelque chose ait pu sortir de rien, c'est se montrer ignorant des lois les plus essentielles de l'histoire et de la marche naturelle de l'esprit humain.

Nous ne nous arrêtons que pour mémoire à cette autre légende qui fait intervenir, pour la fondation de l'École de Salerne, quatre personnages presque mythologiques : un *Arabe* (Adela), un *Juif* (Helinus), un *Grec* (Pontus), et un *Latin* (Salernus) : c'est là une personnification des quatre éléments qu'on supposait devoir exister dans les doctrines salernitaines; c'est aussi une façon de jeter un certain lustre sur une École à l'érection de laquelle avaient dû forcément concourir les quatre peuples qui, au moyen âge, résumaient en eux toute la culture intellectuelle. Pour Salerne, ce nombre quatre paraît sacramentel : quatre maîtres fondent l'école, quatre maîtres commentent la *Chirurgie* de Roger, écrite elle-même par Roger et trois compagnons. Il y a aussi les *Pilules* des quatre maîtres salernitains.

Affirmer avec Ackermann que Constantin, qui florissait vers l'an 1075, a été le vrai fondateur de l'École de Salerne, et qu'avant lui, c'est-à-dire avant la venue des Arabes, les médecins salernitains n'avaient aucune réputation et ne formaient pas un corps enseignant; c'est aller contre tous les témoignages historiques. L'évêque de Verdun, Adalbéron, vient à Salerne en 984 pour se faire traiter (probablement de la pierre) par *les*

médecins; au rapport de Léon d'Ostie, l'abbé du Mont-Cassin, Desiderius (Didier), qui occupa le siége pontifical sous le nom de Victor III, vint à Salerne aux environs de l'an 1050, pour y chercher quelque soulagement à une grave maladie de langueur, contractée par une abstinence excessive et par des veilles prolongées; Pierre d'Amiens, vers le milieu du onzième siècle, se loue beaucoup de Gariopuntus, un des maîtres de Salerne, déjà vieux, homme très-honnête et versé dans les lettres médicales; en 1059, si l'on en croit Odéric Vital, Rodolphe, surnommé Mala-Corona, se rend dans cette ville, « où se tenaient, depuis les temps reculés, les meilleures et les plus célèbres écoles de médecine. » Ce Rodolphe était si bien rompu aux discussions sur les sciences naturelles, qu'il ne put trouver à Salerne, pour lui tenir tête, qu'une matrone fort savante, laquelle est peut-être Trotula elle-même, dont nous parlerons bientôt. Un peu moins de quarante ans après Constantin, Roger, qui n'était encore que comte de Sicile, confirme pour tout l'univers les *anciens priviléges* de l'École et du Collége des docteurs. Alphanus II, qui était mort avant que Constantin fût connu dans l'histoire littéraire, faisant l'éloge de Salerne, a écrit ce vers :

Tum medicinali tantum florebat in arte.

Dans sa chronique, sous la date de 1075, Romualdus Guarna parle de la renommée depuis très-longtemps acquise à la ville de Salerne, dont il était archevêque (1157-1181), et où il avait exercé la médecine avec tant de succès, qu'il était appelé en consultation dans

les cas difficiles auprès des plus grands personnages et même des têtes couronnées. Avant Constantin, l'histoire fait mention de plusieurs médecins, dont quelques-uns ont déjà l'épithète de *maîtres*. Enfin, il n'est pas bien certain que Constantin lui-même ait jamais habité Salerne; Pierre Diacre nous le représente composant ses ouvrages au Mont-Cassin, et nulle part on ne lui donne le titre de *magister*.

M. de Renzi n'a pas eu de peine à établir que la fondation de l'École de Salerne ne peut être attribuée ni aux princes lombards du Bénévent, vers le milieu du septième siècle, ni aux Bénédictins, vers l'an 700 ou vers l'an 900.

M. Meyer (de Kœnigsberg), le savant auteur d'une excellente *Histoire de la botanique ancienne* [1], pense que l'École de Salerne a été, dans le principe, une espèce de franc-maçonnerie médicale, et M. Puccinotti, dans sa *Storia della medicina* [2], l'un des meilleurs ouvrages qu'on ait écrits sur l'histoire des sciences médicales, soutient qu'elle a été créée par une corporation bénédictine, à laquelle se sont affiliés peu à peu des laïques. Mais je crois que les choses se sont passées tout autrement : je ne vois dans les plus anciens écrits salernitains, soit en prose, soit en vers, aucune trace de doctrines sacrées, ni aucun enseignement réservé aux initiés; l'histoire mêle indistinctement des noms de laïques à des noms de clercs. Dès les temps les plus anciens, je ne trouve que des livres et des autorités

1. M. Meyer est mort avant d'avoir terminé son ouvrage, qui s'arrète au quatrième volume.

2. Livorno, 1855, t. II, p. 247 et suiv.

laïques: la *Somme médicale*, dont j'ai déjà parlé, est un ouvrage tiré des sources classiques; aussi, malgré l'opinion contraire professée par MM. Meyer et Puccinotti, je tiens, avec M. de Renzi et avec M. Haeser, pour l'origine et la constitution laïques de l'École de Salerne, tout en reconnaissant que les moines et les prêtres séculiers ont pratiqué et enseigné la médecine à Salerne, et qu'ils y ont composé des ouvrages. C'est, du reste, la condition de presque tous les instituts fondés ou transformés pendant cette première partie du moyen âge.

Ce qui est désormais incontestable, grâce aux savantes et judicieuses recherches de M. de Renzi, c'est que les archives du royaume de Naples nous fournissent des noms de médecins salernitains dès l'année 846; il est encore certain que les textes des onzième et douzième siècles s'accordent à présenter l'École de Salerne comme fort ancienne; de plus, ce titre même d'*École*, réservé dans la langue du temps a une réunion de savants chargés officiellement d'un enseignement, prouve qu'il ne s'agit pas de médecins isolés, mais bien d'un institut médical dont les membres prirent d'abord le titre de *maîtres*, celui de *docteur* n'apparaissant qu'au treizième siècle, dans la *Chirurgie* de Roger. Il ne serait pas impossible que Salerne, dont Horace vante déjà la salubrité, ait vu se former, à une époque très-voisine de la chute de l'empire romain, une véritable école médicale où dominait l'élément laïque, mais où le clergé tenait également une certaine place, puisque nous y voyons figurer des évêques, des prêtres et de simples clercs.

Si, de plus, on se rappelle l'importance que les lois barbares promulguées à cette époque donnent aux médecins et à la médecine, et si, d'un autre côté, on considère que, dans le *Code lombard*, publié par l'illustre Troja, on trouve des médecins désignés par leurs noms, pour un grand nombre de villes d'Italie, l'existence et la réputation spéciale, à une époque reculée, de l'École de Salerne ne seront plus un fait isolé dans l'histoire littéraire.

De l'an 1000 à l'an 1050, les noms se multiplient, les documents abondent, et surtout les ouvrages de cette époque, qui sont arrivés jusqu'à nous, sont d'irrécusables témoignages du développement rapide qu'avait pris l'École de Salerne.

III

Mais cette École qu'on trouve tout à coup si florissante dès le commencement du onzième siècle, comment la rattacher aux écoles grecques qui avaient pour ainsi dire colonisé toute l'Italie et une partie des Gaules sous les premiers empereurs? La chaîne ne pouvait point avoir été interrompue, et cet éclat jeté sur la médecine par les maîtres de Salerne devait faire nécessairement supposer qu'antérieurement la science n'était ni aussi barbare, ni autant livrée à un fanatisme aveugle, que les historiens aiment à le répéter. Un texte de Cassiodore [1], qui écrivait au commencement

1. *De Instit. divin, litter.*, cap. 31.

du sixième siècle, nous explique comment les choses ont dû se passer, non-seulement pour Salerne, mais pour tout l'Occident; et de leur côté, les manuscrits nous enseignent comment elles se sont passées en réalité. Cassiodore dit à ses moines : « Si la littérature grecque ne vous est pas familière, lisez Dioscoride, Hippocrate, Galien (*la Thérapeutique à Glaucon*), traduits en latin, Cœlius Aurelianus et bien d'autres livres que vous trouverez dans la bibliothèque. » Les manuscrits disséminés dans un très-grand nombre de bibliothèques d'Europe m'ont appris que, dès le sixième siècle, c'est-à-dire dès l'époque où, par suite du malheur des temps, la langue grecque cessa d'être répandue en Italie, il se fit, pour répondre aux besoins impérieux de la vie et de l'intelligence, une foule de traductions des auteurs didactiques. Hippocrate, Dioscoride, Galien, Soranus, Rufus, Oribase, et bien d'autres encore, ont été transportés du grec dans un latin plus ou moins littéraire, plus ou moins compréhensible. Ces traductions étaient dans toutes les mains intéressées; elles servaient de texte aux leçons, de guide auprès des malades. De plus, une *Somme médicale*, toute empreinte de la doctrine méthodique, de cette doctrine hétérodoxe combattue par Galien avec violence, paraît avoir joui d'une très-grande faveur dès le début du moyen âge. Cette Somme médicale, que j'ai fait connaître le premier, et qui se compose d'extraits empruntés à différents auteurs, traitant des fièvres et d'autres maladies *a capite ad calcem*, a été remaniée à son tour et mise à la fois en meilleur ordre et en

meilleur latin, par un médecin salernitain du nom de Gariopuntus ou Garimpotus, à qui l'on doit d'autres compilations et qui écrivait vers l'an 1040, comme l'a établi M. de Renzi, d'après des documents de grande valeur trouvés par lui aux archives de la Cava.

Voilà donc établi un fait aussi intéressant pour l'histoire générale que pour l'histoire de la médecine : la continuation des études scientifiques en Occident par les traductions latines des auteurs classiques, et surtout par la *Somme médicale* déjà fort estimée, mais introduite solennellement à Salerne et, de là, répandue peu à peu dans tout le reste de l'Occident sous sa nouvelle forme ; car, bien après la chute de l'empire, et quand tous les liens sont depuis longtemps rompus entre les provinces et la métropole, c'est encore l'Italie qui reste l'institutrice du monde occidental ; c'est d'elle que procède tout le mouvement de la civilisation par ses institutions et toute la culture intellectuelle par ses écoles et par ses livres, lors même qu'elle emprunte les livres à des sources étrangères.

Au temps de Galien il y avait en présence trois doctrines : l'*Empirisme*, qui prétendait reposer uniquement sur l'observation ; le *Méthodisme*, qui cherchait les causes de toutes les maladies dans le *resserrement* et le *relâchement* ; enfin le *Dogmatisme*, c'est-à-dire la doctrine d'Hippocrate et de Galien, la doctrine orthodoxe qui reposait sur la théorie des humeurs, de leurs qualités élémentaires et des forces naturelles. Galien avait combattu avec acharnement les deux doctrines hérétiques, surtout le *méthodisme*, et l'on croyait généralement que le *galénisme* avait com-

plétement triomphé ; c'est une erreur que l'étude des manuscrits m'a permis de rectifier. D'une part, le désordre même qui suivit la chute de l'Empire semble avoir brisé partout le prestige de l'autorité : on méconnaît celle de Galien, comme on s'insurge contre celle des Césars ; d'une autre part les compilations et les encyclopédies qui succédèrent aux grands traités didactiques, en confondant tous les rangs et en mettant tous les noms sur le même plan, enlevèrent quelque chose au prestige de Galien dont la prolixité même ne convenait guère à des hommes pressés de vivre et pressés de s'instruire ; de telle sorte que les livres pratiques, de quelques mains qu'ils sortissent, furent d'abord traduits, et parmi ces livres, ceux des méthodiques tenaient le premier rang. Les ouvrages de Soranus, par exemple, furent mis de très-bonne heure en latin par Cœlius Aurelianus ; Cassiodore recommande la lecture de ce dernier auteur, en même temps que celle d'Hippocrate et de la *Petite Thérapeutique* de Galien. Voilà, si je ne me trompe, la véritable explication de ce curieux mélange de galénisme et de méthodisme, de doctrines orthodoxes et de notions hérétiques, qu'on remarque dans les plus anciens manuscrits dont personne jusqu'ici n'avait soupçonné l'existence, bien qu'ils soient répandus dans toute l'Europe.

S'il faut en juger par la *Pratique* de Petrocellus (vers l'an 1035), aussi bien que par le *Passionnaire* de Gariopuntus (ce sont les deux plus anciens ouvrages qui nous soient parvenus), le caractère de la médecine salernitaine avant l'an 1050 ne fait pas exception à la

règle : c'est une association du méthodisme par les doctrines, et du galénisme par les recettes ; toutefois, pour les doctrines, on retrouve plutôt le méthodisme dans les détails que dans certaines propositions générales. Petrocellus, l'auteur de la *Somme médicale,* et surtout Gariopuntus, n'ayant travaillé que de seconde main, n'ont pas une idée bien nette du *resserrement* et du *relâchement,* auxquels Thémison attribuait la cause de toutes les maladies. Ce sont les circonstances fortuites que je viens de signaler, plutôt que le libre choix, qui ont mis des livres méthodiques aux mains des premiers médecins salernitains. On pourrait dire qu'ils étaient méthodiques sans le savoir; on les surprend même à se croire de la meilleure foi du monde les défenseurs de l'hippocratisme le plus pur, quand ils ne sont que les échos de la doctrine réprouvée.

Aussitôt que l'ordre commença à renaître, l'influence de Galien reprit assez vite le dessus : les écrits salernitains, depuis le milieu du onzième siècle jusqu'à l'an 1220 (les traductions de Constantin sont pour ainsi dire un épisode vers la fin de ce même onzième siècle), procèdent de la vraie doctrine d'Hippocrate et de Galien, connue par d'assez nombreuses traductions latines. Salerne reçoit et garde le surnom glorieux de « Cité hippocratique. » (*Civitas hippocratica.*) Un simple titre d'ouvrage, donné en passant par Paul Diacre, établit ces assertions d'une manière positive: Alphanus II, qui florissait vers l'an 1050, fut, soit comme évêque, soit comme médecin, soit enfin comme prenant part au gouvernement des affaires publiques, un des hommes les plus considérables de

son temps ; entre autres livres qu'il avait écrits, Paul cite un traité *Des quatre humeurs du corps humain*[1]. Ce même Alphanus emportait avec lui à Florence, lorsqu'il se rendit de Salerne auprès du pape Victor II, plusieurs manuscrits et une grande quantité de médicaments. On conserve encore au mont Cassin la fameuse bulle d'Alexandre II pour l'érection de la basilique bénédictine, bulle sur laquelle Alphanus et beaucoup d'autres illustres personnages ont mis leurs signatures.

On ne trouverait rien non plus d'hétérodoxe dans les écrits qui nous restent de Trotula (vers l'an 1059), femme médecin (*magister Trota* ou *Trotula,* comme s'exprime le *Compendium salernitanum*), issue de la noble famille des Roger. Toutes les pages sorties de sa main respirent le galénisme le plus irréprochable, aussi bien les chapitres qui nous ont été conservés dans le *Codex salernitanus* que l'abrégé de son ouvrage *Sur les maladies des femmes,* publié soit sous son nom, soit sous celui d'Eros, médecin de l'impératrice Julie.

Grâce aux patientes investigations de M. Renzi, la personne de Trotula n'appartient plus à la légende, et son nom n'est plus un mythe. On sait maintenant qu'elle ne s'occupait pas seulement des maladies des femmes et des accouchements, mais encore de toutes les autres branches de l'art de guérir. Ainsi,

1. Ce traité ne serait-il pas précisément celui que M. de Renzi (*Collect. salern.*, t. II, p. 411-412), a publié, pour la première fois, d'après un manuscrit de Florence, sous ce titre *De quatuor humoribus ex quibus constat humanum corpus?*

dans le *Compendium salernitanum*, il y a des chapitres empruntés à Trotula sur les maladies des yeux et des oreilles ; sur les affections des gencives et des dents ; sur le vomissement ; sur les douleurs intestinales ; sur les moyens de relâcher ou de resserrer le ventre ; enfin, sur la pierre. — Dans le traité *Des maladies des femmes* que nous avons sous le nom de Trotula, et qui est un remaniement du traité original, je ne puis signaler ici que le conseil de prendre des bains de sable de mer à l'ardeur du soleil, pour faire maigrir les femmes par l'excès de la transpiration ; le chapitre sur le choix d'une nourrice, laquelle doit être fraîche, gracieuse, exempte de tout souci ; enfin cet autre chapitre sur les soins à donner au nouveau-né, et dans lequel se trouve la recommandation encore trop suivie, de façonner par une sorte de pétrissage, la tête, le nez et les autres membres, qu'on doit strictement envelopper de langes. La dentition et l'apprentissage de la parole sont l'objet de soins particuliers ; il y a les petits hochets recouverts de sucre ou de miel pour adoucir les gencives, les images pour récréer la vue, le doux langage et les petites minauderies pour amuser l'enfant et lui donner une voix délicate.

Trotula vivait à Salerne ; cela est prouvé par les extraits du *Compendium salernitanum*, et par le traité *Des maladies des femmes*, où il n'est pas difficile de relever plusieurs passages qui prouvent qu'elle exerçait dans cette ville ; elle y enseignait et y pratiquait probablement vers 1059 : c'est elle, sans doute, qu'Oderic Vital avait en vue quand il dit que Rodolphe

Mala-Corona ne trouva à Salerne, en 1059, personne en état de disputer avec lui, sinon « une matrone fort savante » (*quamdam sapientem matronam*). Le nom de Trotula, ou Trotta, ou Trocta, est assez fréquent à Salerne, au onzième et au douzième siècle ; c'est là encore un argument en faveur de l'année 1059, assignée par M. de Renzi pour l'époque où florissait Trotula. Il n'est pas non plus hors de vraisemblance que Trotula ait été la femme de Jean Platearius, souche d'une illustre famille de médecins.

Nous voyons, du reste, par une foule de textes empruntés aux auteurs salernitains, qu'il y avait à Salerne un grand nombre de femmes-médecins, qu'elles y étaient fort recherchées par les malades et fort estimées par les Maîtres de l'école, qui les citent comme de respectables autorités. Ainsi les deux Platearius, dans le *Circa instans* et dans la *Practica*, mentionnent un *onguent singulier* contre les coups de soleil, un autre onguent d'odeur suave pour adoucir la peau, des poudres pour arrêter la chute des cheveux, des pilules contre la dysurie. Ces mêmes femmes-médecins prescrivaient la bryone à leurs nobles clientes pour rougir la face ; elles avaient imaginé des pâtes, des poudres pour orner le visage ; des pommades contre les hémorrhoïdes, et des épithèmes pour les affections intestinales. Il y a aussi çà et là quelques recettes superstitieuses qui appartiennent bien plus aux bonnes femmes qu'aux médecins ; mais dans ce temps, comme dans le nôtre, on trouve plus d'un médecin qui se fait bonne femme.

Le *Commentaire* de Bernard le Provincial sur les

Tables de maître Salernus, Commentaire écrit probablement au milieu du douzième siècle, contient de nouveaux renseignements sur la pratique des femmes salernitaines, tout en confirmant plusieurs de ceux que nous fournissent le *Circa instans* et la *Practica*. Dans Bernard, nous trouvons le *Pain des anges* et les *Hosties de la louange*, dont le suc de tithymale faisait la base, et qui étaient destinés à combattre les maladies engendrées par le phlegme ; une préparation de poudre d'euphorbe et d'œufs contre les engelures ; le galbanum contre la suffocation ; l'emploi, comme le conseille aussi Trotula, de la spatule fétide ou de la vigne vierge macérées dans le miel, « pour réparer des ans l'irréparable outrage ; » des onguents contre la paralysie, des fumigations avec des vapeurs d'antimoine pour la toux, ou de feuilles d'olivier pour les enfants paralytiques ; des onctions d'aloès macéré dans l'eau de roses contre les tuméfactions de la face, surtout contre celles qui ont une origine venteuse ; et bien d'autres recettes. Le même Commentaire nous fait connaître aussi certaines pratiques ou passablement dégoûtantes ou tout à fait superstitieuses, auxquelles se livraient les femmes de Salerne, médecins ou non médecins. En voici quelques-unes : manger elles-mêmes et faire manger à leurs maris des excréments d'âne frits dans la poêle, pour combattre la stérilité ; manger du cœur de truie farci, pour oublier les amis morts ; — pour faire un onguent propre à guérir la mélancolie et toutes les autres maladies froides, on devait cueillir les plantes et, en particulier, la bétoine, le jour de l'Ascension, vers la troisième heure, en di-

sant un *Pater noster;* le jour des Cendres, les femmes auront soin de prendre, au premier service, des cardons et de la petite laitue, pour ne pas trop dessécher et ne pas avoir trop soif pendant le Carême. Bernard nous apprend également que les femmes de Salerne savaient mettre à profit leurs connaissances botaniques pour se livrer à de petites malices : par exemple, après avoir saupoudré des roses avec de l'euphorbe, elles les faisaient sentir aux jeunes gens, qui ne manquaient pas d'éternuer d'une façon déplorable, aux grands applaudissements de ces charmantes espiègles.

IV

L'histoire nous fournit encore, avant Constantin, les noms de Jean Platearius l'Ancien, mari de Trotula, et cité plusieurs fois par son fils Jean Platearius II, auteur de la *Practica*; celui de Cophon l'Ancien, dont l'existence a été révélée par un savant médecin de Salerne, le docteur Santorelli, et qui est sans doute le même Cophon dont il est fait mention par Trotula dans son traité *Des maladies des femmes;* enfin celui de Petronius ou Petrocellus, dont le nom se lit en tête d'un grand nombre de chapitres du *Compendium salernitanum.* Déjà dans la *Practica* de Petronius commence à figurer la matière médicale orientale ; mais ici encore il semble que ce soient plutôt les relations commerciales que les traductions faites sur l'arabe, qui ont mis les deux mondes en communication.

L'influence de Constantin, je l'ai déjà dit, n'a pas, en ce qui touche Salerne, été aussi grande qu'on le

croit généralement. Ce n'est point au milieu du onzième siècle, mais à la fin du douzième, que la médecine arabe s'est substituée dans l'École de Salerne, comme dans le reste de l'Occident, à la médecine gréco-latine. Il n'y a guère à cette époque que la pharmacologie qui se soit enrichie de formules nouvelles. D'ailleurs, en changeant, pour ainsi dire, le costume grec pour le costume arabe, la science restait toujours au fond purement grecque par les doctrines, puisque la médecine arabe n'est dans son ensemble qu'une *traduction* ou qu'un travestissement de la médecine ancienne.

A l'époque de Constantin, et surtout quelque temps après lui, la médecine avait pris à Salerne un si grand accroissement, que la base sur laquelle elle s'appuyait ne suffisait plus pour la soutenir ; le fonds des traductions latines était épuisé ; il fallait des ouvrages plus considérables et plus complets, des ouvrages où tout l'ensemble des connaissances médicales se trouvât compris ; mais on ne savait plus assez de grec pour s'alimenter aux sources vives et pures ou pour multiplier les traductions, et Constantinople n'avait plus guère de rapport avec Rome que par les disputes théologiques. C'est alors que la littérature syriaque, qui se composait elle-même en grande partie de traductions faites sur le grec, passe aux mains des Arabes, et que le nouvel Orient se révèle dans sa puissante jeunesse à l'Occident, dont les forces intellectuelles commençaient à chanceler. Ici encore apparaît dans toute sa force la loi qui préside à l'évolution régulière et presque fatale des sciences, et qui les préserve, tantôt par un

moyen et tantôt par un autre, d'une inévitable décadence. Au début du moyen âge, ce sont les traductions latines faites sur le grec qui sont ce moyen de salut; vers la fin du douzième siècle, ce sont les traductions latines faites sur l'arabe, qui aident à la conservation de la médecine et semblent lui donner un nouvel essor. L'introduction des auteurs arabes en Occident eut donc un immense avantage; mais elle eut aussi pour inconvénient d'arrêter le travail libre et spontané qui se remarque dans toute l'Italie et surtout à Salerne où les maîtres se citent aussi volontiers entre eux qu'ils citent les écrivains grecs.

Quelques efforts et quelques livres de plus, la médecine occidentale pouvait peut-être se suffire à elle-même et reprendre un nouvel essor; mais les livres manquant, les efforts furent bientôt épuisés. Donc la *Renaissance anticipée* du treizième siècle, comme l'a si bien nommée M. Littré, fut à la fois, ainsi que la grande Renaissance du seizième siècle, un écueil pour le libre mouvement de la science, et une nouvelle consécration du principe d'autorité, en même temps qu'elle apparaissait cependant comme un moyen de conservation. Jamais Galien ne fut plus puissant que sous la domination arabe; et cela n'a rien qui doive étonner, pour peu qu'on se rappelle que dans la première période du moyen âge la grande figure de Galien était pour ainsi dire obscurcie par la multitude des traductions d'autres auteurs, tandis qu'elle apparaît au premier plan et presque seule dans les ouvrages arabes. Ajoutons encore que cette première partie du moyen âge réputée si barbare est précisément l'une

des plus fécondes et des plus agitées de l'histoire, tandis que la période suivante est au contraire marquée par un malaise presque universel ; nous touchons aux temps où la pensée va se laisser enchaîner par les formules despotiques de l'école. Aristote règne en même temps que Galien.

C'est, du reste, le propre de l'esprit humain, de s'arrêter pour revenir brusquement en arrière, au moment où il semble porter en lui-même les germes les plus vivaces de son parfait et entier développement : il faut toujours qu'il arrive un instant de fatigue, où s'épouvantant de ses progrès et de son émancipation, l'homme invoque des forces étrangères et prenne comme maîtres ceux qu'il devait seulement choisir comme guides pour achever et compléter l'éducation qu'il s'était donnée.

J'ai établi, je crois, sur des preuves décisives, que Constantin n'avait rien ou presque rien écrit lui-même, que tous ses ouvrages sont des traductions et des plagiats habilement déguisés; enfin qu'il a traduit sur l'arabe et non pas sur le grec [1]. C'est là, si je ne me trompe, le point capital dans l'histoire littéraire de Constantin, et c'est aussi tout ce que j'en veux dire ici, puisque je ne saurais pénétrer fort avant dans l'exposition critique de la médecine salernitaine. Il faut seulement ajouter que Constantin lui-même avait pris soin d'effacer tout ce qui, dans ses traductions,

1. Voy. *Notices et extraits des manuscrits médicaux grecs, français et latins des principales bibliothèques de l'Europe.* Première partie : Mss d'Angleterre; Paris, 1853, p. 63 et suiv.

pouvait rappeler une origine suspecte ; il supprime les noms propres qui ont une tournure trop orientale, bien loin de vouloir substituer ouvertement les livres arabes aux ouvrages gréco-latins ; et, quand il a pris les ouvrages d'autrui, il y met son nom, « afin, dit-il, que quelque voleur ne s'avise pas de lui dérober les fruits de son travail ! »

Les copistes, imitant le zèle de Constantin, ont inséré parmi ses œuvres prétendues un traité, le *Livre d'or sur le traitement des maladies*, composé par son disciple Jean Afflacius, qui paraît avoir exercé à Salerne et qui est aussi auteur d'une compilation *Sur les fièvres* [1], analogue à celle que le *Compendium salernitanum* nous offre pour les autres maladies. Cette compilation figure dans le manuscrit de Breslau, et je veux seulement remarquer, à l'appui de ma thèse, que les deux ouvrages d'Afflacius ne portent pas plus de traces de l'influence des Arabes que les œuvres de ses contemporains.

V

Peu après Constantin, nous trouvons sous le nom d'Archimathæus (vers l'an 1100) deux ouvrages de grande importance pour l'histoire de la médecine : l'un, qu'on croyait d'abord anonyme, l'opuscule *Sur la manière dont le médecin doit se comporter auprès des malades*, a aussi pour titre : *De l'instruction du*

1. *Collect. salern.*, t. II, p. 737-768.

médecin, ou encore : *Introduction à la pratique médicale;* l'autre est intitulé : *Pratique.*

L'*Instruction du médecin* est un ouvrage qu'on peut très-bien rapprocher des écrits hippocratiques intitulés : *La loi; Du médecin; Préceptes; De la bienséance*, et de plusieurs passages de Galien, comme l'a démontré M. Henschel[1]. Même souci (un peu exagéré ou, si l'on veut, un peu puéril) pour la dignité médicale, même sollicitude pour la guérison des malades, même soin de prémunir le médecin contre les dangers moraux de sa profession; de plus, on y remarque ce sentiment chrétien qui a donné naissance à la charité, et qui veille au salut de l'âme comme à celui du corps. On souhaiterait cependant qu'un peu moins de charlatanisme se mêlât à tant de sages préceptes.

Que le médecin, en allant visiter ses malades, dit Archimathæus, se place sous la protection de Dieu et sous la garde de l'ange qui accompagnait Tobie. Pendant la route il s'informera, auprès de la personne qui est venue le chercher, de l'état du patient, afin de se mettre déjà au courant de l'affection qu'il aura à soigner; de sorte que, si, après avoir examiné les urines et tâté le pouls, il ne reconnaît pas aussitôt la maladie, du moins il pourra, grâce aux renseignements antérieurs, inspirer confiance au malade, en lui prouvant par ses questions qu'il a deviné quelques-unes de ses souffrances. Il est bon que le malade, avant la venue du médecin, se confesse ou promette de le faire; car, si le médecin est obligé de l'y engager, il se croira désespéré et l'inquiétude aggravera son mal; d'ailleurs, plus

1. Voyez *Collect. salern.*, t. II, p. 74-80.

d'une maladie qui provient des désordres de la conscience guérit par la réconciliation avec le Grand Médecin.

> Dignior est anima quam corpus: dignior ejus
> Ergo salus,

dit l'auteur anonyme d'une traduction en vers [1].

En entrant, le médecin salue avec un air modeste et grave, ne montre aucune avidité, s'assied pour prendre haleine (ou *pour boire un coup*, suivant d'autres manuscrits); loue, s'il y a lieu, la beauté du site, la bonne tenue de la maison, la générosité de la famille; de cette façon il captive la bienveillance des assistants, et laisse au malade le temps de se remettre de la première émotion. Toutes sortes de précautions sont indiquées pour tâter le pouls et pour examiner les urines; puis l'auteur, qui a si minutieusement réglé le cérémonial de l'entrée du médecin, n'oublie pas de lui donner les meilleurs avis sur la manière de se retirer. Au patient, promettez la guérison; à ceux qui l'assistent, affirmez qu'il est fort malade: s'il guérit, votre réputation s'en accroît; s'il succombe, on ne manquera pas de dire que vous avez prévu sa mort. N'arrêtez pas vos yeux sur la femme, la fille ou la servante, quelque belles qu'elles soient; ce serait forfaire à l'honneur, et compromettre le salut du malade en attirant sur sa maison la colère de Dieu. Si on vous engage à dîner,

1. Voyez *Poema medicum: De secretis mulierum, de chirurgia et de modo medendi*, libri VII, dans *Collect. salern.*, t. IV, p. 148.

comme c'est l'habitude, ne vous montrez ni indiscret, ni exigeant. A moins qu'on ne vous y force, ne prenez pas la première place, bien qu'elle soit réservée *au prêtre et au médecin*. Chez un paysan, mangez de tout sans faire aucune remarque sur la rusticité des mets; si, au contraire, la table est délicate, ayez soin de ne pas vous laisser aller au plaisir de la bouche; informez-vous de temps en temps de l'état du malade, qui sera charmé de voir que vous ne pouvez pas l'oublier même au milieu des délices du festin. En quittant la table, allez auprès de son lit, assurez-le que vous avez été bien traité, et surtout n'oubliez pas de montrer beaucoup de sollicitude à régler son propre repas.

Archimathæus s'étend fort au long sur les diverses espèces d'alimentation, suivant les maladies; mais il entre dans des détails beaucoup trop techniques pour que nous le suivions sur ce terrain. Son contemporain Musandinus s'est mis plus à la portée des lecteurs de Carème ou de Brillat-Savarin; nous lui emprunterons tout à l'heure quelques passages de son traité, après avoir pris congé du malade que nous avons laissé, à la première visite du médecin, en piteux état, mais que nous retrouvons en pleine convalescence, entouré de ses amis et de sa famille qui le provoquent à la gaieté. Le médecin doit prendre, à son tour, l'air joyeux et hasarder quelques petites plaisanteries : puis il demande honnêtement son salaire, se retire en paix, le cœur content et la bourse pleine [1], après avoir adressé

1. Voyez, dans Appendice, n° IV, pour la question des honoraires, les vers fort curieux de l'*École de Salerne*, dixième partie : *Pratique médicale : Pour prévenir l'ingratitude des malades*, p. 253, de

à son client mille actions de grâces, accompagnées de pieuses recommandations.

La *Practica* d'Archimathæus débute à peu près comme l'*Introductio*. L'auteur s'adresse également à quelques amis, qu'il veut instruire par sa propre expérience, comme il avait voulu les diriger par ses conseils; les sentiments religieux y sont les mêmes. Archimathæus ne se propose pas de faire un ouvrage didactique et méthodique, il n'a d'autre prétention que de raconter, sans suivre un ordre rigoureux, ce qu'il a observé, et d'indiquer les cas où, avec l'aide de Dieu, il est arrivé à un heureux résultat. Nous avons donc sous les yeux une véritable *Clinique*, le premier ouvrage en ce genre que l'histoire ait à signaler depuis les *Epidémies* d'Hippocrate, une clinique où le diagnostic laisse sans doute beaucoup à désirer, mais où l'on peut remarquer cependant plus d'un trait qui révèle un praticien exercé, un bon observateur, et un thérapeutiste hardi qui ne craint pas, par exemple, d'employer les fumigations arsenicales dans le catarrhe chronique; puis remarquons de suite que les doctrines et la thérapeutique sont d'Hippocrate et de Galien, mais non pas des Arabes.

L'ouvrage est trop exclusivement scientifique pour que nous nous y arrêtions longtemps; les nombreuses observations que rapporte l'auteur n'ont d'intérêt que pour l'histoire de la science, et n'offrent d'autre particularité à noter en ce qui concerne les mœurs médicales que la distinction établie assez fréquemment entre

l'édition publiée par M. M. Saint-Marc et par moi. Paris, 1861, J.-B. Baillière et fils.

les vrais médecins, les médecins *vulgaires*, les spécialistes et les médecins droguistes, tous gens de médiocre instruction et de conscience plus médiocre encore.

VI

Comme expression d'un retour vers les anciennes doctrines de l'École de Salerne, comme une sorte de protestation contre l'insidieuse invasion des Arabes et comme une prédilection marquée pour le *Passionnaire* de Galien (ce *Passionnaire* n'est autre chose que la *Somme* ou le *Gariopuntus*), les écrits de Bartholomæus et ceux de Cophon le jeune (entre 1100 et 1120) ont un grand intérêt pour l'histoire; ils montrent en même temps combien il y avait de liberté d'esprit dans l'École de Salerne et combien on a exagéré l'influence de Constantin. Ajoutons que Bartholomæus et Cophon écrivaient un peu mieux que leurs contemporains ; et, ce qui importe encore davantage, que Cophon a décrit certaines maladies dont il n'est pas question dans les traités des autres médecins de Salerne, par exemple : l'ulcération du palais et de la trachée, les polypes ; les tumeurs scrofuleuses de la gorge, les condylomes, etc.; enfin remarquons que Bartholomæus et Cophon professent certaines opinions particulières sur l'origine et la classification des fièvres.

A l'exemple de presque tous les médecins de son temps et aussi des temps antérieurs, Cophon distingue la médecine des pauvres de celle des riches, non qu'il paraisse avoir moins de souci des pauvres que des

riches, mais par ce seul principe que les riches sont délicats et veulent être guéris agréablement, tandis que les pauvres veulent seulement être guéris et craignent la dépense. C'est ainsi qu'il purge les nobles avec de la rhubarbe réduite en poudre très-fine, et les paysans avec une macération de mirobalanum, sucrée ou non sucrée. De leur côté, les *Quatre Maîtres*, commentateurs de la chirurgie de Roger et Roland, nous apprennent qu'on édulcore les potions avec du sucre ou avec du miel, suivant que le patient est noble ou roturier; chez les pauvres, sur les fractures on met soit de la fiente de porc, de mouton ou de bœuf cuite dans du vin, et à défaut de vin dans de l'eau, soit une espèce d'onguent composé de poireaux cuits et de chair de porc; chez les riches, on se sert de bol d'Arménie, de farine de fèves et de plantins broyés avec de l'excellent vinaigre (ce sont des espèces d'emplâtres inamovibles); pour mûrir les abcès des riches, on prescrit l'oignon de lys et de l'axonge; pour le goître, Roger recommande le *baume* en friction aux personnes de sang royal ou élevées en dignité; pour celles d'une condition inférieure, il ordonne le lapatium et l'axonge ou autres onguents de peu de valeur; les fistules des riches se guérissent avec une potion fort compliquée, celle des pauvres avec le suc d'ortie grecque bue pendant un an; il y a aussi en faveur des riches des appareils particuliers pour soutenir, après le pansement, le bras fracturé.

Bernard le Provincial recommande le vin pour les estomacs délicats des archevêques; il ajoute que, ces mêmes estomacs ne pouvant pas supporter les méde-

cines vomitives, il faut, comme le pratiquait l'archevêque Alphanus, prescrire le vomissement après le repas, ce qui est la méthode la moins nuisible et la plus agréable.

Cophon se montre très-attentif à vaincre les répugnances des malades; il a mille expédients pour faire avaler les plus horribles médecines; et puisque l'occasion s'en présente, il ne sera pas hors de propos de nous arrêter un instant sur un ouvrage salernitain postérieur de quelques années à celui de Cophon, mais où l'on trouve précisément de curieux préceptes pour la préparation des médicaments et des aliments à l'usage des malades, je veux parler du traité de Musandinus: *De modo præparandi cibos et potus infirmorum.* Voici quelques exemples:

Dans les fièvres aiguës, Musandinus a toutes sortes d'herbes et de légumes préparés simplement, mais avec un certain art, toutes sortes d'émulsions et de loochs pour affriander et soutenir les malades sans fatiguer l'estomac. Il donne aussi à ronger des os de volailles, car les malades se délectent à ronger les os. Si le malade est faible et s'il faut le nourrir, faites bouillir pendant longtemps une poule grasse, tirez-la du vase, pilez chair et os dans un *beau vase* (car rien ne plaît aux malades comme un beau vase), versez le bouillon sur cette pâte, et faites réduire jusqu'à ce que le tout soit pris en gelée et devienne parfaitement homogène; après quoi mêlez un peu de mie de pain bien broyée. Si vous voulez donner un aliment moins solide, délayez du pain bien broyé dans le bouillon de la poule, passez en exprimant fortement, mêlez exactement et don-

nez ce blanc-manger au malade. Contre le flux de ventre on emploie, au lieu d'eau simple, de l'eau de rose pour faire cuire la poule ; si toutefois le malade *est pauvre*, on ne fait qu'ajouter un peu d'eau de rose à la décoction. Pour les fièvres inflammatoires, les préparations alimentaires sont très-compliquées, et semblent plus propres à augmenter le mal qu'à le calmer ; mais c'est une doctrine fort ancienne, et aujourd'hui encore fort populaire, qu'il faut entretenir les forces du malade.

Quand le malade exige du vin et qu'on ne peut pas satisfaire ses appétits malicieux, on mêle un quart de miel blanc à trois quarts d'eau, on y trempe du pain chaud, on passe en pressant, et on donne à boire cette liqueur, qui a tout à fait le goût du meilleur vin !

Les médecins se trouvent quelquefois dans un grand embarras quand le malade veut manger et qu'il faut le tenir à la diète : si on donne à manger et que le malade vienne à mourir, on ne manquera pas d'en rejeter la faute sur le médecin ; si on maintient la diète et si le malade s'affaiblit, la nature reste impuissante, et s'il arrive malheur, c'est encore le médecin qui sera accusé. Que faire? Tromper le malade quand on ne peut le satisfaire. S'il veut du miel et que le miel lui soit contraire, faites épaissir par la coction du sirop de violettes, par exemple; offrez-lui dans une belle soucoupe, en un mot, *dorez-lui la pilule*, et il ne se doutera pas du subterfuge. S'il veut du bœuf, déguisez de la chair de poulet en chair de bœuf. Galien a trompé de cette façon un de ses amis; de plus, il lui a servi du jus de grenade pour du vin rouge, disant qu'il fallait

du tel vin pour faire digérer une telle viande. Si le malade trop clairvoyant déjoue toutes les ruses du médecin, si par exemple il veut absolument du miel ou du fromage, donnez-lui du miel blanc et du fromage frais, parce que le miel blanc est moins nuisible que le brun, et le fromage frais moins pernicieux que le fromage salé ; ou bien encore lavez à grande eau le fromage salé, si le malade ne laisse pas même la ressource du fromage frais.

Pour rappeler l'appétit et faire disparaître le dégoût dans la convalescence des fièvres, Musandinus ne connaît rien de mieux que les saignées répétées, afin de déterger le sang. Si le malade est constipé, purgez-le sans en avertir, afin que si mort s'ensuit, on n'accuse pas le médecin ! Notre auteur recommande aussi les épices quand le malade va mieux ; il engage les convalescents à dîner avec leurs amis ; il trouve bon encore qu'on les divertisse pendant le repas, attendu que rien n'aiguise autant l'appétit que la joie.

A côté de préceptes qu'il faudrait se garder de suivre, on trouve dans ce traité plus d'un bon conseil que les médecins d'aujourd'hui pourraient mettre à profit. Quand le diagnostic est fait et que le traitement est prescrit, le médecin se retire, laissant mille petits détails à la merci des parents ou de la garde-malade. Les anciens, et ils avaient grand'raison, ne dédaignaient pas les importantes minuties.

L'ouvrage de Maître Bernard le Provincial, écrit probablement entre 1150 et 1160, est aussi intéressant pour l'histoire de la thérapeutique que le traité de Musandinus est curieux pour l'histoire de la diététique.

Bernard, à l'exemple de maître Salernus, dont il commente les *Tables,* essaie de simplifier la matière médicale : plus de ces drogues qu'on emprunte aux Alexandrins, plus de ces herbes desséchées qui perdent toutes leurs vertus; il n'y a de bon que les simples tout fraîchement cueillis dans les champs. Que les pauvres cessent de se plaindre et de verser des larmes sur leur misère, qui ne leur permet d'acheter ni la *thériaque*, ni l'*antidote doré!* Ce sont d'inutiles inventions du luxe ; il faut mettre un frein à la cupidité des apothicaires et des droguistes; il faut dévoiler leurs fraudes honteuses et nuisibles; il faut apprendre au public qu'ils falsifient la manne avec les débris de la canne qui a déjà servi à faire le sucre ou la mélasse ; le musc avec du sang de bouc; la thériaque en y mettant de la robélie au lieu d'orobe, de sorte qu'on ne saurait pas trouver de la bonne thériaque dans tout Salerne. On voit, du reste, par des ordonnances de police du treizième siècle, que les médecins étaient chargés, à Salerne comme en beaucoup d'autres villes, de l'inspection des officines, car, à cette époque, la pharmacie paraît assez nettement séparée de la médecine, bien qu'on puisse, çà et là, remarquer de mutuels empiétements.

Bernard donne un grand nombre de recettes domestiques, qui permettent aux malades de se soustraire à l'omnipotence des apothicaires. Je rapporterai les plus curieuses : Voulez-vous rendre les prunes laxatives? Pendant le mois de mars, au moment de la séve, introduisez, entre le bois et l'écorce du prunier, un vinaigre purgatif ou toute autre préparation laxative. Traitez

la vigne de la même manière, avec de la scammonée, et vous aurez des raisins purgatifs. Vous pouvez, par le même procédé, avoir, suivant les couleurs que vous introduisez, des grappes rouges, azurées ou jaunes.

On voit que notre *provincial*, sans être très-versé dans la physiologie végétale, devançait les résultats de l'expérience moderne. En cela, il ne faisait que suivre l'exemple de son maître Salernus, lequel recommande de traiter les malades avec la chair d'animaux nourris pendant leur vie de substances médicamenteuses. N'est-ce pas là la première idée du fameux lait iodé et du traitement des enfants par les nourrices?

Multa renascuntur quæ jam cecidere.

Bernard nous apprend aussi qu'on conservait dans leur fraîcheur primitive les pommes, les cerises et les grappes de raisins, en les enveloppant de miel ou de vernis. Il indique avec soin, d'une part, les simples qu'on peut substituer aux médecines composées, et, de l'autre, les simples qu'il est loisible de remplacer les uns par les autres; il appelle *vicaires* ou *compagnons* ce que nous nommons *succédanés*. Toutes les herbes manipulées convenablement avec un corps gras et à la cire peuvent se réduire en onguents. Toutes les plantes dont on boit la décoction très-chaude pour provoquer la sueur, doivent être cueillies le matin à la rosée.

En traitant du miel et du sucre, notre auteur arrive à parler des liqueurs fermentées qu'on en tire, ainsi que du vin et de la bière. La bière se confectionnait avec le froment, l'orge ou l'avoine; il y avait aussi une espèce de

cidre tiré des pommes et un pseudo-vin fabriqué avec le miel ou le sucre. « Ecoutez, buveurs, s'écrie Bernard : le breuvage par excellence (*potus electionis*), ce breuvage suave, délectable, savoureux, qui caresse doucement les papilles de la langue, c'est le vin fait avec des raisins bien mûrs; de toute autre boisson, bière, ou cidre, ou liqueur de sucre il faut dire : Que ce calice passe loin de moi! » Avec quelles délices le gourmet provincial qui s'extasie ainsi devant le petit vin d'Orvietto, n'eût-il pas dégusté nos bons crus de Bourgogne et de Bordeaux! Qui sait même s'il n'en a pas bu quelque rasade, car il est venu certainement en France, peut-être à Montpellier où l'école naissante lui cause une certaine jalousie.

Voici encore quelques détails de mœurs qu'il est bon de noter en passant. Les aubergistes endormaient leurs hôtes avec du vin où l'on avait fait macérer de la semence de tussilage, afin de les dévaliser plus commodément; — un médecin voulait-il se venger d'un malade ingrat, il lui donnait de l'alun au lieu de sel, ce qui ne manquait pas de provoquer une éruption de pustules sur le corps.

Un jeune homme ou une jeune fille sont-ils tourmentés par un amour qu'ils ne peuvent ou ne doivent pas satisfaire, qu'ils se lient les mains derrière le dos et qu'ils boivent, en se penchant sur le vase, de l'eau où l'on a éteint un fer rouge; c'est un remède physique, empirique et rationnel contre les ardeurs intempestives de l'amour. Bernard l'affirme, il faut le croire. Pourquoi même ne pas l'expérimenter? L'occasion ne manque pas plus à Paris qu'à Salerne. — Voici

un autre moyen non moins empirique et non moins rationnel pour remédier à un excès de maigreur : nourrissez une poule de vieilles grenouilles bien grasses, coupées en morceaux et bouillies avec du froment, mangez vous-même la poule ; mais faites bien attention de ne manger que le membre correspondant à celui que vous voulez engraisser, autrement tout le corps prendrait des dimensions effrayantes ! — Rien ne préserve mieux de l'avortement qu'une pierre d'aimant suspendue au cou, ou à défaut de cette pierre, l'os spongieux qui se trouve dans la tête de l'âne. C'est à propos de la pierre d'aimant que Bernard cite ce vers assez gracieux, mais dont il n'indique pas la source :

Ut ferrûm magnes, juvenem sic attrahit Agnes.

Une décoction de vers de terre dans l'huile est un médicament souverain contre les douleurs d'oreilles ; — si l'on veut bien dormir, il n'y a qu'à manger des noix à son souper ; — pour prévenir tous les accidents qui résultent de la morsure de la tarentule, il suffit, d'après le conseil donné par maître Salernus, de placer dans un lieu public le malade sur un lit suspendu ; chaque passant fait mouvoir le lit, et au centième coup, ni plus ni moins, le malade est délivré. Le même Salernus guérit son écuyer (*armiger*) d'une chute très-grave en l'ensevelissant dans du fumier jusqu'à la bouche. Bernard remarque qu'il aurait obtenu le même résultat en le mettant dans le ventre d'un cheval ou d'un taureau récemment tué !

VII

Au point où nous en sommes arrivés, c'est-à-dire vers le milieu du douzième siècle, nous voyons apparaître le poëme didactique appelé *Schola salernitana*, *Flos medicinæ*, ou *Regimen sanitatis*, ou encore *Regimen virile* [1].

Les origines de l'École de Salerne sont fort obscures, celles du *Regimen* ne sont pas moins indécises; il serait malaisé de dire comment ce poëme s'est formé, à quelle époque il a pris naissance et quel en fut l'auteur. Aucun des noms qu'on a mis en avant ne résiste à la critique historique; ni celui de Jean de Milan, ni celui de Novoforo, encore moins connu, et que j'ai trouvé dans un manuscrit de Wolfenbuttel, ni surtout celui d'Arnauld de Villeneuve, qui ne prétend, du reste, qu'au rôle d'éditeur.

S'il était permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirais volontiers que le *Regimen*, tel qu'il nous est arrivé dans le texte d'A. de Villeneuve, est l'ouvrage de rapsodes médecins : qu'il représente un cycle

1. M. Baudry de Balzac compte, de 1474 à 1846, 240 éditions de l'*École de Salerne*. On connaît une multitude de traductions en français, en allemand, en anglais, en breton, en italien, en espagnol, en polonais, en provençal, en bohémien, en hébreu et même en persan. Le nombre des manuscrits qui contiennent ce poëme s'élève à plus de 150, du moins s'il faut s'en rapporter aux recherches faites par MM. B. de Balzac, de Renzi et par moi. La dernière édition, donnée par M. de Renzi, comprend les travaux inédits de M. Baudry de Balzac, et les vers nouvellement recueillis par moi et par M. Renzi lui-même. Naples, 1859, in-8, LXVIII, 128 pages.

poétique qu'on voit poindre au milieu du onzième siècle et qui s'achève vers le commencement du quinzième, sans qu'il soit possible de fixer ni la date, ni l'origine des interpolations successives, sans qu'on puisse dire non plus quel a été le premier fonds commun, ni même s'il y a jamais eu une consultation hygiénique écrite *ex professo* et adressée à quelque souverain d'Europe[1]; en effet, tous les vers qui se lisent dans les auteurs salernitains antérieurs à l'édition d'Arnauld de Villeneuve, sont rapportés sous la forme impersonnelle, sans nom d'auteur et sans titre d'ouvrage. La plus ancienne de ces citations se rencontre dans l'ouvrage de Trotula *Sur les maladies des femmes*, et la plus récente dans Bernard le Provincial, ou, si l'on veut, dans le Commentaire des Quatre Maîtres sur la Chirurgie de Roger. Chacun semble avoir mis la main à ce poëme; c'est l'œuvre de tout le monde et ce n'est l'œuvre de personne; ou plutôt c'est le fidèle écho du bon sens de la foule en matière d'hygiène; il a tous les caractères d'un écrit populaire : la précision, une certaine naïveté, des tours heureux, et je ne sais quoi de vivant qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un poëme didactique.

On peut du moins affirmer, jusqu'à plus ample information, qu'Arnauld de Villeneuve est le plus ancien témoin de la rédaction primitive, sinon de la rédaction *authentique*. Dans les éditions suivantes et dans les manuscrits, on rencontre un grand nombre de vers qui ne doivent pas faire partie d'une édition critique du *Regimen salernitanum*, par exemple, la des-

1. Les manuscrits, suivant leur provenance, portent les uns *le roi d'Angleterre*, les autres *le roi de France*.

cription des maladies, la thérapeutique spéciale, une longue liste de médicaments simples ou composés, et bien d'autres matières qui, évidemment, ne rentrent pas dans le plan, soit de l'auteur, soit du premier collecteur [1]. La facture même des vers, à défaut de toute autre règle de critique, devrait également servir à éliminer plus d'un paragraphe qui se sont glissés furtivement dans les manuscrits ou dans les éditions et dont on ignore la source.

Si nous voulions, en nous limitant, bien entendu, au texte d'Arnauld de Villeneuve, rechercher avec quelques détails les sources du *Regimen sanitatis*, nous n'aurions pas de peine à les trouver dans Hippocrate et dans Galien (car dans le texte d'Arnauld, il n'y a rien encore qui trahisse l'influence des Arabes), et ce qui manquerait dans ces deux auteurs nous serait immédiatement fourni par Dioscoride et par Pline.

Dans le *Régime de santé*, à côté des préceptes que donne la science la plus autorisée, on trouve les règles d'hygiène domestique dictées par l'expérience la plus vulgaire, et qui sont de tous les temps comme de tous les pays. User de tout avec modération, respirer un air pur; au lever se laver le visage et les mains, se peigner, brosser ses dents; ne pas manger sans faim, du moins sans que le premier repas soit digéré; ne pas changer brusquement son régime, sont autant de recommandations qui se lisent, il est vrai, dans Hippo-

1. Dans l'édition précitée (p. 150-151), pour nous conformer au désir de MM. J.-B. Baillière, nous avons conservé tous les vers (au nombre de 1870) qui nous ont paru de nature à être traduits ou à intéresser, soit le public, soit les médecins. Beaucoup de ces vers appartiennent à Macer Floridus, à Giles de Corbeil et à d'autres auteurs.

crate, mais qui sont en même temps les lois immuables du bon sens. — Le paragraphe sur la prédominance des humeurs suivant les saisons, exprime une théorie qui remonte à Hippocrate. La description du tempérament est toute galénique; puis on remarquera que, dans le *Regimen*, le choix des mets et des boissons [1], l'indication des propriétés thérapeutiques des simples, sont essentiellement fondés sur la théorie des qualités élémentaires du chaud, du froid, du sec et de l'humide; or, si vous ouvrez les traités salernitains qui nous sont parvenus, vous retrouverez les mêmes propriétés attribuées aux mêmes substances et aux mêmes plantes. Et comment en serait-il autrement, puisque ni la physiologie, ni la chimie, ni l'expérimentation méthodique, ne sont venues à Salerne, pas plus qu'à Rome et à Cos, apprendre aux médecins la constitution des corps, la science des milieux, et les mutuelles réactions du monde sur l'homme et de l'homme sur l'air qu'il respire ou sur les substances qu'il ingère.

VIII

Ici s'arrête notre tâche, mais non pas l'histoire de l'École de Salerne, que M. de Renzi a continuée jusqu'à ces derniers temps. A travers une foule de noms propres et de titres d'ouvrages, les uns nouveaux, les autres déjà connus, nous arrivons vers le milieu du treizième siècle, au chirurgien Roger, qui ferme

1. D'après ce choix et d'après d'autres détails hygiéniques, on peut reconnaître que telles séries de vers ont été composées dans le Nord et telles autres dans le Midi.

la liste des maîtres de Salerne, dont les écrits représentent avec assez de fidélité la doctrine grécolatine.

Les hospices se multiplient ou prennent un nouveau développement à Salerne : le plus ancien dont il soit fait mention, remonte à l'an 820; sous les premiers Angevins (1266-1380), ils deviennent florissants et reçoivent des dotations considérables; les uns étaient destinés par leurs fondateurs aux pauvres et aux étrangers, les autres aux enfants trouvés, aux dames qui voulaient se préserver des dangers du monde, enfin aux malades qui y étaient logés et soignés. Les chevaliers de Jérusalem, les frères Célestins, les frères de la Croix et d'autres congrégations dirigeaient ces hôpitaux.

On voit à cette époque plusieurs médecins militaires sortir de Salerne et suivre les armées avec une commission du gouvernement; — les médecins spécialistes patentés pour traiter les plaies, les hernies et les yeux exercent en ville et dans les environs; — on rencontre aussi la mention de diplômes particuliers pour les femmes, ce qui ne doit point étonner dans la patrie de Trotula [1]; — les médecins de cour sont nombreux et obtiennent de grands priviléges; — les traitements des maîtres ou professeurs sont réglés; on voit que

1. Vers la fin du quinzième siècle, Costanza ou Costanzella Calenda, renommée même à la cour par sa beauté et par sa science, est qualifiée de *docteur-médecin* ; Abella avait écrit *Sur l'atrabile* et *Sur la génération :* Mercuriade s'occupait de chirurgie autant que de médecine; on le voit par le titre de ses ouvrages, aujourd'hui perdus; enfin Rébecca, issue de cette célèbre famille des Guarna, qui était alliée aux rois normands, avait rédigé divers opuscules *Sur les fièvres*, *Sur les urines* et *Sur l'embryon*.

pour quelques-uns il s'élevait à douze onces d'or par an; — on trouve encore plusieurs médecins-prêtres à la fois chargés de l'enseignement médical et revêtus des hautes dignités ecclésiastiques; enfin il y a des sages-femmes jurées, surtout pour les grandes dames de Salerne et de Naples.

C'est au milieu du treizième siècle que maître Gérard popularise les livres arabes par des traductions, et que ces livres se substituent définitivement aux ouvrages gréco-latins; l'école de Salerne perd son autonomie, mais non pas encore son importance et sa réputation.

Frédéric II donne une nouvelle impulsion aux sciences et aux lettres; il réunit les différentes écoles en une seule université, et publie divers règlements de grande importance.

Frédéric prescrit trois ans d'études philosophiques et littéraires, avant de se présenter à l'école de médecine; les études théoriques médicales doivent durer au moins cinq ans; il y a de plus un an de stage chez un praticien expérimenté, ce qui semblerait prouver qu'il n'y avait pas de *cliniques* dans les hôpitaux; la chirurgie fait partie intégrante de la médecine; mais tout médecin qui veut exercer la chirurgie, consacrera un an à l'*anatomie humaine* et à la pratique des opérations; nul ne peut exercer, s'il n'a été reçu dans la forme consacrée par les membres du collége de Salerne, et si ses lettres testimoniales n'ont été revêtues de l'approbation de l'empereur ou de son délégué; des peines sévères, la confiscation des biens mobiliers, la prison même, sont édictées contre tout délinquant. Le texte des leçons faites par les maîtres sera pris dans

les livres *authentiques* (autorisés), ceux d'Hippocrate et de Galien. Les honoraires sont tarifés pour la ville et pour les environs; le médecin recevra un demi-*tarenus* [1] par jour, s'il ne sort ni de la ville ni du château; trois *tareni* par jour s'il va à la campagne et s'il est hébergé par le malade; quatre *tareni* s'il n'est pas défrayé; les visites sont fixées à deux par jour et une pour la nuit, à la réquisition du malade. Les pauvres sont toujours soignés gratuitement. Les droguistes (*stationarii*) et les apothicaires (*confectionarii*) sont placés sous la surveillance des médecins qui ne devront jamais faire de marché avec eux, ni mettre des fonds dans leurs entreprises, ni tenir d'officine pour leur propre compte. Ceux qui vendent ou qui confectionnent les drogues prêtent serment de se conformer au Codex; leur nombre est limité; il n'y en a que dans certaines villes déterminées; les prix sont réglés suivant que les substances médicamenteuses pourront ou non se conserver pendant un an dans la boutique. Deux inspecteurs impériaux sont particulièrement chargés, avec les maîtres de Salerne, de veiller à l'exacte préparation des électuaires et des sirops. Les règlements d'hygiène publique et de police médicale, surtout en ce qui concerne les maladies contagieuses, la vente des poisons, des philtres amoureux et d'autres charmes sont promulgués avec une grande solennité.

Une organisation si bien entendue et l'antique renommée de Salerne y attiraient beaucoup d'étrangers, médecins ou simples amateurs; Gilles de Corbeil avait

1. Le *tarenus* était une monnaie d'or équivalant à 20 grains ou 2 carlins.

séjourné dans cette ville au milieu du treizième siècle; plus tard, Gilbert l'Anglais y vint étudier. Un Allemand, dans son *Itinéraire*, écrit au treizième siècle :

> Laudibus æternum nullus negat esse Salernum;
> Illuc pro morbis totus circumfluit orbis,
> Nec debet sperni, fateor, doctrina Salerni,
> Sit quamvis exosa mihi gens illa dolosa.

Salerne n'a plus ni affluence de malades, ni doctrine médicale, mais on peut y rencontrer encore des hôteliers qui méritent l'épithète de *gens dolosa.*

Nos poëmes français du treizième siècle célèbrent les louanges de Salerne et des *mires* (médecins) qui y pratiquaient l'art de guérir; c'est aussi dans cette ville que les amants, en dépit des prescriptions de Frédéric, vont chercher les philtres merveilleux qui doivent les mettre en possession de l'objet aimé. Enfin, à la même époque, dans ses vastes et précieuses Encyclopédies connues sous le nom de *Miroirs*, Vincent de Beauvais met plus d'une fois à profit les écrits des médecins salernitains.

Mais Frédéric lui-même porta un coup à l'École médicale de Salerne, en créant à Naples un institut tout semblable, qu'il dota richement et auquel il accorda de grands priviléges. Toutefois, sous la domination des Angevins (première et deuxième branches, 1266-1435), M. de Renzi compte encore à Salerne plus de cent vingt médecins qui, pour la plupart, étaient restés jusqu'ici inconnus. Les médecins dont les noms ont été conservés, et qui exerçaient dans le voisinage

de Salerne, sont également très-nombreux, et l'on ne peut qu'admirer la patience et l'érudition qui ont fait sortir de si curieux renseignements de la poussière des archives de Naples ou de la Cava.

Durant cette longue période, la médecine à Salerne ne vit plus qu'aux dépens des Arabes; mais la chirurgie, qui avait reçu une grande impulsion de Roger, reste fidèle aux traditions gréco-latines. Les ouvrages salernitains ne sont ni en aussi grand nombre, ni aussi importants qu'on pourrait le supposer, d'après la longue liste de médecins dressée par M. de Renzi; l'école n'exerce plus guère d'influence que par son enseignement qu'on vient écouter de tous les points de l'Italie, et même des autres contrées de l'Europe. Puis, à mesure que Naples attire les faveurs des souverains, Salerne s'efface peu à peu; les règlements interviennent; les disputes s'élèvent; on oublie la primauté de la science pour ne plus songer qu'aux droits de préséance; et déjà la décadence se fait sentir sous la domination des princes d'Aragon (de 1436 aux premières années du seizième siècle). Avec les princes espagnols, alors que tout renaît en Europe, une nouvelle ère semble s'ouvrir pour l'École de Salerne; elle se souvient de ses anciens jours et des grands noms qui avaient fait sa fortune et sa gloire. Mais les rivalités sans cesse renaissantes portèrent les derniers coups à cette vieille institution; elle n'existait plus que de nom, lorsque la Faculté de médecine de Paris, en 1748, consultait le Collége des médecins de Salerne au sujet du différend élevé en France entre les médecins et les chirurgiens.

L'École de Salerne, modèle et mère de toutes les universités du moyen âge, disparaît pour jamais devant le décret du 29 novembre 1811. Sans respect pour l'antique et universelle renommée de cette école, sans nul souci des droits acquis et des services rendus, ce décret applique dans toute sa rigueur le principe de la centralisation et, par pitié, il concède à Salerne un institut préparatoire, un lycée médical, une école secondaire de médecine, comme nous dirions en France!

J'ai visité deux fois Salerne en 1849; j'errais tristement à travers ces rues autrefois animées par tout le mouvement de la science et de la pratique médicales; j'y recherchais vainement la trace ou le souvenir des maîtres illustres dont la voix avait retenti au milieu des temps les plus agités. Qui pouvait me redire ce que furent Petronius, Cophon, les Platearius, Bartholomæus, et le vénérable Musandinus, et l'élégant Maurus, dont Gilles de Corbeil avait écouté les leçons? Qui se souvenait de la belle Tortula ou du rusé Constantin? Et à défaut d'une grande institution médicale, quel monument pieusement consacré à toutes les gloires de l'Ecole me rappelait quelques traits de sa première histoire? Nul écho de la tradition; pas une pierre de l'ancien édifice; pas un manuscrit dans aucune bibliothèque; pas même une bonne édition du *Regimen salernitanum*, chez le seul médecin, M. le docteur Santorelli, en qui n'étaient pas éteints les vieux souvenirs! Au moins dans ces rues, presque désertes aujourd'hui, sur cette place où se rassemblaient les professeurs et les étudiants, au bord de cette mer toujours splendide

qui baigne le pied de la ville, je respirais l'air qu'avaient respiré les *Maîtres*. Et puis déjà le plan de la *Collectio salernitana* était arrêté avec mon savant et généreux ami, le docteur S. de Renzi : c'était, au milieu de cet oubli complet du passé, un hommage et une réparation.

ALBERT LE GRAND

ET

L'HISTOIRE DES SCIENCES AU MOYEN AGE[1].

M. le docteur Pouchet, professeur de zoologie à Rouen, est très-honorablement connu parmi les savants, par de beaux travaux sur l'histoire naturelle; l'Académie des sciences lui a même décerné en 1846 son grand prix annuel de physiologie pour un ouvrage *Sur l'ovulation spontanée*[2]. Peut-être M. Pouchet a-t-il abandonné trop brusquement cette voie où il venait de trouver une couronne pour se jeter dans celle de l'érudition. Il a sans doute pensé qu'il suffisait d'avoir approfondi une science pour être en même temps apte à en écrire l'histoire; mais on ne saurait arriver tout

1. *Histoire des sciences naturelles au moyen âge*, ou *Albert le Grand et son époque considérés comme point de départ de l'école expérimentale*, par F.-A. Pouchet, 1853.

2. Depuis cette époque M. Pouchet a publié plusieurs ouvrages ou mémoires de grande importance sur les sciences naturelles, et il a pris une part à la fois active et brillante aux discussions sur la théorie de la génération spontanée. (Voir le détail dans le *Bulletin bibliographique* de MM. J.-B. Baillière et fils.)

d'un coup, ni à la connaissance des textes, ni à l'art de les interpréter ; si l'on veut se rendre les anciens familiers, il faut se résigner à vivre longtemps et assidûment dans leur commerce. Dans les siècles passés, il était plus facile qu'aujourd'hui d'être à la fois savant et érudit : d'abord la critique n'était pas aussi exigeante, puis le domaine de la science n'était pas aussi vaste et se composait plus encore de textes que de faits ; enfin les livres étaient beaucoup moins multipliés. Au dix-neuvième siècle il est presque impossible d'acquérir, tout en s'y appliquant de bonne heure, une place éminente dans la science et dans l'érudition, tant l'une et l'autre se composent de détails infinis, tant elles réclament d'études d'un ordre différent. Il faut donc se contenter ou d'être un savant avec assez d'érudition pour suivre les progrès de la science, ou d'être un érudit avec assez de science pour contrôler les textes par l'observation des phénomènes, et pour ne se laisser égarer ni dans l'appréciation des doctrines, ni dans l'exposition des faits. Ainsi Cuvier, avec cette connaissance si précise et si complète de tous les êtres de la nature actuelle, avec cette sagacité si merveilleuse qui lui a fait reconstruire le monde antédiluvien, n'a pas réussi à donner une bonne histoire des sciences naturelles. De Blainville, un peu plus heureux par ses propres efforts et par ceux de son docte collaborateur, M. l'abbé Maupied, est encore loin de satisfaire aux exigences légitimes d'une érudition sévère. Dans l'un et l'autre ouvrage, on s'aperçoit bien vite que ces auteurs n'ont pas toujours remonté aux sources, et qu'ils citent de seconde ou même de troisième main.

Or c'est précisément pour combler une des lacunes laissées par Cuvier et de Blainville que M. Pouchet a entrepris d'écrire une histoire des sciences naturelles au moyen âge. D'abord il ne voulait parler que d'Albert le Grand et de son siècle; mais, entraîné par l'attrait du sujet, il descend jusqu'aux Barbares et remonte jusqu'à la Renaissance, embrassant mille questions diverses, dont plusieurs ou ne rentraient par aucun côté dans son plan, ou ne devaient y occuper qu'une place secondaire. Aussi n'est-il pas difficile de voir que c'est sur Albert le Grand qu'il est le mieux préparé, et que tout le reste est un accessoire qui éloigne trop souvent et trop longtemps du sujet principal.

Loin donc de suivre M. Pouchet sur ces terres étrangères et de le harceler par des critiques de détail, je ne veux parler ici que d'Albert le Grand, après avoir toutefois présenté de brèves considérations sur quelques-uns des principes qui me paraissent devoir servir de base à une histoire des sciences naturelles au moyen âge.

Le moyen âge, dans sa seconde moitié principalement, n'est que l'antiquité réfléchie par les Arabes. La médecine, l'histoire naturelle, l'anthropologie, la biologie, l'astronomie et bien d'autres sciences n'ont presque pas de vie propre ; elles ne sont guère ce qu'elles sont que par tradition ; donc la première condition pour faire une histoire des sciences naturelles, c'est de ne jamais oublier qu'avant Isidore de Séville, qu'avant Alcuin, qu'avant Rhabanus-Maurus, Aristote, Théophraste, Dioscoride, Pline et Gálien ont écrit ; qu'avant Albert le Grand non-seulement il y a Aristote, Théo-

phraste, Pline, Isidore, etc., mais toute la cohorte des Arabes qui ont traduit les anciens et qui ont enrichi la science de quelques recherches originales. Le principe de solidarité est constant, et jamais on ne doit le perdre de vue. Procéder autrement, c'est s'exposer sans cesse à attribuer au moyen âge mille découvertes qui se lisent tout au long dans les Grecs, les Latins ou les Arabes.

Dans cette longue période qui constitue le moyen âge, période qui ne commence et ne finit pas aussi brusquement qu'on le dit généralement, il importe d'opérer un certain nombre de divisions si l'on veut avoir une idée des diverses phases par lesquelles a passé l'esprit humain. La science, plus encore peut-être que la littérature, eut à souffrir de l'invasion des Barbares; les grands monuments de l'antiquité, ou sont en partie détruits, ou restent enfouis dans les bibliothèques. Toutefois il ne faudrait pas croire que les ténèbres deviennent si épaisses qu'il ne s'en échappe quelques rayons de lumière. Dire que la nuit était complète, que toute tradition était perdue, est beaucoup plus facile que de se donner la peine de fouiller les bibliothèques et d'y retrouver les traces de jour en jour mieux connues de l'éducation scientifique ou littéraire des générations qui se succèdent depuis la chute de l'empire romain jusqu'au moment où la culture gréco-arabe pénètre en Occident. Il y a là une mine inépuisable de recherches et de découvertes imprévues. On constate bien vite que sur les débris des littératures grecque et romaine, et avec ces débris mêmes, soit par voie de traduction, soit à l'aide de travaux qui ont une

certaine originalité, au moins dans la forme, il s'est créé une littérature néo-latine dont les monuments assez nombreux sont le trait d'union entre les écoles purement romaines et les écoles gréco-arabes. On ne doit pas oublier non plus que dans cette première partie du moyen âge il n'y a vraiment pas d'autorité dominante; c'est, il est vrai, l'antiquité qu'on suit pas à pas; mais ni Aristote, ni Galien, ni Ptolémée n'ont acquis le degré d'autocratie que leur donnèrent les Arabes; et même on s'attache parfois à imiter plutôt les auteurs d'un moindre renom que les grands écrivains.

A la littérature néo-latine succède assez brusquement la littérature arabe, qui elle-même n'est qu'un reflet de la littérature grecque par l'intermédiaire des traductions syriaques. Dans cette seconde période, il y a une grande différence à établir entre les diverses branches des études : tandis que la philosophie conserve toujours une certaine liberté dans ses allures, lors même qu'elle semble se courber à la fois sous le joug d'Aristote et sous celui de la foi catholique, la médecine, au contraire, et l'histoire naturelle, sont presque entièrement asservies, la première à Galien, et la seconde à Aristote, toutes deux par l'intermédiaire des Arabes.

Ne perdons pas de vue non plus cet autre fait capital : la littérature arabe supplante la littérature néo-latine d'une manière bien plus tranchée et bien plus soudaine que la littérature de l'antiquité classique ne remplace à la Renaissance la littérature gréco-arabe. D'une part, assez longtemps avant l'arrivée des Grecs

en Italie, des esprits avancés, Pétrarque, par exemple, se détachaient des Arabes pour revenir aux anciens, et, d'une autre, longtemps après la Renaissance, la faveur qui s'attachait aux écrits des Arabes persista dans l'école.

Tels sont, à notre avis, les principaux jalons qu'il faut fixer sur sa route, quand on veut tracer les caractères les plus généraux de la science au moyen âge. Il convient ensuite de rechercher quels sont les caractères particuliers qu'elle revêt, quels systèmes elle défend suivant les pays et suivant les écoles. Toutefois, autant l'Europe politique du moyen âge est divisée, autant les divers États qui la composent sont isolés, autant, par opposition, il y a unité de croyances religieuses et de doctrines scientifiques jusqu'à la réforme de Luther et à celle de Paracelse. — Enfin, on ne doit jamais oublier qu'au moyen âge l'esprit est essentiellement encyclopédique; que les *Sommes* dominent toutes les formes de la littérature, et qu'avant tout, la science existe moins par elle-même qu'en vue de la théologie : montrer la puissance de Dieu dans ses créatures, rechercher la cause finale de toutes choses, tel est le double but qu'elle se propose sans cesse et qui lui avait été déjà montré par Aristote et par Galien.

M. Pouchet divise toute l'histoire des sciences naturelles au moyen âge en cinq écoles : *l'école scandinave*, *l'école franco-gothique*, *l'école byzantine*, *l'école arabe*, enfin *l'école expérimentale*. Laissons de côté l'école scandinave, car il n'est pas permis de donner le nom d'*école* ni aux connaissances grossièrement empiriques ou superstitieuses qu'on rencontre çà et là dans

les *Sagas* et les *Eddas*, ni plus tard à quelques découvertes botaniques ou zoologiques; passons également sous silence l'école byzantine, que M. Pouchet connaît très-peu, puisque la littérature scientifique du Bas-Empire est presque entièrement inédite; et l'école arabe, qui ne paraît guère plus familière à notre auteur que l'école byzantine. D'ailleurs, pour qu'il y ait *école*, il faut un corps de doctrine; or, les byzantins ne sont que de misérables abréviateurs, et les médecins arabes ne font guère que traduire et commenter. Arrêtons-nous donc seulement quelques instants sur l'école franco-gothique.

Il y a bien dans l'histoire des sciences une école ou plutôt une période qui correspond à ce que M. Pouchet nomme *école franco-gothique;* c'est la période où se développe la littérature néo-latine et qui s'étend jusqu'au règne des Arabes. Mais M. Pouchet ne la caractérise pas nettement, ne lui assigne pas des limites bien déterminées, et surtout ne reconnaît pas les véritables éléments qui la caractérisent. Aussi le mot de *franco-gothique* n'est pas suffisant pour la distinguer des autres; il faudrait lui trouver une dénomination qui comprît à la fois l'élément barbare et l'élément romain. Ce n'est pas que les Barbares aient apporté quelque chose de nouveau dans l'ensemble des connaissances déjà acquises; mais plusieurs de leurs chefs ont remis les études en honneur, ont soutenu ou fondé les écoles; les Romains de la Gaule, de l'Espagne, et surtout de l'Italie, ont mis au service de ces chefs leur idiome et leur savoir, en adaptant l'un et l'autre aux exigences et à l'esprit peu cultivé de pareils Mécènes. C'était là

le seul moyen de pourvoir aussi bien que possible à l'éducation intellectuelle de peuples neufs et ignorants de toute chose. Il n'y a dans ces écoles de l'Italie et de la Gaule, que dom Pitra et qu'Ozanam nous ont appris à mieux connaître, il n'y a, dis-je, dans ces écoles ni système ni créations scientifiques ou littéraires jusqu'alors inconnues. C'est tout simplement la tradition de l'enseignement romain christianisé et mis à la portée des Barbares. Théodoric et Charlemagne sont les deux héros de cette période, qui est une véritable Renaissance au milieu des ruines que les invasions avaient accumulées.

M. Pouchet a très-bien compris le rôle qu'ont joué ces deux grands hommes, mais il admire plutôt leurs efforts qu'il ne sait à quoi ces efforts ont abouti. Or c'est là précisément ce qu'il fallait nous apprendre, et l'étude de ce sujet ferait un curieux chapitre, qu'on pourrait intituler : *Des influences royales en littérature.*

Après Charlemagne, l'Europe, suivant M. Pouchet, retombe dans la plus profonde barbarie jusqu'à Frédéric II ; mais c'est faute d'avoir écarté un peu les ténèbres que notre auteur perd absolument la trace des études en Occident. Entre Charlemagne et Frédéric, on trouve Walafrid Strabon, Æmilius Macer, Constantin l'Africain, presque tous les *maîtres* de Salerne, Othon de Crémone, et tant d'autres qu'il serait fastidieux de nommer.

Ainsi, quand s'ouvre le treizième siècle, quand apparaît Albert, il n'y a eu aucune interruption véritable dans les études en Occident, et si, dans les deux siècles

qui précèdent, le flambeau des lettres pâlit quelquefois, jamais il ne s'éteint complétement.

Albert le Grand naquit en Souabe, l'an 1205; il appartenait à une illustre famille, celle des Bollstadt. On sait peu de chose de ses premières années. Il paraîtrait que ce vaste et puissant génie, qui reçut de son vivant le nom de *grand*, que son disciple saint Thomas appelle un *divin maître*, dont on a dit *qu'il était l'étonnement et le miracle de son siècle,* dont Trithème enfin devait écrire qu'il était *magnus in magia naturali*, *major in philosophia*, *maximus in theologia*, fut assez lent à se développer, si du moins l'histoire est fidèle, car on rapporte à peu près la même chose de saint Thomas d'Aquin. « On racontait, (je cite M. Pouchet, p. 216) que les facultés du descendant des Bollstadt étaient tellement rebelles, qu'il fut sur le point d'abandonner le cloître, désespérant de pouvoir s'initier aux simples connaissances qu'exigeait la vie monastique, mais que la Vierge, touchée de sa ferveur, de sa piété, lui apparut une nuit environnée de toute sa gloire et vint à son secours. Alors elle lui intima de dire en quoi il aimait mieux exceller, ou dans la philosophie, ou dans la théologie... Albert choisit sans hésitation la philosophie. La Vierge répandit aussitôt sur lui le don du génie, en lui promettant qu'il deviendrait une des plus puissantes lumières de la science; mais, intérieurement blessée de son choix, elle ajouta qu'en punition de ce qu'il avait préféré les connaissances profanes à la science divine, il retomberait avant sa mort dans sa première stupeur. La prédiction s'accomplit

rigoureusement. Albert étonna ses maîtres par ses immenses progrès et l'univers par l'éclat de son nom; mais la légende ajoute que trois ans avant sa mort, lorsque le professeur se trouvait dans sa chaire et environné de ses nombreux disciples, cette vaste et lumineuse intelligence s'éclipsa tout à coup comme si une puissance surnaturelle la dominait instantanément. »

Ce fut cette destinée, dont l'explication est si facile, qui donna naissance aux légendes du temps, dans lesquelles on raconte que, par des voies miraculeuses, Albert avait été métamorphosé d'âne en philosophe, puis de philosophe en âne.

Les esprits les moins prévenus en faveur de la philosophie trouveront sans doute que la légende va trop loin et que ces métamorphoses ne sont pas du tout vraisemblables.

Au moyen âge tout était encyclopédique, l'éducation aussi bien que les livres. On embrassait toute la littérature dans ses écrits, et on allait se former dans toutes les écoles célèbres. Fidèle à l'habitude de son siècle et favorisé par la haute position de sa famille, Albert séjourna dans les écoles d'Allemagne, de France et d'Italie, et ce fut à Paris, vers 1222 ou 1223, que les conversations et les exemples de Jordanus, général de l'ordre des Frères prêcheurs, décidèrent de sa vocation. Après avoir parcouru l'Europe savante pour se former dans les sciences, Albert alla à son tour enseigner dans plusieurs villes, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Fribourg, mais surtout à Cologne et à Paris, où l'éclat naissant de sa réputation l'avait précédé de très-bonne heure. Pendant ses voyages, qu'il fit

toujours à pied, il ne se départit jamais de l'humble condition de moine, tendant la main aux âmes charitables pour subsister, évangélisant, professant, copiant les manuscrits et trouvant le temps d'écrire près de vingt volumes in-folio.

On put voir, soit au collége Saint-Jacques, soit surtout sur la place Maubert (car dans ces temps de prétendue barbarie et d'obscurantisme les cloîtres ou les écoles ne pouvaient contenir les auditeurs avides de la parole du maître), on put voir réunis autour de l'illustre dominicain saint Thomas d'Aquin, Roger Bacon, Thomas de Cantimpré, Albert de Saxe, Vincent de Beauvais, Arnauld de Villeneuve, Michel et Duns Scot, Bonaventure, Guillaume de Saint-Amour, Étienne, évêque de Paris, et plusieurs autres grands personnages. Aussi est-ce à bon droit qu'Albert fut appelé le *nourricier des escolâtres*. — Albert quitta Paris vers 1248. Il fut nommé en 1254 provincial des dominicains de l'Allemagne, et en 1260 évêque de Ratisbonne. Albert, non par ambition, mais en vue du bien, accepta cette nouvelle charge malgré son général, qui alla jusqu'à lui conseiller de résister au Saint-Siége dans une lettre curieuse, dont M. Pouchet rapporte un fragment, et qui se termine ainsi : « Puissé-je apprendre que mon cher fils est dans le cercueil plutôt que dans la chaire épiscopale ! » Sur le siége de Ratisbonne il fit l'édification de toute l'Allemagne, comme il en avait été l'ornement dans la chaire de professeur. Une fois sa mission remplie, il supplia le Pape de le laisser revenir à ses études; il les reprit en effet à Cologne; mais bientôt il en fut encore détourné par

l'ordre qu'il reçut d'aller prêcher la croisade dans l'Allemagne et dans la Bohême. Cette seconde mission était à peine remplie qu'il fut appelé au concile de Lyon pour y faire prévaloir par son éloquence les droits de Rodolphe, roi des Romains. C'est en se rendant à Lyon qu'il apprit par une sorte de révélation la mort de son disciple bien-aimé, saint Thomas d'Aquin. Immédiatement après la session du concile, il revint à Cologne reprendre ses leçons; mais peu de temps après, au milieu d'une démonstration, sa mémoire s'obscurcit subitement, et la parole expira sur ses lèvres. Le religieux se souvint alors de la prédiction de la Vierge : ce signe devait être le présage de sa mort prochaine. Aussi, plein d'une pieuse résignation, on le vit immédiatement se recueillir quelques instants et dire un éternel adieu à ses élèves! A compter de ce moment, il ne vécut plus que pour se préparer saintement à mourir; chaque jour il se dérobait à sa cellule ordinaire pour aller visiter le lieu préparé pour sa sépulture. Ce fut après avoir lui-même assisté en quelque sorte à sa longue agonie et à ses funérailles qu'il mourut saintement le 15 novembre 1289.

Les grands hommes ont vraiment une étrange destinée! Albert, qui fut évêque de Ratisbonne, prédicateur éloquent, versé dans toutes les sciences, ami de saint Thomas et du pape Innocent IV, qui fut mêlé aux plus grandes affaires de son temps, qui reçut des savants les éloges les plus rares et aussi les plus mérités, devint pour ainsi dire le compère des nécromanciens du moyen âge et de la Renaissance. Albert le Grand est devenu le *grand Albert* et le *petit Albert;* c'est un

sorcier, un faiseur de prodiges, et tout cela pour avoir étudié la chimie à une époque où cette science s'appelait *l'alchimie* et était synonyme de *magie naturelle.* Que de gens du monde ne connaissent pas Albert à d'autres titres! Mais il y a toujours deux renommées pour les esprits d'élite : celle que fait le peuple et celle que font les savants; la première est même souvent la seule qui survive.

Encore si cette renommée populaire d'Albert reposait sur ses véritables écrits; mais il n'en est pas ainsi, et comme au moyen âge tout savant était nécessairement sorcier, comme d'un autre côté les alchimistes et les magiciens avaient l'habitude, pour s'épargner les poursuites judiciaires ou ecclésiastiques, de placer leurs écrits à l'abri d'un nom illustre ou respecté, on a mis sur le compte de notre écrivain presque tous les ouvrages de sorcellerie qui furent composés à son époque, entre autres le livre des *Merveilles du Monde, le Miroir astrologique, la Philosophie des Pauvres,* et presque de nos jours *le Traité des Secrets,* ou *Petit Albert*, qu'on réimprime et qu'on lit. Non content d'avoir fait planer sur Albert la réputation de magicien, on l'accusa de s'être écarté de la pureté inhérente au sacerdoce, en exerçant le métier d'accoucheur [1]. On a dit qu'il avait réussi à faire parler une statue en bronze et qu'il évoquait les morts. On n'a pas manqué non plus de prétendre qu'il avait trouvé la pierre philosophale, que ce secret, découvert par saint Dominique et livré à Albert par des adeptes, lui permit d'acquitter

1. Cette accusation repose sur deux livres apocryphes, *De la Nature des choses* et *Des Secrets des femmes.*

en trois ans toutes les dettes que les évêques ses prédécesseurs avaient contractées à Ratisbonne.

Enfin les chroniqueurs racontent que Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, en traversant cette ville, s'arrêta dans le couvent de cet homme illustre, et que là il se passa une suite de prodiges. C'était le jour des Rois ; l'hiver avait complétement dévasté la nature, et un manteau de neige et de glace recouvrait toute la terre. Cependant, au grand étonnement du prince et de sa suite, Albert les reçoit dans un jardin de son cloître, ombragé d'arbres couverts de fleurs, de feuilles et même de fruits, comme au milieu de l'été. Ce fut sous ces bosquets embaumés, où retentissait le gazouillement des oiseaux, que l'on dressa la table et qu'il leur offrit un suave banquet. On ajoutait que cette végétation factice disparut comme par enchantement lorsque la compagnie se retira !...

Selon de Humboldt, toute la prétendue magie du dominicain de Cologne s'explique par l'art qu'il avait déployé à construire une serre chaude dans son cloître, art qui était alors absolument inconnu. En fallait-il en effet davantage, dans ces siècles superstitieux, pour que ce banquet donnât lieu aux plus étranges récits et fût présenté comme une opération diabolique.

Considérée dans son ensemble, l'œuvre d'Albert n'est qu'un commentaire d'Aristote déjà démesurément amplifié par les travaux d'Averroès et d'Avicenne. Au lieu d'être un de ces cadres étroits comme en traçaient du sixième au dixième siècle les Isidore et les Rhabanus Maurus qui donnent plutôt des définitions

que des démonstrations, la *Somme* d'Albert est une vaste systématisation dont les parties se tiennent toutes par un lien plus ou moins apparent, et où tout concorde vers un but unique, la glorification de Dieu par ses œuvres; elle se résume dans ce mot sublime de saint Augustin, que *les connaissances humaines sont autant de degrés qui élèvent l'âme vers Dieu.* En général, on ne paraît pas avoir compris cette tendance des écrits purement scientifiques d'Albert, et Fleury commet le plus grand contre-sens historique qui se puisse imaginer quand il lui reproche, mais sans s'être donné la peine de le lire, d'avoir dérobé pour l'étude des sciences le temps qu'un prêtre et qu'un moine doivent à la prière, à l'étude de l'Écriture et de l'histoire de l'Église.

On reconnaît aussi dans les œuvres d'Albert un antagonisme des plus prononcés contre l'école d'Averroès, et, à vrai dire, ce fut ce grand docteur qui le premier leva l'étendard contre l'incrédulité averroïstique, dont Frédéric II s'était fait, sous prétexte d'amour des sciences, une arme contre la cour de Rome et un étendard de rationalisme exagéré. M. Pouchet, qui a très-bien saisi l'esprit théologique des écrits scientifiques d'Albert, ne paraît pas y avoir reconnu ce côté polémique, et il leur assigne pour caractère distinctif la *recherche des causes;* il croit même trouver là une direction nouvelle; mais cette recherche faisait déjà le fond des écrits d'Aristote, de Théophraste et de Galien; ces grands auteurs en ont même abusé et ont conduit la science dans une voie stérile parce qu'elle est presque toujours sans issue, *la recherche de la cause finale.*

Elle existe, sans doute, cette cause, puisque (je me sers d'une expression de Kant) dans un produit organisé de la nature, tout est *but* et réciproquement *moyen;* mais il n'est donné qu'à Dieu de la connaître. Nous ne pouvons, nous, constater le plus ordinairement que les rapports de l'organe avec la fonction ou du fait avec ses conséquences.

M. Pouchet analyse avec exactitude les traités d'histoire naturelle d'Albert (zoologie, botanique, minéralogie, et *parva naturalia*, ou traités dans lesquels on étudie, comme dit Aristote [1], les facultés communes au corps et à l'âme). Nous ne le suivrons pas dans ce travail, que chacun pourra lire avec intérêt et profit en recourant à l'ouvrage lui-même. Nous ne voulons nous arrêter que sur quelques points : les sources auxquelles Albert a puisé les matériaux de son ouvrage, et la méthode qui a présidé à ses recherches. Ce qui importait avant tout, mais ce qui était, je l'avoue, très-long et très-difficile, c'était de déterminer avec précision ce qui appartient en propre à Albert et ce qu'il a emprunté aux autres auteurs. Assurément je n'ai pas poursuivi cette espèce de triage pour tous les sujets; mais je puis affirmer, par exemple, qu'Albert a pris beaucoup plus à Aristote et aux Arabes que M. Pouchet ne le pense; et je suis persuadé que si on comparait l'encyclopédie d'Albert avec ce que les Arabes avaient fait connaître d'Aristote à cette époque, il resterait bien peu de chose qu'on puisse revendiquer en faveur de l'illustre dominicain. On m'objectera peut être que sur

1. *De sensu*, I, 1. Pour toutes les citations d'Aristote, je me réfère à l'édition de l'Académie de Berlin.

plusieurs questions d'histoire naturelle, particulièrement pour ce qui regarde les poissons et les animaux des pays du nord, Albert est plus avancé qu'Aristote ; cela est incontestable. Mais Albert décrit-il ce qu'il a vu ou ce que lui ont appris d'autres auteurs, c'est ce que je ne pourrais décider actuellement ; toutefois, quand on le voit piller Aristote sans le nommer, on est en droit de soupçonner qu'il a agi de même pour des auteurs moins renommés, surtout si on se rappelle combien peu la connaissance des livres était répandue au moyen âge, et avec quelle facilité on pouvait prendre le bien d'autrui.

M. Pouchet est d'avis qu'Albert a trop de loyauté pour n'être pas cru sur parole. Assurément, j'ai la plus grande admiration pour Albert, mais il n'eût pas été de son siècle, s'il ne se fût pas sans scrupule emparé du bien qui ne lui appartenait pas : c'était la coutume universelle ; et le larcin littéraire (n'en avons-nous pas encore des exemples de nos jours?) n'était pas même une faute vénielle. Albert se distingue même particulièrement parmi les plagiaires ; il emprunte (je voulais dire il vole) le bien de tout le monde et ne cite personne, à peu près comme faisait le moine Constantin l'Africain [1].

Donnons quelques exemples à l'appui de ces assertions.

M. Pouchet dit, page 278 : « Pour la première fois se trouvent posées dans Albert les bases de la série animale en partant de l'homme ; idée vraiment gigantesque pour une époque où l'observation présentait

1. Voy. plus haut, p. 146-147.

tant d'insurmontables difficultés, et qui devait traverser bien des siècles avant d'être définitivement acceptée par les naturalistes les plus éminents. » Cette phrase n'est pas très-explicite : si toute la force de la proposition réside dans les mots *en partant de l'homme*, — et je crois, d'après ce qui précède, que c'est la véritable interprétation, — je veux bien admettre, jusqu'à plus ample information, qu'Albert est l'inventeur de cette manière de considérer la série animale ; c'est celle des théologiens et des naturalistes orthodoxes ; mais si M. Pouchet appuie sur l'idée générale d'une échelle graduée des êtres, ascendante ou descendante, je dois objecter qu'une telle conception se retrouve nettement exposée dans Aristote. Qu'on lise, pour s'en convaincre, le passage suivant, tiré du VIII[e] livre de l'*Histoire des Animaux,* chapitre 1 :

« La nature passe peu à peu des êtres inanimés aux animaux, de sorte que, dans la série continue, on ne peut reconnaître lesquels sont aux confins et lesquels occupent le milieu ; car, après les êtres inanimés vient d'abord le genre des plantes, et parmi elles les unes diffèrent des autres suivant qu'elles paraissent plus ou moins participer à la vie. Tout ce genre, comparé aux autres corps, paraît presque animé ; comparé aux animaux, il paraît inanimé. Le passage des plantes aux animaux est insensible ; car parmi les êtres qui sont dans la mer, on peut se demander pour quelques-uns si ce sont des animaux ou des plantes. » Aristote étend les mêmes considérations sur la gradation des êtres aux manifestations générales de la vie : mouvement, sensibilité, nutrition ; plus haut il avait montré que les

mœurs des animaux sont un vestige de celles mieux dessinées de l'homme ; ici il établit que, sous ce rapport, les animaux et l'homme ne diffèrent que du plus au moins, « Du reste, ajoute-t-il, l'enfant n'a que les vestiges des mœurs qu'il aura plus tard, de sorte qu'à cet âge l'âme ne diffère guère de celle des brutes ; aussi n'est-il pas étonnant que les animaux aient des mœurs ou identiques, ou semblables, ou analogues à celles de l'homme. » De pareilles considérations se retrouvent aussi dans le *Traité de l'utilité des parties*, de Galien.

Autre exemple : M. Pouchet nous dit (*ibid.*) qu'Albert a le premier établi la classification des animaux sur l'idée de la *stabilité* ou *incommutabilité*, ou encore, *entité spécifique* des espèces ; mais cette idée est exprimée en termes non équivoques dans le troisième et surtout dans le quatrième chapitres du Ier livre du traité *Des parties des animaux* d'Aristote.

Ce n'est pas non plus Albert, mais Aristote, qui isole les insectes des autres classes d'animaux [1]. Du reste, Albert n'est pas toujours à la hauteur de son modèle ; ainsi il ne distingue pas les cétacés des poissons, et Aristote avait fait cette distinction. Il en est de même pour les chauves-souris, qu'Albert confond avec les oiseaux et qu'Aristote en avait séparées.

M. Pouchet est aussi d'avis que le traité *des Animaux* d'Albert est supérieur à celui d'Aristote, non-seulement par l'abondance des faits, mais encore par la manière avec laquelle Albert développe ses idées ; il le

1. Voy. *Histoire des animaux*, I, 1, 5, 6.

croit même plus logicien que le créateur de la logique. Ce sont là des opinions auxquelles je ne saurais souscrire. Peu d'écrivains (si même il s'en trouve) l'emportent sur Aristote pour la lucidité et la netteté de l'exposition, bien que la phrase soit ordinairement très-concise et elliptique ; Albert est diffus, souvent obscur ; sa phraséologie est incorrecte ; en un mot, autant la lecture d'Aristote a d'attrait, autant celle d'Albert exige d'efforts et de résolution.

Il paraîtrait, du moins, à en juger par M. E. Meyer et par M. Pouchet, que les travaux d'Albert sur la botanique surpassent ses écrits sur la zoologie. Faute d'avoir étudié par moi-même cette partie des ouvrages d'Albert, je suis obligé de m'en rapporter au jugement de M. Meyer, qui a fait des recherches spéciales sur ce sujet. Voici son jugement exprimé en termes un peu emphatiques :

« Dans l'histoire de la science, dit-il, nous ne trouvons pas un seul botaniste qu'on puisse lui comparer, à l'exception de Théophraste qu'il ne connaissait pas ; après lui, aucun homme qui ait saisi plus vivement la nature des plantes et l'ait plus profondément pénétrée, jusqu'à Conrad Gesner et Césalpin. La plus belle couronne est vraiment due à celui qui, dominant entièrement la science de son époque, la fit avancer hardiment, et qui pendant trois siècles ne fut pas une seule fois égalé, je ne dis pas dépassé. Si l'obscurité des temps dans lesquels il vivait a troublé parfois son regard, nous devons mesurer la force de son esprit d'après tous les obstacles qui s'offraient à lui, et être pénétrés d'admiration. »

Toutefois je me tiens encore en défiance[1], car je retrouve dans Aristote une des conceptions que M. Pouchet attribue en propre à Albert. « En résumant les écrits d'Albert sur la botanique, dit M. Pouchet, on reconnaît qu'il a posé la science sur ses véritables bases ; on y trouve une distinction rationnelle entre les animaux et les plantes. Au treizième siècle, il soutient absolument la même thèse que celle que nous développons aujourd'hui dans nos amphithéâtres, à savoir, que les premiers sont caractérisés par le luxe des appareils sensitifs et locomoteurs ; les seconds par l'absence de ces appareils, par l'immobilité et l'insensibilité. » Mais ouvrez le traité de l'*Ame* (II, 2), et vous y lisez que les plantes n'ont ni locomotion, ni sensibilité, et que ces diverses facultés caractérisent l'animal. On remarquera en passant que cette proposition d'Aristote n'est même pas rigoureusement exacte, car il y a des animaux qui n'ont point de locomotion d'un lieu à un autre et des plantes qui ont une espèce de sensibilité.

Il est probable que si j'étudiais sous les mêmes rapports le Traité des minéraux d'Albert, j'aurais à faire des remarques analogues[2] ; mais hâtons-nous d'ar-

1. Au moment où je corrige ces épreuves, je reçois l'ouvrage de M. Jessen, *Essai sur l'histoire de la botanique chez les peuples occidentaux* (en allemand), Leipzig, 1864, et je trouve précisément, à la p. 155 de ce savant *Essai*, le tableau des emprunts faits par Albert au *Traité des plantes* de Nicolas de Damas (ouvrage attribué autrefois à Aristote), à ceux de Théophraste et d'Avicenne. Ce qui reste en propre à l'illustre dominicain, ou du moins la partie dont on n'a pas encore retrouvé les sources, n'est pas très-considérable.

2. Si l'on compare ce qu'Albert a écrit sur la médecine vétérinaire avec ce qui se lit sur le même sujet dans les derniers chapitres (21-27) du VIII[e] livre de l'*Histoire des animaux*, on sera, je pense, con-

river à la méthode scientifique d'Albert, et comparons-la, en finissant, avec celle de son disciple Roger Bacon.

M. Pouchet considère Albert comme le véritable promoteur de la méthode expérimentale, et de plus il pense que depuis Aristote jusqu'à Albert cette méthode s'était affaiblie peu à peu et avait fini par disparaître totalement[1]. Il regarde Pline comme ayant particulièrement contribué à éloigner les esprits de l'observation et de l'expérience, en réunissant dans sa vaste compilation toute la science de ses devanciers. M. Pouchet oublie toute l'école d'Alexandrie entre Aristote et Pline, et assurément aucune école ne se servit avec plus d'habileté et de suite de la méthode expérimentale; il oublie qu'après Pline vécut Galien, qui institua les plus curieuses et les plus utiles expériences de physiologie, en même temps qu'il fit faire aussi un pas considérable à l'anatomie par son exacte description des singes et de plusieurs autres animaux. Enfin il oublie qu'après Pline on vit briller Théon de Smyrne, Héron d'Alexan-

vaincu que c'est à cet auteur, et non à Columelle, comme le suppose M. Pouchet (pag. 279), qu'Albert a emprunté ce qu'il a dit sur la pathologie des animaux domestiques.

1. M. Pouchet place par erreur (p. 471 et suiv.) Vincent de Beauvais dans l'*école expérimentale*. Vincent n'est qu'un compilateur érudit et dont l'ouvrage n'a précisément de valeur que par les nombreux extraits qu'il contient, et en tête desquels il a eu soin de mettre le nom de l'auteur, bien loin d'imiter les réticences calculées d'Albert. Le *Speculum naturale* est une mine inépuisable; c'est une encyclopédie dont chaque page est un document pour l'histoire des sciences au moyen âge. Quant à l'auteur lui-même, il n'a guère d'autre mérite (mais il est déjà assez grand) que celui d'avoir conçu un pareil travail.

drie et Ptolémée. Il est vrai qu'après ces hommes éminents les compilations plutôt encore que l'érudition dominent toute la science; que ni expériences ou expérimentations rationnelles, ni observations régulières ne viennent agrandir son domaine; que Pline reste malheureusement le modèle que se proposent de loin ou de près tous les écrivains, et que son encyclopédie est un des manuels du moyen âge.

A l'époque où florissaient à la fois Albert et Roger Bacon[1], on constate une certaine tendance vers l'étude critique des anciens et vers l'observation directe, aussi bien dans les sciences que dans la philosophie et même dans la littérature. Un souffle nouveau a passé sur le monde; dans toute l'Europe le génie national se réveille, et l'on peut dire hardiment que tout a concouru, lettres, sciences, arts et philosophie, à faire du treizième siècle le grand siècle du moyen âge. Mais de là à faire de ce treizième siècle une époque où la méthode expérimentale ait été en honneur, il y a très-loin, et si quelqu'un a appliqué cette méthode, c'est plutôt encore Roger Bacon qu'Albert le Grand; si enfin au treizième siècle on veut à toute force trouver des *expériences*, c'est dans les œuvres des alchimistes qu'on les rencontrera.

Je cherche en vain dans le livre de M. Pouchet, en

1. A la page 363 nous lisons que Roger Bacon est né dans un siècle rempli de ténèbres, et, à la page 368, oubliant ou écartant ces ténèbres si épaisses, M. Pouchet nous dit : « Roger Bacon ne se borna pas seulement à la stérilité des théories, on le vit y adjoindre aussi la pratique. Il fit lui-même de nombreuses expériences, et son siècle l'imita. Il serait impossible de citer une époque où celles-ci furent plus en honneur, etc. »

vain dans les ouvrages d'Albert, de ces propositions générales qui démontrent le sentiment de la méthode expérimentale, la vue claire des lois naturelles, l'étude critique des autorités; je ne rencontre que des principes aristotéliques; que des faits empruntés çà et là, mais groupés et présentés avec un certain art; aussi je suis tout naturellement porté à conclure qu'Albert avait plus d'érudition que d'invention, plus de patience que de science proprement dite, et que l'originalité, sauf dans la mise en œuvre, lui manquait presque entièrement. J'ouvre, au contraire, l'*Opus majus* de Roger Bacon, et j'y vois tout d'abord que cet ouvrage a été précisément entrepris pour imprimer aux sciences un nouveau progrès, pour sortir les esprits de la torpeur dans laquelle ils languissaient en se pliant sans examen au joug de l'autorité. Roger Bacon commence par revendiquer les droits de la raison et de la critique; il recherche les causes qui entravent la marche des sciences; il combat les jugements du vulgaire ignorant et cette dangereuse erreur qu'une opinion ne peut être réputée vraie uniquement parce qu'elle est ancienne ; il veut qu'on étudie toutes les sciences, qu'on les rattache les unes aux autres; il s'arrête particulièrement sur les sciences mathématiques, qui, suivant lui, sont, pour ainsi dire, la clef de voûte des connaissances humaines; enfin il ne reconnaît que deux procédés pour arriver à la vérité : l'expérience et le raisonnement; mais surtout l'expérience qui, seule, peut donner une notion satisfaisante des réalités.

C'est lui aussi qui a écrit ces phrases remarquables dans l'opuscule *Sur les miracles de l'art et de la na-*

ture : « Tout ce qui se produit contre les opérations de la nature ou de l'art, ou n'est pas humain, ou est faux et entaché de fraude. » — « Combien est grande l'erreur de ceux qui pensent qu'ils peuvent soumettre les esprits à leur volonté, ou qui se figurent qu'à l'aide des choses naturelles on évoque les esprits malins. » Il semble que cela ait été écrit à l'adresse de notre époque, où chacun se figurera bientôt avoir un esprit familier qu'il peut faire parler et agir à volonté.

Cependant, et malgré les nombreuses applications que Bacon fit de sa méthode, soit par lui-même, soit par ses disciples, l'influence de l'*Opus majus* a été presque nulle au treizième siècle, tant ce siècle était encore mal préparé pour une semblable réforme.

Par un singulier hasard, c'est à un homonyme, à F. Bacon de Verulam qu'était réservée la gloire de faire prévaloir la méthode expérimentale. Du reste, il faut avouer que si Roger Bacon est érudit, profond, que s'il a lui-même fait d'importantes découvertes, son style est lourd, décoloré, que son ouvrage présente beaucoup d'erreurs, qu'il y est trop souvent sacrifié aux superstitions de l'époque, tandis que F. Bacon est animé, pressant, riche en métaphores, et qu'il est impitoyable pour toutes les fausses croyances de son siècle.

Quoique sur beaucoup de points de détail et sur l'idée générale d'une histoire des sciences naturelles, enfin sur la place qu'Albert doit occuper dans cette histoire, je diffère de M. Pouchet, je n'en applaudis pas moins

à ses efforts, à sa persévérance et à son sentiment vif pour les études historiques. Son livre est d'autant plus méritoire qu'il est écrit à une époque où l'on s'occupe beaucoup plus des applications pratiques que du côté littéraire et historique des sciences.

LOUIS XIV

SES MÉDECINS

SON TEMPÉRAMENT, SON CARACTÈRE ET SES MALADIES[1].

On était aux premiers mois de l'année 1655, « la santé du roi donnait de très-beaux commencements et de très-belles espérances; S. M. était dans le plus beau de ses jours et dans une jeunesse tendre et florissante, » lorsqu'un « mal, le plus étrange du monde et de la plus grande conséquence, » vient tout à coup jeter Vallot, premier médecin du roi Louis XIV, « dans la dernière confusion, dans un tel accablement et dans une interdiction si extraordinaire, » qu'il se trouve obligé de confesser « que les plus grands rois ne sont point exempts des atteintes des maladies et des infir-

1. *Journal de la santé du roi Louis XIV*, de l'année 1647 à l'année 1711, écrit par Vallot, d'Aquin et Fagon, tous trois ses premiers médecins; avec introduction, notes, réflexions critiques et pièces justificatives, par J.-A. Le Roi, conservateur de la bibliothèque de la ville de Versailles. Paris, 1862, librairie d'Auguste Durand. — *Les Médecins au temps de Molière*, par M. le docteur M. Raynaud. Paris, 1862, librairie Didier.

mités qui arrivent aux hommes. » A considérer Louis XIV tel que nous le représente ordinairement l'histoire, c'est-à-dire tout chargé de lauriers tout resplendissant de gloire, et daignant agréer, du haut de son trône, les adorations de la cour et de la ville, la soumission des provinces et les hommages des souverains ses alliés ou ses tributaires, on le prendrait en effet plutôt pour un dieu que pour un homme ; mais il faut que la foi ait été bien robuste ou la flatterie bien impertinente pour qu'un médecin ait voulu paraître garder un instant l'illusion. En 1655, le roi n'avait encore que dix-sept ans, et déjà S. M. avait été atteinte d'une petite vérole « bien maligne et bien dangereuse » avec gangrène aux orteils ; de deux tumeurs squirrheuses au sein, de dartres vives, « avec écorchure de l'épiderme, » d'accès de fièvre, de flux de ventre opiniâtres et de fréquents maux de tête ; Elle avait été saignée six fois, avait subi plusieurs incisions, avait pris bon nombre de clystères, sans compter les emplâtres, les pommades, les stomachiques, les eaux martiales et autres. Il faut convenir qu'il y a peu de nos misérables mortels qui à dix-sept ans aimeraient à avoir eu autant de « satisfaction » que le grand roi en a éprouvé de ses médecins et de ses médecines. Et de fait, quand on a lu d'un bout à l'autre, sans en passer une ligne, le *Journal de la santé du Roi*, on ne prend pas envie de changer sa pauvre humanité contre la divinité de Louis XIV : je ne vois pas un mois, peut-être pas une semaine où ce monarque, soit qu'il paye le tribut à la nature, soit qu'il subisse les conséquences de ses passions galantes ou gloutonnes et du despotisme

de son caractère, ne soit pris de quelque grave maladie ou de quelque sérieuse indisposition.

Je note depuis l'année 1655 une scarlatine des plus malignes (1658), une rougeole d'un assez mauvais caractère (1663), des vertiges et des vapeurs qui commencent vers 1662 et font le tourment du roi jusqu'à la fin de sa vie, des rhumatismes très-fatigants, des fièvres intermittentes rebelles, une carie de l'os de la mâchoire supérieure (1685), une fistule (1686), des ophthalmies, diverses maladies de peau; en 1696 et en 1704, des furoncles de fort méchante nature[1], une luxation du coude suivie de tumeurs indolentes qui supurent (1683), des vers dont il est fait souvent mention, une goutte quasi permanente[2], la gravelle, deux maladies qui ne se quittent guère, des indigestions dégoûtantes qui se renouvellent chaque jour et qui sont accompagnées de tels orages des voies digestives[3], que S. M. se voit contrainte de quitter à l'improviste tantôt son conseil[4], tantôt le salon de madame de Maintenon, tantôt la famille d'Angleterre, et fort souvent la table; parfois même Elle ne trouve pas le temps de se chausser; ou bien Elle se lève tout

1. « Avant-hier, j'ai vu panser le roi ; sa plaie est plus grande que la main et a la forme d'une croix (cette forme résultait sans doute d'une incision dite *cruciale*). Le roi supporte ses souffrances avec beaucoup de patience et de fermeté... Je ne crois pas que la plaie puisse être fermée avant un mois ; il faut espérer que la santé du roi n'en sera que meilleure après la guérison. » *Lettre de la princesse Palatine*, septembre 1696 ; édit. Rolland, p. 168.

2. « Le *grand homme* est au lit; il a la goutte. » *Lettres de la princesse Palatine*, juin 1692; ibid., p. 127; voy. aussi *Journal*, année 1704.

3. Voyez, par exemple, pages 267, 305, 311, 320, 328, 334.

4. Voyez encore pages 156, 383, 282, 260, 307 et 261.

endormie, tant l'habitude est devenue impérieuse et pour ainsi dire de seconde nature.

Durant ce long martyre infligé au roi par la maladie, par l'intempérance, et forcément aussi par la médecine, S. M. a été saignée largement et « avec une ferme résolution de soulager la nature, » trente-huit fois du pied ou du bras (et peut-être m'a-t-il échappé quelque coup de lancette donné à la dérobée [1]); Elle a pris, de 1647 à 1715, en comptant en moyenne deux par mois, et c'est peu, 1,500 à 2,000 médecines purgatives de précaution ou d'urgence; Elle a reçu quelques centaines de clystères [2]; Elle a usé plusieurs livres de quina; Elle a été labourée par le fer et par le feu; Elle a expérimenté tous les cordiaux, toutes les tablettes, tous les bouillons médicinaux, tous les juleps, toutes les diversités d'emplâtres, tous les spécifiques, avoués ou non avouables; de telle sorte qu'il eût été peut-être difficile de trouver dans le royaume un homme plus déshérité de la nature et plus lestement traité par Dieu, qui n'y regarde jamais à deux fois pour lui envoyer les plus belles maladies du monde.

Un médecin peut faire aisément trois parts dans la vie de Louis XIV. La première s'étend depuis son enfance jusqu'en 1663; la seconde, depuis 1663 jusqu'en 1685 (mariage avec madame de Maintenon), et

1. Il y a même des saignées *ad honorem*. Voyez page 86 : « Néanmoins, pour une plus grande assurance, nous ordonnons une saignée. »

2. Le roi cependant avait fini par s'en lasser, car, en 1709 (page 311), Fagon remarque qu'il n'y avait pas eu recours depuis vingt ans; mais cette fois la nécessité était si pressante, que Sa Majesté « prit la résolution de vaincre sa répugnance. »

la troisième, depuis 1685 jusqu'à la mort du roi. Dans la première, Louis XIV a toutes les ardeurs, toutes les impétuosités et toutes les maladies de la jeunesse; il y a beaucoup à excuser, mais il y a aussi beaucoup à admirer; la gloire rachète les dérèglements ou le mystère les voile; dans la seconde, les ardeurs sont devenues des passions impérieuses et brutales qui s'étalent au grand jour dans « les carrosses à glaces » de celui qui se disait le *lieutenant de Dieu sur la terre;* la fortune ne suit plus que d'une aile, la politique s'assombrit; c'est alors que commence la « tyrannie des troubles de l'estomac et des vertiges. » Dès 1668, on remarque que ces vertiges tiennent plus aux grandes indigestions qu'aux grandes amours; toutefois le roi galant ne cesse pas juste au moment où commence le roi glouton; au contraire, la Montespan et la Fontange vont pendant longtemps de pair avec les dîners de gala. En 1685, *la vieille*, *le méchant diable*, *la pantocrate*, comme s'exprimait volontiers la princesse Palatine en parlant de madame de Maintenon, avait mis en fuite les petites et les grandes amours; il ne restait au roi que les gros repas pour s'étourdir sur les ravages que la mort avait faits autour de sa personne, sur la ruine du pays et sur les malheurs de la guerre. Les bons dîners sont la seule consolation des hommes de cinquante ans qui ont abusé de tous les plaisirs, qui ne connaissent pas les divertissements de l'esprit et qui prennent la fantaisie d'épouser quelque gouvernante dévote et de moyen âge. Le malheur voulut que Louis XIV ne sût jamais dîner; il mangeait beaucoup, mâchait peu, par conséquent il digérait mal; il ne souffrait pas qu'on choisît pour lui les aliments qui con-

venaient le mieux à la délicatesse naturelle de son estomac; mais l'estomac n'est pas courtisan et l'on ne soupe pas impunément en despote, surtout quand on a de mauvaises dents, et c'était le cas pour S. M. Bien avant 1685, mais surtout à partir de cette année fatale pour le roi et pour la France, le *Journal* ne parle plus que de vertiges et d'indigestions, de rhumatismes et de goutte, de fièvres et de catharres, de noirs chagrins et de longs ennuis [1].

I

Après avoir esquissé ce portrait, peu séduisant, j'en conviens, et dont on serait tenté de nier la vraisemblance, j'ai besoin de justifier les traits sous lesquels nous apparaît l'homme en dépit du grand roi. La médecine, fût-elle exercée par de maladroits courtisans comme était Vallot, par des intrigants comme était d'Aquin, ne saurait parvenir à *flatter* un malade; on peut dissimuler les causes ou même les ennoblir; mais la maladie, qu'elle vienne de la nature où des mauvais penchants, reste dans toute sa vérité et déjoue toutes les flatteries; et quand il arrive que malgré la meilleure volonté du monde, malgré les détours de langage artificieusement inventés pour ne point déplaire à S. M.,

1. « Excepté à l'heure de ses repas, le roi ne reçoit âme qui vive, si ce n'est les princesses et les *docteurs*.... Le roi se tient planté là toute la journée, et ne voit absolument personne de la cour.... Il n'y a de cour nulle part : c'est quelque chose de tout à fait étrange. Tout le monde se plaint d'ennui. » *Lettres de la princesse Palatine*, septembre 1696; édit. Rolland, p. 166-168.

les causes du mal sont encore transparentes pour un œil exercé, on doit tenir pour certaine une observation clinique faite chaque jour et pour ainsi dire chaque heure avec un soin d'autant plus scrupuleux qu'il s'agissait d'un client de grande conséquence.

Le *Journal*, manuscrit autographe des trois premiers médecins de Louis XIV (Vallot, d'Aquin, Fagon), se trouve à la Bibliothèque impériale, où il a été déposé, en 1744, par les héritiers de Fagon ; il commence en 1647, et malheureusement il se termine en 1711, c'est-à-dire quatre ans avant la mort du roi. Une copie très-fidèle de ce manuscrit existe à la Bibliothèque de Versailles : c'est d'après cette copie, collationnée sur l'original, que M. Le Roi a donné son édition. Le *Journal* avait servi à quelques-uns des historiens de Louis XIV, à M. Michelet entre autres. Les éditeurs du *Journal du marquis de Dangeau* l'ont aussi connu ; mais ils n'en ont pas tiré tout ce qui pouvait contrôler ou éclaircir les dires de Dangeau. L'édition de M. Le Roi est faite avec beaucoup de soin ; les notes qu'il y a ajoutées, et surtout l'Introduction, sont fort instructives ; il est à regretter seulement que le savant bibliothécaire de Versailles n'ait pas plus profité de Dangeau que les éditeurs de Dangeau n'ont profité du *Journal de la santé du roi ;* c'eût été cependant une étude intéressante que celle qui eût consisté à mettre en regard la vie du roi et la vie du malade, toutes deux si bien remplies, qu'il est difficile, en cet étrange parallèle, de savoir ce qu'il faut le plus admirer, ou du roi qui fait si bravement son métier de malade, ou du malade qui remplit avec tant de majesté son office de roi.

Je voudrais, en aussi peu de mots qu'il me sera possible, faire ressortir quelques-uns des traits les plus saillants du tempérament et du caractère de Louis XIV, discuter quelques points obscurs ou singuliers relatifs aux maladies et aux infirmités dont il a été atteint, indiquer dans quel esprit et dans quel but les relations des trois premiers médecins du roi ont été écrites; cette étude me fournira une occasion toute naturelle de rattacher le *Journal* à l'excellent livre de M. le docteur Raynaud : des médecins de Louis XIV aux médecins de Molière, il n'y a qu'un pas; je sais même telle page du *Journal* qui figurerait, sans trop de disparate, dans *le Malade imaginaire*, *le Médecin malgré lui* ou *l'Amour médecin*. Un critique éminent a provoqué les médecins à l'étude du *Journal de la santé de Louis XIV*; mais où M. Sainte-Beuve a moissonné, il ne reste pas grand'chose à glaner; cependant, puisque M. Sainte-Beuve a surtout tâché de retrouver le roi dans le *Journal*, j'y chercherai particulièrement l'homme et le malade.

En écrivant leurs *Remarques*, Vallot et d'Aquin se sont proposé, quoi que Vallot en dise (voyez page 2), un autre but « que leur propre instruction, celle de leurs successeurs, et la bonne conduite du régime du roi aux occasions qui se pourront présenter durant l'heureux cours de sa vie pour conserver une santé si précieuse. » Quand on a l'honneur d'être médecin et qu'on trouve à chaque page du *Journal* deux confrères si vaniteux et si ignorants, si empressés à ménager leur crédit, si peu scrupuleux quand il s'agit de la réputation de leurs collègues, si effrontés qu'ils se dé-

clarent les médecins « les plus fameux et les plus occupés, » qu'ils en appellent à tout le royaume afin de montrer au roi qu'ils ont pour le soigner une parfaite *suffisance*, et qu'on ne peut se passer de leurs conseils ni de leurs services ; si *suffisants*, en effet, qu'ils se vantent à chaque instant de leurs merveilleuses inventions pour résister aux plus « furieuses tempêtes » de la maladie, et qu'ils parlent d'une recette de lavements (*un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même*) ou de bouillon purgatif[1], comme on parlerait de la découverte du chloroforme ou de l'auscultation, on se prend à rougir de porter le même titre que ces intrigants de cour, que ces charlatans de haut parage qui coiffent leur ignorance d'un bonnet de docteur.

La médecine, au dix-septième siècle, donne un triste spectacle ; M. Raynaud nous découvre la plaie dans toute sa hideuse nudité : l'empirisme, les préjugés, une foi aveugle en l'autorité, une absence absolue de méthode et de connaissances positives[2], une résistance stupide à toutes les grandes découvertes, le ridicule dans les mœurs, les convoitises et les cupidités, les violentes diatribes entre confrères, l'arrogance envers les petites gens, la bassesse devant les gens de qualité,

1. Voyez pages 7, 15, 90, 107 et 109.

2. A Monsieur en apoplexie on administra *onze onces* d'émétique, deux bouteilles pleines d'eau d'Angleterre, de l'eau de Schaffouse, et on lui pratiqua en outre trois saignées. (*Lettres de la princesse Palatine*, dans la *Revue germanique*, juin 1862, p. 536.) Mme la dauphine (la femme du Grand Dauphin) avait des vapeurs; on prit ces vapeurs pour de grandes maladies, et on lui fit faire tant de remèdes violents, qu'elle succomba (1690) à ces remèdes bien plus qu'à ses maux. (Mme de Caylus). Voyez Appendice, n° V.

un vrai déluge d'horribles formules purgatives, le sang répandu à flots, rien n'y manque. Les hommes vraiment instruits, les praticiens habiles, ce sont les chirurgiens. Comparez Félix à Vallot ou d'Aquin! Avec quelle sûreté Félix opère le roi de la fistule [1], avec quelle promptitude il lui remet une luxation du coude! Vallot saigne *généreusement* cinq fois dans la petite vérole et neuf dans une scarlatine! Et c'est après cette scarlatine qu'il s'écrie : « Enfin l'on peut aussi assurer que tous les remèdes ont été donnés au roi *si à propos*, que toute la cour a vu et remarqué des effets miraculeux et extraordinaires, particulièrement dans l'extrémité de sa maladie et lorsque la nature était dans le dernier accablement, et qu'elle n'était plus en état de faire aucune chose de soi-même et de sa propre vertu. C'est particulièrement en cette occasion que l'on reconnaît visiblement la nécessité et l'excellence de la médecine. »

Et voyez quelle inconsistance, quelle vanité impatiente et quelles contradictions : Vallot prescrit au hasard des saignées, des purgatifs, des cordiaux dans cette fameuse scarlatine; il a *osé* purger le septième jour de la maladie, un jour réservé pour les crises; il a *imaginé* de mettre des vésicatoires ; il n'y a pas d'éloges qu'il ne se donne à lui-même et à « ces deux remèdes qui méritent la gloire de la guérison du roi; » cependant « le mal était de telle nature, qu'il ne pouvait être combattu par de si faibles armes; » on resaigne « pour plus grande assurance, » on repurge, on donne un bain

1. Voyez, à la suite du *Journal*, p. 395, la *Note* de M. Le Roi *sur l'opération de la fistule*.

par acquit de conscience [1], enfin, on s'avise d'un coup d'Etat, on prescrit l'émétique ! Les méchantes langues soutiennent que l'idée n'est pas de Vallot, mais d'un empirique venu d'Amiens pour guérir le roi [2]. Vallot était en effet un de ces médecins qui ne voulaient pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet. Quoi qu'il en soit, le vin émétique fit merveille, et Vallot ne manque pas alors de s'en attribuer tout le mérite.

Pour une affection vermineuse, Vallot, « afin de ne rien négliger, » commence par saigner le roi, puis il le purge, et *enfin* il lui prescrit quelques remèdes contre les vers. D'Aquin semble entretenir à plaisir une fistule pendant un an plutôt que de laisser au premier chirurgien l'honneur de guérir le roi ; et quand le roi est guéri, d'Aquin ne trouve rien de mieux que de faire contre Félix de lâches insinuations, qu'il avait lui-même, sans s'en apercevoir, démenties quelques pages plus haut (p. 177, 169 et 171). Fagon venge Félix un peu pour Félix lui-même et beaucoup contre d'Aquin, qu'il détestait et méprisait non sans raison [3]. Vallot n'a pas la moindre idée des précautions qu'il faut prendre

1. Quinze fois saigné? — Oui. — Et il ne guérit point? — Non. — C'est signe que la maladie n'est point dans le sang ; nous le ferons purger autant de fois pour voir si elle n'est point dans les humeurs, et si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains. (*M. de Pourceaugnac.*)

2. Ce bonhomme, rapporte Voltaire, s'asseyait sur le lit du roi et disait : « Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. »

3. Fagon marque en toute occasion (Voyez, par exemple, p. 205), et avec un peu de puérilité, sa mauvaise humeur contre d'Aquin. D'Aquin donnait du vin de Champagne au roi, Fagon lui prescrit le vin de Bourgogne (page 211 et 223) ; d'Aquin attaque le café (page 204)

quand on administre les eaux minérales actives. En 1655 (p. 33 et suiv.), pour réparer les forces du roi, il lui prescrit chaque jour, pendant plus d'un mois, huit verres des eaux ferrugineuses de Forges, et ne s'arrête qu'au moment où des accidents graves le forcent à traiter par plusieurs saignées et autres remèdes S. M. de la maladie que lui avait donnée cette belle cure. Sa justification, pour être prise sur un ton très-élevé, n'en est pas moins fort embarrassée, et le bon apôtre Guy-Patin [1], qui cependant ne valait guère mieux que Vallot comme médecin, s'en moque tout à l'aise.

Vallot n'est pas seulement un mauvais médecin qui célèbre sans cesse son « expérience » ; c'est un courtisan maladroit qui délivre à son royal client le plus beau certificat de vertu et de « chasteté toute pure et sans exemple » juste au moment où la Beauvais venait de *déniaiser* S. M. et de la remettre entre les mains de la Mancini pour achever son ouvrage [2]; et en 1662, quand Louis XIV est au plus fort de ses amours avec Mlle de la Vallière et que commence la série des grands dîners, le premier médecin ne trouve pas d'autre ex-

Fagon ne manque pas de couvrir ce breuvage de sa protection (page 233). Tristes épreuves pour la dignité médicale et le bien-être du malade que de telles querelles!

1. *Lettres* 255 et 257.

2. En 1658 Martinet (*Portrait du roi dans la galerie de Mlle de Montpensier*, p. 6, édit. de Barthélemy) trouve encore à Louis XIV « cette couleur de la vertu que la pudeur a conservée tout entière! » Dans cette même année, *Mademoiselle* écrit que « le roi est fort propre à être galant, mais qu'il ne trouve point de belle tournée à son point. » (Ibid., p. 496.)

plication à ces vertiges et tournoïements de tête, que l'*affection* et l'assiduité avec lesquelles S. M. continuait ses soins aux affaires de l'Etat. Vallot ne manque jamais non plus une occasion de faire de la politique dans le *Journal*. Il traite fort mal la Fronde, célèbre l'entrée du roi à Paris en 1652, se raille de Fouquet qu'on vient d'arrêter, et admoneste sévèrement la Provence sur son audacieuse révolte.

Le métier de médecin et celui de courtisan ne suffisant pas à Vallot, il prend encore le rôle d'un impudent astrologue; il lit dans les constellations, connaît « les dispositions favorables en l'air et en la terre, » censure les mauvais principes, combat les faux prophètes, et, jusqu'à ce que les vents « lui tournent le dos, » fait des prédictions ridicules à tort et à travers, assure le roi que ses sujets pourront bien être décimés par toutes sortes de maladies populaires, mais que S. M. sera épargnée, car il ne meurt « personne de marque [1]. »

Le cynisme avec lequel les premiers médecins parlent des calamités qui ravagent la France et de la bonne santé du roi, a quelque chose de révoltant; dans tout le *Journal* je ne trouve qu'un seul passage où il semble que le roi et ses médecins aient songé qu'il y avait quelqu'un dans le monde à côté de Louis XIV; ce passage même, où Vallot célèbre à la fois sa *candeur*, son dévouement pour les pauvres et l'extrême charité du roi, semble presque grotesque à force d'être boursouflé de flatterie et de vanité.

1. Pages 94 et 95.

Fagon, homme de cœur et de sens, est lui-même si ébloui par la majesté royale, qu'en cette effroyable année 1693, où l'on assure qu'il mourut à Paris, de disette et de maladie, 96,000 personnes, il ne trouve rien à dire, sinon que : « Dieu merci ! le roi n'eut d'autre incommodité qu'un rhume, quoique la disposition de l'air qui avait perdu tous les biens de la terre et causé beaucoup de maladies fût fort mauvaise. »

M. Raynaud a recherché avec beaucoup de soin et de sagacité où Molière avait pris ses originaux ; je répondrai : Un peu partout ; dans la vie, dans la pratique et dans les écrits des médecins de son temps, et je suis presque tenté de croire que quelque familier du château a commis l'indiscrétion de lui communiquer le *Journal de la santé du roi*, où il aurait pu lire toutes les relations de Vallot. Rien, par exemple, n'est plus digne d'avoir servi de type aux consultations de *M. de Pourceaugnac* ou de *l'Amour médecin*, que la série des conférences qui eurent lieu entre divers médecins et empiriques [1] venus de Paris ou d'ailleurs lors de la scarlatine du roi (maladie dite de Calais, 1658); Vallot y est comique au possible, et le cardinal, le *Deus ex machina* [2], y produit le plus bel effet du

1. Les consultations soit avec les empiriques ou charlatans, soit avec les *médecins du dehors*, étaient formellement défendues par la Faculté (voyez Raynaud, p. 83) ; mais Vallot, un de ces médecins du dehors, c'est-à-dire un docteur de Montpellier, n'y regardait pas de si près pour complaire à Mazarin et sauver.... sa position.

2. Fagon lui-même ne méprise pas ces coups de théâtre : à défaut de Mazarin il fait intervenir Mme de Maintenon. (Voyez *Journal*, p. 212.)

monde. Transcrivons les passages les plus remarquables de ces conférences (p. 58) :

« Sur les onze heures, je fis assembler MM. les médecins pour leur représenter que nous avions besoin d'un remède vigoureux pour empêcher le redoublement qui devait venir sur les quatre à cinq heures après midi. M. le cardinal ayant été averti par moi en particulier qu'il était question de faire un *coup de maître* pour secourir le roi, voulut assister à notre consultation, afin de fortifier ce que je lui avais déjà proposé ; et comme il avait déjà goûté mes raisons sur le fait du vin émétique, *il fit adroitement consentir à ce remède ceux qui ne l'approuvaient pas*, et, après quelques légères contestations, il dit à toute la compagnie qu'il louait le dessein qu'elle avait de purger vigoureusement le roi; et ayant en mon particulier fait connaître à MM. les médecins que l'on ne devait plus ordonner ni de la casse, ni du séné, et que les maladies de cette nature ne guérissaient jamais par les remèdes communs et ordinaires, tout le monde se déclara pour l'antimoine, *dont M. le cardinal avait parlé de son propre mouvement* (quelle effronterie!), après lui avoir dit que nous avions besoin de son suffrage pour réduire quelques-uns qui pestaient contre l'antimoine. Depuis ce temps-là, les médecins qui le blâmaient s'en sont servis en plusieurs occasions avec beaucoup de succès, et les esprits de la cour, qui étaient pour lors fort partagés, furent tous d'accord et persuadés que ce remède était admirable, et que ceux qui l'avaient proposé étaient fort assurés de ses bonnes qualités. »

Le premier médecin, dans *M. de Pourceaugnac*, n'a rien inventé dans son diagnostic de la prétendue folie du héros de la pièce qui se puisse comparer aux explications que Vallot et d'Aquin ont données de la scarlatine, des fièvres intermittentes (p. 68 et 129) et des vapeurs du roi ; qu'on prenne la peine de lire le

passage suivant que j'extrais du *Journal* de d'Aquin (p. 130), et qu'on décide s'il n'appartient pas au plus gros comique; le style est tout à fait digne de la doctrine:

« Le roi était sujet aux vapeurs depuis sept à huit années, mais beaucoup moins qu'il ne l'avait été auparavant, vapeurs élevées de la rate et de l'humeur mélancolique, dont elles portent les livrées par le chagrin qu'elles impriment et la solitude qu'elles font désirer. Elles se glissent par les artères au cœur et au poumon, où elles excitent des palpitations, des inquiétudes, des nonchalances et des étouffements considérables; de là, s'élevant jusqu'au cerveau[1], elles y causent, en agitant les esprits dans les nerfs optiques, des vertiges et tournoiements de tête, et, frappant ailleurs le principe des nerfs, affaiblissent les jambes, de manière qu'il est nécessaire de secours pour se soutenir et pour marcher, accident très-fâcheux à tout le monde, mais particulièrement au roi, qui a grand besoin de sa tête pour s'appliquer à toutes ses affaires. Son tempérament, penchant assez à la mélancolie, sa vie sédentaire pour la plupart du temps et passée dans les conseils, sa voracité naturelle qui le fait beaucoup manger, ont fourni l'occasion à cette maladie, par les obstructions fortes et invétérées que les crudités ont excitées dans les veines, qui, retenant l'humeur mélancolique, l'empêchent de s'écouler par les voies naturelles, et lui donnent occasion, par leur séjour, de s'échauffer et de fermenter, et d'exciter toute cette tempête; et il n'y a pas de quoi s'étonner que la saignée réveille si fortement ce désordre, puisqu'il est certain que, par le mouvement qu'elle fait dans toute la masse du sang et dans toutes les veines, elle agite cette humeur dans son foyer sans l'évacuer, et en réveille le bouillonnement et l'évaporation. »

1. Ailleurs il est dit : « Que les vapeurs émues se sublimaient au cerveau. » P. 118.

Fagon a moins de préjugés et plus de savoir que la plupart des médecins de son temps, il est de plus un homme intègre, désintéressé, studieux, point trop flatteur, grand ennemi du charlatanisme et peu disposé à complaire aux courtisans, qui parlent toujours mal à propos et décident, avec autant de témérité que d'ignorance, sur les choses les plus importantes de la médecine [1]. Vallot et d'Aquin se croient toujours sur le point d'obtenir que le roi va *bien vivre;* mais Fagon ne s'est jamais fait d'illusion sur la docilité et sur les promesses du roi ; il marque même assez naïvement sa joie dans les rares occasions où S. M. consent à ce qu'il voulait proposer [2]. Mme de Maintenon, qui l'avait apprécié, le rapprocha insensiblement du roi, et quand d'Aquin perdit tout pour avoir trop demandé [3], son successeur était désigné d'avance. Fagon se montre observateur attentif de tous les accidents qui survenaient au roi ; en général, il les raconte avec simplicité, sans vanter ni ses soins, ni ses remèdes, sans assurer à chaque page, comme le font Vallot et d'Aquin, que le roi ne s'est jamais mieux porté, et que le voilà désormais préservé de tous les maux présents et à venir. Quoi qu'en dise Saint-Simon, qui est un mauvais juge et un juge prévenu, le premier médecin a conduit la santé de Louis XIV, dans les moments les plus difficiles, aussi bien que le permettaient les résistances et les

1. Pages 222, 280 ; voyez encore page 276. D'Aquin se moque aussi des courtisans (p. 118, 167) ; cependant il n'a pas toujours le courage de leur résister. Voyez page 120.

2. Voyez, par exemple, p. 284.

3. Voyez Raynaud, *l. l.* p. 152.

écarts de S. M. Fontenelle lui a rendu ce témoignage « qu'affairé comme un homme fort avide de gain, Fagon ne recevait cependant jamais aucun payement de ses malades, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payements déguisés sous la forme de présents et qui sont souvent une agréable violence aux plus désintéressés ; il ne se proposait que d'être utile et de s'instruire pour l'être toujours davantage. » — « A la cour, continue Fontenelle, il donna un spectacle rare et singulier, un exemple qui, non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé ; il diminua beaucoup les revenus de sa charge et se priva généreusement, au profit de ses confrères, de toutes les redevances que son titre de premier médecin valait à ses prédécesseurs. » Il avait une tendresse particulière pour le Jardin des Plantes, dont il avait la surintendance. « Ce petit coin de terre ignorait presque, sous sa protection, les malheurs du reste de la France. » C'est là qu'il se retira après la mort de Louis XIV, voulant finir ses jours dans la retraite et dans l'étude. Il avait à peu près quatre-vingts ans quand il mourut ; sa constitution avait toujours été si chétive, qu'il aurait pu donner pour preuve de son habileté qu'il vivait. Fontenelle nous a laissé le portrait moral de Fagon ; la maligne princesse Palatine, dans ses *Lettres*[1], s'est chargée de nous donner le portrait physique ; il est moins flatteur : « Le docteur est une figure dont on a peine à se faire une idée. Il a les jambes grêles comme celles d'un oiseau, toutes les dents de la

1. Juillet 1696, édit. Rolland, p. 164.

mâchoire supérieure pourries et noires, les lèvres épaisses, ce qui lui rend la bouche saillante, les yeux couverts, la figure allongée, le teint bistre, et l'air aussi méchant qu'il l'est en effet [1]; mais il a beaucoup d'esprit, et il est très-politique. »

« Ce n'était pas, dit M. Raynaud, une médiocre position que celle de premier médecin du roi. Le premier médecin était classé à la cour parmi les grands officiers de la maison royale, n'obéissait qu'au roi lui-même, entre les mains de qui il prêtait serment, avait droit aux mêmes honneurs, aux mêmes priviléges que le grand chambellan. Sa dignité lui conférait le titre transmissible et les prérogatives de comte; il recevait en outre un brevet de conseiller d'État, en prenait la qualité, en touchait les appointements et en portait le costume dans les cérémonies. Lorsqu'il se rendait à la Faculté, il était reçu à la porte par le doyen, les bacheliers et les bedeaux, sans être lui-même docteur de Paris. Le plus sérieux des priviléges de sa charge, c'était une véritable et très-importante juridiction sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie dans tout le royaume. Presque toutes les charges médicales étaient vénales, et c'est le premier médecin qui en disposait souverainement. On comprend dès lors de quels beaux et bons revenus Fagon s'était privé en abandonnant tous ces priviléges, qui étaient une honte pour la médecine et une source d'iniquités pour les médecins. »

Cette charge de *premier médecin* ou d'*archiâtre* est

1. On sait que la haine de la princesse pour Mme de Maintenon s'étendait sur toutes les personnes qui l'approchaient de loin ou de près.

fort ancienne, et celle de premier chirurgien remonte également très-haut. M. le docteur Chereau a entrepris d'écrire une histoire des médecins des rois de France ; il a publié tout récemment deux Notices fort intéressantes, l'une sur Henri de Mondeville, premier chirurgien de Philippe le Bel, l'autre sur Jacques Coitier, archiâtre de Louis XI [1]. Henri de Mondeville était un chirurgien habile, zélé, dévoué à son royal client et tout à fait lettré; mais il fut mal récompensé [2]; il était fort occupé et très-peu payé; de plus, il trouvait à la cour de Philippe-le-Bel, comme Vallot, d'Aquin ou Fagon, une rude concurrence, non pas précisément dans les courtisans, mais dans toutes sortes d'hommes, nobles ou bourgeois, prêtres ou laïques, dépourvus de science et d'autant plus disposés à se mêler de toutes les cures. — Maître Jacques Coitier avait plus habilement ménagé sa fortune. Il inspira à Louis XI une terreur si salutaire de la mort, qu'il finit par écarter tous les autres médecins et par acquérir des Bénéfices si nombreux et si considérables, sans compter le bel et bon argent donné de la main à la main, que son

1. Paris, Aubry, in-8.

2. Louis XIV, au contraire, s'est toujours montré fort généreux pour les médecins et chirurgiens. M. Le Roi nous apprend qu'après l'opération de la fistule, Félix reçut 50,000 écus et la terre des Moulineaux estimée, au moins, à la même somme ; d'Aquin, 100,000 livres ; Fagon, 80,000 livres ; les quatre apothicaires, chacun 12,000 livres ; il n'y eut pas jusqu'à l'élève de Félix, Leraye, qui ne fut gratifié d'une somme de 400 pistoles ; de sorte que, tous rapports établis avec les monnaies actuelles, l'opération de la fistule coûta près d'un million, sans compter ce qu'elle rapporta de beaux profits à Félix, car, depuis l'opération du roi, il n'y a pas de vrai courtisan qui n'ait cru devoir faire sa cour en se soumettant à la même opération.

testament, écrit bien entendu au nom de la *benoicte Trinité*, n'occupe pas moins de six pages in-8 en très-petit texte. Jamais fortune si scandaleuse ne fut acquise par des moyens plus honteux; mais c'était plaisir à voir le roi-tyran sous le joug d'un rusé compère qui ne lui laissait ni trêve ni repos. C'est un autre Argan sous la puissance d'un autre Purgon. Lui aussi, Coitier, était une espèce de d'Aquin doublé d'un fourbe. Il y a cependant entre eux une autre différence : c'est que Louis XIV se fatigua des convoitises et des exactions de d'Aquin ; tandis que Coitier vit mourir Louis XI dans l'état le plus déplorable où un homme puisse tomber, lui, son médecin, étant au comble de la richesse et des honneurs. Du reste, Coitier remplissait son office de Purgon avec autant de libéralité que les premiers médecins de Lòuis XIV, car, dans un seul trimestre, nous voyons figurer une somme d'environ 20,000 fr. pour MM. les apothicaires de Louis XI.

II

Vallot, dans ses *Remarques sur la naissance et le tempérament du roi*, note que l'état de faiblesse extraordinaire où se trouvait Louis XIII, par suite de grandes fatigues et de l'opiniâtreté d'une longue maladie, donnait sujet d'appréhender, durant la grossesse de la reine mère, que le royal enfant ne se ressentît de la mauvaise santé du roi son père; mais il se hâte d'ajouter que l'excellence du tempérament de la reine et sa « santé héroïque » ont rectifié les mauvaises impressions des premiers principes du jeune roi. Cependant,

après la rude épreuve à laquelle venait d'être mise la santé de Louis XIV par une violente attaque de petite vérole, Vallot se montre, en 1652, un peu moins confiant; il insiste auprès de S. M. pour qu'elle « veuille bien croire conseil et se servir de sa vertu pour résister aux excès de la jeunesse; » il lui représente « qu'engendré par un père tout valétudinaire et sur la fin de ses jours, il est expédient que le roi, chez qui on observait déjà une faiblesse de poitrine et une faiblesse d'estomac, use de grandes précautions à se servir du conseil de son médecin. » Cette faiblesse d'estomac, que Vallot signale, le roi la tenait-il entièrement de sa naissance, ou la devait-il en partie au mauvais régime qu'il suivit obstinément presque dès le début de son règne? C'est un point sur lequel il est difficile de se prononcer; en tous cas, nous voyons, dans cette même année 1652, Vallot reprendre le roi pour s'être livré à un « petit désordre, » et « pour avoir trop mangé de fruits. » Cette expression *petit désordre* est si commode et si pleine à la fois de réticences et de flatterie, qu'elle revient fort souvent sous la plume de Vallot. Si nous rassemblons ici quelques-uns des passages les plus remarquables du *Journal* où les premiers médecins parlent des appétits du roi, on ne doutera guère que la faiblesse d'estomac n'ait été au moins singulièrement augmentée par les surcharges que S. M. imposait presque chaque jour à cet organe. Même lorsqu'il est entièrement sain, l'estomac veut être ménagé, et surtout il demandait à être respecté en un aussi auguste personnage, chez qui il semble que les appétits vulgaires ne devaient pas trouver accès.

Dès les premières lignes du *Journal*, les médecins notent l'intempérie des humeurs, l'intempérance des appétits et l'impatience des volontés du roi; Vallot lui-même, qui ne manque jamais l'occasion, trop souvent inopportune, de célébrer les fermes résolutions de S. M., de se vanter de l'empire qu'il a su prendre sur Elle par la « merveilleuse sûreté » des traitements qu'il a inventés et qui « ravissent » le roi, enfin de « rendre grâces à Dieu du succès de ses remontrances et de ses remèdes, » Vallot enregistre néanmoins presque à chaque page, et sans remarquer la contradiction, des rechutes considérables suivies d'accidents fâcheux qui jamais ne servent d'avertissement au roi pour mieux régler sa vie.

En une occasion solennelle, presque à la veille de la grande maladie de Calais, Vallot, « trouvant le roi en une forte résolution de ne songer à aucun remède, pas même à une saignée de précaution [1] pressa très-fort M. le cardinal Mazarin d'obtenir du roi ce qu'il n'avait pu gagner sur son esprit. » Mais le cardinal fit réponse que le roi, « en l'état où étaient ses affaires, ne se rendrait à aucun remède ni *régime s'il n'était malade*, et qu'il n'avait aucun dessein de se servir de précaution. » Voilà qui était parler net; le pauvre Vallot fut bien obligé de se soumettre; mais on trouve une petite pointe de vengeance dans la phrase suivante : « Toutes les prospérités et glorieuses entre-

1. *Géronte :* Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie? — *Sganarelle :* Il n'importe; la mode en est salutaire, et comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire saigner pour la maladie à venir.

prises du roi ont failli à lui coûter la vie, si Dieu, par une grâce particulière, n'avait inspiré des lumières tout extraordinaires *aux médecins* pour le tirer du péril où il était. » Dans une autre occasion, il s'agissait d'une plaie assez profonde à la jambe, Vallot convient que l'humeur du roi n'est pas commode, et que S. M. n'a jamais voulu garder ni le lit, ni le repos, ni même souffrir l'appareil nécessaire en semblable occasion [1]. Refuser une saignée de précaution, ce n'était pas trop mal user de son pouvoir, mais c'était le compromettre que de s'insurger contre une plaie à la jambe.

A propos de la scarlatine du roi, Vallot ne manque pas de s'écrier que, durant le cours de la maladie, S. M. « ayant donné des marques de la grandeur de son âme dans les extrêmes dangers de sa maladie, par le mépris de la mort, par les fortes résolutions de ne se point abandonner aux impatiences ni aux refus des remèdes qui lui ont été proposés, a témoigné la même fermeté dans sa convalescence, s'étant entièrement réglée à ce qu'on lui a proposé, sans s'impatienter de la rigueur que l'on gardait en son boire et son manger. »

S'il est vrai que le rôi ait été, pendant les dix ou douze premiers jours de sa maladie en proie au délire et même au transport, on comprend difficilement

1. « Le roi a été légèrement incommodé d'une blessure qu'il reçut à la jambe droite (1665), et, comme la plaie avait pénétré jusqu'à la crête de l'os tibia, la guérison en a été plus longue et plus difficile, particulièrement pour n'avoir pas voulu garder un moment le lit, ni le repos, ni même souffrir l'appareil nécessaire en pareille occasion, ne s'étant ni épargné, ni contraint non plus que s'il n'avait point été blessé. (Page 95.)

qu'il ait pu donner beaucoup de « marques de la grandeur de son âme ; » le roi ne s'appartenait plus, il était subjugué par la maladie et livré aux médecins sans défense et sans mérite. Nous le trouvons, au contraire, dès le premier jour de la convalescence (page 71), « en une si grande impatience de sortir du lieu où il s'était vu en péril de la vie et de se faire transporter à Boulogne malgré son extrême faiblesse, » qu'il n'y eut pas moyen de lui résister.

Qnand le roi fut pris des prodromes de la rougeole pour l'avoir gagnée auprès de la reine mère qu'il n'avait quittée ni jour ni nuit, il consentit ce jour-là à une saignée *afin de se mettre en état de ne pas rompre la partie convenue de mener la reine à Versailles ;* Vallot tenta les derniers efforts pour retenir le roi ; mais l'insubordination de S. M. fut telle, qu'elle partit incontinent après avoir dîné. Le mal avait débuté le 28 mai ; le 4 juin, le roi s'habillait, recevait une affluence de personnes de condition, se promenait trois heures entières dans le logis ; le 5, il mangeait des viandes solides, se promenait en son parc une bonne partie de la journée, et même il tint conseil une heure et demie. Il faut, pour expliquer de tels écarts, ou accuser Vallot de grande imprudence, ou reconnaître que le roi a montré, dans la convalescence comme au début de la maladie, une si grande impatience, que son premier médecin a dû se résigner et s'en remettre à la grâce de Dieu.

C'est encore pour faire sa cour au roi que Vallot, pendant la petite vérole, a pu « concevoir de notables espérances de la grandeur de son courage, puisque

en l'âge de dix ans, S. M. témoigna de l'assurance et de la fermeté dans les plus fortes douleurs et dans l'*accablement* de plusieurs accidents qui lui sont survenus. » Je crois que le royal enfant n'était guère en état de rien refuser ou de rien accepter des remèdes extrêmes qu'on lui présentait, puisque la maladie débuta avec une grande violence, et que l'*accablement* ne permit pas même aux médecins de prendre une forte résolution. J'aime mieux croire Vallot lorsqu'il nous assure que S. M. a supporté avec fermeté les incisions qu'on lui a faites sur les orteils pour limiter la gangrène qui s'en était emparée ; nous retrouvons le même courage lors de l'opération de la fistule, « qu'il soutint avec toute la constance possible, » et pendant la cautérisation par le fer rouge de l'os de la mâchoire supérieure. « On y appliqua, c'est d'Aquin qui parle, quatorze fois le bouton de feu, dont M. Dubois, qui l'appliquait, paraissait plus las que le roi qui le souffrait, tant sa force et sa constance sont inébranlables dans les choses nécessaires, quand il s'y est déterminé. » Ce n'est point la douleur, mais la gène qui était insupportable à Louis XIV[1].

En 1653, et dans les années suivantes, Vallot signale « de petits désordres ou déréglements sur les vivres. » Dans cette même année 1653, il décrit tout au long un flux de ventre opiniâtre pour lequel Dieu lui donna la lumière des remèdes avec lesquels il put *achever glorieusement son ouvrage*, en plus de six mois, il est vrai. Enfin, il a vu S. M. en si bon état, qu'il ose « lui donner des assurances qu'elle ne retombera *jamais* en

1. Voyez pages 6, 52, 73, 163, 174 et 175.

une semblable incommodité, les parties étant beaucoup mieux rétablies que par le passé. » En 1680, d'Aquin reproche au roi de prendre une trop grande quantité d'aliments à son souper et de faire un usage trop fréquent de ragoûts pleins de sel, de pain salé et d'épices; en 1682, il note de graves accidents à la suite d'un repas où le roi avait avalé « quantité de truffes non mâchées; » en 1683, il nous apprend que le roi mange des quantités « prodigieuses » de pois verts et de poisson. Les pois verts à leur commencement[1] et surtout à mesure qu'ils deviennent plus communs, tant en potages qu'en ragoûts, le poisson, les huîtres, les sardines et les « amas » de gibier dans la saison, depuis les premiers perdreaux jusqu'au carême, enfin les fraises jouent un grand rôle dans les indigestions phénoménales du roi, et, par conséquent, dans ses vapeurs ou vertiges; c'est presque toujours en sa *petite maison* de Marly que le roi fait ses plus fortes parties de fourchette et qu'il est le plus fortement dérangé; j'ai noté dans le *Journal* plus de vingt passages qui le prouvent. Fagon dit même expressément (page 287) que Marly réparait avec usure ce qu'emportaient les purgatifs, Marly où l'on faisait « de grands repas de poisson et de tout ce qui peut, par la diversité des mauvaises choses soutenues de sauces encore plus mauvaises, fermenter dans l'estomac. » Le premier médecin ne craint pas d'écrire que les grands couverts réitérés matin et soir, que la compagnie et la

1. Fagon dit positivement, p. 252, que le commencement des petits pois rend au roi la tête pesante. — Voy. aussi p. 343.

tentation de ragoûts nouveaux empêchent toujours le roi de se restreindre [1].

Les jours maigres sont particulièrement notés comme mauvais pour la quantité d'esturgeons ou autres poissons dont S. M. «emplissait son estomac.» Sur l'observance du maigre et du carême, le roi est d'une telle rigueur que rien ne peut lui faire enfreindre, je ne dis pas l'esprit, mais la lettre de l'Église [2], pas même la nécessité où il se trouve parfois de rompre le jeûne par quelque tisane ou bouillon, afin de se préparer à une médecine (p. 314). Vallot le remarque déjà en 1653; d'Aquin le dit expressément en plusieurs endroits [3], et Fagon le répète souvent [4], accusant aussi parfois les pieuses occupations qui arrêtent le roi à l'église pendant les plus longs offices du jour ou de la nuit. D'Aquin et Fagon ajoutent que les aliments maigres sont si pernicieux, que les jours de *pénitence* ne manquent pas de réveiller les « mouvements de flux de ventre. » La seule privation que le roi veuille bien s'imposer, c'est de ne pas manger de ragoûts les jours qu'il fait gras pendant le carême; aussi, dans une circonstance grave pour la santé du roi, Fagon (p. 294) se loue de ce que le commencement du carême vienne si à propos, à cause de la modération des repas qui sont ceux d'absti-

1. Cela est si vrai que Fagon cite comme un triomphe, p. 291, que le roi ait tenu bon contre les beaux muscats qu'on lui a présentés, sans y goûter.

2. Notez que la fête de saint Mathias fait reculer au mercredi 26, une purgation qui devait avoir lieu le lundi 24. (Page 326, année 1710.)

3. Voyez, par exemple, p. 155.

4. Cependant on voit, à la page 304, que le roi fit gras un vendredi, à cause qu'il était fatigué et abattu.

nence, et l'on voit que les jours d'abstinence sont les jours gras, « par la simplicité des aliments[1]. »

Quand le roi consent à se retenir sur son appétit et à suivre un régime « qui aurait été beaucoup trop nourrissant pour un autre, » on entend aussitôt le « murmure impertinent des courtisans goulus qui, pour faire leur cour mal à propos et décidant de tout par ignorance et témérité, » ne manquent pas de trouver ce régime épuisant, en sorte que le malheureux Fagon en est réduit à permettre, contrairement à toutes les règles d'une bonne hygiène, le vin, la viande et les entrées. Et remarquez, s'il vous plaît, en quoi consiste le menu des petits repas que les courtisans trouvent insuffisants et dont le roi veut bien parfois se contenter[2] : croûtes, potage au pigeon ou à la volaille et trois poulets rôtis. Or ce n'est pas seulement pour l'ornement qu'on servait sur la table du roi trois poulets; il en mange quatre ailes, les blancs et des cuisses (p. 304). Le menu suivant convenait mieux aux « goulus, » mais déplaisait fort à Fagon. « Outre les croûtes, le pain mitonné en potage et les viandes fort solides, le roi comblait la mesure à son dessert avec des vents faits de blanc d'œuf et de sucre, cuits et séchés au four, force confitures et des biscuits bien secs, ce qui, joint à quatre grands verres en dînant et trois d'eau sortie de la glace après dîner, donnait sujet au roi de se plaindre qu'il se sentait faible et qu'il avait de la peine à

1. P. 300. Voyez aussi p. 251.

2. C'est à grand'peine aussi qu'en 1695 Fagon obtient que sa majesté ne mange plus de pain salé fait avec du lait et de la levûre de bière.

marcher [1] ! » Autre menu non moins fortifiant au dire des courtisans, non moins épuisant au dire de Fagon : « beaucoup de viandes et de potages, variété de différentes choses qu'on y mêle, salades de concombres, de laitues, de petites herbes, lesquelles toutes ensemble sont assaisonnées de poivre et très-fort vinaigre en quantité, et beaucoup de fromage par-dessus, le tout entassé presque sans pain et sans presque être mâché [2]. » Si les repas du roi se distinguent par la quantité, ils ne brillent pas par l'élégance, et l'on ne pourra pas dire de Louis XIV comme on l'avait dit de Joyeuse, qu'il mangeait sa fortune avec magnificence. Il n'y a pas lieu de s'étonner, après cela, qu'à l'ouverture du corps de S. M. « son estomac surtout étonna, et les boyaux, par leur volume et leur étendue au double de l'ordinaire. » (Saint-Simon).

Le roi s'expose au froid, au vent, à la neige avec autant d'indocilité qu'il s'expose aux indigestions : le *Journal* de Fagon est rempli de plaintes à cet égard : à Marly, il se promène en galoches pendant quatre ou cinq heures par une pluie très-froide. « Le froid est grand et le temps chargé de neige hors de saison, dit ailleurs Fagon, et le roi s'y expose tous les jours, même le soir, avec peu de mouvements. » Une autre fois « il s'est morfondu à Trianon » ; il court le cerf pendant les jours de pluie et de vent glacial; il se tient longtemps dans des lieux enduits récemment de plâtre; « il va tirer, s'échauffe, ne se couvre pas au plus tôt de son surtout quand il cesse d'agir, et il se sent morfondre

1. Pages 267, 303, 308, 389.
2. Pages 321 et 334.

avant que de *s'être rentré* dans son carrosse; il se laisse mouiller de la pluie qui coule par le dossier de son soufflet [1]. » Il n'y a pas une de ces imprudences qui ne soit suivie de quelque gros rhume, de quelque accès de fièvre, d'attaques de goutte ou de rhumatisme, et pas une de ces imprudences qui ne soit accompagnée d'excès de bouche, de sorte qu'on finit par ne plus savoir où saisir la vraie cause des maladies et des indispositions.

On sait que Louis XIV avait la manie de changer de perruque à chaque instant, d'en essayer plusieurs avant de se décider, et de ne prendre aucune précaution pendant cette grave occupation; Fagon s'en plaint fort souvent et note des rhumes ou d'autres *mésaises* à la suite de ces nombreux essais qui refroidissaient la tête; ce qui fait supposer à M. Le Roi que Louis XIV était rasé sous ses perruques; mais cette supposition devient une certitude, car à la page 338, Fagon écrit que le roi a été indisposé pour s'être fait raser la tête sans prendre ensuite aucune précaution, pour éviter de la morfondre, surtout en essayant ses perruques.

C'est au roi, à ses passions, à ses appétits, qu'il faut rapporter presque toujours les maladies dont il est assailli; cependant on sait par le *Journal* lui-même, que le splendide palais de Versailles, que la séduisante retraite de Marly, n'offraient pas toujours le confortable qu'on s'attendrait à trouver en de telles demeures. Le grand roi est incommodé tantôt par la chaleur des feux

1. Voyez les *Mémoires particuliers* de La Porte, qui se plaint du mauvais état des carrosses et de la garde-robe de son élève (p. 260 et suiv., édit. de Genève).

ou des lumières qu'on ne sait pas modérer, tantôt par le froid de sa chambre qui n'était pas suffisamment échauffée, tantôt par l'humidité et la puanteur marécageuse de l'eau de toutes les fontaines qui jouaient et poussaient une eau croupie toute l'année. Une autre fois le roi est travaillé d'inquiétude une partie de la nuit par des punaises! Des corps de cheminée qui passent derrière la ruelle de son lit augmentent pendant quelques nuits les pesanteurs de tête; les fenêtres de la chambre à coucher sont si bien calfeutrées, que le roi est suffoqué par la chaleur étouffante qu'un grand nombre de gens *parfumés* de poudre *ou de tabac* avaient laissée dans cette chambre.

Après cela il n'y a rien d'étonnant qu'en dépit de l'étiquette indiquée dans les *États de France,* le roi se soit amusé à couper ses ongles et ses cors [1]; même il arriva une fois que, malgré les observations de Fagon, Louis XIV s'était tellement fatigué à cette opération qu'il fut pris de langueurs, de sueurs froides et d'envie de vomir. C'est, comme on voit, toujours le même système, faire sa volonté jusqu'à ce que maladie ou défaillance s'ensuive; nous en avons rassemblé ici maintes preuves, en voici une nouvelle : le roi était un peu incommodé par la pointe d'un chicot d'une dent d'en bas; il tourmenta si bien le chicot pour tâcher de le tirer (il coupait ses cors, il pouvait bien arracher ses chicots), qu'il mit l'inflammation à toute la mâchoire; il se forma une tumeur, et la douleur gagna la tête, le col, l'épaule gauche et le bras droit, avec un peu de

1. Pages 260 et 342.

mal de gorge; quelques jours après, il fallut requérir le ministère du chirurgien pour extraire le malheureux chicot.

Saint-Simon accuse quelque part Fagon d'avoir fait périr le roi sous un tas d'oreillers de plume qui le faisaient tellement suer toutes les nuits, qu'il le fallait frotter et changer chaque matin. Cette surcharge de couvertures n'est qu'une invention de la malignité de Saint-Simon, qui détestait le premier médecin. L'ignorance d'un homme d'esprit qui veut parler de ce qu'il ne sait pas éclate avec une rare impertinence dans cette phrase : « Les sueurs forcées des nuits furent cause de la mort du roi, *comme on le reconnut à l'ouverture de son corps.* » Un médecin qui lit une pareille phrase ne peut que hausser les épaules. Fagon se plaint au contraire, en nombre de passages du *Journal,* que le roi, malgré la goutte, les fluxions rhumatiques et la fièvre, desquelles il était quasi toujours travaillé, ne voulait pas ramener sa couverture ordinaire sur lui, ou acceptait à grand'peine une simple couverture d'ouate, et cela dans les plus grands froids. Les sueurs que Fagon obtient à grand'peine amènent toujours quelque soulagement à l'*enrouure*, à la goutte et aux douleurs [1]. S. M. finit par accorder « aux instantes supplications » de son premier médecin « d'avoir toujours une garniture prête dans sa chambre pour changer en s'éveillant, pour peu qu'elle soit mouillée, et le jour lorsqu'elle sue beaucoup. » Cependant le roi oublie sa promesse, et on voit qu'il a soin de tenir les bras hors de son

1. Voyez page 247.

lit le matin pour éviter de changer de linge. Fagon, pour des douleurs rhumatismales que le roi avait contractées à Trianon *un soir du 1er de juin,* obtint qu'on placerait de petits oreillers *sur le col et sur les épaules ;* une autre fois il décide le roi à envelopper un bras rhumatisant dans une manche de flanelle [1]. En vérité, il n'y avait pas de quoi étouffer un homme, pas plus qu'avec ce manteau de satin légèrement ouaté qu'on substituait pendant la nuit à un manteau de toile pour entretenir une moiteur salutaire dont on soutenait le bon effet à l'aide de frictions pratiquées chaque fois que le roi changeait de linge. On voit du reste, par les remarques mêmes de Fagon, que le roi entrait facilement en transpiration, qu'il supprimait fort souvent ces sueurs par indocilité, et qu'il en advenait toujours quelque redoublement de goutte ou de rhume [2].

Le témoignage des premiers médecins sur l'humeur difficile, sur les imprudences journalières et systématiques, sur les appétits voraces du roi, mérite d'autant plus de confiance, que le *Journal* a été écrit par « exprès commandement » de S. M. (p. 100) qui ne manquait pas de le lire (p. 205), moins sans doute pour profiter des conseils qui s'y rencontrent çà et là que pour s'enorgueillir des éloges qui y abondent ; il a fallu que l'évidence fût bien grande aux yeux des médecins (et aussi que le sentiment du respect de soi-même fût bien petit chez le roi) pour que nous trouvions dans ce

1. En maintes occasions (voyez, par exemple, p. 284), Fagon manifeste sa joie de ce que S. M. veut bien suivre ses conseils, ne fût-ce que pour quelques jours.

2. *Voyez* p. 309, 316.

Journal tant de faits circonstanciés, tant de détails minutieux qui inspirent le mépris et provoquent les nausées. Fagon surtout, plus « physicien » que courtisan, n'a pas craint de mettre sous le regard du roi un portrait fidèle, mais on ne voit pas que S. M. ait jamais eu honte d'elle-même.

Fagon[1] a longuement argumenté sur le tempérament du roi contre d'Aquin. D'Aquin supposait, contre Vallot, que le roi était naturellement bilieux; il voyait la bile partout, du moins il en parle sans cesse; mais Fagon, qui ne trouve jamais cette humeur[2], répondant en son propre nom et voulant aussi venger la mémoire de son ami Vallot, réplique d'une façon très-piquante et très-ferme :

« Les personnes dans le tempérament desquelles la bile prédomine ont les cheveux et les sourcils ardents et la peau très-souvent teinte de jaune. Elles ont assez de pente à vomir et à être dégoûtées pour peu qu'il fasse chaud ou qu'elles soient elles-mêmes échauffées, et naturellement elles ont un médiocre appétit, le ventre ordinairement libre, et souvent plus qu'il ne faudrait. Leur inclination les porte à la colère et à l'emportement, et rarement elles sont maîtresses de la première fougue de cette humeur et des passions vives et subites qu'elle excite, particulièrement quand elle est secondée d'un sang abondant et bouillant. Pas une de ces circonstances ne convient au roi. Ses sourcils et ses cheveux bruns ont presque tiré sur le noir. La peau blanche, au delà des femmes les plus délicates, mêlée d'un incarnat merveilleux qui n'a changé que par la petite-vérole, s'est maintenue dans sa blancheur sans aucune teinte de jaune jusqu'à présent. Jamais personne n'a eu moins de pente à vomir; même

1. P. 208 et suiv.

2. Il en note la présence une seule fois, p. 305, année 1708.

dans les temps de la fièvre, où presque tous les autres vomissent, il ne le peut faire; et dans sa grande maladie maligne, et dont par conséquent le vomissement est un des plus ordinaires accidents, l'émétique le sauva en le purgeant par en bas, sans le faire presque vomir. Il n'est que très-rarement dégoûté, même dans ses grandes maladies, et son appétit, dans toutes les saisons et à toutes les heures du jour, est également grand, et souvent il ne l'a pas moins la nuit, quand ses affaires l'ont engagé à prendre ce temps pour manger, et, en général, il est plutôt excessif que médiocre. Son ventre est resserré, quelquefois très-constipé, et jamais lâche que par le trop d'aliments, par leur mélange ou par leur qualité. Personne au monde n'a été maître de soi-même autant que le roi. Sa patience, sa sagesse et son sang-froid ne l'ont jamais abandonné, et avec une vivacité et une promptitude d'esprit qui le font toujours parler très-juste et répondre sur-le-champ avec une netteté et une précision si surprenantes, que la plus longue préparation n'en saurait approcher. Il n'a jamais dit un mot qui pût marquer de la colère ou de l'emportement. Si l'on joint à toutes ces circonstances un courage inébranlable dans la douleur, dans les périls et dans la vue des plus grandes et des plus embarrassantes affaires qui soient jamais arrivées à personne, et une fermeté sans exemple à soutenir ses résolutions, malgré les occasions et la facilité de satisfaire ses passions [1], peut-on douter que le tempérament du roi ne soit celui des héros et de tous les grands hommes, et que l'humeur tempérée, mélancolique du sang n'en compose le mélange dans sa santé, et que, étant altérée dans ses maladies, l'humeur mélancolique n'y ait toujours prédominé ? »

Ce sont bien là les traits que nous retrouvons sur le visage de Louis XIV dans les peintures du temps et

1. On sait ce qu'il faut croire de cette fuite des occasions. Fagon a voulu racheter « l'appétit excessif » par « la fermeté sans exemple. »

dans les *portraits* de la *Galerie de mademoiselle de Montpensier*. Fagon y mêle des flatteries où le médecin lui-même peut discerner quelques signes diagnostiques. Il est certain que le roi Louis XIV n'avait pas le tempérament bilieux, comme le soutenait d'Aquin ; mais il est également hors de doute qu'il n'était pas doué du tempérament *mélancolique* que lui attribue Fagon dans ce style pompeux et comme enchevêtré à dessein, ainsi qu'est le style des médecins de Molière, je veux dire des médecins du temps. La meilleure raison que j'en puisse alléguer (elle me dispense même de toutes les autres) pour refuser ce tempérament à Louis XIV, c'est qu'il n'existe point d'humeur mélancolique ; cette humeur est une création systématique des anciens qui l'ont logée dans la rate, et à la prédominance de laquelle ils ont attribué une espèce particulière de tempérament. A tous les signes que rapporte Fagon on reconnaît dans Louis XIV un tempérament composé : *lymphatico-sanguin* [1], comme est celui de tous les Bourbons. S'il peut y avoir quelque hésitation sur la nature de ce tempérament après avoir

1. Le tempérament de Louis XIV n'est pas resté identique à lui-même : jusqu'aux environs de 1665, le sanguin prédomine, et, depuis cette époque, le lymphatique prend le dessus, non pas naturellement, mais par suite des excès de toutes sortes auxquels se livrait S. M. — Vallot, D'Aquin et Fagon notent que le roi saignait facilement du nez, même dans son lit et en priant Dieu (p. 247, 254) ; d'autres fois, ces saignements de nez se produisaient après quelques contrariétés ou contention d'esprit (Voyez, par exemple, p. 108). Ce phénomène est aussi souvent un signe de faiblesse que de pléthore. Notez aussi qu'à partir de 1665, les plaies ou autres affections chirurgicales sont longues à guérir et se compliquent de suppurations difficiles.

lu le *Journal* des médecins et le *Journal* de Dangeau, il ne reste aucun doute sur la force de constitution de ce monarque : il a résisté à toutes les fatigues corporelles, à toutes les agitations de l'esprit, aux maladies et aux médecins avec plus d'héroïsme encore et plus de succès qu'à ses ennemis ligués pour ruiner son empire et abattre son orgueil; il n'est mort qu'à soixante-quinze ans, et a survécu plus de vingt ans à sa gloire et à sa puissance. On serait presque tenté d'absoudre le roi des infractions de toute espèce qu'il a faites à l'hygiène, puisqu'il est resté beau aux yeux des femmes et grand aux yeux du peuple ébloui par ses premiers succès et par les magnificences prolongées de Fontainebleau ou de Versailles; mais si la majesté royale n'a pas été amoindrie, la dignité de l'homme a beaucoup souffert. En tout cas la recette n'est pas assez sûre pour que nous osions la recommander pas plus à la ville qu'à la cour. Nous tenons pour la modération dans le régime en dépit des soixante-quinze ans du roi Louis XIV et malgré l'éclat dont l'histoire s'est plu à l'entourer.

III

Les trois grandes maladies accidentelles du roi [1] portent, pour ainsi parler, la livrée du tempérament sanguin; elles sont toutes violentes, ou mieux, pour me servir d'une expression familière à Vallot, elles sont « toutes héroïques. » Ces maladies se terminent

1. *Petite vérole*, 1647 ; maladie de Calais, 1658 ; *rougeole*, 1663.

rapidement et sans accidents secondaires, malgré le peu de précautions qu'on prend dans la convalescence; la terminaison même en est si prompte et si nette, qu'on douterait volontiers de l'exactitude des rapports de Vallot, si les détails n'étaient pas donnés scrupuleusement, si la description, un peu embellie sans doute par le premier médecin pour augmenter ses mérites aux yeux du roi, ne présentait pas tous les caractères généraux d'une observation régulière. La petite vérole commence le 8 novembre 1647, et le 29e jour du même mois la convalescence était franchement établie; cependant la confluence des pustules avait été extrême (le roi en porta les stigmates non équivoques; on les voit sur un buste récemment découvert); ces pustules avaient « mauvaise couleur; » la fièvre et le délire avaient été intenses, la soif inextinguible, et la gangrène se mettant de la partie, on fut obligé de faire des incisions aux orteils, de sorte que rien ne manqua à cette première maladie de Louis XIV pour en faire une petite vérole tout à fait digne d'un grand roi.

La maladie de Calais n'est pas moins formidable : c'est une *fièvre pourprée,* comme on disait alors [1]. Les prodromes (lassitudes, insomnies, moiteurs, nausées, douleurs de tête, douleurs des reins) sont fort contrariés

1. M. le docteur Raynaud (*Médec. au temps de Molière*, p. 204) écrit : « Il n'y a pas moyen de s'y méprendre : ce fut ce qu'on appellerait aujourd'hui une fièvre typhoïde et des mieux caractérisées. » La marche de la maladie ne permet guère de confirmer un tel diagnostic, et la nature des symptômes me porte à croire qu'il s'agit ou d'une scarlatine anormale, ou peut-être de la maladie que nous appelons *typhus pétéchial*. La question est difficile à résoudre.

par l'indocilité du roi; dès le jour où S. M. se met au lit, on note des défaillances extraordinaires, des agitations continuelles, les inquiétudes les plus fatigantes, l'inégalité du pouls, un froid glacial aux extrémités, une grande difficulté de respirer, des rêveries, un transport furieux, une fièvre ardente à redoublements marqués, des mouvements convulsifs, une enflure ou plutôt une bouffissure du corps entier, comme s'il y avait eu une piqûre de scorpion; et tout cet appareil « d'extrême malignité » se présente avant qu'aucune tache ne se soit manifestée. Enfin l'éruption apparaît vers la fin du cinquième jour sur presque tout le corps; elle est violacée et même noirâtre; la soif est vive, la langue est épaisse et noire; la gorge était restée fortement enflammée depuis le début de la maladie; le sixième jour l'éruption disparaît, à la réserve de celle du dos et des reins; les redoublements deviennent plus fréquents et plus terribles. Le roi s'était alité à Calais le 1er juillet 1658 ; le 13, il était presque sans fièvre; il n'y avait plus que de la faiblesse. Quelques jours après, une crise notable s'opérait, et le 22 du même mois le roi exigeait qu'on le transportât à Boulogne, où il arriva en une seule journée; cinq jours après il chassait la perdrix! Je ne crois pas qu'aujourd'hui un médecin oserait accepter la responsabilité d'une pareille imprudence pour le plus misérable de ses malades, ni que beaucoup de convalescents d'une telle maladie puissent courir impunément une telle aventure; mais il n'y avait pas moyen de résister à un commandement « d'une puissance absolue. »

La rougeole du roi (1663) se prête aux mêmes ré-

flexions. Vallot note une éruption furieuse, accompagnée de sueurs extraordinaires, une défaillance perpétuelle, une fièvre ardente, des vomissements continuels, des mouvements convulsifs, un accablement extrême; le mal avait commencé le 28 mai, et le 1[er] juin tous ces accidents étaient apaisés.

Après la rougeole (1663), la scène change assez brusquement : le roi n'a plus de maladies franchement aiguës, mais seulement des infirmités ou des affections qui toutes revêtent la forme chronique au fur et à mesure qu'elles se produisent, sans s'exclure et sans jamais disparaître complétement. Pour procéder par ordre chronologique, nous trouvons d'abord les *vapeurs* et *vertiges*, qui jouent un si grand rôle dans la vie de Louis XIV, qui offrent de telles singularités et dont l'étiologie est si curieuse, que nous devons y insister plus que sur aucune autre des infirmités auxquelles S. M. a été en proie.

Vallot les avait toujours attribuées à l'excès du travail ou à des exercices violents; d'Aquin y laisse entrevoir d'autres causes, et Fagon en cherche péniblement la véritable explication [1]. Il va même jusqu'à les attribuer une fois [2] à d'anciens *papiers très-parfumés* que le roi avait remués et feuilletés à plusieurs reprises. Pauvre roi, qui ne peut relire ses billets doux, peut-être en cachette de madame de Maintenon, sans être « saisi de vapeurs accompagnées de nonchalances et de bâillements! » Mais craignant d'en avoir trop dit, Fagon se hâte d'ajouter qu'un ver mort, long de

1. Voyez particulièrement page 256.
2. Pages 283-284; on était alors en 1705.

près d'un quartier, a pu « contribuer autant que les *lettres parfumées* aux vapeurs qui avaient incommodé le roi. »

En 1659, il est question de *lassitudes ;* en 1660, de faiblesse et d'étourdissements; en 1662, les symptômes se caractérisent. « Le roi se trouva en une douleur de tête sourde et pesante, avec quelques ressentiments de vertige, maux de cœur, faiblesse et abattement : » en 1664, il y a des « mouvements confus, des vertiges et faiblesses de tous les membres ; » en 1665, les vertiges augmentent ; mais durant la campagne de Flandre, où le roi n'est plus guère exposé qu'aux fatigues de la guerre, les vertiges disparaissent, et Vallot ne manque pas de s'en attribuer tout l'honneur. Au retour, le 24 mars 1668, il y a de grandes fêtes, des réunions galantes et de somptueux dîners à Saint-Germain pour le baptême du dauphin, et le 27, le roi éprouve successivement « des syncopes d'estomac, un choléra-morbus avec des violences extrêmes, une forte dyssenterie et des tournoiements. » En 1670, le roi, la reine et toute la cour étaient partis de Saint-Germain pour les réjouissances de Chambord ; « en suite de fortes chaleurs, S. M., *ne s'étant pas bien ménagée,* se trouva fort embarrassée de pituite, et était menacée d'un plus grand orage que de coutume du côté de la tête, qui pouvait causer des vapeurs, » et qui en causèrent en effet. Durant une partie de l'année 1670, le roi est en proie à de petites ou à de grandes attaques de ses vapeurs pour avoir négligé les conseils de son médecin. A la fin de la même année, gardant plus exactement son régime de vivre et s'abstenant d'ailleurs de tout ce qui était contraire à sa

santé, S. M. n'eut plus de si fréquentes rechutes de ses vapeurs.

Enfin, le « pauvre Vallot, que l'affection et l'inquiétude avaient amené mourant en Flandre auprès de S. M., après s'être bien défendu, » abandonnait en mourant la charge de premier médecin à d'Aquin, qui reprend le roi comme Vallot l'avait laissé, c'est-à-dire avec ses fâcheuses vapeurs, et il déclare aussitôt (cette vue était pleine de justesse) que le moyen le plus assuré de protéger le cerveau est d'empêcher par les purgatifs réitérés les amas d'humeurs dans les voies inférieures, et d'en éviter la génération par l'usage de l'eau de fontaine. Le roi est en conséquence largement abreuvé et généreusement purgé : cependant d'Aquin, ne trouvant pas une explication suffisante dans la chaleur excessive du foie de S. M. qui avait tari un nombre infini de nourrices, ajoute, non sans une certaine finesse, « que si le cœur du roi voulait donner des nouvelles, nous apprendrions que, quoiqu'il soit plus maître de lui-même que tous les héros qui *nous* ont précédés, la chaleur néanmoins de son sang et la sensibilité de ses esprits ne laissent pas de lui exciter des mouvements et lui produire des passions comme aux autres hommes. » Il y a du progrès de Valot à d'Aquin : Louis XIV est devenu un homme et il en a toutes les passions et toutes les infirmités!

En 1672, quand Boileau chantait le passage du Rhin et promettait à Louis XIV de le conduire dans deux ans aux bords de l'Hellespont, d'Aquin remarque que, *par suite du soin qu'elle donne aux affaires de l'État,* S. M. a perdu « la commodité et l'envie de

faire de l'exercice; » à trente-quatre ans le grand roi était déjà *lourd!* On note alors une certaine plénitude qui cède aux purgatifs. L'année 1674 débute par des « vapeurs vertiginales, telles que le roi est contraint de chercher où se prendre et à s'appuyer pour laisser dissiper cette méchante *halenée* qui se portait à la vue, affaiblissait les jarrets et attaquait tellement le principe des nerfs, que par moments le roi ne pouvait marcher sans être soutenu. » Louis XIV avait alors sur les bras la Hollande, l'Empire, presque tous ses alliés, et madame de Montespan; il partit au printemps pour aller mettre le siége devant Besançon et devant Dôle; « quand la réduction de la province lui donna occasion, *faute d'emploi,* de se venir délasser à Versailles, sa santé se trouva si bonne qu'il n'eut besoin d'aucun secours; » mais les fêtes « enivrantes » de Versailles ramènent les plaisirs et les indigestions, et du même coup les bâillements, les nonchalances, les pesanteurs de tout le corps, les angoisses d'estomac [1], les violentes vapeurs, les tournoiements, les sommeils agités et des cauchemars « à faire mal à la gorge à force de crier. » En 1683, les vapeurs s'accompagnent d'une manière de frisson dans la peau ou deviennent suffocantes après un flux de ventre. En 1685, les étourdissements et les vertiges sont tels, que, tout couché qu'était le roi, le lit lui paraissait tourner [2], et que cette impression fâcheuse lui donna fort longtemps la peur de retomber dans cet accident. En 1711, au

1. Fagon dit, p. 265, qu'on appelle vulgairement *vapeurs* ces angoisses et ces nonchalances.

2. Pages 165 et 315.

moment où finit le *Journal*, S. M. se plaignait tristement *de n'avoir plus la tête bonne*.

Deux excès semblent produire ces vapeurs et ces vertiges qui font tant de peine au roi ; ce sont, pour me servir des expressions de d'Aquin, « des agitations d'esprit que les *mouvements du cœur* et de la gloire excitent souvent dans la vie, et la voracité naturelle du roi qui le fait beaucoup manger, » à quoi il ajoute, afin d'atténuer la sévérité de ces paroles, que le tempérament de Louis XIV penche assez à la mélancolie et que sa vie est devenue sédentaire pour la plupart du temps (on était alors en 1675 ; pag. 124, 130) ; mais je ne vois pas qu'il ait jamais, comme le fait si souvent Vallot, attribué les vapeurs aux fatigues de la guerre : ce sont, au contraire, les bons moments de la santé du roi ; toutes les pages du *Journal* en rendent témoignage. A chaque expédition (il suffit quelquefois d'une chasse longtemps continuée, pag. 140), le roi se retrouve plus vigoureux et plus gaillard ; à chaque retour au palais, les tournoiements et les lassitudes recommencent avec les dîners de réjouissance et les parties de plaisir.

Les purgatifs et les cordiaux ou fortifiants triomphent toujours, au moins momentanément, de ces accidents, et si par hasard le ventre se resserre [1], les vapeurs se montrent avec une nouvelle intensité ; au contraire les saignées [2] ou les dérivatifs [3] les augmentent cruellement, et le roi lui-même, il avait de bonnes raisons pour cela, marque de très-bonne heure

1. Voy., par exemple, p. 135.
2. Voy. pag. 126, 129, 131, 145, 153, 156, 159, 173, 205.
3. Voy. page 127.

et en plus d'une occasion, sa vive et instinctive répugnance pour les émissions sanguines [1]. Ainsi se trouve justifié l'aphorisme d'Hippocrate : *Les traitements indiquent la nature des maladies*. Tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici suffirait à démontrer cette proposition qui ressort aussi des observations de Fagon, à savoir que si les deux causes des vertiges (les agitations du cœur et les surcharges de l'estomac) ont coexisté, celle qui venait de l'estomac [2] a toujours été la plus puissante, et qu'elle a survécu à toutes les autres.

Le *vertige stomacal* est un phénomène aujourd'hui assez bien connu, grâce aux recherches de MM. Trousseau, Sandras, Blondeau et particulièrement de M. le docteur Max Simon [3]; ces recherches ont été résumées avec soin par les nouveaux éditeurs d'un excellent ouvrage qui a pour titre : *Guide du médecin praticien* [4]; la description répond mot pour mot à celle qui se trouve disséminée dans le *Journal*.

M. Trousseau et M. Simon nient que le vertige stomacal soit un acheminement à l'apoplexie; tous les auteurs le distinguent aussi du vertige épileptique; Louis XIV ne s'est donc jamais trouvé, comme on l'a

1. Voyez pages 97, 98, 101, 280.

2. Fagon dit quelque part (p. 265), qu'on appelle vulgairement *vapeurs* les nonchalances et angoisses de l'estomac. Les auteurs admettent aussi un *vertige goutteux*, qui pouvait bien, chez Louis XIV, avoir fait société avec le vertige stomacal.

3. Voyez un excellent mémoire, *Du Vertige nerveux et de son traitement*, dans le tome XXII des *Mémoires de l'Académie de médecine*, p. 1-151. M. le docteur Simon y fait preuve de beaucoup de sagacité et d'une connaissance approfondie du sujet.

4. *Guide du médecin-praticien*, par Valleix ; 4e édit. Paris, 1859, chez J.-B. Baillière et fils.

pensé, entre la menace d'une apoplexie et l'imminence de l'épilepsie; c'est d'un vertige purement nerveux, analogue à celui que donnent le vaisseau, la valse ou l'escarpolette, que S. M. a été tourmentée; le fait est établi par le *Journal* lui-même, et l'observation prise sur le grand roi peut être ajoutée à toutes celles que MM. Max Simon, Blondeau et Trousseau ont recueillies sur de vulgaires malades.

Chez le roi, la délicatesse de poitrine est moins marquée que la faiblesse d'estomac; on voit cependant que dès sa jeunesse S. M. *s'échauffait* très-aisément, surtout à la répétition des ballets, genre d'exercice qu'Elle aimait avec fureur, malgré les violents rhumes et les formidables accès de fièvre qui en résultaient. Cependant nous arrivons jusqu'en octobre de l'année 1679 pour trouver une véritable bronchite; cette bronchite même étonne d'Aquin, qui n'avait jamais vu le roi enrhumé (pag. 143); la toux et l'*enrouüre* furent opiniâtres et pénibles; comment pouvait-il en être autrement? Le roi ne s'abstint pas de sortir, de monter à cheval et d'aller à la chasse, même dans les temps les plus fâcheux de brouillard. Durant une partie des années 1680 et 1681, ces bronchites se reproduisent avec tant de violence, que d'Aquin se voit dans l'obligation de faire au roi d'humbles et sérieuses remontrances.

Mais le pauvre d'Aquin en fut pour ses frais d'éloquence. « Ses raisons ne purent persuader S. M., et de tout ce qu'il put lui proposer à l'intention de corriger l'intempérie des parties solides et des humeurs, surtout au printemps, le roi ne voulut que l'eau fraîche! »

En 1693, les années intermédiaires avaient été occupées par la goutte et par les fièvres intermittentes, les rhumes reparaissent sur la scène et se continuent avec des intervalles jusqu'en 1696; en 1705, Fagon signale de nouveau toutes sortes d'accidents catarrheux avec *englument* de mucosités ou pituite colleuse, dans le nez et dans la gorge. Ces accidents reparaissent avec intensité en 1709 et se continuent jusqu'à la fin du *Journal*[1].

Ainsi, quand l'histoire se plaît encore à nous peindre Louis XIV tout resplendissant d'une jeunesse éternelle, il y a longtemps que le *Journal* nous le montre accablé sous le poids d'une vieillesse prématurée, où les infirmités, les indispositions et les maladies se succèdent à l'envi,

Primo avulso, non deficit alter.

Les chagrins se mettent aussi de la partie; on en sait assez les causes pour que je n'aie pas besoin de les rappeler ici; Fagon note à chaque instant, comme pour expliquer certaines indispositions du roi, des *sujets de tristesse continuels,* des *occasions de chagrins,* des conseils extraordinaires *chagrinants autant qu'appliquants*, de *justes inquiétudes;* alors le dégoût qu'inspirent les monstrueuses indigestions du grand roi fait place à un sentiment de pitié profonde quand

1. En 1712; la princesse Palatine (*Lettres*, édit. Rolland, p. 323), note, en février 1712, que le roi a un si *gros rhume*, qu'on n'a pas voulu le réveiller pour lui annoncer la mort du dauphin (l'ex-duc de Bourgogne).

on songe aux implacables ennuis qui assiégent le château de Versailles pendant de si longues années. Louis XIV, le roi despote, nous apparaît toujours flanqué de deux tyrans, de ses passions d'abord qui ne le quittent jamais, puis successivement du Mazarin, de la reine mère, de la Montespan, « la femme la plus méchante et la plus fausse qui se puisse imaginer, » enfin de la *vieille*, c'est-à-dire de madame de Maintenon. Avec cela on peut avoir de la gloire, mais jamais de bonheur.

Les vers, la goutte et la gravelle sont trois affections qui se rattachent en partie au régime habituel du roi, en partie à son tempérament. Dès l'année 1659 Vallot signale la présence de vers, sans doute d'ascarides lombricoïdes; nous en retrouvons en 1696, 1697, 1704, 1705, 1709; Fagon leur attribue en partie la production des étourdissements dont le roi était travaillé, tandis qu'en réalité ils tenaient à la cause même de ces étourdissements, c'est-à-dire, au mauvais régime, et, par suite, au mauvais état des voies digestives. La première apparition de la goutte eut lieu avec une intensité peu commune, le 3 mars 1682; le roi avait alors quarante-quatre ans. Puis le 3 mai 1683, S. M. ressentit les symptômes avant-coureurs de la gravelle. Des douleurs rhumatismales, compagnes naturelles de la goutte et de la gravelle, se fixent tantôt sur un membre et tantôt sur un autre; il en est question d'une manière spéciale en 1683, 1684, 1685 et en 1709. Depuis 1682 il ne se passe presque pas une année où il ne soit fait mention, quelquefois à diverses reprises, d'une forte attaque de goutte ou de rhumatisme.

Le roi avait eu plusieurs accès de fièvres intermittentes qui venaient s'ajouter accidentellement à ses autres maladies et les compliquer. En 1686, c'est l'année de la fistule, les accès devinrent si rapprochés que d'Aquin se décida enfin à user du vin de kina clarifié; puis la maladie se rallumant et poussant de « fortes grevées, » il prescrit le vin trouble (c'est-à-dire avec un mélange de poudre); ce moyen réussit, au moins momentanément. Ce fut un grand scandale; Galien n'avait pas connu ce spécifique; la Faculté l'avait proscrit! et mieux valait *trembler* toute sa vie la fièvre que de guérir en dépit de Galien et sans le *privilége* de la Faculté; mais le roi n'était pas de cet avis. Nous devons à Louis XIV d'avoir hâté le *triomphe* de l'émétique [1], celui du quinquina, et aussi d'avoir *approuvé* l'usage de l'ipécacuanha, découvert au Brésil en 1686, par un médecin français nommé Grenier. Peu de rois ont autant fait pour la santé de leurs sujets. Cependant ni d'Aquin ni plus tard Fagon n'eurent à tirer grande vanité de la façon dont ils administraient le quinquina; il n'y a pas si petit médecin de campagne qui aujourd'hui ne se prendrait à rire en voyant avec quelle ignorance les deux premiers médecins donnaient la poudre ou le vin à tort ou à travers, entremêlant les saignées et les purgatifs; aussi ces fièvres, entretenues d'ailleurs, à partir de 1688, par les immenses travaux de terrassement qu'on faisait à Versailles et à Marly dans des terres marécageuses, travaux que le roi inspectait, par les plus mauvais temps, pendant des journées entières, se

1. Voyez, en particulier, page 60.

sont épuisées, bien plutôt qu'elles n'ont été coupées; elles avaient duré plus de quatorze ans.

Saint-Simon, nous l'avons déjà vu, accusait Fagon d'avoir fait périr Louis XIV par des sueurs forcées. Ailleurs son acte d'accusation, pour être plus vague, n'est pas moins impertinent; il écrit : « Louis XIV, à sa mort, avait toutes les parties si entières, si saines, et tout si parfaitement conformé, qu'on jugea qu'il aurait vécu plus d'un siècle sans les fautes qui lui mirent la gangrène dans le sang. Tant d'eau et tant de fruits qu'on lui donnait sans être corrigés par rien de spiritueux, en émoussant les digestifs, tournèrent son sang en gangrène. » Mais la dernière maladie du roi est de celles que les fautes des médecins ne peuvent pas produire, que leur habileté ne saurait prévenir et qui résistent presque toujours à tous les remèdes : c'est la *gangrène sénile* ou la *gangrène des gens riches*, comme l'appelle bien à tort Jeanroy, car on voit plus de ces gangrènes à Bicêtre ou à la Salpêtrière que dans les salons ou les boudoirs.

Parmi les causes de cette espèce de gangrène, M. François, auteur d'une savante monographie sur l'affection dont il s'agit, cite particulièrement, et sans compter les altérations organiques qui modifient l'état du système vasculaire, les flux abondants, un âge avancé, une alimentation mal réglée ou de mauvaise nature. Ainsi ce n'est pas Fagon, mais le grand roi lui-même qu'il faudrait rendre responsable de cette dernière maladie comme de presque toutes les autres; Louis XIV a aidé la nature dans son œuvre de destruction : il lui a préparé les voies.

Les progrès de la gangrène sénile sont parfois très-lents et parfois très-rapides ; chez le roi, ils furent effrayants : les symptômes ultimes, c'est-à-dire les taches violacées, paraissent le 24 août, et S. M. expire le matin du 1er septembre après une longue et cruelle agonie !

IV

Dans ses *Mémoires particuliers*, de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, rapporte que le jeune roi, il avait alors sept ans, se mettait fort en colère lorsqu'on lui disait qu'il serait un *second Louis le Fainéant* [1] ; ailleurs [2] il conte l'anecdote suivante :

« Le roi ayant fait faire un fort dans le jardin du Palais-Royal, s'échauffa tant à l'attaque, qu'il était tout trempé de sueur. On lui vint dire que la reine s'allait mettre au bain ; il courut vite pour s'y mettre avec elle. M'ayant commandé de le déshabiller pour cet effet, je ne le voulus pas ; il l'alla dire à la reine, qui n'osa le refuser. Je dis à S. M. que c'était pour le faire mourir que de le mettre dans le bain en l'état où il était ; comme je vis qu'elle ne me répondait autre chose sinon qu'il le voulait, je lui dis que je l'en avertissais, et que s'il en arrivait accident, elle ne s'en prît point à moi. Quand elle vit que je me déchargeais de l'événement sur elle, elle me dit qu'il fallait le demander à Vautier, son premier médecin. Je l'envoyai promptement chercher, et, ayant arrivé à temps, il dit à la reine qu'il ne répondait pas de la vie du roi s'il se mettait dans le bain dans l'état où il était.

1. Édit. de Genève, p. 249.
2. Page 267.

Le soir, je pris sujet là-dessus pour faire un chapitre sur la complaisance que l'on a pour les grands. »

Le caractère de Louis XIV est tout entier dans cette horreur de la fainéantise et dans cette insubordination; c'est bien l'enfant qui, pour s'exercer la main, écrivait six fois de suite : « *L'hommage est dû aux rois; ils font tout ce qui leur plaît;* » c'est aussi le jeune homme qui, après la mort de Mazarin, disait au chancelier et aux secrétaires d'État : « Je serai à l'avenir mon premier ministre; vous m'aiderez de vos conseils *quand je vous en demanderai.* » En même temps que le *Journal* de sa santé nous apprend qu'on ne rencontrait jamais chez S. M. la déférence nécessaire pour obtenir la guérison des maladies ou pour les prévenir, le *Journal* du marquis de Dangeau nous prouve que le roi employait si bien son temps, qu'on ne trouverait pas dans sa vie une heure qui fût inoccupée, même le jour (ce jour-là revenait souvent) où il prenait médecine, et aussi dans des circonstances beaucoup plus graves. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple : « Dans l'après-dînée du lundi 18 novembre 1686, où il avait subi la *grande opération* de la fistule, le roi tint le conseil, vit beaucoup de courtisans, et voulut qu'il y eût appartement et que l'on commençât le grand jeu de reversi qu'il avait ordonné à Fontainebleau. » Qu'on veuille bien aussi, comme commentaire de ce texte de Dangeau, et comme marque d'un égoïsme « héroïque, » se rappeler que le jour de la mort du dauphin le roi exigea qu'on tînt aussi ce même jeu de reversi comme à l'ordinaire.

Hippocrate a écrit dans ses *Aphorismes :* « L'état de santé porté à ses dernières limites est dangereux; demeurer stationnaire au même point est impossible; or, demeurant stationnaire, et, d'autre part, ne pouvant plus marcher vers le mieux, empirer est la seule voie qui reste. » Il en est de l'admiration comme de la santé : elle n'a pu, ni pour la monarchie elle-même, ni pour Louis XIV, qui en fut le représentant le plus accompli aux yeux des contemporains, se maintenir à la hauteur où l'avaient placée le respect traditionnel et la flatterie de plus fraîche date. Je ne voudrais pas, à l'exemple d'un historien célèbre, réduire le règne de Louis XIV à une catastrophe morale, religieuse et politique, ni porter une main trop sacrilége sur ce Dieu-soleil qui a illuminé de ses rayons le dix-septième siècle, ni chercher toute l'histoire dans les secrets d'antichambre ou de garde-robe: et si j'affirmais que Louis XIV a été un détestable malade, on m'accuserait certainement de tenir un propos de médecin. J'ose du moins avancer que S. M. avait un fort médiocre caractère, qu'Elle commandait à tout le monde, excepté à Elle-même, et que, malade ou infirme durant près de soixante-dix ans, Elle n'a jamais permis à personne de laisser paraître en sa présence la moindre indisposition. Mais il faut convenir que Louis XIV fut toujours un *beau* roi qui sut, pour me servir d'une expression adoucie et détournée de Saint-Simon, garder la majesté de son rang là où d'ordinaire on ne s'avise pas de l'aller chercher. Le titre de *grand* appartient au siècle encore plus qu'au monarque. Les grands siècles ne sont pas l'œuvre des souverains, mais l'œuvre des

siècles antérieurs. Un homme n'y peut rien, que comprendre et encourager ; ce fut le vrai mérite, et cela déjà suffirait à leur gloire, de Périclès, d'Auguste, de Charlemagne, des Médicis, de Léon X et de Louis XIV.

LES

MERVEILLES DU CORPS HUMAIN

COUP-D'ŒIL

SUR L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE ET LES CAUSES FINALES.

Sous le titre attrayant de *Merveilles du corps humain*, M. Descuret a réuni, dans un seul volume in-8°, des notions d'anatomie, de physiologie et d'hygiène destinées aux gens du monde, aux ecclésiastiques et aux élèves de philosophie. M. Descuret joint le titre de docteur ès-lettres à celui de docteur en médecine, et fait également honneur à ces deux diplômes trop rarement réunis dans la même main [1]. Livré pendant de longues années à une rude pratique dans un des quartiers les plus populeux de Paris, M. Descuret semblait n'avoir d'autre ambition que de consacrer exclusivement sa vie et sa science aux pauvres et à ses autres malades; cependant il n'aban-

1. Dès ses débuts, M. Descuret s'est fait remarquer par une édition fort recherchée de Cornelius Nepos, en tête de laquelle se trouve aussi, comme une précieuse garantie, le nom de M. Le Clerc.

donnait pas les livres et travaillait avec recueillement, sans perdre un seul des moments de loisir qu'il pouvait consciencieusement dérober aux soins de sa clientèle. En 1840, il publiait une *Médecine des passions*, qui fut très-favorablement accueillie et qui témoigne de cette grande expérience de la vie, de cette connaissance intime et délicate du cœur humain qu'un médecin ou un confesseur peuvent seuls acquérir ; cet ouvrage porte d'un bout à l'autre l'empreinte d'une philosophie chrétienne, douce et bienveillante, qui attire et qui persuade[1]. Quelques années plus tard, M. Descuret mettait au jour une *Nouvelle théorie du goût*. Aujourd'hui, éloigné de Paris, heureux de trouver dans la continuation d'études sérieuses une occupation qui lui semble un repos après les labeurs d'une vie si fructueusement employée dans l'exercice de la médecine, il nous donne le volume qui me fournit le sujet de ce chapitre.

1. Si nos impressions ne nous trompent pas, l'auteur, en entreprenant son ouvrage, avait été frappé des deux vices radicaux qui entachent les traités composés jusqu'alors sur les passions. Médecins ou philosophes s'étaient complus à faire de ce sujet une sorte de titre littéraire ; mais aucun d'eux ne l'avait envisagé d'une manière complète et raisonnée sous le double point de vue de la médecine et de la saine philosophie ; ils semblent n'avoir écrit que pour leur satisfaction personnelle et non pour l'utilité publique. Il fallait donc, pour la rendre fructueuse, ramener l'étude des passions à son véritable principe, c'est-à-dire à la connaissance de la nature de l'homme, telle que nous la découvrent les faits ordinaires et le plus simple raisonnement. En effet, qu'est-ce que l'homme? Un être tout à la fois matériel et spirituel, mais un être déchu, participant de sa gloire passée et de sa bassesse actuelle, offrant le triste spectacle d'une lutte continuelle entre l'intelligence dépravée et les organes affaiblis, entre les passions et la vertu. D'après ce principe, on doit admettre que les pas-

Animé de convictions religieuses éclairées, et en même temps excellent médecin, M. Descuret envisage l'anatomie, la physiologie et l'hygiène dans leurs rapports avec la morale et la religion ; il est d'avis, et ce n'est certes pas moi qui le lui contesterai, que la morale, que la théologie elle-même ont de perpétuels rapports avec l'anatomie et la physiologie ; il pense que les prescriptions hygiéniques et religieuses sont dans de continuelles et nécessaires relations, sans se dissimuler toutefois que ces rapports, que ces relations deviennent trop souvent des causes de conflits et même de prises d'armes. La science et la théologie inclinent par une pente naturelle vers l'intolérance. Ce sont deux rivales dont il est chimérique et inutile de vouloir concilier les prétentions : le surnaturel est le principal fondement de la théologie ; la science au contraire repose sur la foi absolue et nécessaire en la stabilité des lois naturelles ; elle n'est même possible qu'à cette seule condition. On oppose à la science qu'elle est trop

sions naissent de la matière aussi bien que de l'esprit ; qu'elles se rattachent à la médecine proprement dite, puisqu'en définitive elles ne sont que des maladies, c'est-à-dire une rupture d'équilibre, un défaut d'harmonie, et qu'elles se présentent avec toutes les phases des affections purement organiques. Elles doivent donc être soumises, dans leur description, à un véritable cadre nosologique (définitions, synonymie, causes internes et externes, physiques et morales, effets, marche, symptômes, terminaison, traitement médical, législatif et religieux, observations qui viennent par l'exemple confirmer les préceptes), et, dans leur traitement, aux moyens hygiéniques et médicamenteux. On ne saurait faire une plus large part à l'organisme, dans les causes, le traitement et la réaction des passions : mais il faut apprendre en même temps à tenir compte de l'influence du moral dans la production, la marche et la thérapeutique des maladies

nouvelle pour être si vaine de ses progrès, qu'elle est trop affirmative et trop attachée à la matière, qu'elle change ou se modifie chaque jour, qu'elle ignore beaucoup plus qu'elle ne sait, tandis que la théologie a le privilége de l'ancienneté, qu'elle a des principes supérieurs et plus certains et plus immuables; à quoi la science répond qu'elle a découvert et qu'elle domine pour ainsi dire, en les vérifiant et en les appliquant chaque jour, les plus grandes lois de la nature, et qu'elle est en possession de faits positifs, démontrés, acceptés par tout le monde. Faut-il donc que la science recule et s'incline, ou que la théologie envahisse, condamne et opprime? Non, sans doute; la science a une marche irrésistible et toute providentielle; la théologie repose sur une base que rien non plus ne saurait ébranler; les deux domaines sont parfaitement distincts, quoiqu'à l'extrême limite il y ait de fréquents points de contact. La science n'a pas acquis le droit de dire à la théologie : *Vous n'irez pas jusque-là;* elle doit la respecter comme ayant une mission expresse pour gouverner le monde des âmes; la théologie à son tour ne peut pas ignorer les prérogatives essentielles de l'intelligence humaine, et lui dire : *Vous n'irez pas plus loin;* elle peut en surveiller les écarts; il lui est même permis de se montrer défiante, mais elle doit applaudir aux conquêtes légitimes de la science et chercher à se les approprier. Ni la science ne doit attendre les ordres ou le visa de la théologie, ni la théologie ne doit se mettre en travers quand il arrive que la science marche avec sûreté ou plus vite qu'elle ou dans un sens différent. Aujourd'hui peut-être la science se montrera

réfractaire; demain la théologie y trouvera des arguments en sa faveur; en tout cas elle a pour elle la parole de Dieu; elle peut attendre avec confiance et avec calme.

Les préceptes de la théologie morale sont nécessairement, sous quelques rapports, moins absolus que ceux de la théologie dogmatique; plusieurs reposent essentiellement sur la connaissance exacte de la double nature de l'homme; or, pour ne parler ici que de ce qui regarde le corps, la théologie morale, imprégnée des théories de Galien dès son origine, et surtout pendant le moyen âge, a trop gardé ses allures antiques et surannées; elle s'est tenue trop à l'écart des progrès de la science de l'organisation; les solutions d'autrefois ne peuvent plus, en beaucoup de points, être les solutions d'aujourd'hui, aussi nous ne doutons pas que l'Église, qui sait avec tant de sagesse se conformer à la dureté des temps et compatir à la dureté des cœurs, ne finisse par comprendre la nécessité d'invoquer les lumières nouvelles au secours de ses démonstrations anciennes. Je rappellerai aussi à l'hygiène qu'elle montre une grande témérité quand elle s'inscrit en faux contre certaines prescriptions de l'Église qui tendent à soumettre le corps à l'esprit; ces prescriptions sont de tous les temps; la philosophie les consacre aussi bien que la religion; tout ce qui élève l'esprit sans détruire le corps, tout ce qui émousse la pointe acérée des sens est digne de notre respect et commande notre adhésion.

M. Descuret n'a pas abordé et ne devait peut-être pas aborder ces graves problèmes, mais son livre les

rappelle tout naturellement à la pensée, et fournit même plus d'un élément pour leur solution. A ces avantages indirects, les *Merveilles du corps humain* en joignent d'autres d'un ordre moins élevé, mais plus immédiats, et qui ne sont pas non plus sans grande importance. *Connais-toi toi-même* est une devise que Socrate empruntait, il y a plus de deux mille ans, à l'oracle de Delphes, et dont il a suivi les applications jusque dans l'étude de l'organisation, mais bien plus en poëte qu'en naturaliste. Il y a plus de deux mille ans aussi que cette devise sert d'épigraphe à beaucoup des traités sur l'esprit et sur le corps. On croit généralement connaître assez bien l'esprit, mais jusqu'à présent la science du corps (*l'anatomie et la physiologie*) n'a pas pénétré fort avant dans le public; elle ne forme qu'une partie très-secondaire de l'enseignement de l'histoire naturelle qui se donne dans les colléges; elle n'est pas même représentée dans l'enseignement supérieur, sauf dans des cours spéciaux et tout à fait techniques. A l'exemple des anciens, on n'apprend guère sa propre structure que par l'intermédiaire de celle des animaux; c'est là, en vérité, une étrange anomalie dans un siècle qui se flatte de n'avoir plus de préjugés ni sur la mort ni sur la vie, et à une époque où les arts graphiques et plastiques ont fait de tels progrès qu'on ne peut même plus alléguer le prétexte du dégoût si naturel qu'inspire l'amphithéâtre; c'est en même temps une ignorance dangereuse, car on ne gouverne bien que ce que l'on connaît bien; or, nous avons le devoir de gouverner notre corps en même temps que notre âme, et tantôt nous l'entourons de soins exagérés, tantôt nous le

livrons sans défense à toutes les chances de destruction. *Admirons!* dit le poëte :

> Admirons et tremblons : de ces fils délicats,
> Un seul, en se brisant, peut donner le trépas!

La *biologie* ou science de la vie tend chaque jour à prendre plus d'importance dans les théories de la science sociale et dans celles de l'économie politique. S'il est vrai que les conditions de l'organisme ne sont point étrangères à la détermination des actes humains, elles ne doivent point non plus rester inconnues à ceux qui ont à cœur d'améliorer la race humaine et d'étendre, s'il se peut, les bienfaits de la civilisation. Chaque jour encore l'hygiène publique et privée préoccupe davantage l'administration, et plus les connaissances positives seront vulgarisées, plus aussi les réformes auront chance de succès et de durée.

Le livre de M. Descuret n'est point, tant s'en faut, un ouvrage de médecine populaire; cependant il est conçu de telle façon, il fournit tant de notions exactes et précises, il renferme tant de bons conseils, que sa lecture, en faisant éviter mille imprudences, éloigne quelques-unes de ces innombrables causes de maladies qui suivent l'homme comme son ombre; il peut contribuer en même temps à rendre plus facile la tâche du médecin qui trouvera auprès de son malade aide, assistance et intelligente exécution de ses prescriptions. Or, c'est là à peu près tout ce qu'on peut et ce qu'on doit laisser de la médecine entre les mains des gens du monde; le reste n'est que danger ou illusion.

Le plan des *Merveilles du corps humain* est com-

mandé par la nature même des choses : après des considérations générales sur les tissus organiques (*os, vaisseaux, muscles*, etc.), après un exposé succinct des lois de la vie, enfin après des vues d'ensemble sur l'hygiène, l'auteur étudie successivement chaque organe et chaque appareil au triple point de vue de l'anatomie, c'est-à-dire de la structure ; — de la physiologie, c'est-à-dire des fonctions ; — de l'hygiène, c'est-à-dire de l'entretien de la vie et de la santé. C'est ainsi qu'il passe en revue tout ce qui regarde la digestion, la respiration, la circulation, les attitudes, les mouvements, le système nerveux, etc., etc. Les descriptions sont sobres de détails et souvent parsemées de réflexions, de citations, de conseils ou d'anecdotes qui font disparaître toute sécheresse et toute monotonie. Le style, toujours soutenu, soutient lui-même le lecteur et le fait arriver sans fatigue et surtout sans ennui jusqu'à la fin du volume, où il trouve encore, sous forme d'*appendices*, diverses notices instructives ou curieuses.

A ce plan, à la manière dont il est exécuté, je n'ai rien à redire : le cadre est bien rempli, le livre est bon et utile ; il ira certainement à son adresse. Peut-être seulement y aurais-je ajouté quelque chose. Ainsi je n'en aurais pas exclu toute espèce de renseignements historiques. Les gens du monde, au moins autant que les médecins, désireraient savoir comment ont commencé et comment se sont développées les diverses branches de la médecine groupées dans ce volume ; ils aimeraient à répéter le nom de ceux qui en ont hâté ou ralenti les progrès ; ils voudraient qu'on leur apprît l'époque des principales découvertes, aussi bien des

plus anciennes que des plus récentes, et qu'on leur fît connaître quelque chose des circonstances au milieu desquelles elles se sont accomplies, de leur influence sur la marche de la science, et de la façon dont elles y ont pris et dont elles y prennent journellement élection de domicile. Le public n'est pas aussi dédaigneux qu'on voudrait bien le faire croire des considérations d'un ordre très-relevé, lorsque ces considérations sont présentées avec clarté et précision. L'histoire est encore la première et la meilleure source des explications qu'on puisse donner de l'origine des erreurs ou des superstitions médicales qui courent par le monde. La médecine populaire conserve indéfiniment avec une étonnante fidélité la tradition des pratiques et même des théories qui ont eu autrefois force de loi dans la médecine scientifique. Ainsi les traces qui nous restent de la médecine populaire des Grecs et des Romains, sous les empereurs, nous reportent aux premiers âges de la Grèce et de Rome ; ainsi les pratiques actuelles des habitants de la campagne, pour ne pas parler de ceux de la ville, nous rappellent les pratiques théurgiques, cabalistiques et magiques des premiers siècles de l'ère moderne : par exemple, les sept grains de sel et les sept cloportes que j'ai vu mettre en Normandie, avec la plus parfaite confiance, sur la tête des enfants attaqués du croup, sont prescrits avec la même sécurité dans plusieurs formulaires du quatrième siècle. Savez-vous pourquoi on dit qu'un homme est *nerveux,* en parlant non pas de son tempérament, mais de sa force musculaire? Parce que, dans la première anatomie, les *nerfs* et les *tendons*, regardés à

peu près comme une même substance, portaient le même nom (*nevron*); — et pourquoi on dit qu'on a *mal au cœur* quand on éprouve des nausées? Parce qu'autrefois le cœur et l'orifice de l'estomac (siége pour les anciens de l'appétit et point de départ des nausées) avaient une même dénomination, *cardia;* — ou pourquoi on appelle le coryza *rhume de cerveau?* Parce qu'il y avait, suivant nos ancêtres en anatomie (et comment ne pas le croire? Galien lui-même l'atteste,) une communication *directe* entre le cerveau et les fosses nasales, et que le flux (*rheuma*, *rhume*) descendait du cerveau; il a fallu à Schneider, anatomiste du dix-huitième siècle, trois à quatre volumes in-4° pour détruire cette fausse opinion; — enfin vous plaît-il de savoir pour quelle raison on dit que de tous les animaux, c'est le cochon (puisque j'ai écrit ce mot je ne l'efface pas pour en substituer un plus noble) qui ressemble le plus à l'homme? Parce que, dans les premières écoles du moyen âge, on disséquait volontiers le cochon, l'anatomie humaine n'étant pas permise et les singes faisant défaut. Cophon, médecin salernitain, nous a laissé une *Anatomia porci*. Cette *anatomie*, longtemps classique, a fait concurrence aux ouvrages de Galien qui, lui, avait plus particulièrement disséqué les singes, et surtout le *magot,* mais jamais les cadavres humains.

Les vieilles théories sur la bile, sur la pituite (*phlegme*) et sur le sang ont été à peine ébranlées dans le peuple et parmi les gens du monde, par la réforme de Broussais. Vous trouvez bien quelques personnes avancées, quelques esprits forts qui parlent de l'*irritation;* mais les *humeurs* ont encore le haut du pavé dans la

médecine populaire, et cela est tout naturel : on voit, on touche les humeurs, on en suit les transformations, au moins celles qui sont les plus apparentes ; on sent l'irritation, mais on ne la voit ni on ne la touche.

Peut-être aussi, même dans un livre élémentaire destiné aux gens du monde, aurais-je introduit certaines notions d'anatomie comparée. Outre que cette science nous apprend que l'homme n'est point un être isolé et à part sur la terre, qu'il est seulement la plus haute et la plus noble réalisation du type de l'animalité ; outre qu'elle nous révèle comment, dans toute la série animale, les organes se modifient, se substituent, se subordonnent, se déplacent, se divisent ou se groupent, et comment aussi, par l'étude des intermédiaires ou du parallélisme, on a découvert les analogies les plus manifestes au milieu des dissemblances radicales au premier aperçu, l'anatomie comparée nous fait mieux connaître les usages ou fonctions des parties, et mieux apprécier la cause déterminante de telle ou telle disposition des organes, puisqu'elle nous fournit les termes de comparaison les plus nombreux et les plus variés. Ainsi les lumières projetées sur la structure des animaux se reflètent sur la physiologie et nous manifestent cette harmonie suprême qui préside dans les desseins de la divine sagesse à la création du plus petit organisme comme à celle de l'être le plus élevé, de l'être qui seul peut comprendre tant de merveilles, et, comme dit le poëte « réfléchir l'Olympe dans ses yeux. »

M. Descuret a cité plusieurs fois Galien avec une grande admiration, et pour ma part je le remercie de

cet acte de parfaite justice; cependant il aurait fallu ajouter qu'en plus d'un point, Galien n'est que l'écho ou l'interprète d'Aristote. Galien s'était proposé, non-seulement de décrire les organes et les fonctions, mais encore de démontrer comment la nature a su adapter les organes aux fonctions qu'ils ont à remplir. Et même, étendant ses investigations aux plus petits détails, il avait la prétention de se rendre compte et de trouver la raison des moindres particularités de structure. Ses tentatives n'ont pas toujours été couronnées de succès, mais, pour la main, par exemple, il a poussé si loin l'exactitude et la finesse d'observation, il a montré un esprit si pénétrant, que ses découvertes n'ont été surpassées que dans ces derniers temps par les admirables recherches de M. Duchesne de Boulogne, sur les actions isolées ou combinées de ces nombreux petits muscles qui président aux mouvements si multipliés et si précis de l'organe du toucher.

S'il fallait reprendre et développer l'idée de Galien, on devrait se garder de le suivre dans maints détails et d'adopter toutes ses vues systématiques. Ainsi non-seulement Galien veut établir qu'il existe un rapport exact et providentiel entre les organes et les fonctions, mais il s'efforce encore, en limitant la puissance et la bonté du Créateur, de prouver que les organes ne pouvaient pas être autrement qu'ils ne sont. En soi cette prétention est au moins fort étrange, très-mal fondée et parfaitement téméraire; la nature y donne à chaque instant un démenti, puisque, suivant le degré qu'occupe un animal dans la série, elle fait remplir des fonctions identiques par des appareils

entièrement dissemblables. Même aujourd'hui, tout ce à quoi on pourrait aspirer, ce serait de démontrer qu'un organisme étant donné, les diverses parties qui le composent sont dans une exacte et nécessaire corrélation, et que la pensée ne pourrait ni en intervertir l'ordre ni en changer les dispositions; encore faut-il, pour poser et résoudre un tel problème, connaître dans les plus petits détails la structure de l'homme et des animaux, étudier les lois de toutes les déviations, n'ignorer aucune des transformations ou altérations de tissus ou d'organes, soit naturelles, soit acquises, que la dissection peut nous révéler. Or, Galien n'avait disséqué qu'un très-petit nombre d'animaux et jamais l'homme; il ne savait pas l'anatomie pathologique, il n'avait que de vagues notions d'anatomie générale, et toute sa physiologie reposait sur des hypothèses. Aussi lui arrive-t-il cent fois de conclure à faux du singe ou d'autres animaux à l'homme, et de prendre pour une disposition essentielle et générale ce qui n'est qu'un fait particulier et pour ainsi dire tout local. D'ailleurs, s'il est bon de rechercher dans quel but une partie est construite de telle ou telle façon, il importe également de ne pas pousser cette recherche trop loin, car il y a dans le corps mille dispositions dont la *cause finale* nous échappe et nous échappera probablement toujours. La vie a d'impénétrables mystères; chaque jour la science lui arrache quelque secret, mais chaque jour aussi le vrai savant comprend et avoue qu'il interroge en vain et que la nature ne lui répond pas.

Le problème des causes finales ou de l'adaptation

des organes aux fonctions, est trop compliqué, trop délicat, et de date trop ancienne [1], pour que je veuille essayer de le résoudre en rendant compte d'un livre où il ne tient qu'une place secondaire. Je crois, du moins, utile de présenter en finissant quelques vues générales qui circonscrivent ce problème et le ramènent à des proportions purement scientifiques.

D'abord il ne faut pas oublier que les observations ne portent et ne pouvaient porter que sur des faits d'un ordre mécanique ou physique pour lesquels on a sous la main mille objets de comparaison ; de sorte que loin d'inventer et de découvrir des rapports entre l'organe et la fonction, on ne fait qu'appliquer à l'anatomie et à la physiologie des notions acquises par l'expérience journalière dans les usages de la vie. Ainsi, comme le remarque si judicieusement M. Cl. Bernard, on savait déjà, par des connaissances expérimentales antérieures, ce que c'était qu'un réservoir, qu'un canal, qu'un levier, qu'une charnière, quand on a dit que la vésicule du fiel est un réservoir, que les artères, que les veines sont des canaux destinés à conduire des fluides; que les os et les articulations font office de soutiens, de leviers, de charnières. Et alors même qu'on

1. Il y a longtemps que « le lis de la vallée raconte la gloire de l'Éternel, aussi bien que le cèdre du Liban ; » longtemps que Job supputait la source des biens et des maux ; longtemps que le Psalmiste exaltait les merveilles de la création, et longtemps aussi que l'*Ecclésiaste* a dit : « Dieu a posé son regard sur le cœur de l'homme pour lui apprendre à le glorifier dans la splendeur de ses œuvres. » Les Pères de l'Église en leurs *Hexameron*, les docteurs au moyen âge et, dans des temps plus rapprochés, Pluche, Hollard et Desdouits ont commenté ces textes de l'Écriture.

arriverait, pour certains organes ou appareils, à déduire logiquement la fonction et la structure, combien d'organes ou d'appareils échapperaient à nos plus minutieuses investigations! Ainsi, quand on se trouve en présence d'organes qui servent aux fonctions les plus intimes et les plus secrètes de la vie, comme sont la rate, le cerveau, les fibres nerveuses, par exemple, dont les formes n'ont point d'analogues dans les produits de l'industrie humaine, toute explication rationnelle des rapports entre l'anatomie et la physiologie devient impossible, non-seulement *a priori*, mais lors même qu'on parviendrait par l'expérimentation à déterminer les fonctions et les usages de la rate, du cerveau et des cordons nerveux.

Comment donc être assez hardi, et, tranchons le mot, assez téméraire pour ne pas craindre de faire dépendre sa foi en Dieu de notions aussi incomplètes, aussi arbitraires et en même temps aussi inaccessibles à l'esprit et aux yeux de la multitude?

Et pourquoi ne l'avouerai-je pas? Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les preuves de l'existence de Dieu tirées du spectacle de la nature; il m'a toujours semblé que de telles preuves sont des armes à deux tranchants, qui, à toutes les époques aussi bien dans les premières écoles de philosophie, qu'au temps de Lucrèce ou des encyclopédistes, ont été maniées avec autant de succès par les athées que par les déistes, et dont Pascal a dit : « qu'elles sont plus propres à engendrer le mépris que la connaissance de Dieu. » Les preuves métaphysiques, celles tirées de l'assentiment et des besoins universels de l'humanité, et, si vous

voulez encore, « ces mille raisons que la raison ne connaît pas, » suivant la profonde expression de je ne sais plus quel philosophe, m'ont toujours semblé les meilleures, les plus solides, les plus efficaces. Encore faut-il que la théologie proprement dite intervienne pour déterminer les attributs de Dieu, et concilier ces attributs avec les misères de l'homme et les troubles de la nature. Autrement on n'arrive qu'au Dieu inactif, taciturne et solitaire d'Aristote, ou aux deux principes inconciliables et irréconciliables de Manès.

Ainsi donc, outre que la preuve de l'existence de Dieu qu'on veut tirer des merveilles de la nature est une preuve contingente, puisqu'elle ne repose que sur l'observation du monde, et qu'elle fait par conséquent dépendre l'existence de Dieu de l'existence du monde, outre qu'elle est toujours incomplète et superficielle, puisqu'elle est livrée au hasard de l'observation et aux progrès incertains et irréguliers de la science, elle est au fond parfaitement illusoire, en ce sens qu'elle ne tient et ne veut tenir aucun compte du mal et du désordre, des ravages de la maladie et des conquêtes de la mort; elle ne voit pas que le mal est en son genre aussi parfaitement organisé que le bien et atteste un art aussi souverain.

Le *cysticerque* qui se loge dans le cerveau du mouton n'est pas moins bien formé que le cerveau lui-même; cependant le cysticerque donne le *tournis* et la mort. La fausse membrane qui se forme dans le larynx et la trachée et qui produit toutes les funestes espèces de laryngites et de croups, est organisée aussi merveilleusement que la vraie membrane muqueuse qui est un

des premiers éléments du jeu des fonctions respiratoires. La dent, si bien faite pour broyer les aliments et pour aider à l'articulation des sons, est aussi parfaitement préparée à se détruire sous l'action lente de la carie, après avoir été le siége des plus atroces douleurs. Partout et toujours se retrouve « le petit grain de sable qui, suivant l'expression de Pascal, arrête Cromwell au moment où il allait ravager la chrétienté ; » de telle sorte que les termes du problème sont complétement renversés, qu'il ne s'agit pas de démontrer que Dieu existe puisque le monde est si merveilleusement organisé, mais de rechercher au contraire comment on peut concilier l'existence de Dieu avec la somme du mal et du désordre qui peut-être égale la somme du bien et de l'ordre, avec les germes de mort qui égalent en puissance les germes de vie. C'est donc à d'autres considérations qu'à la théorie des causes finales ou causes premières qu'il faut s'adresser pour se rendre compte de toutes les dispositions normales ou anormales de l'économie animale, et c'est à d'autres faits qu'à ceux de l'organisation qu'il faut demander la preuve de l'existence de Dieu. Aussi je répéterai volontiers ces belles paroles de M. l'abbé Gratry en sa *Théodicée :* « Étant données les choses visibles qui s'engendrent, qui naissent et meurent, qui passent et changent, qui sont et pourraient ne pas être, qui sont bornées et imparfaites, l'esprit doit dépasser ces êtres finis et apparents pour s'élever avec Platon aux idées éternelles, invariables, immuables. »

DE LA CIRCULATION DU SANG

ET DE SON HISTOIRE [1].

M. Biot a dit avec cette finesse et cette souveraine raison que chacun lui connaît : « Rien n'est plus clair que ce qu'on a trouvé hier, rien n'est plus difficile à voir que ce qu'on trouvera demain. » De telles paroles s'appliquent merveilleusement à l'histoire de la circulation du sang. Ce phénomène nous paraît aujourd'hui si simple, il est si généralement connu, qu'on a peine à comprendre comment tant de médecins et de naturalistes éminents, qui se sont succédé pendant tant de siècles, ont été aveugles à ce point de ne pas le découvrir. Mais ne soyons pas si sévères! Dans un siècle, dans vingt ans, demain peut-être nous mériterons le même reproche pour des faits aujourd'hui inconnus et

1. *Histoire de la découverte de la circulation du sang. — De Guy Patin, adversaire de la circulation*, par P. Flourens, de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; 2[e] édition, revue et augmentée. Paris, 1857, un vol. in-12, chez Garnier frères.

qui seront alors tombés dans le domaine de l'observation ; ne nous montrons pas non plus si ignorants des conditions qui, dans les siècles passés comme sous nos yeux, favorisent ou retardent soit une découverte, soit une invention.

Les sciences se développent dans un ordre hiérarchique, et il n'est pas malaisé de démontrer que, longtemps retenues dans leur essor par les théories *a priori*, qui créent des notions factices, et par le principe aveugle d'autorité qui perpétue l'erreur, elles se sont émancipées et perfectionnées dans l'ordre le plus naturel, le plus régulier, le plus nécessaire. Appliquant aux cas particuliers ces vues générales que je développe un peu plus loin [1], il me serait facile de prouver que dans les mouvements de chaque science, rien, ou du moins presque rien n'est livré aux caprices du hasard, ni même aux élans spontanés du génie : semblables aux semences qu'on jette sur une terre mal préparée, les découvertes prématurées, quelles qu'elles soient, ou restent infécondes, ou tombent dans l'oubli, tant qu'elles ne rencontrent pas un milieu qui les soutienne et où elles puissent prospérer ; tant qu'on n'a pas écarté chacun des voiles qui cachait la lumière, chacun des obstacles semés par l'ignorance sur la route du savoir.

J'en pourrais citer mille exemples ; je n'en veux mettre qu'un sous les yeux du lecteur, et je le trouve dans un livre excellent, petit par son volume, mais considérable par l'importance du sujet qu'il traite,

1. Voir le chap. sur la *Pathologie générale*.

par les horizons nouveaux qu'il ouvre à l'histoire et par le nom de son auteur.

C'est à l'Académie des sciences que M. Flourens a rencontré la méthode rigoureuse qui permet de suivre pas à pas les progrès de cette grande découverte de la circulation, de rapprocher et de rattacher tous les points du cercle que parcourt le sang; c'est à l'Académie française qu'il a trouvé cette exquise politesse du langage, cette propriété exacte des termes, cette recherche constante du bien dire qui font l'ornement des sciences et qui assurent aux œuvres de l'historien les honneurs de la postérité.

Avec M. Flourens suivons donc l'évolution lente et les degrés successifs de la découverte de la circulation du sang, de cette découverte aujourd'hui si bien établie et en réalité si contraire aux opinions de l'ancienne médecine, et si difficile à comprendre pour des galénistes, qu'elle a été violemment combattue quand elle apparut au grand jour démontrée à l'aide d'irréfutables expériences par l'immortel Harvey. Mais c'est le sort réservé aux hommes de génie : à défaut de persécutions contre les personnes, on attaque les idées ou les inventions; si les unes et les autres résistent aux assaillants, tantôt on refuse le nom d'inventeur à celui qui du même coup n'a pas tout découvert à la fois, et tantôt on demande aux pages les plus obscures et les plus reculées de l'histoire des témoignages de priorité qu'on exagère et qu'on oppose périodiquement avec emphase et malignité aux titres que la postérité, malgré ces clameurs et ces revendications, tiendra toujours pour légitimes et pour incontestables. Au-

jourd'hui personne ne se soucie des épigrammes de l'ancienne Faculté contre Harvey; mais la Suisse, la France, l'Italie surtout élèvent encore des prétentions qu'à mon sens M. Flourens vient enfin de réduire à néant.

M. Flourens, écrivant au moins autant pour les savants que pour les gens du monde, a supposé connu de ses lecteurs le mécanisme de la circulation; comme je m'adresse plutôt aux gens du monde qu'aux savants, je demande quelques lignes pour donner les explications nécessaires.

Le cœur est composé de quatre cavités : deux charnues qu'on nomme *ventricules,* deux membraneuses qu'on appelle *oreillettes.* Ces cavités sont disposées de telle façon qu'il y a pour ainsi dire deux cœurs, l'un à droite, l'autre à gauche, composés chacun d'une oreillette qui forme l'étage supérieur, et d'un ventricule qui forme l'étage inférieur. Les ventricules communiquent de haut en bas avec les oreillettes, mais ni les oreillettes ni les ventricules ne communiquent latéralement[1]. Le cœur gauche est destiné au sang artériel, le cœur droit au sang veineux. Prenons le cœur, et dans le cœur le ventricule gauche, comme point de départ du mouvement du sang. Ce liquide, lancé dans le tronc commun de toutes les artères du corps, je veux dire dans l'*aorte,* arrive dans l'intimité des tissus à l'extrémité des plus petites ramuscules de l'arbre artériel; ces ramuscules s'abou-

1. Chez le fœtus les oreillettes communiquent largement entre elles par le trou dit *de Botal;* le *canal artériel* établit également une communication entre l'aorte et l'artère pulmonaire.

chent avec les plus petites radicules de l'arbre veineux, lesquelles en se réunissant de proche en proche forment deux troncs volumineux, l'un pour la partie supérieure du corps, l'autre pour la partie inférieure (*veines caves*). Ce dernier passe à travers le foie. Tous deux se rejoignent dans la poitrine, au niveau de l'oreillette droite du cœur, et versent dans cette cavité le sang qui revient de la périphérie au centre, chargé des résidus de la nutrition. De l'oreillette droite le sang passe dans le ventricule droit, d'où il est envoyé aux poumons par un vaisseau qui se ramifie dans le même sens que les artères (*artère pulmonaire*). A l'extrémité de ces ramifications il est repris par d'autres vaisseaux dont les radicules, se réunissant de proche en proche dans l'intérieur du poumon, à la manière des veines, le ramènent par quatre troncs (*veines pulmonaires*) dans l'oreillette gauche, laquelle le fait passer à son tour dans le ventricule gauche, où nous l'avons pris. Le sang arrive au poumon impur, noir et mort, pour ainsi parler; il en ressort purifié, rutilant et vivifié par le contact de l'air.

La seule théorie complète qui nous soit arrivée de l'antiquité sur les fonctions du système vasculaire et sur la marche du sang est celle de Galien ; elle est presque en tout point l'opposé de celle des modernes, et a été adoptée sans contestation jusqu'à Harvey, c'est-à-dire jusqu'au dix-septième siècle. Cette théorie n'a point été formée de toute pièce par le médecin de Pergame; les divers éléments en sont dispersés dans la suite des siècles, et je veux les rassembler ici brièvement pour que le lecteur comprenne bien la succes-

sion des erreurs chez les anciens, et par conséquent les obstacles que la notion exacte de la circulation a dû rencontrer pour se faire jour.

Le premier pas fait dans la connaissance du système vasculaire semble le plus facile, et cependant il ne remonte pas très-haut; il consiste en la distinction des deux ordres de vaisseaux, *artères* et *veines*. Platon, comme le remarque Galien, n'avait pas fait cette distinction, et, bien qu'il appelle si justement le cœur *nœud des vaisseaux*, il croit que tous les vaisseaux du corps sont de même nature et contiennent même substance. Diogène d'Apollonie, contemporain de Socrate, avait peut-être *vu* l'aorte et la veine cave, la jugulaire et la carotide, mais il ne les distinguait pas, eu égard à leur nature et à leurs fonctions : il croyait, en conséquence de son système général de physiologie, que *tous les vaisseaux* contiennent à la fois de l'air et du sang. On ne saurait préciser ni à quelle époque les *artères* et les *veines* ont été distinguées, ni quel physiologiste [1] s'est avisé de mettre le sang dans les veines et l'air dans les artères : première fausse notion qui est un premier obstacle à la découverte de la circulation, puisqu'il y a dès lors pour la majorité des physiologistes anciens deux courants en sens contraire, celui du sang par les veines, et celui de l'air par les artères. Érasistrate, anatomiste célèbre de l'école d'Alexandrie, sous les Ptolémées, a essayé de fortifier cette opinion touchant le contenu des artères et des veines, en y rattachant toute une théorie médicale sur l'inflammation, qu'il fait dépendre d'une ex-

1 Peut-être Démocrite.

travasation du sang veineux dans les artères ; de sorte que la nature, en abouchant les artères aux veines par une multitude de vaisseaux capillaires, n'aurait eu d'autre but que de faciliter le développement d'une des maladies les plus répandues, de celle qui fait partie intégrante de presque toutes les autres !

Comment a pris naissance cette singulière opinion que les artères contiennent de l'air? Les premières dissections, même les plus grossières, en établissant la distinction anatomique entre les artères et les veines, montrèrent en même temps une certaine analogie de structure entre la *trachée-artère* et le plus gros vaisseau du corps, l'*aorte*, entre les *bronches* et les artères de moindre calibre ; d'un autre côté, on n'eut pas de peine à constater que la trachée et les bronches sont les premiers canaux de l'air ; on crut voir que trachée et bronches communiquaient à travers le tissu pulmonaire avec le cœur au moyen des *veines pulmonaires*. On le crut peut-être *a priori*, et peut-être aussi parce qu'après la mort les artères sont à peu près vides de sang.

Un obstacle non moins grand à la découverte de la circulation, et qui paraît s'être formé en même temps que naissait l'idée de la présence de l'air dans toute une moitié du système vasculaire, c'est l'obstination des anciens à chercher aux vaisseaux une ou plusieurs origines, ce qui exclut toute idée de cercle, puisque, dans un cercle, il n'y a ni commencement ni fin. Après bien des tâtonnements, qu'Hippocrate et Aristote nous ont fait connaître, on assigna enfin le foie pour origine aux veines, et le cœur comme point de départ des

artères; de sorte que les deux courants devaient se diriger incessamment en sens contraire, le sang et l'air partant de deux points à peu près opposés et ne se rencontrant plus qu'à la périphérie du corps. On comprend, du reste, comment le foie, qu'on a comparé à du *sang coagulé* et que traversent une multitude innombrable de vaisseaux, a pu être pris comme point d'origine des veines.

Après ce que j'ai dit de la théorie moderne de la circulation, il n'est pas très-difficile maintenant de se rendre compte de celle des anciens. Le cœur se continue avec le poumon par les *veines pulmonaires*, ou *artères veineuses*, et par l'*aorte* avec toutes les artères qui se ramifient dans le corps de l'animal; les veines pulmonaires, s'abouchant avec les dernières radicules des bronches, apportent l'air au cœur, qui, à son tour, l'envoie à travers les artères issues de l'aorte, dans toutes les parties de l'organisme. Quant à l'*artère pulmonaire* ou *veine artérieuse*, elle n'a guère d'autre office que de nourrir le poumon du sang qu'elle reçoit du cœur droit. Les veines naissent de la substance du foie et forment un vaste tronc, dont la partie qui descend se distribue à toute la moitié inférieure du corps, et dont l'autre, qui monte, doit alimenter toute la partie supérieure. Chemin faisant, la partie ascendante rencontre l'oreillette droite du cœur, dans laquelle elle verse son trop plein; le ventricule droit reçoit ce trop-plein, s'en nourrit lui-même, et envoie le reste au poumon pour le nourrir également et pour que l'acte de la respiration dissipe les matières fuligineuses accumulées dans le sang. Ainsi le sang s'arrête

d'une part au poumon, et de l'autre à toute la périphérie du corps; il ne revient pas vers lui-même, il ne *circule pas*, et les deux courants veineux et artériels se dirigent tous les deux vers la périphérie. Pour nous, les artères sont les canaux mêmes de la vie; ce sont elles qui transportent les matériaux de la nutrition du centre à la périphérie; les veines ne sont que des *voies de retour* pour un sang appauvri, qui va reprendre dans le poumon ses qualités vivifiantes au contact de l'air. Au contraire, pour les anciens, les veines sont chargées de la nutrition, tandis que les artères n'ont qu'un rôle tout à fait secondaire.

Galien n'avance pas beaucoup la question; cependant il détruit en partie l'erreur d'Érasistrate, puisqu'il admet dans les artères beaucoup d'air et un peu de sang, et, dans les veines, beaucoup de sang et un peu d'air. « C'est ainsi, dit-il, que les choses se passent à l'état normal; mais quand une artère est ouverte, l'air s'échappe d'abord, puis, par suite de l'*horreur du vide* et en raison de la communication des veines avec les artères, le sang remplace l'air et s'échappe à flots. » A côté de cette demi-vérité, Galien crée ou laisse deux énormes erreurs, auxquelles l'autorité de son nom devait donner plusieurs siècles de durée. D'abord il maintient que les veines partent du foie et conduisent le sang du cœur aux parties pour les nourrir, tandis qu'en réalité elles le ramènent de toutes les parties au cœur à travers le poumon. La réunion des artères et des veines dans l'intimité des tissus a pour but un échange de sang et d'air entre ces deux ordres de vaisseaux; l'air des artères passe en partie dans

les veines, et le sang des veines arrive en partie aux artères, attendu que certains organes réclament un sang ténu et certains autres un sang plus épais. Mais la communication des artères avec les veines ne suffisant pas à Galien pour expliquer et la présence normale d'un peu de sang dans les artères et les flots de ce liquide après la blessure d'un tronc artériel, il imagine une communication latérale et directe entre les deux ventricules ; personne ne l'a jamais vue, lui moins que tout autre ; mais ici la théorie commande ; il invente, il suppose, pour obéir à la théorie.

Ainsi rien ne manque pour fortifier le système de Galien, pour en lier les diverses parties, pour lui donner toutes les apparences de la vérité. Cependant un fait, un seul fait que Galien observait chaque jour, donnait à tout ce système le plus formel démenti : dans la saignée, les veines se gonflent au-dessous de la ligature pour le bras et la jambe, et au-dessus pour le cou. Comment donc expliquer que le sang monte à travers les veines, du foie à la tête, et descende du foie aux parties inférieures? C'est précisément ce fait qui paraît avoir mis les premiers observateurs sur la voie de la découverte de la circulation. Mais, avant la fin du seizième siècle, tous les yeux étaient fermés et Galien régnait en maître!

Il fallut attendre jusque vers 1550 pour que l'implacable antagoniste de Galien, le réformateur de l'anatomie, Vésale, qui regarde encore les veines comme chargées de porter le sang et par conséquent l'aliment aux parties, vienne déclarer timidement que

les deux ventricules du cœur ne communiquent pas directement; pour que Servet, brûlé vif par Calvin, pour crime d'hérésie, ose établir un fait que Galien et Vésale avaient à peine entrevu : la circulation pulmonaire, c'est-à-dire le circuit complet que le sang, arrivant des veines dans le ventricule droit du cœur, accomplit à travers le poumon pour revenir au ventricule gauche. Ce n'est pas seulement la circulation à travers le poumon que Servet découvre : il soutient que le lieu où s'opère la sanguification est, non pas le foie, comme le croyait Galien, mais le poumon, comme Bichat devait le démontrer plus de deux siècles après. Le triste sort réservé à Servet et à son livre a certainement retardé la découverte de la circulation, puisque ni l'auteur ni l'ouvrage [1] n'ont pu exercer aucune influence sur les contemporains.

Quelques années après le supplice de Servet, Columbo de Padoue, et Cesalpin d'Arezzo, découvraient aussi chacun de leur côté la petite circulation, ou circulation pulmonaire; même Cesalpin se sert pour la première fois du mot *circulation;* de plus, il soupçonne la grande circulation, c'est-à-dire le retour du sang veineux au cœur, pour y recevoir la dernière perfection et revenir aux parties à travers les artères. Mais en même temps Cesalpin croit comme les anciens à la communication directe des ventricules, et Columbo professe avec Galien que le sang vient du foie aux parties à travers les veines.

1. Un exemplaire du *Christianismi restitutio*, où sont notés les passages incriminés, et dont les pages sont roussies par le feu, se trouve à la Bibliothèque Impériale.

Jusqu'ici les anatomistes et les physiologistes n'ont encore ouvert que des sections isolées de la grande voie que doit parcourir le sang; il fallait, avant de trouver le cercle complet, découvrir une disposition anatomique qui chez l'homme et les grands animaux est la condition essentielle du retour du sang vers le cœur : je veux parler des *valvules* ou espèces de cloisons partielles qui s'échelonnent dans les veines, et dont le jeu pousse le sang de la périphérie au centre, tandis qu'elles lui interceptent, en s'abaissant, le retour du centre à la périphérie. Fabrice d'Aquapendente a découvert les valvules, et il a été le maître de Harvey[1], ce sont là deux grands titres de gloire; mais comme toujours l'envie s'attache à la gloire, on a revendiqué pour Sarpi, de Venise, la découverte des valvules, et contradictoirement on a accusé Harvey d'avoir volé cette découverte à Fabrice, ou du moins d'en avoir profité sans l'avoir rapportée à sa véritable origine; accusation et revendication que M. Flourens n'a pas de peine à détruire par les raisons les plus convaincantes.

Les valvules sont la preuve anatomique de la circulation du sang; mais, comme le remarque M. Flourens, Fabrice vit le fait et non la preuve; c'est à son disciple Harvey qu'était réservé de tirer de toutes ces découvertes successives la grande et complète conséquence par des raisons anatomiques et physiologiques appuyées sur des expériences peu nombreuses, il est

1. Harvey est né à Folkstone en 1578, et mourut en 1658, dans la retraite et dans la pauvreté, pour être resté fidèle à la cause de Charles Ier, dont il avait été le médecin, et qui avait mis libéralement à sa disposition tous les animaux du parc de Windsor pour ses expériences physiologiques et ses recherches anatomiques.

vrai, mais décisives. « C'est là le génie, » dit M. Flourens avec autant d'énergie que de laconisme.

Mais que d'étapes lentement parcourues, que de temps écoulé ! Et quel singulier mélange de vérités et d'erreurs qui s'entre-choquent ! Ce sont à la fois des faits matériellement faux, d'autres mal observés, des théories nées de toute pièce dans le cerveau des savants, et d'autres qui reposent sur des phénomènes incomplétement étudiés... Comment dire maintenant que la circulation du sang est un phénomène si simple que chacun aurait bien pu le découvrir? Avant Harvey, tout avait été soupçonné, indiqué, mais rien n'était établi ; toutes les découvertes restaient dans le plus complet isolement. Pour trouver et démontrer la circulation, il a fallu d'abord, rendant à la nature tous ses droits, refaire en partie l'anatomie de l'appareil circulatoire, puis détruire tout un système admirablement lié, battre en brèche les plus graves et les plus nombreuses autorités, rompre avec vingt siècles de traditions mensongères, en un mot prendre exactement le contre-pied de toutes les assertions de l'antiquité, en osant substituer définitivement dans les sciences la critique et l'expérience à la foi et à la théorie ! Enfin pour tirer de nouvelles conséquences de la grande découverte de Harvey, on a dû attendre de nouveaux progrès dans la science de l'organisation, de nouvelles expériences habilement conçues, et par-dessus tout l'intervention directe de la chimie et du microscope pour expliquer le phénomène si complexe de la formation du sang, et son rôle dans la respiration ainsi que dans la nutrition.

Il ne s'agissait pas seulement de faire circuler le sang, il fallait encore l'entretenir et trouver la voie par laquelle les produits de la digestion arrivent dans ce tourbillon où se résume le double mouvement de la vie : décomposition et recomposition incessantes. Les anciens pensaient que l'*aliment* arrivait au foie par les veines de l'estomac et des intestins; cette notion était fausse comme toutes les autres. La découverte des matériaux premiers de la nutrition, je veux dire du chyle et de la lymphe, de leurs canaux et de leurs réservoirs, de leur point de départ et de leurs aboutissants, devait compléter la grande découverte de Harvey. Le système veineux recueille au sein des tissus les débris de la nutrition accomplie par le sang artériel; le système lymphatique absorbe par ses racines certaines particules que le mouvement de décomposition détache de nos organes, et par sa partie centrale reçoit directement du canal intestinal les produits de la digestion. Le tout est porté au cœur (le sang par de grosses veines, la lymphe et le chyle par deux canaux volumineux), et du cœur au poumon, pour y être transformé en sang artériel.

Cet admirable réseau lymphatique chargé ou de compléter le travail des veines ou de servir de réservoir pour l'entretien du sang a été découvert, à des époques assez éloignées les unes des autres. En 1622, Aselli, de Crémone, découvrit les vaisseaux chylifères, un demi-siècle (1563) après qu'Eustachi, de San-Severino, avait trouvé le canal thoracique. Il était réservé à un Français, à Pecquet (1649), que madame de Sévigné appelle amicalement *son petit Pec-*

quet, de rejoindre ces deux faits isolés par la découverte du réservoir du chyle, et de nous démontrer le cours de ce fluide, comme Harvey avait démontré le cours du sang. A la fin du dix-septième siècle, les vaisseaux lymphatiques ont été décrits pour le foie par le Suédois Rudbeck, et pour tout le corps par le Danois Bartholin. C'est, si je ne me trompe, à M. Sappey que revient, de nos jours, l'honneur d'avoir suivi tous ces milliers de vaisseaux par les procédés les plus délicats et les plus ingénieux, et d'en avoir fait de magnifiques préparations qui sont conservées au musée de la Faculté de Médecine.

Ainsi, pour me servir des expressions de M. Flourens, on voit la suite des progrès, l'ordre des noms, la filiation des idées. Et l'on peut ajouter avec lui que « l'histoire scientifique est la chronologie de l'esprit humain. »

Les erreurs sont comme les *on dit* qui se propagent, se perpétuent, se fortifient par le nombre des adhérants jusqu'au moment où un esprit critique, remontant la chaîne de ces *on dit*, finit par découvrir que le premier anneau ne tient à rien qu'à un esprit prévenu ou crédule qui a fait tout le bruit. Mais il faut du courage et de la persévérance pour une pareille entreprise ; on s'expose à passer pour un sceptique, un révolutionnaire, un hérétique. Harvey a eu ce courage et cette persévérance : aussi les attaques et les épithètes ne lui ont pas plus manqué qu'à Jenner, l'immortel auteur de la vaccine.

Les attaques contre la vaccine et la circulation sont

les deux grands arguments qu'on invoque chaque jour en faveur du magnétisme, des tables tournantes et parlantes, des esprits frappeurs, et de toute espèce de magie et de sorcellerie. A cela il n'y a que deux mots à répondre : De leur vivant, Harvey et Jenner ont triomphé de toutes les résistances, ont mis à néant toutes les calomnies ; le monde croit à la vaccine à la circulation, qui ne sont que d'hier ; chaque jour, à chaque heure, on peut vérifier le phénomène de la circulation ; — la découverte de ce phénomène a transformé la médecine ; — l'observation répétée, les faits multipliés démontrent chaque jour aussi l'efficacité de la vaccine. Harvey et Jenner ont rendu service à l'humanité ; ils ont, comme ce philosophe de l'antiquité, prouvé le mouvement en marchant. Mais, de grâce, dites-nous enfin quels services a rendu la magie, qui remonte à l'origine même du monde ; dites-nous quelle est l'autorité de ses adeptes ; dites aussi si la foi en la magie peut être comparée à la foi en la science, et si les faits de la magie peuvent subir le contrôle que chaque jour subissent ou peuvent subir les faits de la science ?

Le plus fougueux, le plus caustique et le plus injuste antagoniste qu'ait rencontré la circulation, c'est Guy-Patin. Guy-Patin est par excellence l'homme de la renaissance de la restauration des anciens, de la réaction des Grecs contre les Arabes. Il est fort de l'avis de Fouquet, qui disait des théories nouvelles : « Ce sont de jeunes personnes, et me voilà devenu si vieux, que ce n'est pas la peine de faire connaissance avec elles » ; il répéterait volontiers, avec le rival de

Cléante, « qu'il s'attache *aveuglément* aux opinions de ses anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de ce siècle. » Il combat les modernes par dévotion pour les anciens ; — et c'est bien la seule dévotion que je lui connaisse : ses *saints* sont Galien, Fernel et M. Piètre; — il ne veut ni de la circulation, ni de la chimie, puisqu'elles ne se trouvent ni dans Hippocrate, ni dans Galien ; il combat l'antimoine parce qu'il vient des chimistes, et le quinquina parce qu'il vient des jésuites ; en revanche, il combat la démonomanie et l'astrologie judiciaire. Il ne veut ni charger son symbole de beaucoup d'articles, ni sa thérapeutique de beaucoup de formules. Grand ennemi des apothicaires, il ne connaît guère que la lancette et le séné ; aussi en use-t-il largement pour ses malades, pour sa famille et pour lui-même. On en peut juger par le passage suivant, que j'emprunte à M. Flourens :

« Il fait saigner à tout âge les enfants, les vieillards; il fait saigner trente-deux fois pour une maladie ; il se fait saigner lui-même jusqu'à sept fois pour un rhume ; il fait saigner sa belle-mère, qui a quatre-vingts ans, jusqu'à quatre fois ; il fait saigner un enfant de trois jours ; il fait saigner sa propre femme huit fois des veines du bras ; il la fait saigner ensuite des veines du pied ; elle en réchappe, et il s'écrie : « Vive la bonne méthode de Galien et le beau vers de Joachim de Bellay :

« O bonne, ô saincte, ô divine saignée ! »

« Venons aux purgations : c'est d'abord un malade qui est purgé trente-deux fois de deux jours l'un, puis c'est un autre qui a été saigné en tout vingt-deux fois et purgé quarante ; puis c'est la doctrine d'Hippocrate et de Galien : On peut

purger tous les jours, à condition pourtant qu'on purge avec du séné; le séné et la saignée sont toute la médecine.

« Nous guérissons beaucoup plus de malades, dit Guy-Patin, avec une bonne lancette et une livre de séné, que ne pourraient faire les Arabes avec tous leurs sirops et leurs opiats; et ces malades (car, à coup sûr, ils ne guérissent pas tous) meurent comme ceux du médecin de Boileau :

« L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné. »

Guy-Patin montre un acharnement particulier contre les *circulateurs ;* sa passion l'entraîne aux injures et même affaiblit les traits acérés qu'il sait ordinairement si bien décocher. Voici un échantillon de ses invectives, que je prends dans ses *Lettres*:

« S'il revient, dit-il en parlant de son confrère Duryer, et que je le puisse voir, je lui tâterai finement le pouls; les messieurs de cour s'imaginent qu'il leur est permis de mentir, et que nous autres gens de bien, nous ne voudrions ni n'oserions pas :

Discedat ab aula
Qui volet esse pius.

« Si M. Duryer ne savait que mentir et la circulation du sang, il ne saurait que deux choses, dont je hais fort la première, et ne me soucie guère de la seconde. S'il revient, je le mènerai par d'autres chemins plus importants en la bonne médecine que la *prétendue circulation.* Le docteur Bourdelot est aussi de ce genre. Il ment presque autant qu'il parle, et, quand il peut, il trompe ses malades aussi. Il s'est ici vanté, en de bonnes maisons, qu'il était l'inventeur de la circulation du sang, et que ses compagnons faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui en ôter le nom. Il est courtisan à yeux enfoncés, grand valet d'apothicaire et de toute la forfanterie arabesque ; menteur effroyable, joueur et piqueur. Il a été garçon apothicaire, élevé en la boutique de son père, il a

été plusieurs ans en Italie. A quoi peut être bon, cet homme? »

C'est en vain qu'on répéterait à Guy-Patin, avec mademoiselle Angélique : « Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes des gens de maintenant » ; c'est vainement aussi qu'on argumente en lui citant « ses chers amis, » les anciens eux-mêmes, et Horace surtout, qui disait si finement :

Quod si tam Graiis novitas invisa fuisset
Quam nobis, quid nunc esset vetus? aut quid haberet
Quod legeret tereretque viritim publicus usus?

Guy-Patin veut bien admettre la prescription pour les « nouveautés des anciens, » mais sa condescendance ne va pas au delà ; il dépense en pure perte beaucoup d'esprit et beaucoup de verve pour attaquer, en compagnie de son maître et ami Rioland, « fort bon gros homme et fort mordant naturellement, » la circulation, comme « paradoxale, inutile à la médecine, fausse, impossible, inintelligible, absurde, nuisible à la vie de l'homme! »

Cependant, comment se fâcher contre Guy-Patin, dont les *Lettres* sont si amusantes, si instructives, si remplies d'intérêt? Ne faut-il pas lui trouver au moins autant de critique qu'à ce J. Dubois (autrement dit *Sylvius*), qui répète, sans sourciller, que Galien étant infaillible, c'est la structure de l'homme qui a changé depuis Galien, quand Galien et la nature ne sont plus d'accord? Quels que soient d'ailleurs les préjugés dont Guy-Patin soit rempli, quelque résistance qu'il fasse contre les faits les plus évidents, il mérite, aujourd'hui surtout, grande indulgence et

grande admiration pour son ardeur à l'étude, pour son érudition, pour son amour des belles-lettres, pour son attachement, même puéril, aux « vrais anciens, » ces maîtres des « grandes idées, » pour sa recherche constante « de toutes particularités et curiosités non-seulement dans la médecine, mais aussi dans l'histoire. » C'est lui qui a écrit, non certes sans faire un retour sur lui-même : « Feu M. Piètre, qui a été un homme incomparable tant en bonté qu'en science, disait qu'il faisait la débauche lorsqu'il lisait Cicéron et Sénèque, mais qu'il se réduisait aisément à son devoir avec Galien et Fernel. »

Qui se préoccupe maintenant des attaques contre la circulation, et qui n'aimerait faire débauche avec l'esprit gaulois et la malignité de Guy-Patin? A qui n'aurait pas lu ses *Lettres*, l'ouvrage de M. Flourens inspirera le goût de les lire; à qui les a déjà lues, il donnera envie de les relire une seconde fois. Puisse cet ouvrage faire naître en même temps l'idée de donner enfin de ces précieuses *Lettres* une édition complète digne à la fois de Guy-Patin et de notre siècle!

Pour ce qui est de la circulation, il ne s'agit plus maintenant de la défendre, mais de marquer avec impartialité, et le flambeau de la critique à la main, la part que chaque siècle et que chaque homme ont prise à cette grande découverte. C'est ce que M. Flourens a voulu faire, et il l'a fait de telle façon, qu'on peut dire de son livre que c'est une page désormais close de l'histoire des sciences.

DE

L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

SON HISTOIRE ET SES APPLICATIONS.

M. Lebert, originaire d'Allemagne, disciple des maîtres les plus habiles, et nourri de tout ce que la science allemande a de plus élevé et en même temps de plus positif, est venu, vers 1848, compléter ses études à Paris : il y prit bientôt une place distinguée par la publication de Mémoires importants; puis, des travaux considérables sur les maladies scrofuleuses et cancéreuses, qui lui valurent les couronnes de l'Institut et de l'Académie de Médecine, le firent appeler à l'Université de Zurich, où il a occupé avec succès, durant plusieurs années, la chaire de clinique médicale et de médecine au grand hôpital. L'Allemagne jalouse l'a redemandé à la Suisse, et aujourd'hui il tient un des premiers rangs parmi les professeurs et les praticiens de Breslau. M. Lebert s'est particulièrement attaché à l'anatomie pathologique; aussi habile à manier le microscope et les réactifs que le

scalpel, il a été en France, avec M. le docteur Robin, l'un des premiers et des plus éminents propagateurs des doctrines d'outre-Rhin. Cette initiation fut d'autant plus puissante qu'en M. Lebert la clarté, la netteté de la méthode française sont unies à l'érudition et aux tendances philosophiques des écoles allemandes, et que chez lui l'ardeur infatigable pour le travail s'allie à toutes les qualités de l'esprit requises pour constituer un vrai savant.

Maintenant que nous connaissons M. Lebert, faisons aussi connaisance avec l'anatomie pathologique [1]. L'*anatomie pathologique* est la description et la représentation des altérations et des métamorphoses de toute nature que la maladie développe dans les humeurs, les tissus et les organes. Nul spectacle plus triste et à la fois plus instructif pour le médecin que ces excès, ces diminutions, ces transformations de tissus, ces abberrations de forme et de structure, ces déplacements d'organes; rien qui montre mieux les difficultés de la médecine et en même temps ses ressources infinies; rien qui dise plus éloquemment quelle est la misère de l'homme et la puissance destructive de la nature; rien enfin qui nous enseigne avec plus de sûreté quelle est tantôt l'extrême faiblesse et tantôt l'extrême résistance de l'organisme. Qui pourrait, tant les ruines humaines jettent d'effroi dans l'âme,

1. *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale*, ou *Description et iconographie pathologique des altérations morbides, tant liquides que solides, observées dans le corps humain*, par M. H. Lebert, professeur de clinique médicale à l'Université de Breslau. Paris, 1855-1861, deux vol. in-folio de texte et deux de planches.

assister sans émotion, même quand on y apporte la passion de la science, à ces autopsies où se révèlent tout ce que la maladie et la mort ont de plus repoussant, et quel médecin ne s'instruirait en retrouvant sur un corps maintenant inanimé l'explication d'une partie des phénomènes qu'il a observés pendant la vie? Il confirme ou redresse son diagnostic par l'examen méthodique des produits de la maladie; il rattache les lésions locales à un état plus général de l'économie, et puise dans ces recherches de précieuses et plus certaines indications thérapeutiques pour l'avenir. Qui ne reconnaît aussi à ces traits nouveaux que la maladie a empreints en nous combien il en coûte pour vivre et combien pour mourir? Comment expliquer que la vie puisse subsister pendant de longues années lorsque d'effroyables lésions ont envahi les organes les plus essentiels, ou que la mort survienne avec la rapidité de l'éclair quand un léger épanchement de sang déchire la substance cérébrale, qu'un caillot se forme dans le cœur, qu'une bulle d'air entre dans le torrent circulatoire ou qu'une goutte de quelque poison subtil pénètre sous l'épiderme? Devant de tels accidents la médecine reste impuissante, tandis qu'elle peut, la nature venant à son aide, triompher des plus graves désordres ou les arrêter dans leur marche. Ce sont là des mystères qui épouvantent ou qui étonnent l'homme du monde; pour le médecin, ce sont de perpétuels sujets d'étude qui chaque jour le conduisent à de nouvelles conquêtes dans les régions de l'inconnu.

Que de germes de ruine nous portons en nous-mêmes et sans en avoir le moindre soupçon! Par combien de

voies, tantôt lentes et tantôt rapides, les forces mêmes de la vie nous conduisent fatalement à la mort! — Ici, par exemple, c'est la désorganisation immédiate, directe, par de vastes inflammations; — là, c'est une destruction de chaque jour par le développement de la matière cancéreuse; — d'autres fois, ce sont des êtres organisés, des animaux, tantôt imperceptibles et tantôt volumineux, qui se chargent de nous anéantir plus ou moins rapidement, et qui, vivant aux dépens de notre substance, nous conduisent au tombeau! Pendant que nous nous abandonnons aux douceurs de la vie et que nous nous croyons aussi sains de corps que d'esprit, voici qu'il se développe des vers ou des vésicules animées dans le tissu du poumon, dans les bronches, dans le larynx, dans les intestins, dans le foie, dans l'oreille, dans l'œil, et jusque dans le cerveau, dans le canal qui enferme la moelle épinière, dans les vaisseaux sanguins, enfin dans l'intérieur même des os et des muscles. Chacun de ces êtres destructeurs a ses mœurs et ses habitudes; chaque organe a de son côté ses vers spéciaux [1].

Je ne sais si le public a jamais cherché à se rendre compte des dégoûts qu'il faut surmonter, des dangers auxquels on s'expose et des découragements qui vous assiégent lorsqu'on pénètre, le scalpel à la main, dans ces hideuses retraites de la mort; je n'essaierai même point d'appeler son intérêt sur les sacrifices que commande la science et qu'exige le soin de l'humanité; mais ce que je veux tâcher de lui faire comprendre en quelques lignes, c'est l'importance de l'anato-

1. Voyez Appendice, nº VI.

mie pathologique et toutes les difficultés dont il a fallu triompher pour en faire une des parties les plus positives et les plus immédiatement utiles de la science médicale.

C'est un axiome vulgaire qu'on doit reconnaître la maladie, en trouver les causes, en déterminer la nature pour la traiter avec succès, ou du moins pour la traiter rationnellement; en quoi consiste cette connaissance et comment arrive-t-on à cette détermination? Les malades ne s'en inquiètent guère; il leur suffit qu'on les guérisse; mais ce problème a toujours préoccupé les médecins, longtemps avant Hippocrate aussi bien que de nos jours. La maladie étant un travail intérieur, une série d'actes morbides liés à un trouble quelconque dans l'organisation, il est évident qu'un trouble des fonctions est toujours la conséquence d'une altération plus ou moins cachée des liquides ou des solides. La traduction en langage scientifique de cette corrélation, en d'autres termes la conversion des *symptômes* par lesquels se manifeste la maladie en *signes diagnostiques*, a été le but constant de tous ceux qui ont exercé l'art de guérir. Ce but nous paraît fort aisé à atteindre, aujourd'hui que l'œil et l'oreille du médecin pénètrent à travers nos organes, nos tissus et nos humeurs pour y surprendre le mal à tous ses degrés de formation, et le suivre dans tous ses progrès; mais quels longs siècles de labeurs persévérants n'a-t-il pas fallu pour arriver à ce résultat si simple en apparence! Au temps d'Hippocrate, il n'y avait presque aucune notion d'anatomie normale, et, s'il est possible, encore moins d'anatomie

pathologique. Toutefois ce grand médecin, grâce à la puissance de son génie et à une merveilleuse sagacité, a pu jusqu'à un certain point suppléer à cette double lacune par l'étude approfondie des symptômes les plus généraux des maladies; sa vaste expérience, appuyée sur les observations de ses devanciers, lui a permis de former certains groupes pathologiques qui, devant la science moderne, n'ont presque rien perdu de la vérité de leur ancienne physionomie. Dans ses immortels traités *Des luxations*, *Des Fractures* et *Des Plaies de tête*, avec quelle sûreté Hippocrate tire parti, soit pour le diagnostic, soit pour le traitement, de toutes les lésions ou de tous les détails de structure qu'il peut voir ou toucher; même dans un écrit qui appartient à son école, dans le traité *De la Maladie sacrée* ou *Épilepsie*, on trouve, à propos du *tournis* chez les moutons, quelques vues précieuses sur l'anatomie pathologique; mais ces vues ont été aussitôt oubliées, parce que le temps n'était venu ni de les étendre, ni de les appliquer.

Hippocrate était homme de trop de sens, trop bon observateur, trop excellent praticien, pour se perdre dans la recherche des causes premières et de la nature intime des maladies; son école oublia bien vite cette prudente réserve, et quand rien ne pouvait soutenir les théories, elle dissertait sans fin et sans mesure sur ces causes premières, sur cette nature intime dont les modernes, en possession des moyens les plus précis de vérification, ne savent rien ou presque rien! De telle sorte qu'une foi aveugle dans le raisonnement arrêta pendant de longs siècles la médecine dans son essor.

Cependant Galien, non moins enclin à la théorie que ses devanciers, comprend mieux que personne avant lui, et mieux que tous ses successeurs jusqu'au dix-septième siècle, la nécessité pour le diagnostic et la thérapeutique de rattacher directement les symptômes généraux ou locaux à la lésion des organes. Sachant de l'anatomie normale tout ce que pouvait lui apprendre la dissection des animaux, et créant pour ainsi dire *a priori* une anatomie et une physiologie pathologiques sur un ensemble de notions abstraites et de connaissances positives acquises au lit des malades, il pose les premières assises du diagnostic local ; mais ce diagnostic n'est encore que celui du siége, et non pas celui de la nature réelle de la maladie. Galien pas plus qu'Hippocrate n'a porté son scalpel sur le cadavre ; jamais il n'a pu ou jamais il n'a osé satisfaire, en ce point, son ardente curiosité. Combien plus grande encore n'eût pas été son impatience, en présence des obstacles ou des préjugés qui jetaient un voile entre lui et la nature, s'il n'avait eu dans les hypothèses, dans le raisonnement *a priori*, la foi la plus robuste qui se soit jamais rencontrée.

Je trouve là une nouvelle et décisive démonstration de la loi presque fatale qui préside à la lente évolution de chaque science ou de chaque partie d'une science. Ainsi, pour ne prendre, comme en raccourci, que les grandes lignes de l'histoire médicale, Hippocrate, qui n'a jamais disséqué, s'attache à l'étude de ce que les maladies ont de plus général et de plus extérieur ; il professe même que cela suffit à la médecine ; et sur ces seules apparences, les médecins moins réservés

bâtissent toutes les théories imaginables. Galien, anatomiste habile, hérite de cette tendance aux hypothèses, mais il est tout naturellement conduit à localiser les affections; seulement les données lui manquent pour rattacher les symptômes aux lésions. Pour qu'on pût, en quelque sorte, mettre le doigt sur le mal, il fallut attendre près de quinze siècles qu'un pape levât l'interdit qui pesait sur les recherches anatomiques; il a fallu, de plus, passer par les autopsies timides, intelligentes et souvent fantastiques des premiers anatomistes de la Renaissance, Montagnana, Benivieni, Benedetti, et par bien d'autres essais isolés de Vésale, de Plater, de Schenck, de Bonnet, etc., pour arriver à Morgagni, le véritable créateur de l'anatomie pathologique, médecin des plus illustres, qui joignait une science profonde à une vaste érudition, et dont la place est marquée parmi les réformateurs de la science. « Pour la première fois, dit M. Lebert, on voit un homme grave et sévère s'écarter des anatomo-pathologiques de son temps, toujours à la recherche du merveilleux, pour s'occuper des questions même les plus élémentaires. Ses descriptions sont faites avec une exactitude inconnue jusqu'à lui. Toutes les fois que les documents qu'il possède le lui permettent, il confronte les symptômes observés pendant la vie avec les résultats de l'autopsie, et sa tendance à pénétrer le mode de formation et la nature des maladies se fait jour à chaque page de ses *Lettres sur le siége et les causes des maladies démontrées par l'anatomie.* »

Cependant, ni l'anatomie pathologique elle-même, ni l'observation clinique, ni le diagnostic expérimen-

tal ne purent arriver à de grands progrès aussi longtemps que firent défaut les moyens physiques et chimiques qui servent à reconnaître les maladies. De telle sorte que l'anatomie pathologique resta pendant longtemps encore lettre morte ; ou, si vous aimez mieux, elle ne fut que l'histoire naturelle des maladies. Mais tant de recherches pénibles et poursuivies avec patience par ceux-là même qui n'en pouvaient pas tirer grand parti, furent tout à coup fécondées par les travaux de Bichat sur l'anatomie des tissus et par la découverte à jamais mémorable de l'auscultation et de la percussion, à laquelle sont attachés les noms célèbres d'Avenbrugger, de Corvisart et de Laennec, découvertes dont les modernes ont tiré un si admirable parti, et qui fait la gloire de l'École de Paris. Aussitôt qu'avec l'oreille ou avec le doigt on put reconnaître sur le vivant ce que révélait la dissection sur le cadavre, la description des maladies et par conséquent la thérapeutique entrèrent dans une voie toute nouvelle, puisqu'on était en état de suivre le mal et de le combattre pied à pied. Aussi l'on se prend à frémir en pensant combien de malades ont dû périr bien moins par suite de l'impéritie du médecin que par l'insuffisance de la médecine, alors que les plus graves affections (celles de la poitrine et celles du cœur, par exemple) naissaient et se développaient dans les replis cachés de l'économie, sans que le praticien le plus expérimenté pût même en soupçonner l'existence ou la nature.

Mais la dissection ne suffisait pas à dévoiler les traces les plus profondes et certainement les plus graves de la maladie. Les altérations primitives des solides et des

liquides lui échappaient; la chimie et la physique ont dû intervenir à leur tour; l'intimité des tissus fut pénétrée par la lumière intelligente du microscope, et les réactifs saisirent dans nos humeurs les nuances les plus fugitives de la maladie. C'est ainsi que la mort, livrant forcément ses secrets, voit chaque jour rétrécir ses domaines par les ravages mêmes qu'elle ne cesse de produire dans notre économie.

Donc sans anatomie normale, point d'anatomie pathologique; sans l'une et l'autre anatomie, point de diagnostic certain et rationnel, soit du siége, soit de la nature de l'affection; sans les moyens chimiques et physiques mis au service du diagnostic et des autopsies, insuffisance absolue des dissections et incertitude complète dans la thérapeutique. On peut déplorer cette inflexible lenteur qui préside au développement de chacune des parties de la science; mais en même temps on ne saurait trop admirer comment chaque progrès arrive en son temps et en suscite de nouveaux. C'est un grand enseignement pour l'historien; il y apprend à respecter le passé et à ne pas désespérer de l'avenir, à modérer les trop vives ardeurs et à relever les courages abattus.

Aujourd'hui que la route est tracée, que presque tous les instruments de la science sont entre les mains du médecin et qu'il peut en user souverainement, il ne s'agit plus que de marquer avec précision le point d'arrivée et de marcher à de nouvelles conquêtes. Or, c'est précisément ce qu'a fait M. Lebert dans son *Traité d'anatomie pathologique :* enregistrer tous les faits au-

thentiques dont la science s'est enrichie, contrôler ces faits par ceux qui se produisent chaque jour ; recueillir par soi-même le plus d'observations possible ; se multiplier pour ainsi dire, afin de ne rien laisser échapper ; apporter dans ces recherches la bonne foi, la rigueur et la méthode que réclame toute science ; unir la sûreté du coup d'œil, que donne une grande pratique, à un commerce assidu avec les livres de tout âge et presque de toute langue, il ne fallait rien moins pour surpasser et même pour égaler les savants traités déjà publiés sur la matière, tant en France qu'à l'étranger. Toutes ces conditions, M. Lebert les remplit ; toutes ces garanties, il les offre à ses confrères.

M. Lebert cherche à exposer principalement dans son ouvrage ce que l'observation et l'expérimentation lui ont appris, et ne déduit les conclusions générales que de l'analyse et de la méditation des faits. Pénétré de cette conviction que nous vivons à une époque de transition et que nous assistons à une transformation des principes mêmes de la science médicale, l'auteur a voulu que ses successeurs pussent toujours profiter de ses investigations, lors même que les doctrines actuelles seraient remplacées par des vues plus conformes aux progrès ultérieurs de la science. — Arriver à des notions positives sur l'échange des matériaux de nutrition et d'absorption, sur les actes moléculaires qui dominent la physiologie pathologique aussi bien que la physiologie normale, c'est poser sans contredit une des premières et des plus solides assises de la thérapeutique ; mais les changements moléculaires des corps vivants sont trop en rapport avec le monde extérieur,

source première de ce mystérieux échange, pour que les qualités de ces agents ne soient pas étudiées avec le plus grand soin dans leurs rapports avec la formation et jusqu'à un certain point avec la nature intime des maladies. Les affections miasmatiques, les épidémies, en sont un permanent témoignage; aussi l'*étiologie*, ou étude des causes, doit-elle devenir un auxiliaire important de cette anatomie pathologique délicate, qui s'arme du microscope et des réactifs, et qui, dépassant les grossières apparences, révèle tout ce que la nature, avare de ses secrets, nous laisse découvrir sur les éléments constitutifs des maladies. Elle met en une concordance directe et féconde l'état pathologique avec l'état physiologique; de telle sorte que non-seulement après la mort nous pouvons reconnaître la nature des produits, mais que, même pendant la vie, nous assistons, pour ainsi dire, à tous les mouvements de la vie pathologique comme à tous les actes de la vie physiologique, et que dès lors la médecine rentre définitivement dans le cercle des sciences positives, et n'a plus d'autres limites que les imperfections naturelles de l'esprit humain et la dure nécessité de la mort.

L'ouvrage de M. Lebert est du format grand in-folio; le texte, imprimé avec beaucoup de soin, je devrais même dire avec luxe, sort des presses de M. Martinet, et les planches font l'admiration de tous les connaisseurs. Un traité d'anatomie pathologique sans figures n'est à peu près d'aucune utilité; en effet, s'il est déjà presque impossible de donner une idée exacte de la configuration régulière ou de la structure normale des organes par une simple description, combien n'est-il pas plus diffi-

cile encore de rendre sensibles par la parole ces altérations multiples, bizarres, informes en apparence, et presque insaisissables si le pinceau ne vient en aide à la plume? La structure, la configuration, la couleur, la consistance, les rapports, tout est changé, et tout varie au gré de cette nouvelle force plastique dont les produits merveilleusement organisés sont autant de causes de destruction. L'anatomiste le plus exercé ne peut lui-même retenir toutes ces métamorphoses en sa mémoire; à plus forte raison il ne peut pas les observer toutes. Donc, pour contribuer aux progrès de la science, pour venir en aide aux praticiens qui exercent sur un petit théâtre, et qui même ne trouvent jamais l'occasion de faire une autopsie, il importe de fixer par des images fidèles ces créations de la maladie et de la mort. Aussi presque tous ceux qui ont écrit sur l'anatomie pathologique ont-ils eu soin de rendre, pour ainsi parler, la mort vivante dans des représentations graphiques plus ou moins bien exécutées. Les représentations sérieuses, celles de Ruysch, datent de 1691, mais le dessin est tout à fait rudimentaire; c'est seulement au commencement de ce siècle que Baillie a publié un atlas gravé d'après les pièces du célèbre Hunter, et qui a encore quelque utilité. Mais tout à coup la science et l'art, grâce à la vive impulsion qu'avait donnée M. Dupuytren, sont sortis de l'enfance par les magnifiques publications faites sous la direction de M. Cruveilhier et de M. Rayer. Loin de rester en arrière d'aussi beaux modèles, M. Lebert a eu la noble émulation de les surpasser encore, s'il se pouvait. Son éditeur, M. J.-B. Baillière, qui a pris une part si ac-

tive et si intelligente à ces rapides progrès de l'iconographie pathologique, a voulu que le travail de l'artiste égalât celui du savant.

L'art consiste surtout dans l'idéal; il sait en mettre même dans un portrait. Au contraire, l'iconographie pathologique vit de réalités absolues; l'exactitude la plus brutale est de rigueur. Cependant il y a dans l'atlas du *Traité d'anatomie pathologique* telle planche (j'en pourrais citer un bon nombre) où, sous le crayon et le pinceau de M. Lackerbauer, dirigé par M. Lebert, l'ensemble et les détails sont présentés avec tant de méthode et de nouveauté, où le coloris offre tant de diversité, où le dessin est si pur et l'imitation si hardie, où, pour tout dire en un mot, l'exactitude est si saisissante, qu'on y retrouve ce je ne sais quoi qui marque l'empreinte de l'art. Ribeira n'a rien de plus horrible, mais, en même temps, rien de plus vrai. En examinant les planches de M. Lebert, je me rappelais ces paroles d'Aristote en sa *Poétique :* « Les choses que nous ne verrions qu'avec douleur dans la réalité, nous font grand plaisir à contempler dans leurs reproductions les plus exactes; par exemple, la reproduction des bêtes les plus hideuses et des cadavres. La cause en est fort simple : c'est qu'apprendre quoi que ce soit est un très-vif plaisir, non pas seulement pour les philosophes, mais encore pour tous les hommes qui ressentent aussi ce plaisir tout en le sentant moins. »

La mort est effrayante, même en ce qu'elle a de plus calme; elle est hideuse dans ces dégénérescences dont l'œil et l'imagination sont si vivement impressionnés; aussi l'atlas de M. Lebert ne sera jamais un album à

mettre dans un boudoir ; mais j'ai surpris plus d'un homme du monde feuilletant avec autant d'intérêt que d'admiration le *Traité d'anatomie pathologique*, et ne quittant pas ce vaste répertoire des infirmités humaines sans y avoir puisé quelque instruction, et peut-être quelque salutaire avertissement.

Dans cette notice j'ai voulu, non pas initier le public aux grandes et difficiles théories de l'anatomie pathologique, mais lui inspirer quelque reconnaissance et quelque respect envers les médecins et envers la médecine ; — envers les médecins qui pénètrent si hardiment dans les repaires de la mort ; — envers la médecine dont les progrès sont de jour en jour plus marqués et plus certains. J'ai cherché à lui persuader qu'il doit calmer une impatience irréfléchie et se défendre d'injustes récriminations ; pour cela il suffit, je pense, de lui montrer, par un des exemples les plus instructifs, comment s'enchaînent lentement, dans la longue série des siècles, tous les anneaux de la science.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE

DE LA MALADIE

DU MALADE ET DU MÉDECIN.

I

DE LA MALADIE.

Je me propose de parcourir un moment les voies dans lesquelles s'est engagée la médecine, du moins en France, et même à Paris, pour restreindre encore le champ d'observation; j'essayerai de montrer d'où partent ces voies, où elles aboutissent, quels horizons elles ont ouverts ou fermés. Je prendrai, comme point de départ de ces considérations, les ouvrages qui doivent tout naturellement reproduire le plus fidèlement le mouvement des idées : j'entends les *Traités de pathologie générale*, et parmi ces ouvrages, je distinguerai tout d'abord celui d'un maître qui pendant quarante ans a été le modèle des professeurs, l'honneur de la Faculté, et dont la retraite volontaire est un noble sa-

crifice aux convictions de toute sa vie et à des affections personnelles. Tout le monde a nommé M. Chomel et compris que je veux parler de ses *Éléments de pathologie générale* [1], livre classique par excellence, dont le public médical a goûté les saines doctrines, le solide enseignement et même l'appareil un peu scolastique. Cinq éditions, des traductions à l'étranger, témoignent hautement de cette faveur, et justifient mes éloges.

Autour de cet ouvrage, le premier en date et le premier par l'influence qu'il a exercée, je désire grouper d'autres écrits du même genre récemment publiés ; et pour compléter, s'il se peut, le tableau de la médecine actuelle, je signalerai encore quelques traités ou monographies de natures très-diverses, mais qui tous marquent une direction nouvelle dans l'étude et dans l'application des sciences médicales.

La médecine est à la fois une science et un art ; — une science, en ce qu'elle nous enseigne, abstraction faite de toute application pratique, la nature, les causes, les formes des maladies, les lois en vertu desquelles elles se produisent, se maintiennent ou se guérissent, enfin les méthodes qui conduisent à cette connaissance, de sorte qu'elle rentre dans l'histoire naturelle générale ; — un art, puisqu'elle est capable de tracer et d'appliquer des règles pour le maintien de la santé et pour la guérison des maladies. Galien, qui peut-être plus qu'aucun autre a élevé la médecine à la hauteur

1. *Éléments de pathologie générale*, par M. Chomel, 5[e] édition, avec une notice biographique par M. Gueneau de Mussy. Paris, 1863, in-8, chez Masson.

d'une science, par une habile systématisation de toutes les connaissances médicales de son temps, penche néanmoins à regarder la médecine à peu près exclusivement comme un art. « La science, écrit-il, est la connaissance parfaitement adaptée au sujet qu'elle traite, inébranlable, et ne s'éloignant jamais du raisonnement. Cette science, continue-t-il, ne se trouve même pas chez les philosophes, surtout quand ils se livrent aux spéculations sur la nature. » Le trait serait un peu malicieux, je l'avoue, si Galien n'ajoutait pas immédiatement : « A plus forte raison, la science ne se trouve pas dans la médecine, et pour tout dire, en un mot, elle ne se rencontre nulle part parmi les hommes. » Ailleurs, il place la médecine, non parmi les arts qui édifient, mais parmi ceux qui restaurent ; et même (mais c'est, il faut l'avouer, une comparaison qui n'est pas très-noble) il l'assimile au ravaudage des vieux habits ou au recrépissage des vieilles maisons. Un siècle après Galien, Philostrate, plus généreux pour la médecine ou moins ambitieux pour la science, déclare que la médecine est une science au même titre que la philosophie, que la poétique et que la géométrie.

Si donc la médecine est à bon droit regardée comme une science, il est clair aussi que la pathologie générale en est, par excellence, la partie spéculative et scientifique, puisqu'elle doit considérer la maladie dans ses caractères les plus essentiels et les plus généraux, dans ses manifestations les plus simples, dans son état le plus rudimentaire, dans ses causes les plus universelles, dans son siége le plus profondément organique et dans les lésions les plus élé-

mentaires qui produisent cette maladie ou qu'elle entraîne après elle; enfin pour le traitement, dans ce que l'action première ou seconde, physiologique ou curative, des médicaments a de plus intime et de plus immédiat. En d'autres termes, la pathologie générale étudie la maladie tantôt comme un ensemble et tantôt comme une réunion d'éléments divers qu'elle se charge d'isoler pour le besoin de l'étude. Elle comprend aussi la nosologie ou classement des espèces morbides, et on lui attribue encore le rôle de donner les vrais principes de la nomenclature; mais jusqu'ici les essais systématiques en ce genre ont abouti plutôt à une logomachie qu'à une véritable nomenclature; ce qu'il faut attribuer tantôt à l'imperfection des théories médicales et tantôt à l'inexpérience des ressources de la langue grecque, à laquelle revient, comme de droit, l'honneur d'être par excellence le langage technique universel.

Si tels sont en effet les caractères fondamentaux de la pathologie générale, le premier soin de celui qui l'étudie ou de celui qui l'enseigne doit être de s'enquérir de la nature de la maladie. C'est par là que débutent M. Chomel et tous ceux qui ont écrit sur la pathologie générale, par exemple, M. Dubois, d'Amiens, dans un livre écrit en 1835, et qui devance en beaucoup de points les idées actuelles; MM. Hardy et Béhier, dont le traité de pathologie est réputé classique; enfin M. Monneret dans un ouvrage récent, que je tiens en une estime particulière, et sur lequel je me propose de revenir dans le cours de ces articles.

La notion de la maladie se rattache trop directement à la notion de la médecine elle-même, pour que je

n'insiste pas d'abord sur cet enchaînement d'idées; après quoi je parcourrai rapidement le champ de la pathologie générale, et je terminerai cette esquisse en rappelant, avec M. Chomel, les devoirs du médecin envers le malade, sans oublier les devoirs du malade envers le médecin.

Depuis que l'homme a commencé à réfléchir sur ses misères corporelles, et aussi loin que le flambeau de l'histoire projette ses lumières, nous voyons les savants, médecins ou philosophes, s'occuper du problème de la nature des maladies et en donner des solutions diverses suivant le point de vue auquel ils se placent. C'est sur ce terrain que se sont produits les théories, les systèmes qui renaissent les uns des autres, que l'historien de la médecine rencontre à chaque pas sur sa route, et qui souvent lui expliquent et lui font apprécier ceux qui règnent de son temps. Aussi me paraît-il malaisé d'écrire un traité de pathologie générale sans y consacrer un assez long chapitre à l'exposition et à la discussion des systèmes de médecine, sans y rechercher quelles sont les circonstances qui les font éclore, comment naissent les idées, comment se font les découvertes qui les soutiennent, les détruisent et les transforment. M. Andral, mais lui seul, dans l'école de Paris, en a jugé ainsi, et il a consacré trois ans de son cours à une histoire fort instructive et fort attachante des doctrines médicales.

Le meilleur moyen, et, à vrai dire, le seul qu'on ait d'apprécier les doctrines de ses prédécesseurs, c'est, qui pourrait le contester? de s'appuyer sur les notions généralement adoptées au moment où l'on écrit l'his-

toire, en conservant, bien entendu, le droit de mettre également en ligne de compte ses vues particulières, si elles concordent avec les faits acceptés ou acceptables. Le présent a toujours été et sera toujours la règle des jugements sur le passé; et même, plus le présent diffère du passé, plus aussi les jugements ont d'indépendance et de sûreté, puisque l'esprit a des lumières nouvelles et des points de vue plus étendus et plus multipliés. Pour ma part, sans regarder le temps présent comme l'expression du dernier progrès, sans avoir la folle prétention qu'on n'a rien à attendre de l'avenir et qu'on ne doit presque rien demander au passé, je ne puis m'isoler dans le milieu où je vis : l'avenir n'est pas en mon pouvoir, je ne saurais aller au delà de la réalité; j'ai foi au présent qu'ont fait mes maîtres, et je prends avec confiance le fil conducteur qu'ils me présentent pour pénétrer dans les routes tortueuses de l'histoire.

Les deux principes qui me semblent aujourd'hui les mieux acquis, qui renferment en eux-mêmes les déductions les plus fécondes, qui sont tout à la fois la vraie lumière et la vraie philosophie de la science et qu'on peut regarder comme connexes, ce sont les deux suivants :

Le premier, c'est que les sciences et leurs diverses parties ont un développement hiérarchique, d'où il résulte, en ce qui concerne la médecine, par exemple, que ses progrès sont subordonnés aux progrès des autres branches des sciences naturelles; — le second, c'est que la pathologie doit être maintenant considérée

comme un département de la physiologie, et l'acte morbide envisagé comme une fonction pervertie mais régulière, comme une forme nouvelle de la vie soit générale, soit partielle, suivant que la maladie elle-même embrasse toute l'économie animale ou seulement quelques-uns des appareils, c'est-à-dire suivant qu'il y a réaction manifeste ou indifférence, au moins apparente, de l'organisme. Après tout, ce principe n'est pas si nouveau qu'il semble au premier abord; pour Hippocrate, pour Galien, et pour la plupart des anciens auteurs, la santé est l'exact mélange des qualités élémentaires, tandis que la maladie est la disproportion de l'une ou de plusieurs de ces qualités.

Le développement hiérarchique des sciences, et par conséquent leurs mutuelles relations, leur subordination réciproque est un fait historique; c'est surtout un fait logique, nécessaire, qui tient à la nature même des ressources et aux limites de l'esprit humain. Cependant il était généralement méconnu : c'est à M. Littré, guidé par M. Comte, qu'on doit de l'avoir mis complétement en lumière. Dans ce fait, la volonté n'intervient qu'à titre très-secondaire; aussi peut-on dire qu'il n'y a dans les sciences ni découverte ni progrès imprévus: tout s'y tient et s'y enchaîne comme dans les produits mêmes de la nature; et c'est bien le cas de répéter avec Lucrèce :

Huc accedit ut in summa res nulla sit una
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat.

Dans chaque science, les degrés par lesquels on s'élève successivement aux plus hautes spéculations, aux

plus brillantes découvertes, sont franchis à certaines conditions qu'on ne peut pas toujours calculer d'avance, mais qu'on reconnaît par l'étude attentive de l'histoire; presque toujours l'ascension est longue et pénible; il y a des oscillations effrayantes et des chutes terribles, ou bien des moments de sommeil profond; un pas n'est pas toujours suivi d'un autre pas, mais toujours arrive le moment propice et presque fatal où l'échelon est franchi.

Une seule science, les mathématiques, est indépendante de toutes les autres, puisqu'elle n'a besoin que de l'espace et du temps, et que l'espace et le temps sont les conditions mêmes de l'existence et de la réalité. Les mathématiques conduisent à l'astronomie, à la physique, à la mécanique; mais là se borne leur action directe. En possession des mathématiques, les anciens ont donc pu pousser la mécanique, la physique et une certaine partie de l'astronomie aussi loin que le leur permettaient les idées dominantes sur la théologie et sur les causes finales, ou *téléologie;* mais les anciens n'avaient presque aucune idée juste des lois de la nature et de la structure intime des corps; par conséquent ils n'avaient ni chimie, ni météorologie, ni astronomie physique, ni anatomie des tissus. Le système des quatre éléments, système si naturel, si spontané chez tous les peuples (*sec*, *humide*, *froid* et *chaud*, c'est-à-dire *air*, *eau*, *terre*, *feu* — quels phénomènes plus apparents! quelles sensations plus immédiates et plus vives!) dominant, sous des formes diverses, tout l'ensemble des sciences naturelles dans l'antiquité et au moyen âge, retint ces sciences dans leur essor jusqu'au

moment où la physique, la première émancipée, vint aider la chimie à se dégager des formes mystérieuses ou des espérances chimériques de l'alchimie, et lui prêter ensuite les appuis et des moyens d'action efficaces en régularisant la méthode expérimentale, et en perfectionnant les théories de la chaleur, de la lumière et de l'électricité.

A leur tour la physique et la chimie conduisent à la connaissance exacte des milieux avec lesquels les êtres organisés entrent incessamment en relation, soit qu'ils y empruntent les matériaux nécessaires à l'entretien de la vie, soit qu'ils y rejettent les produits devenus inutiles ou nuisibles. Déjà Hippocrate, dans un livre admirable, avait considéré les rapports de l'homme avec les airs, les eaux et les lieux ; mais de cette vue supérieure il n'avait pu tirer que des applications imparfaites, puisqu'il n'y avait de son temps ni chimie, ni météorologie, ni physique du globe, ni géologie. Aujourd'hui que le médecin est en possession de toutes ces sciences, il peut tracer avec sûreté et précision les règles de l'hygiène, science d'emprunt chargée de déterminer au profit du maintien de l'existence et de la santé, l'usage des choses qui sont placées hors de nous ou qui émanent de nous-mêmes. Mais l'hygiène qui suppose déjà, comme on voit, tant d'acquisitions préliminaires, s'appuie encore sur l'anatomie et la physiologie, puisqu'elle a précisément pour but l'intégrité des organes et la régularité des fonctions. De son côté l'anatomie, du moins la partie de l'anatomie qui s'occupe de la matière et de la composition élémentaire des tissus, ne fait de véritables progrès que par les

instruments que lui fournit la physique ou par les procédés d'analyse qu'elle emprunte à la chimie. La physiologie est aussi, dans de certaines limites, tributaire de la physique, de la chimie et de la science complexe des milieux. (Voyez page 320.) Enfin la pathologie repose essentiellement sur l'anatomie et la physiologie, et, par ces deux sciences, sur toutes celles dont elles-mêmes sont dépendantes.

Comment en effet connaître les désordres des fonctions, les altérations des solides ou des liquides, si on ne sait d'avance quel est le jeu régulier de ces fonctions, quelle est la constitution normale de ces tissus, de ces fluides dont la réunion forme l'être organisé ? Aussi tout ce que la médecine ancienne a laissé de vérités de détails est, on peut le dire, une conquête bien plus du génie que de la science ; et dans ce faisceau mal lié de vérités incohérentes, héritage de tant de siècles, je vois non pas le résultat soit d'une méthode rigoureuse, soit d'observations bien faites, soit d'un système régulier d'inductions et de déductions, mais plutôt la preuve de cette puissance d'intuition qui caractérise l'esprit grec au suprême degré et qui lui a fait souvent deviner ce qu'il n'avait ni le moyen ni même, s'il faut parler net, le droit de découvrir. Et même ces vérités, enfants du bon sens et du hasard, produits capricieux d'un assemblage d'étranges erreurs, sont moins vraies pour les anciens que pour nous modernes qui les avons dégagées de ce chaos infécond et qui les soutenons avec des idées complétement étrangères à leur première origine. C'est ainsi que les chimistes du dix-huitième siècle ont su reconnaître des corps sim-

ples ou composés, mais toujours définis, dans les mélanges informes qui remplissaient les creusets des alchimistes.

Qu'un art médical plus ou moins grossier ait été l'un des premiers auquel l'homme ait eu recours ; que cet art ait précédé la science médicale, on le voit surtout par Homère. C'est ainsi qu'on a fait des vers, des discours, et qu'on a raisonné juste bien avant que Corax et Aristote eussent tracé les règles de la poétique, de l'éloquence et de la logique ; en effet, c'est une loi universelle que l'existence préalable d'un art plus ou moins rudimentaire soit la condition première de l'évolution d'une science. Ce qui revient tout simplement à dire que l'observation des faits précède l'invention des lois qui les régissent ou des méthodes qui en régularisent le classement, comme les délits précèdent ordinairement l'institution des peines. Un auteur arabe prête à Hippocrate cette sentence, juste en beaucoup de points, quand on saisit bien les influences réciproques de la science et de l'art : « La théorie est un esprit et la pratique est un corps ; la théorie est une cause et la pratique un effet ; la théorie est un père et la pratique un enfant ; la pratique est un but ; la théorie cherche, ou marche à la découverte ; la pratique est un envoyé. »

Faits, méthodes et lois sont, pour ainsi dire, les trois points mathématiques par où passe le cercle que parcourt incessamment l'esprit humain plus ou moins complétement, suivant qu'il est plus ou moins avancé dans les voies de la réflexion ; mais ni les arts ni les sciences ne peuvent subsister dans un état d'isolement ; et si les arts et les sciences se tiennent par des liens

si étroits, à leur tour les sciences vivent et se développent en entretenant de mutuels rapports. Jamais une science n'est plus florissante qu'au moment où ses connexions avec les autres sciences sont le mieux établies, car c'est alors seulement que son propre domaine est le plus exactement limité.

Quelle admiration plus irréfléchie, plus ignorante et plus fanatique pour l'antiquité, quel dénigrement plus aveugle du temps présent que de soutenir que la médecine n'a pas fait de progrès depuis Hippocrate! Il est vrai que tout le monde finit par mourir de nos jours comme du temps du médecin de Cos. Il est vrai qu'on peut dire aujourd'hui, mais on le dira de tous les temps :

Nec nox ulla diem neque noctem aurora secuta est
Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

Mais telle n'est pas la question, puisque la mort est la loi de l'humanité, la conséquence nécessaire de la vie. Ce qu'il importe de ne pas méconnaître, c'est que de nos jours, la médecine a, pour beaucoup de maladies, retardé les inévitables conquêtes de la mort. Sans doute ce n'est pas une consolation ni pour le moribond, ni pour ceux qui l'entourent, de savoir que la médecine d'aujourd'hui a plus de puissance que celle d'autrefois; mais c'est un titre de gloire pour la science, c'est aussi un motif de sécurité et de confiance pour la médecine que d'avoir trouvé des moyens de diagnostic certains, des indications thérapeutiques positives, et de laisser

peu de chances à l'erreur pour le pronostic. Cette confiance gagne le malade lui-même, et chaque jour elle diminue ou affaiblit l'empire du charlatanisme et des pratiques superstitieuses, du moins partout où pénètrent les lumières du savoir et la juste autorité d'un médecin consciencieux.

Comment la médecine est-elle arrivée à de pareils résultats? En revenant, dans des conditions plus favorables, au précepte du vieil Hippocrate, que, *pour connaître la nature de l'homme, il faut connaître la nature de toutes choses*. C'est sur ce principe que repose la médecine antique ; c'est ce principe que doit désormais accepter la médecine moderne si elle veut marcher d'un pas assuré dans la voie du progrès.

Puisque cette *nature de toutes choses* comprend plus particulièrement, eu égard à la médecine, la nature des êtres organisés ou la physiologie, je veux, pour mieux fixer ma pensée, pour la faire mieux comprendre, m'arrêter un instant sur la première origine des rapports séculaires de la pathologie avec la physiologie.

Les premiers essais de biologie, ou, pour rester davantage dans les expressions antiques, de *physiologie*, furent sans doute bien imparfaits, puisque la base fondamentale manquait, je veux dire la connaissance de la physique du monde et de celle de l'homme. Les principaux dogmes de la physiologie ont été établis *a priori* en dehors de l'observation des phénomènes de la vie et en prenant uniquement pour point de départ les notions imparfaites qu'on avait sur les forces cosmiques et sur les éléments. On fit violence à

la nature, ou plutôt on la créa de toutes pièces, et longtemps elle a dû, pour ainsi parler, se plier aux exigences des systèmes; c'est précisément ce qui explique la permanence de doctrines tout à fait erronées. La méthode expérimentale trouve en elle-même les moyens de se réformer; la méthode *a priori* s'efforce, au contraire, de plier les faits à ses exigences et ne cède que devant les démonstrations répétées jusqu'à satiété, et quand l'évidence est devenue, en quelque sorte, de notoriété publique.

L'histoire démontre et le raisonnement le prouverait au besoin, que c'est dans son intime union avec la physiologie que la médecine ancienne a trouvé cette force de cohésion, cette grande et belle unité systématique qui, pendant plus de vingt siècles, l'a préservée contre les injures du temps. Sa chute ne date que d'hier, le bruit en retentit encore à nos oreilles; cette chute a été préparée par les révoltes partielles de Paracelse et de Van-Helmont, par la grande découverte de la circulation du sang, et surtout par l'émancipation universelle de l'esprit humain au dix-huitième siècle; mais l'ensemble de la médecine d'Hippocrate et de Galien a subsisté jusqu'au moment où Bichat transforme du même coup l'anatomie et la physiologie générales, jusqu'au moment où cet esprit puissant découvre et démontre dans les éléments anatomiques des propriétés spécifiques, des forces essentiellement vitales, et décidément irréductibles en des forces inorganiques. Dès lors, il ne reste rien des qualités élémentaires admises par les anciens, par conséquent presque rien non plus de leur physiologie et de leur médecine. De l'an-

tiquité, nous ne pouvons plus accepter que des faits de détails, encore sous bénéfice d'inventaire, et ces grandes vues générales indépendantes de toute systématisation scientifique.

Déjà la voie avait été ouverte à Bichat par les progrès considérables de la chimie, et lui-même est le vrai précurseur de Broussais, à qui revient la gloire incontestable d'avoir fait définitivement de la pathologie un domaine de la physiologie, en ruinant la doctrine de l'essentialité des fièvres, c'est-à-dire en détruisant l'hypothèse des *entités* morbides ou des maladies sans substance, et en établissant que ni les maladies ne sont radicalement indépendantes de l'état de santé, ni les actes morbides ne sont le contraire des actes physiologiques.

Sur une base désormais inébranlable, Broussais, qui péchait beaucoup plus par l'insuffisance de la première éducation médicale que par l'impuissance du génie, ne sut asseoir qu'un système mesquin dont les conséquences thérapeutiques ont été déplorables. Ses admirateurs n'allèrent pas au delà de ses propres conclusions, et ses détracteurs eurent un facile succès sur le terrain des questions secondaires. Mais une grande idée, quelles que soient les obscurités qui l'environnent, quelle que soit la part qu'elle laisse au paradoxe, une fois lancée dans le monde, quand tous les esprits sont en éveil, ne peut manquer de faire fortune. C'est précisément ce qui arrive aujourd'hui : on commence à saisir les rapports qui existent entre les théories de l'auteur de l'*Examen des doctrines médicales*, et celles de l'auteur de l'*Anatomie générale*. Ici encore c'est la

physiologie qui, la première, ouvre la brèche, et par cette brèche la médecine commence déjà à s'introduire au cœur de la place.

Le principe du développement hiérarchique des sciences n'a de valeur qu'à la condition expresse qu'aucune d'elles n'abuse ni de son droit d'aînesse pour effacer ses sœurs cadettes, ni de sa supériorité momentanée pour usurper une place qui ne lui appartient pas. En d'autres termes, et pour prendre un exemple tiré de mon sujet, je ne veux ni, comme Bichat, soumettre la physiologie à l'anatomie, ni, comme Magendie, transformer les actes vitaux en une série d'actes mécaniques ou physiques, ni, comme les créateurs de la chimie organique, ne voir dans les êtres vivants que des cornues, des alambics ou des éprouvettes. La science de la vie ne s'apprend pas sur des cadavres, puisque ni la forme des parties, ni, dans la généralité des cas, leur structure intime ne peut fournir une induction légitime sur leurs propriétés, leurs usages ou leurs fonctions[1] ; elle ne s'apprend pas non plus dans le laboratoire du chimiste ou dans l'atelier du mécanicien, puisque la chimie n'a jamais pu et ne pourra peut-être jamais reconstituer aucun des tissus ou des liquides vivants qu'elle analyse[2], puisque la mécanique ne saurait construire aucun appareil, ni trouver aucun premier moteur qui reproduise et perpétue un seul des mouvements de la vie.

1. Voyez p. 365 et suiv., où j'ai dit quelques mots de cette question.

2. Entre les mains de M. Berthelot, la chimie organique a fait des prodiges de synthèse ; mais jusqu'ici sa puissance de reconstruction n'a pas, que je sache, dépassé certains *principes immédiats*.

A dater du jour où, brisant les entraves et changeant les rôles, la science de la vie a fait descendre la chimie, la physique et la mécanique du rang de maîtres absolus à celui de serviteurs intelligents, elle s'est tout à coup transformée, et prenant pleine conscience d'elle-même, elle a pu essayer avec succès de faire rentrer la pathologie dans son domaine. Ce subit accroissement de forces, cette légitime extension de territoire sont particulièrement dus aux travaux, je pourrais presque dire au génie de M. Claude Bernard. Nul ne s'est montré plus hardi et plus habile dans l'institution des expériences, plus réservé et plus judicieux dans l'emploi des théories ; il possède au suprême degré l'esprit d'invention et le sens de la méthode ; aussi la physiologie, reconnaissante pour tant de services éminents qu'il lui a rendus, l'a mis rapidement en possession d'une renommée peu commune et de ces honneurs que tout vrai savant a le droit d'ambitionner.

Les recherches de M. Bernard tendent à démontrer qu'il n'y a pas, à proprement parler, de différence radicale entre une vie saine et une vie malade ; qu'il existe un lien nécessaire entre les phénomènes de la santé et ceux de la maladie ; enfin que ces derniers ne constituent pas un domaine à part où agissent d'autres forces et des propriétés nouvelles. Une telle manière de voir range définitivement la physiologie , non , comme autrefois, parmi les sciences accessoires par rapport à la pathologie, mais parmi les sciences fondamentales que doit étudier le médecin. Ou plutôt il n'y a plus, à proprement parler, ni physiologie ni pathologie distinctes, mais une science biologique qui considère

l'être vivant malade ou sain dans son ensemble et dans ses diverses parties.

Dès lors nous pouvons dire que la maladie est une succession d'actes anormaux dont chacun n'est que la perversion d'un acte normal correspondant ; que ces actes anormaux ont pour point de départ des altérations matérielles ou dynamiques, comme les actes normaux ont pour soutien l'intégrité des systèmes organiques et des forces; de telle sorte que les maladies ne sont pas des êtres de raison surajoutés dans l'organisme, des *entités* comme l'École les appellait, mais des états, et, si je puis ainsi parler, des fonctions d'un organisme altéré dans une ou plusieurs de ses parties ; de telle sorte enfin qu'on ne peut sans erreur comparer les maladies aux êtres qui offrent un ensemble de caractères coexistants toujours les mêmes, et susceptibles d'être constatés simultanément sur un même individu.

Comme l'ensemble de l'économie animale ou ses diverses parties à l'état sain présentent des oscillations assez considérables aussi bien pour la conformation des organes que pour le degré d'énergie vitale, sans qu'il y ait véritable lésion, les limites de l'acte morbide et de l'acte physiologique ne sont pas toujours faciles à marquer ; d'où il résulte que l'état de maladie est souvent relatif à la constitution et à l'énergie habituelles des actions organiques de l'individu.

Mais s'il existe une analogie essentielle entre les fonctions normales, permanentes, et les actes morbides, transitoires de leur nature, il y a aussi des différences notables, eu égard aux manifestations, à la marche et au résultat. Je voudrais signaler les principales : D'abord

ce qui caractérise spécialement l'état de santé, c'est qu'on ne sent pas les mouvements de la vie : toutes les fonctions s'accomplissent en silence et sans réaction dans l'intimité des tissus. Qu'il y ait au contraire quelque trouble, aussitôt arrive la douleur, le malaise, l'anxiété, en un mot la souffrance à tous ses degrés. On sent pour ainsi dire le sang circuler dans les vaisseaux, on entend sa respiration, on éprouve des sensations pénibles. Si la réaction n'est pas générale, si la fièvre n'intervient pas, si le cours et l'activité du sang ne sont pas modifiés dans l'ensemble de l'économie, si quelque partie seulement est le siége d'un travail morbide, d'une inflammation, par exemple, on sent cette partie, on y éprouve une douleur locale qui retentit avec plus ou moins d'intensité sur les centres nerveux. Les sympathies des organes, les retentissements des différents systèmes les uns sur les autres, les communautés d'actions n'ont pas toujours ni le même caractère ni la même direction dans la maladie que dans la santé; mais toujours elles se manifestent dans un sens ou dans un autre. Les fonctions normales concourent toutes au même but, qui est la nutrition et l'entretien des parties ; au contraire les fonctions anormales n'ont que trop souvent pour résultat soit la transformation, soit la destruction des systèmes organiques.

Pour démontrer combien sont étroits les liens de parenté entre la santé et la maladie, un exemple me suffira : exemple des plus frappants et en même temps des plus imprévus, des plus curieux, et qui m'est fourni par l'une des plus brillantes découvertes de M. Bernard. Le *diabète* est une maladie peu commune, il est vrai, mais ce-

pendant assez connue, même des gens du monde, pour que je n'aie pas besoin d'insister sur sa description. On sait que dans le diabète le liquide sécrété par les reins contient du sucre et s'échappe avec une abondance inaccoutumée. Les anciens ont décrit le diabète, mais ils en ignoraient le caractère essentiel, l'existence du principe sucré. En 1674, l'Anglais Willis reconnut ce principe, dont M. Chevreul, en 1815, a constaté l'identité avec le sucre de fécule. Depuis Willis jusqu'à nos jours, on a toujours regardé la formation du sucre comme un phénomène accidentel, et toujours on en a accusé les substances végétales et particulièrement les féculentes. Mais voici que tout récemment M. Bernard vient de démontrer et d'établir contradictoirement que le sucre existe normalement et en qualités sensiblement égales chez tous les animaux carnivores ou herbivores, aussi bien à l'état embryonnaire, c'est-à-dire avant toute espèce d'alimentation venue du dehors, qu'à l'époque de leur entier développement. La production du sucre est donc une fonction régulière ; et l'organe où s'accomplit cette fonction, c'est le foie, qui n'avait jusqu'ici d'autre charge que de former la bile en épurant le sang.

Si ce n'est pas à telle ou telle espèce d'alimentation qu'est due la formation du sucre, du moins la digestion, fût-ce même celle de la substance la plus inerte, active dans le foie la fonction génératrice du sucre ou *fonction glycogénique* (c'est le mot consacré) ; alors le sucre se retrouve dans tout le sang, et par conséquent dans toutes les parties de l'animal ; mais il ne se manifeste dans aucun des liquides excrétés. Pendant l'inter-

vaille des digestions, on ne le rencontre plus que dans le foie et dans le sang qui chemine entre cet organe et le poumon, à travers le cœur droit, attendu que l'acte de la respiration le fait à peu près complétement disparaître. Mais s'il arrive que par suite d'une altération matérielle ou dynamique le sucre dépasse la moyenne normale (3 pour 100), alors il reste en quantité notable dans le sang; il se révèle au dehors dans le liquide sécrété par les reins, et on a le diabète.

La sécrétion du sucre par le foie est si bien une fonction qu'on peut la suspendre ou l'activer à volonté sur un animal en parfaite santé : ainsi coupez les deux nerfs qui descendent du cerveau pour se distribuer aux organes renfermés dans la poitrine et à quelques-uns de ceux que recouvrent les parois du ventre (on appelle ces nerfs *pneumo-gastriques*), aussitôt vous arrêtez la formation du sucre, et le sucre qui existait avant l'expérience est complétement détruit par la respiration pendant le temps qui s'écoule entre la section des nerfs et la mort de l'animal. Au contraire, irritez une certaine partie du cerveau ou de la moelle épinière, quand les pneumo-gastriques sont intacts, ou s'ils sont coupés, galvanisez le bout qui tient au cerveau, immédiatement le sucre se développe dans le foie en quantité plus ou moins grande suivant le degré d'irritation. Les maladies graves qui troublent profondément les fonctions nutritives suspendent aussi la production du sucre, et la médecine légale, par conséquent la justice, trouverait peut-être dans ce phénomène un précieux moyen de reconnaître si un individu a succombé à une longue maladie ou s'il est mort subitement. A son tour

le diabète est si bien la déviation d'une fonction normale, il est si peu un acte surajouté dans l'organisme, qu'on le produit artificiellement chez un animal en surexcitant la circulation abdominale, soit directement, soit indirectement, par l'intermédiaire du cerveau ou de la moelle épinière.

Ainsi une série de recherches et d'expériences a fait trouver du même coup une nouvelle fonction du foie, une nouvelle théorie du diabète et fournit une confirmation sans réplique d'un grand principe de pathologie.

S'il est vrai, comme j'ai cherché à le démontrer dans tout ce qui précède, que la pathologie ne soit que la physiologie pathologique, c'est-à-dire une diminution, une augmentation ou une perversion des actes vitaux, s'il n'est pas non plus contesté que les manifestations anormales de la vie soient liées tantôt à des altérations, transformations ou substitutions de tissus ou d'humeurs, tantôt à un état particulier des forces, il est clair que le plan d'une pathologie générale ne doit pas être fort éloigné du plan d'une physiologie et d'une anatomie générales des êtres vivants, considérées dans l'intégrité des fonctions et des systèmes organiques.

Les anatomistes modernes, et à leur tête M. Robin [1], en procédant du simple au composé, ont reconnu dans l'homme et dans les animaux des *principes immédiats*, des *éléments anatomiques*, des *tissus*, des *systèmes*, des *organes* et des *appareils*. — Les *principes immé-*

1. Actuellement professeur d'*Histologie* ou *Anatomie générale*, à la Faculté de Médecine de Paris.

diats sont les derniers corps gazeux, (*oxygène*, *hydrogène*, *azote*, *acide carbonique*, etc.) liquides (*eau*), ou solides (*sels communs aux deux règnes de la nature ; acides*, *sels*, *alcaloïdes*, *principes graisseux ou sucrés*, *propres aux êtres organisés*, *mais ressemblant aux produits du règne inorganique par leur propriété de cristallisation*, *enfin les substances organiques proprement dites*, telles que *la fibrine*, *l'albumine*, *la musculine*, etc.), auxquels on puisse sans décomposition chimique, mais par simple coagulation et cristallisation successives, ramener les substances organisées. On en compte près de cent dans le corps humain ; ceux-ci, et ce sont surtout les principes gazeux, doivent être considérés comme des éléments constitutifs, comme la matière première de tout être vivant, la vie ne pouvant pas se concevoir sans oxygène, sans hydrogène, sans acide carbonique et sans azote ; ceux-là sont des produits d'élimination qui ne peuvent séjourner sans danger dans l'économie ni trop longtemps ni en trop grande quantité ; les autres sont des principes permanents, qui se renouvellent molécule à molécule en vertu de forces inconnues, mais qui agissent dans des conditions toujours les mêmes, et qui s'exercent dans des limites infranchissables.

De cette union moléculaire résulte la matière organisée dont les diverses espèces sont appelées *éléments anatomiques*, corps solides ou mous, qui tous possèdent les propriétés caractéristiques de la vie : nutrition, reproduction et par conséquent développement. Les cellules qui renferment la graisse, les globules du sang, la fibre musculaire, les tubes nerveux sont des

éléments anatomiques, et ce sont, à vrai dire, les êtres organisés les plus réels, attendu que tout, en définitive, se forme de leur association. Ainsi la multiplication, l'addition successive et la cohésion des divers éléments anatomiques nous donnent les tissus avec leur texture spéciale et les humeurs; par exemple le tissu nerveux, le tissu musculaire, le tissu fibreux, le sang, la lymphe, etc. A son tour, l'ensemble d'un tissu constitue un *système*, lequel est un tout continu ou subdivisé en parties similaires, c'est-à-dire identiques à elles-mêmes, quel que soit le degré de la subdivision; ainsi l'ensemble du tissu musculaire constitue le système musculaire. — Maintenant, si vous réunissez plusieurs systèmes, le musculaire, par exemple, avec le fibreux et le cellulaire, vous avez un *organe du mouvement*, le muscle, qui a ses usages spéciaux; puis, si rapprochant plusieurs muscles, vous les attachez à un os et que le tout soit animé par les nerfs et nourri par les vaisseaux, vous avez sous les yeux un *appareil*.

A l'état d'isolement, les principes immédiats possèdent des propriétés purement physico-chimiques. Dans ces mêmes principes combinés en substances organiques (*éléments anatomiques*) apparaissent les propriétés vitales élémentaires à côté de ces mêmes propriétés physico-chimiques. Dans les tissus, les propriétés vitales, en s'associant, se compliquent et perdent une partie de leur indépendance; de plus, la qualité même du tissu entraîne des propriétés spéciales : absorption, sécrétion, contractibilité, et de plus, pour le tissu nerveux, sensibilité et motricité. Les systèmes ont des attributs; le système musculaire a pour attributs les

mouvements, les attitudes, le geste. Les organes ont des usages et les appareils des fonctions : le pied est un organe de sustentation, les jambes sont un appareil de locomotion.

L'anatomie générale et la physiologie générale ne dépassent pas l'étude des systèmes, elles laissent le reste à l'anatomie descriptive et à la physiologie spéciale ; c'est du moins ainsi que M. Robin a partagé les rôles. Il publie en ce moment une anatomie générale rédigée sur ce plan, et avec M. Béraud il a donné une physiologie également conçue dans ces données, très-neuves, il est vrai, et cependant favorablement accueillies, puisque les *Éléments de physiologie* ont obtenu rapidement les honneurs d'une seconde édition.

Cette manière de concevoir l'anatomie et la physiologie n'a pas encore pu exercer une grande influence sur la pathologie ; déjà cependant MM. Robin et Littré ont publié un *Dictionnaire de médecine* où l'on trouve un essai de coordination et de systématisation des maladies d'après les notions que je viens d'esquisser. Le *Traité de chimie anatomique et physiologique* de MM. Robin et Verdeil contient toute une pathologie des principes immédiats ; mais celle des éléments anatomiques est encore à faire, du moins dans un livre, car M. Andral y a consacré plusieurs années de son cours ; malheureusement ces leçons n'ont pas été recueillies et publiées.

La goutte est une affection des principes immédiats, puisqu'elle résulte de la production exagérée, ou de la rétention dans certains tissus de l'acide urique et de ses composés. — L'asphyxie par le charbon peut être

rattachée aux principes immédiats et aux éléments anatomiques : les globules rouges du sang imprégnés d'oxyde de carbone ne peuvent plus ni absorber ni dissoudre l'oxygène, qui est le principe même de la vie ; si l'inspiration du gaz délétère est prolongée, la mort survient inévitablement ; si elle ne dure qu'un certain temps, les globules reprennent, mais avec une extrême lenteur, leurs propriétés normales. La disparition progressive de la fibre musculaire est une affection d'un élément anatomique, et par conséquent d'un tissu ; elle peut se propager à tout le système, ou se localiser dans un organe ou dans un appareil. Une maladie nouvellement décrite, *la leukémie* ou mieux *leucocythémie*, est aussi une affection du même genre : les globules blancs du sang augmentent, tandis que les rouges diminuent, ce qui est un retour à l'état embryonnaire. D'un autre côté, comme les globules blancs ne dissolvent pas l'oxygène, il y a complication d'une affection des principes immédiats. Les maladies contagieuses, putrides, virulentes, éruptives constituent encore un des plus curieux chapitres de la pathologie générale des éléments anatomiques. Pour la plupart elles peuvent s'expliquer maintenant par cette funeste propriété qu'ont les molécules organiques de propager dans de certaines conditions, par simple contact et de proche en proche, aux autres molécules, le mode d'altération qu'elles ont subi.

M. Dubois, d'Amiens, a tenté, non sans succès, une pathologie des systèmes et par conséquent des tissus ; mais à l'époque où son livre a été publié, ni l'anatomie ni la pathologie générales n'étaient assez avancées pour

rendre son travail aussi complet qu'il pourrait l'être aujourd'hui.

M. Monneret, considérant la pathologie générale d'un point de vue tout particulier, s'est efforcé, par une délicate et sévère analyse, d'isoler les divers éléments qui entrent dans la composition des maladies. C'est ainsi qu'il considère à part toutes les modifications de la sensibilité, toutes les altérations des liquides et plus spécialement du sang, toutes les modifications de la chaleur animale, tous les changements de propriétés, toutes les transformations des tissus. Peut-être a-t-il rapproché des éléments un peu disparates; peut-être quelques-uns de ces éléments ne sont-ils pas aussi simples qu'il le suppose; peut-être enfin n'a-t-il pas assez tenu compte des conquêtes les plus récentes de l'anatomie et de la physiologie générales. Il n'en est pas moins vrai que cette tentative est un pas sérieux fait dans l'étude des maladies et donne une grande nouveauté et une valeur incontestable au livre de notre savant confrère.

Toutes ces questions que je viens d'agiter sont plutôt encore du domaine de la science que de celui de la pratique; le médecin, en arrivant au lit du malade, veut avoir des notions générales non moins positives sur les causes, le siége, les symptômes, la marche naturelle ou artificielle, la durée, le type, les complications, la terminaison des maladies, sur leur classification, sur les lésions matérielles qui les suscitent, les entretiennent, ou qu'elles laissent après elles; il veut qu'on lui trace les règles les plus positives du diagnostic, de cet art aujourd'hui si perfectionné de transformer par mille

moyens, ou déjà anciens, ou tout à fait nouveaux, les symptômes ou signes, et de les interroger avec succès sur la nature, le siége, l'étendue, la gravité de la maladie ; il veut que de ces notions communes à tous les cas morbides, on sache tirer un pronostic aussi assuré et des indications thérapeutiques aussi certaines que le permettent et les voiles épais jetés par la nature sur les mystères de la vie, et ce flux et reflux perpétuel de la nutrition, qui changent à chaque instant le point de vue de l'observateur. Tout cela est présenté par M. Chomel avec une méthode, un sens pratique, une précision de langage, une sûreté de vues que peuvent seules donner des facultés supérieures mises au service d'une observation attentive et scrupuleuse des malades, d'une longue et sérieuse méditation sur les misères humaines.

Voilà déjà sans doute un bien vaste champ pour la pathologie générale ; cependant j'aurais à signaler une lacune considérable dans tous les ouvrages qui sont consacrés à cette partie de la science, je veux parler de la *pathologie comparée* [1], et j'entends ces mots dans plusieurs sens : comparaison de la maladie dans tous les groupes d'êtres organisés, végétaux, animaux, en tenant rigoureusement compte de leur indépendance plus ou moins prononcée par rapport aux milieux cosmiques, et de l'état plus ou moins compliqué de leur organisation ; — comparaison de la maladie aux diverses époques de l'histoire, en étudiant soigneusement le milieu politique et religieux, et les conditions particulières

1. Voyez *Cours de médecine comparée*, par M. Rayer ; Introduction. Paris, 1863, chez J.-B. Baillière et fils.

que créent les différentes positions sociales ; ce serait à la fois un des chapitres les plus curieux et les plus intéressants des annales de l'humanité, et une occasion des plus favorables pour montrer combien la médecine ou plutôt la biologie peut intervenir utilement dans l'amélioration de la race et de l'individu et réaliser l'apophthegme : *Mens sana in corpore sano* ; — comparaison des maladies eu égard aux climats et aux localités, en prenant également en considération les réactions de la civilisation contre les intempéries et les causes naturelles d'insalubrité [1]. C'est à ce prix seulement qu'on aura une idée complète de la maladie considérée dans sa plus grande généralité et dans la multiplicité de ses causes et de ses manifestations. De plus, la pathologie comparée proprement dite a ce grand avantage qu'on peut, par des expériences interdites sur l'homme, mettre les animaux dans toutes les conditions requises pour étudier les maladies, qu'on peut reproduire à volonté un grand nombre d'affections, les analyser à toutes les périodes de leur développement, les surprendre dans leur travail de désorganisation et de transformation des humeurs et des tissus, et suivre enfin pas à pas dans l'organisme le médicament qu'on dirige contre elles. C'est encore la pathologie comparée qui nous permettra de juger contradictoirement ce procès pendant depuis tant de siècles sur la nécessité de l'intervention du médecin, et sur l'efficacité de la force médicatrice de la nature.

1. Voyez l'ouvrage de M. Boudin : *Traité de géographie et de statistique médicales, et des maladies endémiques*. Paris, 1857, chez J.-B. Baillière et fils.

Au moment de clore ces considérations sur la pathologie générale, je ne puis me défendre de m'appliquer une réflexion que Nicole a faite dans son admirable *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes :* Je viens de discuter quelques-uns des plus grands principes de la science : j'ai cherché à faire prévaloir ceux qui me paraissaient avoir la vérité de leur côté; je crois bien que j'ai la raison pour moi. « Mais ceux, dit le solitaire de Port-Royal, qui n'ont comme moyen de persuasion que la raison à employer n'en peuvent pas espérer un grand succès, la plupart des gens ne se conduisant que par autorité. » Je sens que je n'ai pas l'autorité suffisante pour une telle entreprise; j'aurai du moins, en essayant de propager des idées nouvelles, apporté ma petite pierre pour l'édifice que construisent de concert tant d'hommes éminents dévoués à la science et à l'humanité.

II

DES DEVOIRS DU MÉDECIN ET DE CEUX DU MALADE.

J'abandonne la pathologie proprement dite pour arriver à des considérations plus générales sur le médecin et sur le malade. M. Chomel me fournit un thème excellent; il n'a pas dédaigné, à l'exemple d'Hippocrate, de donner de sages conseils aux élèves et à ses confrères, de retracer les devoirs d'une profession qui est un vrai sacerdoce, d'un art qui doit tout à la fois lutter, autant qu'il est en la puissance humaine, contre un mal universel, inévitable, la maladie, dont Hésiode

a dit « qu'il remplit la terre et la mer ; qu'il marche en silence, car le prudent Jupiter lui a ôté la voix, et qu'emporté par un mouvement spontané, il visite les hommes aussi bien la nuit que le jour, » — et veiller au plus grand comme au plus cher des intérêts de ce monde : à la santé, qu'un vieux poëte de Sicyone, Ariphron, a chantée en ces termes :

« Santé ! la plus vénérable des divinités bienheureuses, puissé-je avec toi passer le reste de ma vie ! puisses-tu être pour moi une hôtesse bienveillante. S'il est en effet quelque charme dans la richesse, dans l'amour des enfants, dans la royauté que les hommes regardent comme le bonheur des dieux, dans les désirs que nous poursuivons avec les filets secrets de Vénus ; si la divinité nous accorde quelque autre joie, ou si elle donne quelque délassement à nos travaux, avec toi, santé bienheureuse, tout fleurit, tout brille au printemps des Grâces ; sans toi il n'y a pas de bonheur ! »

Il y a pour le médecin comme pour tout homme des devoirs généraux et des devoirs qui regardent plus particulièrement la profession. Des premiers je n'ai presque rien à dire : il est trop clair que le médecin ne doit être ni avare, ni gourmand, ni envieux, ni grossier dans son langage ; qu'il ne doit ni abuser de la confiance des familles, ni divulguer les secrets, ni empoisonner ses malades, ni se prêter à d'infâmes manœuvres, ni mentir à la justice, ni fuir devant les épidémies, pas plus que le soldat devant l'ennemi, lors même qu'il y serait, comme Galien, invité par un songe. Il est trop clair encore qu'il ne lui est permis ni de soustraire la bourse, la montre ou le gobelet de ses clients comme faisait un certain Hérodès dont parle Martial,

ni de s'insinuer trop avant dans les bonnes grâces de leurs femmes, de leurs filles, ou même de leurs servantes. Cela se faisait peut-être ainsi du temps du malin auteur des *Épigrammes*, du moins il le dit; mais on aimerait à croire que cela ne se fait plus. — Toutes ces prescriptions qu'Hippocrate ne craint pas de mettre sous les yeux du médecin (ce qui est un témoignage passablement accusateur pour les mœurs du temps) se résument dans ces belles et simples paroles du *Serment :* « Que le médecin conserve sa vie et sa profession saintes et pures de toute souillure, pour être honoré parmi les hommes et jouir sans remords des fruits de son art. »

A côté de l'honnêteté générale, il y a aussi l'*honnêteté médicale*, dont M. Chomel a rassemblé quelques traits, et dont lui-même était le plus parfait modèle. On me permettra de compléter ce tableau en donnant un instant la parole au plus grand génie que la médecine ait jamais produit, à Hippocrate. Hippocrate a tout vu, tout prévu et tout dit avec une autorité que personne ne lui a jamais sérieusement disputée. A peine la médecine commence, que déjà pullulent les mauvais médecins, et qu'il faut leur opposer un code médical auquel nous n'avons presque rien à ajouter [1], car l'antiquité ne nous a presque rien laissé à glaner sur les terres pourtant si fertiles du mal

1. De tous les livres publiés en France sur ce sujet, je n'en connais aucun qui mérite plus d'être lu et médité, que le *Traité de déontologie médicale*, par M. Max. Simon. — A Oxford, le docteur Greenhill a publié une charmante et précieuse collection d'ouvrages anglais et américains sur le même sujet.

et du déshonneur. Heureusement, à côté de l'école du vice, nous trouvons une école de morale toujours florissante, toujours féconde, et que l'enseignement chrétien pouvait seul surpasser.

Ce qui distingue Hippocrate, c'est une haute idée de la médecine, de son étendue, de sa puissance, de ses difficultés, de son but; un perpétuel souci de la dignité médicale; un vif sentiment des devoirs de sa profession; une répulsion profonde pour ceux qui la compromettent et la rabaissent par leur charlatanisme et leurs mauvaises pratiques, ou par une recherche affectée du nouveau et du merveilleux; enfin, une sollicitude continuelle et vraiment touchante pour la guérison ou du moins pour le soulagement des malades. — Il compare volontiers la médecine à la philosophie : toutes deux conduisent aux mêmes vertus et font éviter les mêmes écueils; toutes deux inspirent le respect et la crainte de la Divinité; les médecins reconnaissent que la toute-puissance ne réside pas dans la médecine elle-même; ils soignent beaucoup de malades, mais, grâce aux dieux, un grand nombre guérissent d'eux-mêmes. « Je le pansay, et Dieu le guarit, » a dit aussi notre immortel Ambroise Paré.

Dans le traité *De la Bienséance* et dans celui *Des Préceptes*, il est recommandé au médecin de ne pas converser sans nécessité avec les gens du peuple (ce qui ne contredit pas cette autre réflexion qu'on peut quelquefois tirer bon parti des conseils, des renseignements et de l'expérience du vulgaire quand on sait interroger avec discrétion); de se montrer simple, affable, d'humeur égale; de faire les concessions, d'a-

voir les complaisances et les gracieusetés que la maladie peut autoriser; d'unir la fermeté à la douceur, de visiter souvent ses malades, sans y mettre cependant trop d'empressement, car cela peut déplaire ou même effrayer; de les examiner avec une grande attention, et, s'il est possible, de laisser un aide auprès d'eux, afin de ne pas manquer l'occasion favorable pour agir; de rechercher plutôt les pronostics certains que les pronostics brillants; de ne précipiter ni ses jugements, ni ses prescriptions, de peur qu'on ne soit obligé de changer d'opinion ou tenté de persister dans son premier avis pour sauver sa réputation; d'avouer franchement ses erreurs et d'en indiquer la source, afin que les autres évitent d'y tomber; de peu se soucier de ce que pense le vulgaire ou les mauvais médecins, si l'on est assuré d'avoir la vérité de son côté. Enfin, dans les consultations, dont l'abus avait suivi de près l'usage, et qui déjà justifiaient ce mot d'un empereur romain : « La multitude des médecins m'a perdu, » Hippocrate ne souffre ni harangues, ni intrigues, ni cabales; il veut que chacun y prenne sa part de responsabilité, et il semble que le plus illustre des médecins se soit inspiré des paroles du plus vaillant des guerriers, de Diomède disant à Nestor : « Seul, quelque sage qu'on soit, l'esprit est moins prompt et le jugement moins sûr. »

Saisir le moment opportun est un précepte sur lequel Hippocrate revient sans cesse, et dont il n'est malheureusement que trop facile de comprendre l'importance, pour peu qu'on réfléchisse à tous les désastres qu'entraîne la négligence des malades ou celle

des médecins. Que de fois ne pourrait-on pas écarter les coups de la mort, que de fois du moins ne pourrait-on pas ajouter quelques heures à des jours fatalement comptés, en gravant dans sa mémoire les paroles d'Hippocrate! Quelle cruelle responsabilité pour ceux qui assistent le malade, s'ils laissent passer le moment opportun! Quels remords pour un médecin si, par sa faute, il arrive trop tard! Quelle vanité condamnable de la part de ce même médecin s'il aime à se vanter d'avoir tant de malades qu'il ne sait comment courir aux plus pressés! Et combien est vraie cette parole de Celse, que le meilleur praticien est celui qui ne perd jamais de vue ses clients!

« La vie est courte, l'art est long; l'occasion est prompte à s'échapper; l'expérience est trompeuse, le raisonnement est difficile, » s'écrie Hippocrate au début de son livre immortel des *Aphorismes*. Qui ne croit lire (je cite M. Littré), dans cette sentence à moitié grecque, à moitié orientale, l'inscription monumentale au frontispice de la médecine, au moment où les portes en sont ouvertes par une main puissante? — Est-ce à son intelligence supérieure ou bien à des malheurs causés par d'irréparables hésitations qu'Hippocrate a dû de concevoir en médecine l'importance du temps et l'impérieuse urgence du moment qui s'enfuit? Toujours est-il qu'il débute par cet avertissement solennel, tant l'a frappé la responsabilité des heures perdues! Si partout l'occasion s'échappe sans retour, nulle part elle n'est plus fugitive que dans les corps vivants livrés au mouvement rapide de la fièvre et de la maladie, et nulle part plus irrépa-

rable que dans la pratique médicale, où la mort peut être le résultat de tergiversations intempestives.

« Il importe, dit Hippocrate dans ce même *Aphorisme*, non-seulement que le médecin fasse lui-même ce qui convient, mais qu'il soit encore secondé par le malade et par ceux qui l'entourent. » Comme il faut peu compter sur la reconnaissance, et que la pratique désintéressée du bien est une vertu prescrite par la philosophie comme par l'Évangile, le médecin doit réduire tous les devoirs du malade à un seul, à l'obéissance, à cette parfaite docilité, à cette confiance, à cette droiture que saint François de Sales recommandait à Philotée dans l'exercice de la dévotion: « Traitez avec le directeur (je veux dire avec le médecin), à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement vostre bien et vostre mal sans feintise ny dissimulation, et par ce moyen vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remédié. » Aux assistants, à la famille, aux amis, aux serviteurs que faut-il aussi demander? L'obéissance, toujours l'obéissance, et s'il se peut l'intelligence suffisante pour administrer une potion, des pilules et le reste. Ne croyez pas que ce degré d'intelligence médicale soit très-commun ni chez les petits, ni chez les grands, ni chez les simples, ni chez les lettrés; du moins l'obéissance suppléerait en plus d'une occasion à l'intelligence; mais il faut bien reconnaître que l'intelligence est encore plus facile à rencontrer que l'obéissance, tant est vrai ce mot du poëte :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.

« Il est plus ordinaire aux malades, dit Hippocrate [1], de violer les ordonnances, qu'aux médecins de prescrire de mauvais traitements. Le médecin est sain de corps et d'esprit lorsqu'il entreprend une cure... Les malades, au contraire, ne connaissant ni la nature ni les causes de leur mal, ignorant quelles en seront les conséquences et ce qui peut arriver à la suite de cas analogues, souffrant dans le présent, effrayés de l'avenir, remplis de leurs maux, vides de nourriture, désirent plutôt ce qui est propre à entretenir la maladie que ce qui en peut amener la guérison, redoutent la mort, mais ne peuvent supporter courageusement leur mal... En se montrant désobéissants ou négligents, ils courent à leur perte, catastrophe dont les mauvais raisonneurs ne manquent pas de faire retomber la cause sur ceux qui en sont innocents, pour en décharger les véritables coupables. »

Ainsi que le remarque très-bien M. Chomel, les malades les plus intelligents ne sont ni les plus dociles ni les plus faciles à interroger. Comme chacun a son petit système et ses idées préconçues qu'il veut faire prévaloir, chacun cherche aussi par mille subterfuges à échapper aux questions positives, et à dérouter le médecin dans l'examen qu'il s'efforce, s'il ne perd patience, de poursuivre au travers des voies détournées qu'on ouvre sans cesse devant lui.

Les malades (et ils sont nombreux) qui veulent tout expliquer me rappellent ces philosophes anciens, ces sages en bonne santé, Pythagore, Platon, Aristote, que Fontenelle fait assister à une représentation de l'opéra où Phaéton est enlevé par les vents :

« L'un d'eux disoit : « C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton ; » l'autre : « Phaéton est composé de cer-

1. *De l'Art*, § 7, édit. Littré, t. I, p. 11, et dans mon édit., p. 32.

tains nombres qui le font monter; » l'autre: « Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas; » l'autre: « Phaéton n'étoit pas fait pour voler; mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vuide; » et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit: « Phaéton monte parce qu'il est tiré par des cordes et qu'un poids plus pesant que lui descend. »

Un médecin qui prendrait la peine d'intervenir comme Descartes pour donner des explications véritables (le public en est toujours avide; heureux quand il tombe sur les bonnes!) et pour rectifier les points de vue, trouverait, j'en ai la conviction, des auditeurs attentifs et se rendrait à lui-même un grand service en se préparant un point d'appui auprès du malade et de ceux qui l'assistent. Sans doute, je ne veux point que le malade sache assez de médecine pour comprendre immédiatement toute la gravité du mal dont il est atteint: le médecin malade est un trop triste exemple de préoccupations fâcheuses qui peuvent troubler un esprit habituellement maître de lui-même; je veux encore moins qu'il en sache assez pour avoir envie de se traiter lui-même: *Medice, cura te ipsum,* « médecin guéris-toi toi-même, » est un aphorisme détestable, dans quelque sens qu'on le prenne, car il n'y a personne, comme le dit Montaigne, qui se *médecine* plus mal qu'un médecin, personne qui soit plus propre à rendre, du moins pour lui-même, *la santé malade*. Ce que je souhaite, c'est que précisément le malade soit assez instruit des difficultés de la médecine, du danger des maladies, du

danger plus grand encore qu'il court en se confiant aux ignorants, aux charlatans, aux bonnes femmes, aux empiriques, aux somnambules, à certains spécialistes (Hippocrate les détestait), et surtout à ses propres inspirations; c'est qu'il soit assez au courant des faits médicaux pour comprendre et exécuter rigoureusement les prescriptions qui lui sont faites, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher. Il n'importe pas moins que ceux qui l'assistent se pénètrent comme lui de l'importance de ces vérités, et qu'ils suppléent, au besoin, à la défaillance de son esprit, au trouble de sa raison, aux appétits déréglés de la fièvre. Je ne crois pas qu'il y ait nécessité ou utilité à tenir la médecine cachée dans un sanctuaire, à l'envelopper de mystères; je ne crois pas non plus qu'il soit impossible d'initier le public à quelques-uns des secrets de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie, puisqu'on a pu l'intéresser aux merveilles de la physique, de la chimie, de l'astronomie et de l'histoire naturelle. Par une telle éducation, le public perdrait beaucoup de préjugés, abandonnerait beaucoup de fausses opinions (elles deviennent si vite dangereuses quand il s'agit de la santé), et le patient gagnerait dans le médecin cette confiance et dans la médecine cette soumission éclairées qui enlèvent à la maladie une partie de son empire.

Mais si le médecin veut mériter la confiance du public, s'il veut tenir dans la société le rang que doit lui assurer une profession aussi noble et y exercer l'influence que donne naturellement un art aussi utile, s'il veut qu'on retrouve l'homme derrière le praticien, s'il veut surtout pour lui-même se ménager des jouis-

sances pures et que personne ne pourra lui enlever, je le conjure de redevenir ce qu'il était autrefois, l'homme le plus savant, le plus lettré de son temps ; je le conjure de se mettre en pleine possession de ces *litteræ humaniores* qui établissent dans un commerce de respectueuse familiarité avec les plus grands esprits de l'antiquité, qui donnent vue à la pensée sur tant de questions élevées, qui ouvrent tant et de si belles perspectives, qui assouplissent les mœurs, remplissent toutes les lacunes de la vie, en adoucissent toutes les aspérités, en font oublier tous les mécomptes. Que dire aussi d'un médecin qui ne comprend ni la langue d'Hippocrate ni la langue de Celse, qui ne sait pas le vrai sens des mots qu'il emploie chaque jour, qui ne pourrait pas, au besoin, redresser un apothicaire dans l'explication du Codex ou dans la lecture de ses étiquettes?

« Élien raconte en ses *Histoires variées* (j'emprunte ce trait à Guy-Patin, maître homme dans l'art de savourer le nectar qui s'échappe de la plume des anciens) que Socrate et un autre philosophe se consolaient en pensant qu'ils verraient en l'autre monde d'honnêtes gens, des philosophes, des poëtes *et des médecins*. » — Des honnêtes gens, on en trouverait encore et beaucoup; des philosophes, quelques-uns ; des poëtes, il semble que tous soient allés depuis longtemps dans l'autre monde; mais des médecins avec qui Socrate aurait du plaisir à converser, à moins que ce ne soit sur sa santé, je n'en connais guère.

Le vieillard de Cos a tout réglé, jusqu'au vêtement qui aura une élégante simplicité et qui ne laissera découverte aucune partie du corps; jusqu'aux ongles qu'il

ne faut tailler ni trop courts ni trop longs, afin qu'ils servent dans les opérations et qu'ils ne gênent pas pour tâter le pouls; jusqu'à la barbe enfin et aux cheveux qu'on peignera avec soin. Il n'oublie ni les odeurs que le médecin doit rechercher, ni celles qu'il doit fuir ou combattre, soit qu'elles lui viennent du parfumeur, soit qu'une nature peu bienveillante l'en ait gratifié, — ni l'orientation et la décoration de son cabinet et de son officine[1], — ni la forme et le degré de propreté de ses meubles ou ustensiles; ni enfin la manière de se présenter et de tenir conversation. Il lui interdit également l'air sombre ou affairé, les façons bruyantes ou affectées, le ton humble ou arrogant, les paroles rudes ou facétieuses; le tout, bien entendu, en vue du bien des malades et de la dignité de l'art. Un poëte, je veux dire un versificateur du moyen âge[2], ajoute quelques détails : il veut que le médecin laisse briller une belle bague à son doigt et qu'il enfourche une monture de grand prix :

Clemens accedat medicus cum veste polita;
Luceat in digitis splendida gemma suis;
Si fieri valeat, quadrupes sibi sit pretiosus.

Mais moins désintéressé qu'Hippocrate, il affirme que plus le médecin affichera de luxe, plus le client sera généreux :

Splendidus ornatus plurima dona dabit;
Viliter indutus munus sibi vile parabit;
Nam pauper medicus vilia dona capit.

1. Voyez dans ce volume, p. 21.
2. Voy. Appendice, n° IV.

Hippocrate, qui n'a jamais refusé les présents d'Artaxerce qui ne lui en a jamais offert, n'oublie pas non plus les honoraires; on ne les payait pas toujours de son temps, et, à ce qu'il paraît, on ne les paye pas toujours du nôtre. Le médecin de Cos souhaiterait même qu'on fit un marché d'avance, quand le mal n'est pas pressant; cela, dit-il, donne au malade l'assurance qu'il ne sera pas abandonné. Tant qu'ils souffrent, continue-t-il, les malades se ruinent en promesses; une fois guéris, ils sont prêts à injurier leur sauveur. Le même versificateur que je viens de citer, paraphrase encore ce passage de l'opuscule des *Préceptes :*

Ergo petas pretium, patienti dum dolor instat;
Nam dum morbus abest, dare cessat; lis quoque restat;
Empta solet care multum medicina juvare;
Si qua detur gratis, nil confert utilitatis.

« Mais, continue Hippocrate, le médecin n'exigera son salaire qu'en vue de s'avancer dans son art; il s'accommodera toujours à la fortune de ses clients; *quand il y aura des étrangers ou des pauvres, c'est auprès d'eux qu'il courra tout d'abord, disposé à les assister non-seulement de ses remèdes, mais encore de sa bourse.* » A cette pieuse recommandation, le christianisme ne pouvait ajouter que le *baiser d'amitié* qu'au temps de saint Jérôme le médecin donnait aux malades pour les engager à prendre le remède salutaire, mais repoussant. Je crois cependant, à ne rien cacher, qu'on a bien fait de renoncer à cet usage assez compromettant sous plus d'un rapport.

Achevant ce tableau physique et moral, Hippo-

crate, bien éloigné en cela du sentiment de Platon qui souhaite toutes sortes de maux au médecin pour lui donner de l'expérience et le mettre à même de montrer qu'il conserve sa vie par la force de son art; Hippocrate, dis-je, recommande à ses confrères d'avoir, autant que la nature le leur permet, le teint frais et de l'embonpoint, attendu que le vulgaire s'imagine qu'un médecin qui n'a pas bonne apparence n'est pas en état de bien secourir les autres. Montaigne a dit aussi : « Jamais médecin laid et rechigné ne fait œuvre. »

Scrutateur profond de la nature, observateur attentif des malades, Hippocrate a peint d'un seul trait le triste spectacle auquel assiste chaque jour le médecin et tous les dégoûts qu'il doit surmonter, toutes les ingratitudes qui l'attendent pour prix de ses veilles et de sa sollicitude [1].

« Parmi les arts, il en est certains qui sont pénibles à ceux qui en possèdent les secrets, mais avantageux pour ceux qui en usent; qui sont une source commune de bien-être pour le vulgaire, mais une source de peines et de maux pour ceux qui l'exercent. Au nombre de ces arts est celui que les Grecs nomment *médecine*. Le médecin voit des choses pénibles, touche des objets repoussants, et, dans les malheurs d'autrui, il ne recueille que l'ingratitude et des chagrins personnels; les patients, au contraire, par l'entremise de l'art, et non de la fortune, comme beaucoup le prétendent, échappent aux maux les plus terribles : maladies, souffrances, peines et mort, car c'est contre tous ces maux que la médecine se montre efficace. »

Je voudrais pouvoir reproduire ici tout le chapitre que M. Chomel a intitulé : *Des moyens propres à sou-*

1. *Des vents*, § 1, édit. Littré, t. VI, p. 91.

tenir le moral des malades. Dans ces pages se révèlent l'âme d'un homme de bien, l'expérience consommée d'un praticien qui a passé sa vie auprès du lit des malades, la douce et grave compassion, la charité tendre d'un philosophe et d'un chrétien. Je veux au moins en mettre quelques lignes sous les yeux du lecteur :

« Quelque grande que soit l'autorité d'un médecin sur le malade, il n'est pas en sa puissance de détruire en lui la crainte ou l'espérance : les paroles les plus rassurantes dans les maladies de quelque gravité, ne sauraient ôter au malade toute espèce de crainte ; le langage le plus fait pour effrayer ne lui ôterait pas tout espoir. Aussi le médecin, qui ne peut pas chercher l'impossible, doit-il le plus souvent, sur ces deux points, rester dans certaines limites, afin de ne pas manquer le but en le dépassant. Dans quelques cas extrêmes et dans l'imminence d'une fin prochaine et inévitable, il pourra, en présence de personnes dont il connaît le courage et la résignation, ne plus dissimuler sa pensée; mais, à part ce moment suprême, il y aurait inhumanité, je dirai même impiété de la part du médecin, qui voudrait apprendre à l'homme ce que la prévoyance divine a voulu lui cacher. J'ajouterai qu'il n'y parviendrait pas ; que le doute resterait encore dans l'esprit du malade, qu'un rayon d'espérance lui apparaîtrait encore malgré ce qu'on aurait fait pour l'éteindre. Ce besoin d'espérer, si indispensable à l'homme malade, n'est guère moins nécessaire à ceux qui l'entourent de leurs soins et de leurs affections. J'aurai toujours présentes à l'esprit les paroles que me dit, après la mort de sa femme, un pauvre mari à qui j'avais, deux ans avant l'événement, annoncé l'issue funeste de la maladie. Cent fois, à la moindre rémission d'un des symptômes, il m'avait demandé si je ne prenais pas quelque espoir d'une guérison définitive; et, chaque fois, je répondais avec sincérité à sa question. Après que l'événement eut justifié ce trop facile pronostic, il vint me voir, et, tout en me remerciant avec effusion des soins

affectueux que j'avais donnés à sa chère compagne, il ne put s'empêcher de me faire quelques reproches sur la franchise de mes réponses : il aurait voulu être trompé, tant la perspective de son malheur lui causait d'angoisses. Je crois qu'il avait raison, et, depuis lors, quand il m'a fallu communiquer mon pronostic aux personnes étroitement unies aux malades, j'ai constamment cherché à en adoucir l'expression, à en amoindrir la portée. »

Et ailleurs :

« Dans les grandes douleurs physiques comme dans les grandes douleurs morales, la sympathie est douce aux malades comme aux affligés : celle du médecin surtout leur est précieuse ; il faut qu'il s'associe à leurs souffrances, qu'il en comprenne toute l'étendue, qu'il souffre avec eux, ce qui n'est pas un effort pour l'homme de cœur. Appelé auprès d'un malade en proie aux plus vives angoisses, je lui demandais pourquoi il avait renoncé aux soins d'un médecin fort habile qui l'avait jusqu'alors dirigé. — Je ne lui en ai pas caché le motif à lui-même, me répondit-il ; je lui ai dit : « Vous ne me guérissez pas, vous ne me soulagez pas, *vous ne me consolez pas.* »

Vous ne me consolez pas! Cette parole résume à elle seule la moitié des devoirs du médecin. Il ne faut qu'approcher du lit sur lequel le malade, pauvre ou riche, jeune ou vieux, ignorant ou d'un esprit cultivé, lutte contre les angoisses de la douleur et cherche à écarter les ténèbres que la mort répand déjà autour de lui, pour comprendre combien il a soif de consolations, avec quelle avidité il recueille un heureux présage, avec quelle joie il entend quelques paroles rassurantes, avec quelle anxiété il interroge l'œil du médecin, avec quel bonheur il entrevoit un visage ami, avec quelle

20

effusion il saisit la main que lui offre celui dont il attend son salut ! Et qui ne comprend alors la vanité de cette parole que Jean-Jacques Rousseau laissait échapper dans un de ses fréquents accès de misanthropie : « Je crois à la médecine, mais je voudrais qu'elle vînt me visiter sans médecin. » N'est-ce pas souvent le contraire qu'il faudrait dire : « J'aime la médecine, mais j'aime encore mieux le médecin dont la conversation me fait oublier presque tous mes maux, lors même que j'en parle. » Demandez plutôt aux gens d'esprit qui se croient malades ou qui le sont en effet, si la visite d'un médecin, qui est en même temps leur ami, ne leur procure pas autant de soulagement, ne leur apporte pas autant de calme que les meilleures drogues administrées par une main invisible, et s'ils ne préfèrent pas une sage *direction* à des formules magistrales.

Un médecin, tel que nous le représente Hippocrate, tel que le comprend aussi M. Chomel ; un médecin savant dans son art, versé dans la culture des lettres, de mœurs graves et douces, scrupuleux, attentif, charitable, non dépourvu des dons naturels de l'esprit, ne sera-t-il pas *exalté pour sa doctrine,* suivant la parole de l'*Ecclésiaste?* ne méritera-t-il pas aussi l'éloge plus profane que le poëte Crinagoras[1] décernait à un célèbre médecin de l'antiquité?

« Le fils de Phœbus lui-même, Esculape, a mis dans ta poitrine, ô Praxagore, la connaissance de l'art qui fait oublier les soucis. Il a imprimé tes mains du baume qui gué-

1. *De l'Anthologie* de Planude, IV, 273. Dans la traduction de M. Dehèque, t. II, p. 178.

rit tous les maux. Tu as appris de la douce Épione quelles douleurs accompagnent les longues fièvres, et quels médicaments il faut appliquer sur la chair divisée; si les mortels possédaient des médecins tels que toi, la barque des morts ne voguerait pas si chargée. »

DE

LA SANTÉ DES GENS DE LETTRES

Tout a changé depuis la première édition de l'ouvrage populaire de Tissot sur la *Santé des gens de lettres* (1768) : les principes de l'hygiène et la vie des hommes de lettres; de telle sorte qu'une nouvelle édition de cet ouvrage semble au premier abord inopportune et téméraire ; cependant il n'en est pas ainsi ; notre savant confrère, le docteur Bertrand de Saint-Germain a été bien inspiré en réimprimant la *Santé des gens de lettres*[1], et M. Techener n'a point fait, je l'espère du moins, une mauvaise spéculation en se chargeant de l'édition. En tous cas, les amateurs ne lui en sauront pas mauvais gré, puisqu'en publiant Tissot il

1. *De la Santé des gens de lettres*, suivi de l'*Essai sur les maladies des gens du monde*, par Tissot, nouvelle édition, publiée par le docteur Bertrand de Saint-Germain. Paris, Techener, 1859, in-12. — Voyez, sur les diverses éditions de cet ouvrage, la préface du nouvel éditeur, p. v et suiv.

enrichit leur bibliothèque d'un élégant volume imprimé avec soin, sur beau papier et en caractères fort lisibles.

Tissot, praticien distingué, fort à la mode en Suisse et même en France, était un homme de beaucoup de sens, de pas mal d'esprit, et tenait un bon rang dans cette classe d'écrivains de second ou de troisième ordre, comme on voudra, qui avaient le style facile et non dépourvu d'agréments. — Telles sont les qualités qui ont donné une grande vogue à tous les écrits du médecin de Lausanne et qui leur assurent encore des lecteurs parmi les médecins aussi bien que parmi les gens du monde. Le bon sens, l'esprit et la correction du style, il n'en faut pas tant pour faire vivre un ouvrage de médecine, même en dépit des progrès récents qui changent plus encore les principes de la science qu'ils ne modifient les applications pratiques. Chaque jour, en effet, la pathologie, comme science, c'est-à-dire comme un des domaines de la physiologie, devient plus exacte; la chimie, le microscope, les délicates recherches d'anatomie, les expériences de toute nature sur les animaux, la médecine comparée, la rigueur des méthodes d'observation, le diagnostic au lit du malade et les autopsies multipliées ont révélé plus d'un secret qui avait échappé à toute la sagacité de nos devanciers. Malheureusement les relations entre la science et la pratique ne sont pas si étroites que la connaissance plus avancée des maladies conduise à une thérapeutique plus infaillible; l'irrésistible loi de la maladie, l'invincible nécessité de la mort sont au-dessus des ressources humaines. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le mot d'Asclépiade, *que la médecine est une méditation sur la mort.*

Nous connaissons mieux qu'Asclépiade le sujet de nos méditations; mais c'est là pour le vrai médecin un triste avantage, une compensation pleine d'amertume; rien de plus douloureux que de se sentir à la fois si fortement armé et si radicalement impuissant. On est plus maître que ne l'étaient les anciens des affections aiguës, parce qu'on les reconnaît plus vite ou plus exactement, et surtout des affections périodiques, parce qu'on a trouvé le quinquina; mais que peut-on contre certaines affections chroniques, surtout contre la dégénérescence des tissus? Ni la nature, ni la fortune n'en triomphent, comme le dit un ancien; elles épuisent toute l'habileté du médecin, et personne, que je sache, n'a encore gagné ce prix singulier qu'un philanthrope a fondé *pour la guérison des maladies incurables!* Or, c'est précisément cette impuissance qui fait qu'on revient volontiers aux anciens, non pas toujours pour y trouver des lumières qu'ils ne pouvaient pas avoir, mais pour y chercher ces vues générales, ces réflexions moitié morales et moitié scientifiques, cette honnêteté de style et de raisonnement qui charment l'esprit et qui trop souvent manquent dans nos traités modernes. C'est à tous ces titres, mais à ces titres seulement, que l'ouvrage de Tissot, qui est déjà un ancien[1], mérite attention, et que sa lecture peut encore nous être profitable, sans qu'il soit pour cela nécessaire de souscrire à ce jugement fort exagéré de Zimmermann « qu'il n'a-

1. Tissot (Sim.-André), né à Grancy, dans le pays de Vaud, étudia à Montpellier et vint s'établir à Lausanne, où il mourut en 1798. En 1780, il avait quitté momentanément cette ville pour occuper une chaire de médecine à l'Université de Pavie.

vait jamais vu rassemblés dans un si petit volume tant de traits de lumière, tant d'idées nouvelles sur la médecine, tant d'admirables directions pour les médecins, tant de choses en si peu de mots. »

J'ai lu deux ou trois fois peut-être la nouvelle édition du traité *De la Santé des gens de lettres*, pour tâcher d'y démêler ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'il y a de faux, les bonnes observations des mauvaises, ce qui est sans preuve de ce qui est fondé en raison ; mais il faut, renonçant à un pareil travail, prendre le volume tel qu'il est et pour ce qu'il vaut. Et puisqu'il n'y a pas encore de bon ouvrage sur la santé des hommes de lettres, n'en voulons point à Tissot d'être insuffisant et incomplet ; son traité est du moins le plus amusant, le mieux écrit et le moins prétentieux de tous ceux que nous possédons, et le nombre n'en est pas petit.

Qu'est-ce qu'un homme de lettres aux yeux du médecin, quelles règles particulières d'hygiène doit-il observer, quelles maladies lui sont propres en vertu de sa constitution factice, et quelle méthode générale de traitement doit-on lui appliquer? Ce sont là des questions auxquelles il n'est certes pas aussi facile de répondre qu'il semble au premier abord. — Un homme de lettres serait, dans la rigoureuse acception du mot, un homme qui travaille à peu près exclusivement du cerveau aux dépens des autres membres; mais combien de catégories d'hommes de lettres ! Rien ne ressemble moins à l'érudit et au théologien qui pâlissent sur les textes que ces écrivains aux allures légères qui partagent leurs journées et trop souvent leurs nuits

entre quelques feuilles de papier et beaucoup de vin de Champagne. Le botaniste ou le géologue qui courent la campagne; l'anatomiste ou le physiologiste qui passent des journées entières dans des amphithéâtres tout remplis de miasmes, sont aussi des hommes de lettres; mais quelle différence dans la manière de vivre! — Le poëte qui cherche et qui trouve l'inspiration; le littérateur qui court après les idées et les périodes, mais qui court aussi après les plaisirs du monde; le philosophe qui suit péniblement un raisonnement; l'historien qui rassemble les faits, compare les époques et juge les événements; l'artiste, musicien, peintre ou sculpteur; le médecin qui pratique, l'avocat qui plaide, le juge qui prononce l'arrêt, le professeur ou le prédicateur qui déclament dans leur chaire; le publiciste, qui chaque jour assiste aux débats des Chambres, prend à peine le temps de dîner, court s'enfermer jusqu'à minuit pour écrire son *premier-Paris*, dort d'un sommeil agité et se réveille pour reprendre la discussion, sont autant d'hommes de lettres, mais à des titres fort différents et dans des conditions très-diverses.

Ce n'est point comme *homme de lettres*, mais comme *bon vivant* que l'écrivain, hôte habituel de la *Maison dorée* ou du *Café de Paris*, est justiciable de la médecine; — c'est comme homme du monde et non comme homme de lettres que le littérateur de salon ou le poëte ont besoin de conseils spéciaux; chez eux la tête ne travaille guère aux risques et périls de l'estomac; c'est plutôt l'estomac qui aurait de terribles comptes à rendre au cerveau; — Les affections du larynx ou de la poitrine, si communes chez les profes-

seurs, les avocats ou les prédicateurs, ne tiennent pas à la qualité de gens de lettres, mais à celle de crieurs publics; ce n'est pas non plus comme auteur, que Molière est mort d'un crachement de sang; — c'est surtout par l'excentricité de ses habitudes et les irrégularités de son régime que l'artiste deviendrait le client de Tissot ; — les fatigues et les maladies qu'éprouve le médecin tiennent plus du métier que de l'étude; — l'anatomiste qui succombe à une piqûre périt non comme homme de lettres, mais, n'en déplaise à Tissot, comme l'équarisseur qui se blesse en dépeçant un animal mort du charbon ou de la morve; — les yeux se perdent sur le microscope du savant de la même manière que sur le microscope de l'artisan.

Si c'est de l'assiduité du travail et de la vie sédentaire que naissent les maladies des gens de lettres, les employés des administrations sont à ce compte des gens de lettres par excellence; et le banquier, sans cesse tourmenté par les fluctuations de la Bourse, constamment occupé d'affaires, et ne quittant guère son cabinet, ressemble fort à l'érudit qu'une variante met au désespoir ou transporte de joie, et qui du matin jusqu'au soir reste assis devant son bureau ; à moins toutefois qu'il n'y ait une grande différence entre les deux genres d'émotion, et que se charger la tête de chiffres soit plus malsain que de la remplir de grec ou de latin. Remarquez en outre que chez les gens d'affaires ce sont les questions d'argent, les questions de perte ou de gain, bien plus que la vie de cabinet ou les opérations d'arithmétique qui mettent en péril leur santé ou leur raison. On ne saurait non plus indiquer avec précision les

désordres que produisent dans l'organisme la trop grande ardeur à l'étude et la préoccupation trop constante des problèmes que soulèvent la science ou l'érudition, la philosophie ou l'histoire, s'il ne s'y joint des espérances déçues ou des mécomptes imprévus, quelle qu'en soit la source et quelque but qu'on se propose : la fortune, les honneurs ou la réputation. — Je crois enfin que les maisons de fous comptent autant de banquiers que de gens de lettres dans la véritable acception du mot, et que les gens de lettres sont prédisposés aux mêmes indispositions que les banquiers millionnaires ou les employés à 1,200 fr., suivant que la passion de savoir les anime, ou que, manquant de feu sacré, ils étudient avec calme, mais avec opiniâtreté. L'hypocondrie elle-même, qui fait le désespoir des médecins vulgaires et le triomphe des médecins qui ont quelques ressources dans l'esprit, n'est pas, quoi qu'on en pense, le privilége des gens de lettres; mais, d'une façon plus générale, elle est le partage des gens du monde, je veux dire des personnes qui ont le temps et le moyen d'être malades.

De tout ceci que résulte-t-il? C'est qu'à vrai dire il n'y a ni une hygiène particulière ni une médecine spéciale pour les gens de lettres; il y a une hygiène et une médecine pour toute personne qui, travaillant de la tête et menant une vie sédentaire, a de mauvaises digestions, toutes sortes d'embarras du côté des viscères abdominaux, une grande irritabilité du système nerveux et le système vasculaire fort excitable.

Outre ces nombreuses distinctions à signaler entre les hommes de lettres, outre ces comparaisons qu'il ne

faut point oublier d'établir avec les personnes qui leur ressemblent dans les points les plus essentiels, distinctions et comparaisons que Tissot n'a point faites, on doit encore tenir grand compte du milieu où vivent les hommes de lettres, du genre de vie qu'ils mènent hors de leur cabinet, des passions qui les agitent et qui n'ont rien à démêler avec la passion de l'étude. Au temps de Tissot, ni l'ambition des gens de lettres n'était aussi vive, ni les convoitises d'argent aussi générales, ni les discordes politiques aussi ardentes qu'aujourd'hui. Tout cela, mis dans la balance à côté d'un travail opiniâtre, ne laisse pas que de changer notablement les conditions de l'hygiène, s'il est vrai toutefois que la *vraie* passion de l'étude ne suffise pas à calmer toutes les autres.

L'ouvrage de Tissot abonde en histoires (je dis *histoires* et non *observations*, attendu que les faits qu'il rapporte n'ont pas de rigueur scientifique) qui donnent à son livre un charme tout particulier, mais qui tendraient pour la plupart à prouver que le travail, sans même qu'il soit exagéré, est plutôt nuisible qu'utile à à la santé. C'est un gentilhomme danois si fort appliqué qu'il arrive à ne plus pouvoir manger sans faire à cheval un exercice violent; — c'est Aristote qui travaille avec une vessie pleine d'huile aromatique sur l'estomac; — c'est l'empereur Marc-Antonin dont l'esprit est si tendu « par la régie de l'empire du monde et par la culture des lettres », qu'il ne digère plus que par des moyens artificiels; — c'est un grammairien, c'est une dame, c'est Plutarque lui-même qui payent

la contention d'esprit par des attaques d'épilepsie ; — c'est Leibnitz qui, par trop de travail, détourne la goutte « qui se porte sur les nerfs » et le tue ; — c'est l'ami de cœur de Tissot, M. de Brenles, que l'étude conduit à l'étisie (mais Tissot lui-même ajoute vingt autres causes de consomption) ; — c'est Vaugelas qui meurt d'une vomique ; — c'est un savant de Bologne qui saignait du nez chaque fois qu'il méditait le matin dans son lit ; — c'est Savonarole, en compagnie de Casaubon, de Sydenham, de Leibnitz, de Rousseau, qui est tourmenté par la pierre ; — c'est un savant dont le célèbre Hoffmann dit gravement qu'il devint somnambule pour avoir trop étudié ; — enfin ce sont Le Tasse, Pascal, Const. Huyghens et tant d'autres que l'étude conduit aux hallucinations et à la folie. Ces histoires plus divertissantes qu'instructives viennent en confirmation de trois principes fort contestables ou trop vagues : « Quand l'âme, longtemps occupée, a imprimé une trop forte action au cerveau, elle n'est plus maîtresse de la réprimer. » — « Les humeurs se portent à la partie qui est en action. » — « La fibre animale (par conséquent la fibre cérébrale) se durcit par l'exercice. »

Heureusement pour la gloire et pour le profit de l'humanité, nos philosophes, nos théologiens, nos jurisconsultes, nos savants, nos historiens, nos orateurs, nos publicistes ou n'ont pas lu l'ouvrage de Tissot, ou, s'ils l'ont lu, ne se sont pas rigoureusement conformés à ses préceptes. Qui oserait arrêter Newton au milieu de ses prodigieuses spéculations? Qui ne craindrait d'avertir à chaque instant un Du Cange, un Casaubon,

un Haller[1] des dangers (peut-être exagérés) auxquels ils s'exposent en prolongeant le travail, et qui ne croirait commettre un sacrilége en interdisant à Pascal d'écrire les *Lettres provinciales* ou de jeter sur des petits morceaux de papier ces pensées qui font le tourment des paléographes et qui seront l'éternelle admiration du genre humain? Aussi je ne veux pas répéter avec Tissot : « On est trop savant quand on l'est aux dépens de sa santé : à quoi sert la science sans le bonheur? »

Du reste, qu'on se rassure, la liste des hommes de lettres qui sont parvenus à une extrême vieillesse serait longue à dresser; Tissot lui-même est bien forcé d'en citer quelques-uns, mais il ajoute bien vite : « Faut-il en inférer que les grands travaux de l'esprit, lorsqu'ils sont excessifs, ne soient pas nuisibles? Gardons-nous de tirer une si fausse conclusion; *on pourrait seulement présumer qu'il y a des hommes nés pour ces sortes d'excès et que peut-être* (le mot est charmant) *cette heureuse disposition des fibres qui*

1. Tissot traite quelque part (pages 77-78) les érudits avec un suprême dédain et pas mal d'ignorance, « espèce d'hommes à peine connue des anciens (quelle erreur!), qu'on vit naître au temps de la décadence des lettres et reparaître au temps de leur renouvellement, et qui, attachés à l'ouvrage comme le manœuvre à sa bêche, pourraient être comparés à quelques *fakirs* des Indes. Comme eux ils se séparent du genre humain; comme eux ils se macèrent de plein gré sans que souvent il en revienne le plus léger avantage à la société, et la différence n'existe que dans les instruments de leur supplice... Les érudits se tuent avec des livres, des manuscrits, des médailles, des inscriptions antiques, des caractères indéchiffrables. » Les noms de Du Cange et de Casaubon suffisent à venger les érudits d'un tel jugement, plus ridicule même qu'injuste.

forme les grands hommes est la même que celle qui conduit à la vieillesse! »

Pourquoi tant d'hommes de lettres ont-ils vécu si longtemps, et pourquoi tant d'autres sont-ils moissonnés à la fleur de l'âge? C'est ce que Tissot ne dit nulle part; et c'est précisément ce qu'il importerait de savoir pour faire une juste part à l'étude d'abord, puis à la constitution, aux maladies congéniales ou acquises, au régime et même au caractère. Ce n'est certainement pas pour les mêmes raisons que Plutarque ou Newton, Fontenelle ou Boërhaave ont atteint une heureuse vieillesse; que le Tasse, Virgile, Shakspeare, Descartes, Marot sont morts entre cinquante et cinquante-quatre ans; ce n'est pas non plus dans les mêmes conditions qu'ils ont vécu, ni aux mêmes travaux qu'ils se sont livrés; et je ne sache pas que les uns aient été doués et que les autres aient manqué de cette *fibre* qui procure du même coup le double privilége du génie et de la longévité!

Nous laisserons, s'il vous plaît, ces faits mal définis, ces systèmes surannés et quelquefois contradictoires qui leur servent d'explication ou qu'ils sont chargés de confirmer, pour relever quelques aphorismes dont le temps n'a pas altéré la valeur, et qui sont le résumé d'une observation séculaire.

Il n'y a pas de partie du corps que la vie sédentaire n'affaiblisse (en exceptant le cerveau, bien entendu, puisque alors la pensée semble s'y réfugier comme en un sanctuaire); — elle diminue la transpiration insensible, dont la régularité est un des principaux boulevards de la santé; ce défaut d'équilibre rend si sus-

ceptible aux moindres impressions de l'air qu'on ne peut plus s'y exposer impunément, et que, baromètre vivant, on éprouve d'une façon cruelle tous les changements du temps ; — les mauvaises digestions suivent l'homme de lettres comme son ombre; encore c'est plutôt comme conséquence de l'affaiblissement général des organes, de l'altération des liquides, et peut-être de positions peu naturelles, que par suite d'une surexcitation du système vasculaire cérébral, attendu que le travail mécanique du bureau trouble aussi bien les digestions que l'activité de la pensée jointe à l'inactivité du corps.

Tissot s'étend avec complaisance sur les funestes conséquences des veilles prolongées; mais il faut établir plusieurs distinctions ou rapprochements dont il n'a pas tenu grand compte. Tel savant qui veille jusqu'à une heure, mais qui se lève à huit heures, reste à son bureau pendant six ou sept heures, et ne reprend l'étude qu'à huit ou neuf heures du soir, partage sa journée dans de bonnes proportions : en sept heures de sommeil, dix ou douze de travail, et six ou sept qui sont consacrées au repos ou à de tranquilles distractions; — tel autre, au contraire, qui n'a point d'heure fixe pour se coucher, qui veut finir sa *tâche*, dût-elle le conduire à deux ou trois heures du matin, qui ne s'en lève pas moins à sept ou huit heures, et qui, tout le reste du jour, prend à peine trois heures de repos, au grand air, compromet gravement sa santé et s'expose à perdre, par suite de l'excessive inactivité du corps, tout le temps qu'il croit pouvoir gagner par un travail opiniâtre. Sans arrêter brusquement ni la

plume ni la pensée d'un tel savant, sans priver la postérité des ouvrages qu'elle en attend, on peut lui conseiller de modifier son hygiène, dans l'intérêt même de ses études, et le forcer, pour ainsi dire, en modérant ses efforts, d'ajouter quelques années de plus à sa vie, en même temps qu'il retarde de quelques mois la publication de ses écrits.

Ajoutons que les veilles des gens du monde sont tout aussi prolongées, beaucoup plus agitées et non moins pernicieuses que les veilles des gens de lettres; l'air est encore plus vicié dans un salon que dans le cabinet d'un savant; le sommeil qui succède aux bons dîners, aux longues soirées, au jeu, au bal, n'est pas moins troublé que le sommeil qui suit une grande contention d'esprit. Il faut en conclure que le danger des veilles n'est point particulier aux gens de lettres, et que toute espèce de veille n'est pas nuisible par elle-même. Le reste du genre de vie, le tempérament, les prédispositions morbides, même l'habitude, tout cela devrait être pris en considération pour juger exactement de l'influence des veilles, et c'est ce que personne n'a encore fait jusqu'à présent.

Il y a, au tome cinquième de la *Physiologie* de Burdach [1], un chapitre curieux sur le sommeil, et tout rempli d'observations délicates qui pourraient aider, au moins par induction, à la solution du problème; voici quelques passages de ce chapitre qui

1. *Traité de physiologie considérée comme science d'observation*, etc., trad. par Jourdan. Paris, 1837, 9 vol. in-8, chez J.-B. Baillière et fils. Ce précieux ouvrage, malheureusement inachevé dans l'original, n'a pas eu en France le succès qu'il méritait.

montre clairement qu'il ne faut, en général, ni abuser de la veille, ni se livrer à un sommeil trop prolongé.

« Le sommeil agit d'une manière bienfaisante; il fait cesser les tensions et diminue les antagonismes de la vie. Quand il manque, la sensibilité devient trop exaltée; lorsqu'il dure trop longtemps, l'atonie, la bouffissure, l'obésité, la pesanteur de tête, la mauvaise humeur, la paresse, l'émoussement des sens et des facultés morales, l'insensibilité, en sont les conséquences. Le sommeil répare les forces perdues, non pas seulement par le repos qu'il procure, mais en dirigeant l'activité vers l'intérieur, en rétablissant l'équilibre primordial des organes, en diminuant la consommation de l'*aliment* qui entretient l'organisme. Pendant la veille, les forces sont consommées par le conflit avec le monde extérieur; car l'activité sensorielle et le mouvement sont ce qui fixe l'homme dans la réalité, mais en même temps ce qui dissipe et épuise ses forces. Pendant le sommeil, au contraire, la vie se recueille, se réunit; elle agit plutôt pour conserver que pour détruire, puisque la plasticité elle-même continue, sans être troublée par la vie animale. Trop peu de sommeil cause la lassitude, l'amaigrissement, la vieillesse prématurée; son absence totale peut amener la fièvre, le délire et la mort.

« La plupart des crises ont lieu pendant le sommeil. Il fait rentrer l'âme en elle-même, en la tirant de la distraction du monde. Il lui fait déposer les charges de la réalité et la débarrasse de tous les soucis, comme aussi de tous les avantages que lui a procurés le hasard de la personnalité. Le rêve est un préservatif contre la régularité et la monotonie de la vie, une mise en liberté de l'imagination, qui entasse pêle-mêle toutes les images de la vie, et tempère le sérieux continuel de l'âge adulte par les jeux amusants de l'enfance. Sans les rêves, nous vieillirions assurément de meilleure heure, et on peut les considérer sinon comme un don immédiat de la Providence, du moins comme un joyeux compagnon associé par elle à notre pèlerinage vers la tombe.

Le sommeil entretient la gaieté naturelle : celui qui ne dort point assez devient mélancolique. »

Il ne serait pas malaisé de tirer de plusieurs autres observations du même auteur cette théorie que, toutes conditions individuelles mises à part, l'esprit est mieux disposé pour le travail le matin que le soir : les bienfaisantes influences du monde extérieur à ce moment du jour éveillent l'âme en même temps que le corps. Les sens jouissent de toute leur perfection, l'esprit est recueilli, calme et lucide, les facultés intellectuelles supportent sans difficulté un travail prolongé. A mesure que le jour avance, l'activité de l'esprit, s'éparpillant sur un plus grand nombre de sujets, s'applique mieux aux affaires de la vie réelle. Vers le soir, le bouillonnement du sang ranime le sentiment et l'imagination ; les affections deviennent plus vives et les désirs plus passionnés. Il semble donc rationnel de ne point fatiguer, par la fièvre de la composition et par des recherches ardues, l'organisme déjà fort excité par le mouvement spontané de la nature.

S'il est vrai que la vie sédentaire, et par conséquent la vie des gens de lettres, affaiblisse toutes les parties du corps, il n'est pas moins vrai que cet affaiblissement se fait particulièrement sentir sur les organes renfermés dans le bas-ventre, et qui sont chargés de ces exonérations que la nature nous a imposées comme à tout animal vivant en ce monde. Combattre la paresse des intestins par les moyens artificiels ne fait guère qu'entretenir le mal au lieu d'y porter remède, et le

médecin pourrait indiquer cent moyens plus efficaces que ces pilules échauffantes ou ces irrigations quotidiennes que la société polie du temps de Louis XIV a mises si fort à la mode. Les dangers que fait courir l'atonie de l'estomac et des intestins en troublant la nutrition sont réels, mais fort éloignés ; elle laisse presque toujours à d'autres affections le loisir et le soin de ruiner notre pauvre machine ; il n'en est malheureusement pas de même de cette funeste et trop commune habitude qu'ont les gens de bureau d'imposer pendant de longues heures à la vessie une retenue dont elle n'est pas capable sans qu'il en résulte pour elle-même et pour toute l'économie les plus graves inconvénients : la paralysie avec ses suites contraires suivant la partie de l'organe paralysé, les inflammations les plus meurtrières, et jusqu'à la rupture des parois de l'organe ont conduit plus d'un savant au tombeau. Ce sont là les maladies les plus essentiellement propres aux personnes qui mènent la vie de bureau ; fort dangereuses chez les jeunes gens, elles sont mortelles chez les vieillards. Cuvier, qui le savait bien, s'était imposé la loi de se lever toutes les deux heures pour obéir aux sollicitations de la nature, et l'école de Salerne n'a pas manqué de réduire ce précepte en vers.

M. Civiale, cité par M. Réveillé-Parise[1], pense que les calculs urinaires sont très-fréquents chez les gens de lettres, et il souscrivait volontiers à cet aphorisme du président de Thou que « les calculs sont le misérable tribut que payent à l'étude les gens qui s'y li-

1. *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, t. II, p. 51 et suiv.

vrent avec assiduité » (*misera ad libros assidue sedentium stipendia*). Toutefois, en étudiant et en décomposant son tableau des cent quarante-huit personnages calculeux ou graveleux, je ne trouve guère qu'une douzaine de noms qu'on puisse en toute justice rapporter à des hommes de lettres ; encore faudrait-il recueillir toutes les circonstances de régime ou d'hérédité qui chez ces personnages ont été des causes prédisposantes. Le défaut de ces statistiques historiques, de ces statistiques à compartiments et à étiquettes, c'est d'abord de tout confondre, puis de ne s'appuyer presque jamais sur des documents authentiques, sur des observations suivies et complètes. Il n'y a rien de plus commun dans les livres que les observations, mais rien de plus rare qu'une bonne observation.

Il existe encore une maladie, ou du moins un certain état du corps et de l'âme qui se rencontre chez les gens de lettres, moins cependant encore comme hommes d'études que comme hommes du monde, je veux parler de l'hypocondrie[1] dont Tissot a tracé un tableau qui est saisissant de vérité :

« Les premiers symptômes qui caractérisent l'affaiblissement du genre nerveux, sont une espèce de pusillanimité qu'on ne connaissait pas auparavant, la défiance, la crainte, la tristesse, l'abattement, le découragement; l'homme qui avait été le plus intrépide vient à tout craindre ; la plus légère entreprise l'effraye, le plus petit événement imprévu

1. Je ne prétends pas que l'hypocondrie soit *exclusivement* une affection de luxe ; je l'ai observée quelquefois chez les gens du peuple, et jusque chez les paysans; mais c'est l'exception. Voyez plus haut, p. 358.

le fait trembler, la plus légère indisposition lui paraît une maladie mortelle, et la mort est une idée affreuse qu'il ne soutient point. Il y a des tyrans qui ont condamné à la mort des philosophes qu'ils haïssaient, mais ils n'ont pu la leur faire craindre ; combien auraient-ils été plus cruels si, en leur accordant la vie, ils eussent pu leur inspirer les craintes qui font le tourment des hypocondriaques ? On voit tous les jours des gens de lettres chez lesquels cette maladie commence à germer, obligés d'abandonner leurs livres chéris ; leurs nerfs, en s'affaiblissant, les rendent incapables d'attention ; ils perdent la mémoire, leurs idées s'obscurcissent ; des chaleurs de tête, des palpitations, un accablement général, la crainte de mourir subitement, font tomber la plume de leur main. Le repos, des nourritures succulentes, l'exercice, leur rendent une partie de leurs forces ; ils retournent à leurs livres et sont encore forcés de les quitter. La journée s'écoule dans ces alternatives ; le soir ils sont fatigués, abattus ; ils se mettent au lit, passent une mauvaise nuit ; la mobilité de leurs nerfs les empêche de dormir, et souvent les met hors d'état de penser. »

Un peu plus loin Tissot ajoute avec raison :

« Je ne crains point de regarder comme une neuvième cause des maladies des savants le renoncement à la société, que plusieurs s'imposent d'abord volontairement, et auquel ils se livrent ensuite par goût, mais qui a des inconvénients réels. Les hommes ont été créés pour les hommes ; leur commerce mutuel a des avantages auxquels on ne renonce point impunément, et l'on a remarqué avec raison que la solitude jette dans la langueur. Rien au monde ne contribue plus à la santé que la gaieté que la société anime et que la retraite tue ; cette cause morale d'ennui, jointe aux causes physiques de mélancolie dont j'ai parlé plus haut, jette souvent les gens de lettres dans une tristesse dont les effets sur la santé leur sont aussi funestes que ceux de la gaieté leur seraient favorables ; elle produit cette misanthropie, cet esprit cha-

grin, ce mécontentement, ce dégoût de tout, qu'on peut regarder comme les plus grands des maux, puisqu'ils ôtent la jouissance de tous les biens. »

L'homme de lettres, ou, si vous aimez mieux, l'homme du monde, flotte entre deux extrêmes : celui-ci voudrait que la médecine et les médecins le suivissent comme son ombre pour l'arrêter quand il va faire un écart, pour le relever après la chute, pour le conseiller dans ses inquiétudes ; il raisonne sans cesse, mais il se soumet presque toujours ; — celui-là méprise la médecine et se moque des médecins ; à son dire, la médecine n'est pas une science et les médecins ne sont que des empiriques, s'ils ne sont pas des charlatans. Et puis, quand le mal éclate et qu'on est forcé d'invoquer le secours de la médecine, *il est trop tard;* car le médecin n'a pas les mêmes priviléges que le prêtre : lorsque le prêtre peut encore ouvrir les portes du ciel, déjà depuis longtemps le médecin n'a plus la clef des portes de la vie.

A ce propos Tissot fait certaines réflexions dont quelques-unes sont fort sensées et dont quelques autres nous semblent un peu exagérées ; les voici :

« La première difficulté qu'on a à vaincre avec les gens de lettres, quand il s'agit de leur santé, c'est de les faire convenir de leurs torts; ils sont comme les amants qui s'emportent quand on ose leur dire que l'objet de leur passion a des défauts; d'ailleurs ils ont presque tous cette espèce de fixité dans leurs idées que donne l'étude, et qui, augmentée par cette bonne opinion de soi-même dont la science enivre trop souvent ceux qui les possèdent, fait qu'il n'est point aisé de leur persuader que leur conduite leur est nuisible. Avertis-

sez, raisonnez, priez, grondez, c'est souvent peine perdue; ils se font illusion à eux-mêmes de mille façons différentes: l'un compte sur la vigueur de son tempérament, l'autre sur la force de l'habitude; celui-ci espère échapper à la punition parce qu'il n'a pas encore été puni; celui-là s'autorise d'exemples étrangers qui ne prouvent rien pour lui; tous opposent au médecin une obstination qu'ils prennent pour une fermeté dont ils s'applaudissent et dont ils deviennent les victimes. Bien loin de redouter le danger à venir, ils ne veulent quelquefois pas même sentir le mal présent, ou plutôt le plus grand des maux pour eux, c'est la privation du travail; ils ne comptent pour rien les autres, moyennant qu'ils se soustraient à celui-là. Quand ils sont parvenus à ce degré de mobilité qui les jette dans l'extrémité opposée et leur fait tout craindre, même les maux les plus imaginaires, on n'en est pas plus heureux avec eux, et le découragement ne leur donne pas toujours de la docilité, mais une instabilité pire que l'opiniâtreté, qui ne permet point de compter sur l'exécution d'aucune cure suivie; et on peut dire, qu'en général, les gens de lettres sont les plus difficiles à conduire; c'est une raison de plus pour les éclairer sur les moyens de conserver et de rétablir leur santé. » .

Cette difficulté, dont Tissot se plaint si amèrement, n'est pas aussi générale qu'il veut bien le dire; elle tient non à la qualité d'homme de lettres, mais au caractère de cet homme de lettres. Ma bonne fortune m'a mis en rapport avec des écrivains que, soit l'excès du travail, soit les émotions de la politique, soit leur propre inclination organique, avaient réduits à cet état nerveux où l'esprit et le corps, tournant dans un cercle vicieux, agissent l'un sur l'autre d'une façon déplorable. Eh bien! j'ai trouvé en eux d'abord une confiance raisonnée, puis cette vivacité d'affection qui change avec un mutuel avantage le rôle de médecin en

celui d'ami. Je n'ai pas besoin, cela est évident, d'être l'ami de mon client pour traiter une fluxion de poitrine ou une apoplexie; mais s'il arrive, et cela est fort ordinaire dans le monde, s'il arrive que le malade ait plus besoin de conversation, de sympathie, d'encouragements, de bons conseils, que de remèdes ; s'il importe à chaque moment du jour de le tirer de sa propre compagnie, de le relever de ses langueurs et de l'entretenir dans une douce sécurité sur son état présent et sur l'avenir qu'il entrevoit à travers ses constantes préoccupations, il faut que je sois son ami et son confident ; — il faut qu'il ait la certitude que ses retours incessants et variés sur sa santé, que ses inquiétudes, ses alarmes et jusqu'à ses fantaisies et ses impatiences seront considérés et combattus sérieusement comme autant de manifestations d'une affection qui change au moindre souffle de l'aïr, au moindre dérangement réel ou imaginaire dans la veille ou dans le sommeil.

C'est par ce commerce intime, par ces conversations d'où la distraction naît de soi-même, où la science disparaît devant l'amitié, qu'on peut rendre aux douceurs de la vie celui qui à chaque instant du jour se croit enveloppé par les ombres de la mort. Ce n'est pas seulement le malade qui gagne dans ces relations journalières, le médecin en tire le plus grand bénéfice ; outre qu'il s'instruit dans son art à suivre, à interpréter et à combattre des phénomènes compliqués qui chaque jour se transforment, il pénètre, pour ainsi parler, dans l'intimité des pensées de son client ; il est le premier à profiter des charmes d'un esprit qui

retrouve sa vivacité et son éclat à mesure qu'il se tranquillise et que le corps reprend la régularité de ses fonctions. Et, qui sait? comme l'antique médecin Praxagore, comme Sylva ou comme Corvisart, vous trouverez peut-être un Krinagoras, un Voltaire ou un Gérard pour célébrer vos louanges ou faire revivre vos traits.

Feuchtersleben, qui pendant toute sa vie a soutenu le combat des Titans contre l'adversité et contre la souffrance, se montre, en son beau livre *Sur l'hygiène de l'âme*[1], encore plus dur et plus injuste que Tissot pour les hommes de lettres affectés d'hypocondrie, « la plus folle et en même temps la plus triste des affections humaines. » On sent dans ses paroles l'orgueil implacable du sectateur de la philosophie nuageuse de l'absolu, qui, imposant silence à la physiologie, ne tolère pas la moindre entreprise du corps sur l'esprit. Il célèbre la sainte maladie, renverse l'axiome *mens sana in corpore sano;* il entonne une hymne sur la vanité de la douleur :

« La douleur, s'écrie-t-il, est un rien présomptueux qui n'a d'importance que parce que nous voulons bien lui en attribuer. Nous devrions rougir de lui faire tant d'honneur, de la flatter, de la caresser, de l'élever ainsi sur un piédestal. Elle ne paraît grande que parce que nous nous abaissons devant elle. Peut-on s'imaginer un Thémistocle, un Régulus, regardant sa langue dans la glace et se tâtant le pouls? Bien plus, j'en appelle, pour guérir ce mal, à la

1. *Hygiène de l'âme*, par le baron Feuchtersleben, traduction du docteur Schlesinger-Rahier, 2e édition. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1860, in-12.

peur même qui le produit. La peur est-elle salutaire ou funeste? est-ce un remède ou un poison? Rien ne fait vieillir plus tôt que la peur continuelle de vieillir. La peur abrége les jours de l'homme; elle est un élément de l'hypocondrie; aussi l'hypocondriaque meurt-il de la peur de mourir. »

Tout cela est vrai, qui peut le nier? mais tout cela est plus digne de pitié et de sympathie que de mépris; la matière est quelquefois plus forte que l'esprit, et chez un hypocondriaque il n'y a pas que l'imagination qui soit en jeu; encore l'imagination a-t-elle des droits et une puissance que la volonté est bien obligée quelquefois de respecter et de subir. J'aurais voulu voir Thémistocle et Régulus aux prises avec la migraine ou avec la colique, et j'estime que Kant se flatte, quand il prétend qu'un violent accès de goutte ne saurait l'empêcher de « passer à l'ordre du jour. » Il n'y a pas d'homme, si puissant qu'il soit par le génie et par la volonté, qui ne finisse par fléchir devant les nécessités impérieuses de la vie organique, ou qui ne succombe dans cette lutte inégale de la pensée et de la maladie. J'ai surpris Frédéric Ozanam, les pieds dans un bain de moutarde et le cou entouré de sangsues, rédigeant un des plus beaux chapitres de son livre sur le Dante. Combien de fois n'est-il pas sorti de son lit de douleur pour aller à la Sorbonne improviser une de ces leçons qui suspendaient tout un auditoire à ses lèvres! Mais aussi, à l'âge où il touchait à cette maturité qui consacre la gloire, nous le menions au tombeau!

Il ne faudrait pas croire non plus que l'hypocondrie rende aussi « égoïste, » aussi « inutile, » aussi « malhonnête » que veut bien le dire le baron Feuchters-

leben; j'ai connu des hypocondriaques fort aimables dans leur cabinet comme dans la société, et toujours occupés de leurs amis ; j'en pourrais citer qui sont devenus de grands citoyens pendant la révolution de 1848 ; le danger passé, l'un a laissé revenir ses maux imaginaires, mais l'autre est retourné à ses livres, oubliant jusqu'au souvenir de ses longues tortures.

Quant à ceux qui sont possédés de la mauvaise humeur, « cette prose vulgaire de la vie, ce démon fatal auquel il n'est pas permis de se soumettre, » je ne veux même pas les exclure du commerce du monde, les « transporter, » comme le prescrit notre confrère de Vienne ; je me contente de leur mettre de temps en temps un miroir devant les yeux, afin qu'ils aient honte de leur laideur; puis charitablement je tâche de semer la distraction sous leurs pas, et pour calmer leurs entrailles et faire couler l'atrabile, je leur prescris quelques doses de rhubarbe, de magnésie ou de sous-nitrate de bismuth, et la gaieté vient peu à peu illuminer un visage que la « transportation » eût singulièrement assombri. Puis, quand je vois ces « amants inquiets et inintelligents de la science médicale » feuilleter un *Formulaire de thérapeutique*, loin de les tenir en un profond mépris, je leur enlève ce formulaire, de peur qu'ils ne se tuent, comme dit Martin Herz, par une faute d'impression.

Pour ma part, dans les sombres pages de Feuchtersleben sur la mauvaise humeur, sur la joie de la souffrance, sur l'inanité des distractions, sur l'insigne lâcheté de l'hypocondrie, je trouve plus de désespoir que de confiance, plus de trouble que de sérénité, et je

tiens le savant auteur pour un hypocondriaque de la philosophie. Laissons quelquefois l'homme céder aux penchants même pervertis de son imagination, cela vaut mieux que de lutter à outrance contre le cours naturel de la vie.

Mais, pour en revenir au livre de Tissot, à lire les préceptes minutieux que donne le docteur de Lausanne, les précautions innombrables qu'il conseille, les détails dans lesquels il entre sur les moindres particularités du régime, on ne s'étonne plus qu'il ait trouvé réfractaires des clients qui finiraient par se trouver entre ses mains dans la situation de Sancho en son palais de Barataria, et qui ne manqueraient pas, pour peu qu'ils y aient quelque inclination, de tomber dans l'hypocondrie, de l'hypocondrie dans la dyspepsie, et de la dyspepsie dans la privation de la vie.

Pour remédier aux inconvénients de la vie sédentaire, il n'y a rien de mieux assurément que l'exercice ; confiant en ce précepte, notre homme de lettres prend la bêche, s'il est à la campagne (heureux les gens d'étude qui peuvent passer six mois de l'année loin des villes ! au printemps, les premiers rayons du soleil et les premières fleurs, en été les frais ombrages, en automne la richesse de la nature les invitent forcément à se distraire) ; s'il est à la ville, peut-être il ira au jeu de paume, peut-être à la gymnastique ; ou bien il fera quelque grande course, soit à pied, soit à cheval ou même en voiture, et quand la saison le permet, s'il a quelque rivière à sa portée, il lui demandera d'assouplir et de fortifier ses membres alanguis ; mais aussitôt

Tissot l'arrête pour lui recommander de ne pas *dissiper ses esprits* par trop de fatigue et de ne pas tomber d'un excès dans un autre; — au retour, il trouve encore son médecin qui le prie de mettre un certain intervalle entre le mouvement du corps et le mouvement de la pensée, comme il l'a prié de ne pas s'exercer aussitôt après avoir étudié ou mangé; de telle sorte que de repos en repos, le malheureux savant finit par perdre la moitié de sa journée. Mieux vaudrait renoncer de suite à être savant pour être heureux à la mode du médecin de Lausanne.

En quelques phrases Hippocrate[1] a posé les vrais principes :

« Si l'on se repose beaucoup contre son habitude, il n'en résulte pas pour le corps un accroissement de forces; et si, après avoir prolongé outre mesure le repos, on se livrait subitement aux exercices, on commettrait une faute manifeste. Il en est de même pour chacune des parties du corps. Les personnes inexercées sont courbatues par tout travail; elles n'ont, en effet, aucune partie du corps qui soit faite à aucun labeur. Les personnes exercées sont courbatues par les travaux inaccoutumés ou par les exercices habituels, s'ils sont poussés à l'excès. Le point important, c'est de savoir si l'aliment (la nutrition) surmonte l'exercice ou l'exercice l'aliment, ou si ces deux termes sont dans une juste proportion. En effet, le triomphe de l'un des deux, lequel que ce soit, engendre des maladies, et l'égalité réciproque de tous les deux entretient la santé. »

C'est là en effet tout ce qui doit se trouver dans un livre didactique, à moins qu'on n'ait à faire valoir des

1. *Du régime dans les maladies aiguës*, § 12. Édition Littré; *Du régime*, II, 66; ibid., III, 69.

observations authentiques et détaillées sur les effets de tel ou tel degré d'exercice dans un cas déterminé ; autrement il convient, après les avis généraux et bien motivés, de laisser un peu à chacun son libre arbitre et de se tenir pour assuré que, dans la grande majorité des cas, le sentiment des forces réelles sera le meilleur guide et le plus infaillible. M. Flourens a résumé toute cette doctrine en un aphorisme que je trouve dans son ouvrage *De la longévité humaine*. Le point essentiel est d'entretenir l'activité vitale (la vie est un mouvement), soit par l'exercice du corps, soit par celui de l'esprit ; il faut, en un mot, prévenir à tout prix la torpeur des organes, fléau de la vieillesse.

Le chapitre des exercices dans Tissot est court ; celui des aliments et des boissons n'a pas moins de cinquante pages. En vous mettant à table, nous dit le docteur inexorable, n'oubliez pas qu'il faut vous défier de *tous* les aliments gras, des visqueux, des pâteux, des glaireux, de ceux qui sont naturellement durs ou artificiellement durcis, soit par la fumée, soit par le sel ; de ceux enfin qui sont remplis de beaucoup d'air. En conséquence, supprimez le cochon, l'innocent cochon de lait, l'oie et le canard, les fèves, les haricots et bien d'autres aliments de même espèce, sans compter les crudités et les âcretés. On vous permet la viande tendre de certains jeune animaux (veau, mouton, poulet), les poissons à écailles, les céréales, tels que le riz, le seigle, l'orge, l'avoine, le froment (on pourrait supprimer l'avoine et l'orge, et ne pas parler du froment, car personne, pas même Tissot, n'a jamais prohibé le pain). Parmi les herbes, on recommande les différentes es-

pèces de chicorée, les autres sont trop relâchantes (il est cependant quelquefois fort utile de relâcher); on autorise les racines, les œufs, le lait, les fruits. Voilà un vrai régime d'anachorète que peu de personnes, même parmi les gens de lettres, se sentiront disposées à suivre. Encore je n'ai pas tout dit : les animaux doivent être pendant leur vie nourris d'une certaine façon, et après leur mort confiés à des cuisiniers bien renseignés par de fortes études de physiologie sur les exigences ou les susceptibilités des estomacs délicats!

Il faut que Tissot n'ait jamais bu de bon vin, ni le vin généreux de la Bourgogne, ni le vin un peu moins excitant du Bordelais, pour avoir affirmé qu'en comparant les effets de l'eau avec ceux du vin la comparaison est toute en faveur de l'eau. « L'usage du vin, source de vie, comme dit Homère, est bon en lui-même, et c'est à tort que quelques partisans de la vie abstème en condamnent l'usage... Pris modérément, continue M. Devay, en son excellent traité de l'*Hygiène des familles*[1], — ouvrage où la morale et la médecine se prêtent un mutuel appui, et dont on ne saurait trop recommander la lecture aux gens du monde, par conséquent aux gens de lettres, — pris modérément, le vin nourrit, relève les forces, augmente l'énergie du principe vital, accélère le mouvement progressif du sang et des humeurs; il possède, en un mot, toutes les qualités propres à maintenir la santé et à prévenir beaucoup de maladies. » M. Devay, qui est un moraliste sévère, va même jusqu'à permettre, avec Montes-

1. *Traité spécial de l'hygiène des familles*, par le docteur F. Devay; 2e édition. Paris, Labé-Asselin, 1858, in-8.

quieu, une très-légère *pointe de vin*, pour dissiper les langueurs de l'âme et les défaillances de l'imagination. On pourrait citer tels savants qui, par goût sans doute, s'abstiennent de vin pendant le repas, et qui cependant prennent régulièrement après le dîner un ou deux petits verres de quelque liqueur spiritueuse, tant ils éprouvent le besoin d'exciter du même coup l'estomac et le cerveau!

Tissot rappelle l'exemple de certains personnages illustres dans les lettres qui n'ont jamais bu que de l'eau; mais combien on en pourrait citer qui se sont très-bien trouvés de prendre chaque jour, et non pas seulement de temps en temps, comme remède, ainsi que le veut notre docteur, quelques verres de bon vin : or par bon vin il faut entendre, avec M. Devay, non ces vins *de choix* qui sont beaucoup trop chauds, mais ceux qui proviennent d'un bon cru de second ordre, et qu'on sert en *pleine nature*, pour me servir de l'expression des sommeliers.

Après cette proscription presque absolue du vin, on ne s'étonnera pas de lire dans le traité *De la Santé des gens de lettres* cette sentence, qui révolterait aujourd'hui, et je crois à bon droit, la plus grande partie de l'Europe : « L'un des plus grands biens qui pût nous arriver, ce serait une prohibition générale de l'importation de cette feuille fameuse (le thé), dans laquelle on ne trouve de principe essentiel qu'une gomme âcre et *corrosive*, avec quelques particules astringentes. Ses effets sont si marqués, que j'ai vu fréquemment des hommes très-forts et très-bien portants à qui quelques tasses, bues à jeun, donnaient

des anéantissements, des bâillements, des maladies dont ils se ressentaient quelquefois toute la journée. » Tissot aime à fonder ses règles d'hygiène d'après les exceptions et les excès. Quelle conclusion logique peut-on tirer de ce fait, que des hommes forts et bien portants ont été mis aux abois par une tasse de thé, ou de ce précepte donné par Corn. Bonthekoe, Hollandais, qui conseille jusqu'à cent et même deux cents tasses de thé par jour?

Le café ne trouve pas un accueil plus favorable : « C'est un dangereux irritant des fibres de l'estomac; il faudrait le reléguer dans les pharmacies à la tête des amers stomachiques; son usage ordinaire est *véritablement pernicieux*. Une infusion de *quassia amara*, ou une macération de kina semblent de beaucoup préférables! Homère, Aristote et Platon, dit-il, pour n'avoir pas pris de café, n'en sont pas moins les plus grands hommes qu'ait produit l'humanité! » Mais Homère, Platon et Aristote n'avaient ni *quassia* ni *quinquina*, et l'on ne voit pas qu'ils aient pour cela vécu moins longtemps. A ce compte, et avec de pareilles exemples, je ne sais trop ce qu'il faudrait faire des progrès et des découvertes modernes; on devrait se hâter de fermer d'abord le Jardin d'acclimatation, puis, sur tous les points du globe, d'interdire l'importation des produits exotiques.

Le docte éditeur de Tissot, M. Bertand de Saint-Germain, et M. Devay lui-même, que je voudrais encore trouver ici d'accord avec moi, se font l'écho de préjugés assez mal fondés sur l'usage du thé ou du café, préjugés que condamnent également la chimie et

la physiologie. Sans doute, ces boissons ne sont ni de première nécessité ni tout à fait indifférentes, mais l'habitude même en émousse l'effet, et le seul inconvénient à en user journellement, c'est de se priver d'un remède agréable et fort utile en certaines circonstances, surtout chez les gens d'une santé délicate et non usée par les drogues pharmaceutiques.

Impitoyable pour le vin, le thé et le café, Tissot devient féroce quand il s'agit de l'usage du tabac : « Autre abus, s'écrie-t-il (en invoquant une loi de proscription), autre abus auquel on n'aurait pas soupçonné que les hommes de lettres dussent jamais se livrer. » Je passe condamnation sur le cigare et la pipe; de bonnes et nombreuses observations établissent que la fumée du tabac entraîne de vrais dangers pour la santé, surtout quand on fume avec excès; or, en pareille matière, l'abus est bien près de l'usage; mais pourquoi priver l'homme de lettres de sa plus innocente distraction, de sa *prise de tabac?* Priser n'est pas toujours très-propre, j'en conviens; mais c'est à peu près le seul reproche qu'on puisse sérieusement faire à cette habitude [1]. Encore le cigare ou la pipe méritent-ils le blâme à plus juste titre, puisque aucune précaution ne peut débarrasser le fumeur, même le fumeur à la mode, de cette odeur nauséabonde qu'il porte jusqu'au milieu des salons les mieux fréquentés et des boudoirs les plus coquets. Mais la société est pleine d'indulgence pour le fumeur et ne pardonne point au pri-

1. Le tabac en poudre peut causer quelque irritation à l'arrière-gorge (encore faut-il une disposition particulière), ou tomber dans l'estomac, où il n'agit guère alors que comme une substance inerte.

seur les petites mésaventures qui parfois le trahissent. Les motifs de cette coupable indulgence et de cette injuste sévérité se devinent aisément : en général, ce sont les jeunes gens qui fument et les hommes âgés qui prisent.

L'hygiène des gens de lettres, comme celle de tout homme qui mène une vie de bureau, se réduit à quelques préceptes rationnels que Tissot a connus, mais dont il a compromis l'importance aux yeux de ses clients par de vaines déclamations et par d'effrayantes minuties qui seraient capables d'ôter le désir de la santé s'il fallait l'acheter au prix du sacrifice de toute liberté d'action, de toute jouissance de la vie.

Se lever tôt et se coucher tôt serait certainement la meilleure conduite à tenir et la plus conforme aux lois de la nature ; tout au moins il conviendrait de ne pas dépasser minuit pour le coucher et pour le lever huit heures ; — le matin, se laver à grande eau froide, en toute saison, à moins de contre-indications formelles (les frictions sont aussi un secours qu'il ne faut pas négliger quand on est en mesure d'y recourir) ; — prendre un léger repas, se tenir dans un vêtement large et propre : deux conditions qui favorisent les fonctions de la peau ; — se mettre au travail jusqu'à onze heures ou midi, dans un cabinet bien aéré s'il se peut, et en hiver modérément chauffé ; — en écrivant ou en lisant, éviter les positions peu naturelles, travailler tantôt assis et tantôt debout ; — déjeûner suivant son appétit, ses forces, ses goûts et les ressources de la saison, bien broyer les aliments, c'est

autant de fait pour l'estomac ; par conséquent manger lentement, c'est autant de pris sur l'étude ; — ne pas lire durant ses repas, et converser si on a le bonheur d'avoir à sa table des amis ou des proches ; — dans nos climats tempérés éviter la méridienne qui alourdit, faire un peu d'exercice, visiter ses amis, ou, comme Bayle, aller voir les marionnettes ; il n'y a pas de meilleure distraction ; prendre *au moins* deux heures de repos, j'entends le repos de l'esprit ; — se remettre au travail quand la digestion paraît régulièrement accomplie[1] ; — dîner assez solidement entre cinq et sept heures, régler convenablement les heures des repas ; — le soir, après avoir pris quelques distractions, ne pas travailler plus de trois ou quatre heures ; réserver autant que possible pour ce moment soit les lectures attrayantes, soit les recherches d'érudition, afin de se préparer un som-

1. L'habitude d'étudier aussitôt après avoir mangé est très-nuisible, dit Brigham, et produit presque inévitablement la dyspepsie ; cette maladie affecte généralement ceux qui exercent fortement leur esprit aussitôt après leur repas. L'indigestion est très-commune aux États-Unis, et provient sans doute de l'usage répandu dans ce pays de s'occuper d'affaires immédiatement après le dîner. — La théorie permet d'admettre cette proposition ; en effet, il s'établit simultanément, et en sens contraire, un courant sanguin et un afflux nerveux ; suivant que l'estomac ou le cerveau sollicite plus énergiquement ce double mouvement, la pensée s'obscurcit ou la digestion devient languissante. La position forcée d'un homme qui étudie à son bureau peut entrer aussi pour quelque chose dans les désordres de la digestion, et il faut remarquer encore que le travail poursuivi immédiatement après le repas trouble moins que celui qu'on commence au milieu de la digestion ; on a fait la même observation pour les bains ; on comprend, en effet, qu'une fois que les forces de la vie sont concentrées sur un point pour remplir une fonction, il est plus difficile, et par conséquent plus dangereux, d'opérer une diversion.

meil plus immédiat et plus calme, car le travail de composition *emplit*, *échauffe* la tête, comme on dit vulgairement, et poursuit jusqu'au milieu du sommeil, qu'il trouble par des rêvasseries ou par de vrais cauchemars; — ne pas pousser l'étude jusqu'à l'extrême fatigue : le travail s'en ressent non moins que le cerveau; — varier les sujets de recherches ou de méditation, car ce n'est pas seulement l'ennui, mais le mal, qui naît de l'uniformité; s'interrompre de temps à autre pendant quelques instants, promener sur la figure une éponge trempée dans l'eau froide; c'est un excellent moyen pour rafraîchir en même temps les yeux et la tête; — ne jamais résister à certaines sollicitations de la nature, et les ranger, s'il se peut, sous la loi d'une périodicité régulière; — surveiller les dispositions morbides reconnues, et, si quelque affection se déclare, appeler un vrai médecin qui sache avec quelles réserves et quels ménagements il faut se comporter vis-à-vis d'un homme dont les organes sont affaiblis avant d'être malades; — enfin, et par-dessus tout, ne pas mener de front l'étude, les plaisirs et la bonne chère; l'organisme ne résisterait pas longtemps à tant de causes de fatigue.

Voilà, si je ne m'abuse, le code sanitaire de l'homme de lettres, de celui qui reste de longues heures devant son bureau, de cet érudit que Tissot méprise et qu'il regarde comme inutile à la société. Quant à l'écrivain amateur, plus homme du monde que savant, plus poussé par la passion d'arriver que par celle de savoir (et c'est la classe la plus nombreuse en ce siècle de jouissances matérielles), il rentre dans la foule, et je le

renvoie soit au livre de M. Devay, soit à l'excellent ouvrage de M. Descuret sur la *Médecine des passions*; ou encore je lui mettrais sous les yeux et je l'engagerais à méditer ce passage éloquent de l'*Hygiène de l'âme,* par le baron Feuchtersleben, passage où sont admirablement peints les désordres de la littérature actuelle :

« De nos jours, ce n'est plus dans la solitude du cabinet, c'est sur la place publique que les écrivains composent leurs œuvres. Le bruit, la poussière, le tourbillon de la foule, voilà ce qu'ils cherchent et ce qu'ils nous montrent. Vous ne trouvez rien de plus dans leurs écrits. Les anciens pénétraient jusqu'au fond des choses et découvraient d'un œil patient le secret de tous les ressorts les plus cachés. Mais comme la précipitation est le mot du siècle, poëte et philosophe ont la fièvre chaude; ils ne se plaisent qu'aux mouvements rapides et désordonnés. »

Dans un ouvrage trop peu connu [1], le médecin américain Brigham, embrassant un horizon beaucoup plus vaste que celui de Tissot, a étudié l'influence sur la santé de tous les genres d'excitation mentale. Ses remarques fort intéressantes, les nombreuses observations qu'il a rassemblées, et le tableau statistique de la mortalité chez les gens de lettres, prouvent jusqu'à l'évidence que ce n'est pas l'activité continue de l'esprit, se portant avec calme, mais non pas sans intensité, sur n'importe quelle partie du domaine des

1. *Remarks on the influence of mental cultivation and mental excitement upon health,* by A. Brigham (nouvelle édition). London, 1844, in-12. Il existe de cet ouvrage une traduction française par la comtesse de Rohaut. Bruxelles, 1838.

connaissances humaines, qui use la vie, en multipliant les germes de maladies; ce sont toutes les passions accessoires de la passion de l'étude : l'amour immodéré de la gloire, de la fortune ou des honneurs, la contrainte morale, vrai poison de l'intelligence, les émotions vives, les chagrins profonds, les mouvements impétueux, les affections aiguës et « vertigineuses » de l'âme [1] tout à fait étrangères à la culture des lettres qui, en portant violemment le sang au cerveau ou au cœur, causent des désordres mortels, ou du moins compromettent gravement la santé et souvent font perdre la raison. Astley Cooper, cité par Brigham, rapporte avoir remarqué sur deux jeunes gens qui avaient perdu une partie du crâne, que les pulsations du cerveau devenaient plus violentes et plus irrégulières chaque fois que les malades éprouvaient quelque subite contrariété. Il est fâcheux que le célèbre chirurgien anglais n'ait pas eu la possibilité, vu la gravité des blessures, d'observer ce qu'aurait produit chez ces malades une application soutenue sur quelque sujet littéraire ou scientifique. — Le cerveau est un organe extrêmement délicat, fort impressionnable et susceptible d'une certaine éducation physiologique comme tous les autres organes; mais pas plus qu'eux, et moins encore, il n'est capable de supporter de brusques changements d'état. — Un exercice violent et inaccoutumé donne une forte courbature dans les membres ; une excitation vive et brusque peut entraîner, s'il existe quelques prédispositions, la congestion ou la déchirure des fibres

1. Voir Devay, *De quelques causes de maladies particulières à notre temps*. Paris, 1859.

cérébrales, tandis que l'exercice continu et modéré des muscles les développe et les fortifie, comme l'application mentale soutenue et régulière accroît les dimensions du cerveau et lui donne de la vigueur[1]. De même encore on ne surcharge pas plus impunément le cerveau que l'estomac; il faut que l'aliment de l'esprit ou l'aliment du corps soient en proportion avec les facultés digestives et assimilatrices, et les accidents varient suivant que la réplétion démesurée est une habitude journalière ou un excès passager; le cerveau a ses indispositions, ses dyspepsies, ses inappétences comme l'estomac. Mais ce n'est pas toujours sur le cerveau ou sur l'estomac que retentissent les excès de la nourriture intellectuelle ou physique; si ces deux organes sont trop robustes, les autres viscères portent la peine de leurs méfaits : le foie, le cœur, les poumons, par exemple. L'anatomie, la physiologie et la psychologie portent également témoignage de la parfaite exactitude de ces assertions[2].

1. Le cerveau diminue de volume quand on n'en exerce pas les fonctions; c'est pourquoi les idiots ont ordinairement cet organe atrophié. Lorsque, par le manque d'exercice convenable, un organe diminue, le système entier souffre, et alors la santé se détériore. Je ne puis douter que, sous ce point de vue, l'exercice des facultés intellectuelles ne tende à procurer et à entretenir une bonne santé. (Note de la traduction française de Brigham. Bruxelles, 1838.) Les observations ne manquent pas pour prouver, au contraire, que le cerveau est susceptible d'accroissement par l'exercice régulier et continu de la pensée.

2. Brigham a fait de nombreuses applications de ces principes à l'éducation des enfants. — Voyez aussi un livre fort recommandable dû à la plume de M. Rondelet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont, et intitulé : *Conseils aux parents sur l'éducation de leurs enfants*.

Les observations nombreuses recueillies pendant ces trente ou quarante dernières années par les pathologistes les plus éminents, soit en ville, soit dans les hôpitaux, prouvent jusqu'à l'évidence que, toute proportion gardée, les affections cérébrales, loin d'être le privilége des gens de lettres, se produisent au contraire beaucoup plus fréquemment dans les classes illettrées de la société. Ainsi, pour commencer par l'apoplexie, les relevés statistiques, en contradiction formelle avec les raisonnements *a priori* de Tissot, donnent à peine 1 pour 100 d'apoplectiques dans la classe lettrée. Ce n'est pas l'étude de la chimie ou de la médecine qui a déterminé l'apoplexie chez Fourcroy et chez Chaussier : ce sont peut-être, chez le premier le cruel désappointement de n'avoir pas été nommé grand maître de l'Université, et chez le second un vif sentiment de dépit d'avoir été dépouillé de sa chaire à l'École de Médecine. Quand Euler meurt d'apoplexie à soixante-dix-sept ans, ce n'est pas l'étude, mais l'âge qu'il faut en accuser, comme le remarque très-bien M. Littré dans le *Dictionnaire de Médecine*. L'âge avancé est une des causes les plus efficaces de l'apoplexie, par les changements qu'il apporte dans la constitution de la pulpe cérébrale et du système vasculaire. Cent autres causes organiques beaucoup plus décisives et plus prochaines que la passion des lettres déterminent l'apoplexie ; aussi M. Littré (j'incline fort vers son sentiment) aime encore mieux regarder l'étude comme un préservatif que comme une cause d'apoplexie. Il n'en est pas de même des peines morales, suivant la remarque du même auteur : elles altèrent si profondément la

nutrition générale quand elles sont prolongées, qu'on peut les croire capables de vicier aussi la nutrition du cerveau et de préparer ainsi le ramollissement, avant-coureur des hémorragies cérébrales.

La méningite tuberculeuse ou inflammation tuberculeuse des enveloppes du cerveau se montre surtout chez les enfants entre six et neuf ans, c'est-à-dire à un âge où il est bien rare que les facultés intellectuelles soient fort éveillées. La méningite non tuberculeuse sévit chez les enfants nouveau-nés et, dans l'âge adulte, chez les personnes qui mènent une vie très-agitée ou qui restent habituellement exposées à toutes les intempéries atmosphériques. Ce n'est point sur les gens de lettres, mais sur les maçons et sur les soldats que la méningite aiguë a fait tant de ravages en France et en Algérie, il y a quelques années.

La terrible maladie appelée *ramollissement du cerveau* a pour cause, non pas les excès intellectuels, mais des excès beaucoup moins nobles. L'ossification des artères du cerveau, des coups ou des blessures sur le crâne, divers états pathologiques qu'il est inutile d'indiquer, et les peines morales, telles sont encore les autres causes les plus habituelles de ramollissement ; les vieillards sont particulièrement exposés à cette maladie ; c'est à Bicêtre, à la Salpêtrière, dans les hospices et non en ville qu'on l'observe le plus fréquemment. Si quelqu'un doutait de ces assertions, je le renverrais au savant Mémoire de M. Durand-Fardel *Sur le ramollissement cérébral.*

Les inflammations de la pulpe cérébrale tiennent bien plus à des causes externes, à des dispositions orga-

niques particulières, à des excès alcooliques, à une insolation prolongée, aux émotions tristes, qu'à l'exercice, même exagéré, de la pensée. J'en trouve les preuves à chaque page du beau travail que M. Calmeil vient de publier sous le titre de *Traité des affections inflammatoires du cerveau*[1]. L'auteur, qui a pratiqué en ville et dans les hôpitaux, cite tout au long une très-grande quantité d'*observations*, et je ne crois pas avoir rencontré une seule de ces observations qui se rapporte à un véritable homme de lettres. Enfin, les maisons de fous s'ouvrent plus fréquemment aux hommes d'affaires, aux hommes de plaisir, aux artistes, aux victimes des commotions politiques qu'aux véritables hommes d'étude[2]. D'un autre côté, les établissements publics, consacrés en général à la classe illettrée, ne sont pas moins remplis que les établissements privés, particulièrement destinés aux classes riches et dont l'esprit a un certain degré de culture[3].

S'il fallait en croire le docteur Moreau, en son ouvrage intitulé : *Psychologie morbide*[4], ouvrage fort curieux à force d'être paradoxal, *idiotie, folie* et *génie* seraient de très-proches parents ; la prééminence des facultés intellectuelles aurait pour condition organique un état maladif spécial du centre nerveux, et, à ce ce compte, l'Institut ne serait qu'une réunion de

1. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1860-1861, 2 vol. in-8.

2. Voyez Aubanel, *Recherches statistiques sur l'aliénation mentale*.

3. Il est bien entendu que je ne tiens compte ici que de la folie spontanée, mais non pas de la folie héréditaire, qui entre pour près de moitié, si je ne me trompe, dans la somme totale des cas régulièrement observés.

4. Paris, 1859, in-8, chez V. Masson et fils.

malades assez tranquilles pour ne pas être envoyés à Charenton. Heureusement notre confrère ne parvient ni à indiquer la lésion organique qui donne le génie, ni à montrer le génie chez les fous; il ne prouve rien autre chose, sinon qu'il y a des fous parmi les hommes d'un talent supérieur, parmi les gens de lettres, comme dans toutes les autres classes de la société. Les faits biographiques qu'il a empruntés à des auteurs ou suspects ou mal informés, et qu'il n'a pas pris la peine d'analyser ou de décomposer, ne sont vraiment pas dignes d'être mis en ligne de compte par un observateur aussi sérieux et aussi difficile que l'est d'ordinaire le savant médecin de l'hospice de Bicêtre.

Enfin, il est un état nerveux aigu ou chronique sur lequel un médecin distingué. M. le docteur Bouchut, vient d'appeler tout récemment l'attention sous le nom de *Nervosisme*[1], et qui semblerait un apanage tout naturel des hommes de lettres, gens faibles, délicats, irritables (*genus imbecille*, comme dit Celse). On devrait les croire fort souvent en proie à ces désordres de fonctions qu'il est difficile de rapporter à une altération déterminée de l'organisme et qui cependant ne sont pas tout simplement une des formes de l'hypocondrie. Je viens de parcourir avec un grand intérêt cette curieuse monographie, qui renferme cinquante et une observations, ou propres à M. Bouchut, ou empruntées à divers auteurs. Je vois que les pertes de sang considérables ou les altérations profondes de ce

1. *Du Nervosisme*, etc., par M. Bouchut. Paris, 1860, chez J.-B. Baillière et fils, in-8.

liquide, que les maladies inflammatoires ou putrides, que les chagrins prolongés, que le tempérament lymphatique, les mauvaises conditions de régime, les affections nerveuses chez les ascendants et vingt autres causes développent cette affection, en général plus pénible que dangereuse, et qui sévit chez les femmes dans une énorme proportion. Je ne rencontre aucune observation qui puisse se rapporter uniquement au travail de l'esprit, bien que M. Bouchut, sans doute par respect pour la tradition, mette au premier rang des causes du nervosisme les veilles et l'excès du travail intellectuel.

Je lis dans l'*Hygiène* de M. Devay une réponse indirecte aux exagérations du médecin de Lausanne, une atténuation de ses terreurs parfois chimériques et un corollaire assez net de la doctrine un peu flottante de Brigham.

« On peut avancer sans crainte que la culture intellectuelle, c'est-à-dire la mise en œuvre des facultés de l'âme dans le sens de la destinée de l'homme, est favorable à la santé. L'ignorance entraîne la stupeur organique, elle diminue les chances de réaction en déprimant les forces vitales. Voltaire disait qu'il fallait une transpiration à son esprit comme à son corps. L'alimentation de l'âme est un besoin aussi naturel que l'est la nutrition du corps. Quand le travail de la pensée est bien ordonné, il est accompagné et suivi d'une satisfaction toute particulière, qui est loin, dans les premiers moments, d'avoir la vivacité d'un plaisir sensuel, mais qui, en se répétant, devient plus tard la source d'un contentement intérieur qui est pour l'âme une douce volupté. Ce genre de plaisir, qui fait les délices des savants, des hommes de lettres, de tous les amis des livres, au lieu d'u-

ser le corps, lui fait du bien; au lieu d'user la vie, la prolonge, car il augmente l'influence cérébrale, ce qu'on appelle en physiologie faculté d'innervation, faculté qui sert à activer toutes les fonctions qui donnent du ressort ou plutôt de la vie à tous les organes. » (P. 629-630.)

Les hommes de lettres, dit M. Brunaud dans son *Hygiène des gens de lettres*, ont ordinairement vécu longtemps dans tous les pays. Parmi les savants qui ont vécu plus de soixante-dix ans, on compte les hommes les plus distingués qui aient jamais existé. Sur cent cinquante-deux savants pris au hasard, dont la moitié dans l'Académie des belles-lettres et l'autre moitié dans l'Académie des sciences, on a trouvé que la somme de leur âge est de dix mille cinq cent onze ans ou environ soixante-neuf ans chacun. L'accroissement général des connaissances et les progrès de la civilisation ont puissamment contribué à l'amélioration de la santé et à la prolongation de la vie humaine.

Dans un de ses accès de misanthropie, Rousseau a dit que les hommes s'empoisonnaient par leurs mutuels rapports; cependant ils apprennent par ces rapports mêmes à se préserver ou à se traiter. Les épidémies déciment les pays mal cultivés, ou ceux dont les habitants ne connaissent pas les bienfaits de la civilisation, tandis que généralement elles se montrent moins meurtrières dans les sociétés bien organisées. La vie à moitié sauvage affaiblit l'esprit aussi bien que le corps. Les rudes épreuves de la guerre et les travaux de la paix le prouvent également.

Je ne puis enfin que souscrire à ces nobles paroles de Feuchtersleben, avec qui je suis heureux cette fois

de me trouver d'accord. «C'est, dit-il, la tâche la plus élevée de l'hygiène morale d'expliquer le pouvoir de l'éducation sur les forces obscures de la nature physique et de montrer quelle influence salutaire la culture intellectuelle exerce sur la santé des individus, des masses, de l'humanité tout entière. Pour le philosophe qui s'adonne à des recherches profondes sur l'essence de l'homme, il n'existe peut-être pas de phénomène plus remarquable que la puissance donnée à l'idée abstraite d'agir sur l'organisme par l'intermédiaire de ce qu'on peut appeler le sentiment intellectuel. »

Si j'ai été le rapporteur fidèle et l'interprète exact des faits les mieux constatés dans la science, il résultera de cet examen critique que l'esprit et le corps, pour vivre en bonne intelligence et maintenir des relations nécessaires, doivent, en se faisant de mutuelles concessions, ne pas empiéter par la violence sur leurs droits respectifs ; que l'exercice régulier de la pensée, poussé même à un degré assez énergique, ne produit à lui seul (c'est-à-dire sans le secours des causes organiques antécédentes, sans influences atmosphériques ou sans pernicieux accessoires) aucune affection caractérisée ni du cerveau ni d'un autre organe, affection qu'on puisse légitimement regarder comme étant le privilége des hommes livrés aux travaux sérieux et continus de l'esprit :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres...

Tout ce qu'on est en droit d'affirmer des gens de

ettres, c'est qu'ils ont le sort commun des personnes qui mènent une vie sédentaire; alors ce n'est plus comme savants, mais en qualité de buralistes qu'ils sont sujets aux indispositions plus ou moins graves que nous avons fait connaître dans les pages qui précèdent. Encore ne leur est-il pas aussi facile d'être malades qu'ils veulent bien se l'imaginer; qu'ils sachent se contenter de l'état valétudinaire, c'est presque une garantie contre les maladies, du moins contre les maladies aiguës.

Et franchement, quand on parcourt les tables de mortalité dressées par Casper ou par Brigham, quand on voit tant et de si illustres savants de tout ordre et de toute condition, mais de vrais savants, mourir entre soixante-neuf et quatre-vingt-dix-neuf ans, on doit souhaiter pour soi et pour les siens cette *maladie chronique de l'étude*, qui procure en cette vie les plus nobles jouissances, et qui, après de longs jours, assure par delà le tombeau une place dans la mémoire des hommes.

HYGIÈNE DES MALADES

Quelques personnes de beaucoup de charité et de beaucoup d'esprit ont pensé qu'il serait bon de traduire en français un ouvrage de miss Nightingale dont voici le titre : *Notes on nursing; what it is, and what it is not*[1], et qui a eu, soit en Angleterre, soit en Amérique, plusieurs éditions tirées à un grand nombre d'exemplaires. Elles m'ont fait l'honneur de me consulter sur l'opportunité d'une telle publication; comme je suis d'avis qu'il serait difficile de mettre un meilleur livre aux mains des gens du monde et même sous les yeux des médecins, j'ai fort approuvé le projet qui m'était soumis, j'ai même accepté volontiers la tâche de surveiller l'impression de ce petit volume et de parler du livre et de l'auteur dans le *Journal des Débats*.

Le nom de miss Nightingale, déjà populaire en Angleterre, s'est répandu dans le monde civilisé depuis le

1. *Des soins à donner aux malades : ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter :* traduction française. Paris, 1862, librairie Didier.

jour où cette noble femme, n'écoutant que son amour du prochain, s'est mise à la suite de l'armée anglaise pour organiser et diriger en Crimée le service des ambulances. Miss Nightingale a un grand sens pratique, une rare puissance d'organisation, une longue expérience des malades ; elle les aime, elle compatit à leurs maux, non pas précisément avec cette tendresse de cœur qu'on trouve si souvent chez nos Dames ou chez nos Sœurs de charité, mais avec ce sentiment grave et un peu froid, avec cette espèce de solennité que tout Anglais apporte dans l'accomplissement d'un devoir. Il semble que chez nos voisins la philanthropie ne laisse que peu de place à la charité, et que la préoccupation des détails ralentisse les élans de la commisération ; la poésie est exclue de la chambre d'un malade ; on n'y doit rencontrer que la triste réalité ; les soins l'emportent de beaucoup sur les consolations. Ce n'est pas un reproche que j'adresse à miss Nightingale ; c'est un fait physiologique que je signale, une dissemblance que je reconnais entre le caractère des Anglais et celui des Français. Le point important pour un Anglais, c'est de guérir correctement et promptement, *tuto et cito ;* on n'a pas de temps à perdre ; le Français ajoute le *jucunde ;* il a besoin que la pilule soit dorée ; il veut être traité en petite maîtresse et en enfant gâté ; il exige qu'on prenne souci de son imagination autant que de son corps ; il n'aime pas les visages sévères ; l'idée d'une mort sans gloire et précédée de souffrances sans compensations lui est insupportable ; il ne veut pas et ne sait pas être malade, ou plutôt il est malade à sa façon, avec toutes sortes de caprices, de

petites misères, de susceptibilité nerveuse, je dirais presque de coquetterie. L'Anglais et le Français affrontent la maladie comme ils vont au feu : le premier avec cette fermeté qui relève presque uniquement de la notion du devoir, le second avec cette ardeur chevaleresque qui veut être applaudie, et, s'il est possible, récompensée. Le Français malade aime qu'on l'encourage à souffrir et qu'on le distraie des angoisses de la mort; l'Anglais y met plus de fierté, plus de sombre résignation.

Ainsi ce ne sont pas des douceurs que miss Nightingale veut qu'on prodigue aux malades, ce sont des soins éclairés, méthodiquement administrés et minutieux qu'elle exige des gardes, des amis ou des parents. Ce n'est pas chose très-gaie ni même très-commode d'être gouverné suivant les préceptes de notre auteur, du moins c'est chose en général fort sensée et presque toujours profitable.

Après avoir lu avec toute l'attention qu'ils méritent les conseils donnés par une femme du monde pour la direction des malades, j'ai rassemblé les divers ouvrages écrits récemment par des médecins et qui se rapportent de loin ou de près au sujet que miss Nightingale vient de traiter ; le nombre et l'importance de ces ouvrages prouvent que les circonstances m'ont bien servi, et que la traduction publiée par M. Didier ne pouvait venir dans un temps plus opportun, puisque de tous côtés on s'occupe de l'hygiène des malades et de l'organisation des hôpitaux.

Parmi les ouvrages où l'hygiène des malades est

étudiée *ex professo*, et dont j'ai le dessein de m'occuper ici, le plus important est celui de M. Ribes[1].

L'auteur appartient à l'école de Montpellier par l'abondance des idées, et à l'école de Paris par la sûreté de l'observation ; son livre est rempli de vues originales et pratiques sur les rapports du malade avec le médecin et avec les assistants ; il abonde en préceptes d'une application journalière et dont l'utilité est démontrée par une longue expérience. Il est tout parsemé d'anecdotes bien choisies et fort intéressantes. M. Ribes ne s'occupe pas seulement du corps, il donne une grande attention aux sentiments, aux passions, aux aptitudes intellectuelles de ses malades ; ainsi, après des chapitres fort bien faits sur les diverses espèces d'alimentation, eu égard à la qualité ou à la quantité des substances et à la diversité des maladies où l'on doit les employer ; après une étude importante sur l'aération, les climats, les voyages, l'hydrothérapie et les eaux minérales, et avant de parler de la gymnastique, l'auteur consacre tout un livre, le troisième, à la direction des fonctions affectives et des fonctions intellectuelles. Nous aurons plus loin l'occasion de faire quelques emprunts à cette section, si malheureusement négligée dans les traités de thérapeutique, d'hygiène ou de pathologie.

1. *Traité d'hygiène thérapeutique*, ou *Application des moyens de l'hygiène au traitement des maladies*, par F. Ribes, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier, in-8. Paris, 1860, chez J.-B. Baillière et fils. — M. Ribes est mort depuis que cette Étude sur l'hygiène des malades a été imprimée pour la première fois.

M. Fonsagrives[1] entre dans plus de détails ; il étudie, avec beaucoup de sagacité et en homme qui a bien compris les ressources de l'hygiène alimentaire, tous les moyens que cette partie des sciences médicales tient à la disposition du médecin et des personnes qui lui viennent en aide, pour le soulagement ou la complète guérison du malade. Rien d'essentiel n'est omis dans cette patiente et curieuse revue des boissons et des aliments. Toutes les substances propres à la nutrition, toutes les formes qu'elles peuvent revêtir sous la main intelligente et soigneuse de la garde-malade ou de la cuisinière, tous les condiments, sans oublier les friandises, sont étudiés avec un soin que pas un vrai médecin ne trouvera exagéré. Les conditions d'âge, de sexe, d'habitude, et les divers genres de maladies qui peuvent modifier les règles générales de l'hygiène des malades ou des convalescents sont résumés avec méthode et avec une connaissance exacte de la physiologie et de la pathologie.

La réputation du *Traité d'hygiène* de M. M. Lévy[2] est établie depuis longtemps ; ce *Traité* a fait oublier presque tous ceux qui l'ont précédé. Je souhaiterais qu'un aussi excellent livre fût accueilli par les gens du monde comme il l'est par les médecins : la doctrine en est sûre, les faits y sont bien classés, les détails y sont exacts et les observations générales habilement ménagées. Le style, toujours facile et ferme, souvent même animé,

1. *Hygiène alimentaire des malades, des convalescents et des valétudinaires*, par J.-B. Fonsagrives, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier. In-8. Paris, chez J.-B. Baillière et fils.

2. *Traité d'hygiène publique et privée*, par M. M. Lévy, directeur de l'École d'application du Val-de-Grâce, etc. ; 2 vol. in-8, 4[e] édit. Paris, J.-B. Baillière et fils.

soutient le lecteur et le conduit sans trop d'efforts à travers un texte de près de deux mille pages d'un caractère assez compacte. Je connais peu d'ouvrages où le public, — le public si ignorant des choses de la médecine, si aveugle, si crédule et si déraisonnable pour tout ce qui regarde la santé, — pourrait puiser des notions plus saines et mieux comprendre l'efficacité d'une hygiène bien ordonnée.

L'hygiène, comme toute science d'application, ne vit guère que d'emprunts; elle suppose la connaissance des lois qui régissent la nutrition ou, ce qui revient au même, le développement et l'entretien réguliers de l'organisme, lois dont la connaissance constitue une des parties les plus considérables du domaine de la physiologie; l'histoire naturelle, la physique, la chimie, et plusieurs autres sciences lui fournissent des notions exactes sur la nature et sur les propriétés des substances alimentaires, sur l'air que nous respirons, sur les objets dont nous nous entourons, sur les exercices auxquels nous nous livrons, enfin sur les passions ou les sentiments qui agitent notre âme et retentissent sur notre corps. De ces mutuelles relations entre la matière de l'hygiène et les lois de la physiologie, le médecin tire des règles de conduite aussi précises que le permettent la diversité native ou accidentelle des constitutions, le mouvement perpétuel de composition et de décomposition qui s'opère au sein des corps vivants, la variabilité des milieux qui agissent souvent dans des sens contraires, et, pour les aliments, leur degré de pureté et leur mode de préparation. En d'autres termes, l'hygiène

cherche et établit les rapports qui existent entre le monde extérieur et les êtres organisés. C'est, malgré ses difficultés et malgré la multiplicité des détails dans lesquels elle doit entrer, une des parties aujourd'hui les plus positives de la médecine; elle s'est victorieusement affranchie de toutes les vaines théories de l'ancienne école; elle a fait depuis longtemps justice des affirmations de la routine et de l'empirisme ou des prétentions des industriels. Aussi, par exemple, quand l'expérience semble en désaccord avec les données de la chimie, il y a tout lieu de supposer ou que la chimie n'a pas encore dit son dernier mot, ou que l'expérience est défectueuse, car la contradiction est impossible, attendu qu'il existe un lien nécessaire, quoique souvent caché, entre la puissance d'alimentation et la composition élémentaire des substances nutritives.

Si l'hygiène est une des fractions les plus positives de la médecine, elle est en même temps l'une des plus importantes puisqu'elle enseigne à maintenir la santé dans un juste équilibre, et qu'elle aide puissamment les médicaments à combattre les ravages de la maladie. «L'hygiène, dit M. Schneider, guérit plus de maladies que la matière médicale. » C'est aussi une des parties de notre science les plus accessibles à tout esprit un peu cultivé, puisqu'il s'agit plutôt d'apprendre des faits que de se familiariser avec des théories, et plutôt de retenir des résultats que de s'appliquer à des raisonnements; il suffit, comme point de départ, de savoir que la physiologie est arrivée à un haut degré de certitude, et que la physique et la chimie sont en possession de

méthodes d'analyse et de vérification qui ne laissent presque rien à désirer.

Cependant, malgré l'utilité de l'hygiène et malgré l'intérêt naturel qu'il semble qu'elle doive présenter, personne dans le monde ne s'en soucie, et plus d'un en médit comme d'une science à la fois vaine et fort gênante; on aime mieux obéir à ses caprices ou à ses passions qu'aux préceptes divulgués par les hommes compétents; c'est peut-être plus agréable en apparence; en réalité, c'est une source de cruels mécomptes et de rudes afflictions. Mais cette science qu'on méprise pour soi-même et pour les siens, on en fait le plus grand cas lorsqu'il s'agit de sa ferme ou de ses écuries; il n'y a pas d'éleveur, pas de cultivateur qui ne sache régler l'hygiène de ses animaux, qui ne cherche à s'instruire sur les moyens d'améliorer, de transformer et de perpétuer les espèces, et d'en tirer le meilleur parti possible. C'est uniquement par une application intelligente des règles de l'hygiène que nos marchés sont aujourd'hui si florissants et qu'ils rivalisent avec ceux de l'Angleterre. Les plantes ont aussi leur hygiène puisqu'elles vivent, et les jardiniers ou les maraîchers habiles ne manquent pas aujourd'hui, soit par routine, soit surtout par l'étude, de mettre leurs élèves dans les conditions les plus favorables. Sans doute l'homme jouit d'une liberté d'action, et, de plus, il a des devoirs à remplir qui ne lui permettent pas de se conformer toujours à toutes les prescriptions, mais il est des observances générales que toute personne sensée doit tenir pour nécessaires, s'il est vrai qu'on doive avoir quelque souci de son bien-être et de l'intégrité de ses

facultés naturelles, physiques ou morales; je ne veux pas qu'on *entraîne* les hommes comme on *entraîne* les chevaux; au moins faut-il vivre conformément aux lois de la nature et de la raison.

Depuis plus de cinquante ans l'État donne l'exemple aux particuliers : dans toute la France les conseils d'hygiène fonctionnent avec une grande régularité; les règlements, les arrêtés se succèdent et sont pris à la suite des études les plus sérieuses faites par des hommes instruits et désintéressés. Quand on parcourt le précieux *Dictionnaire d'hygiène publique* dont M. Tardieu[1] vient de publier la seconde édition, on comprend et on apprécie la sollicitude que mettent les gouvernements à améliorer l'état sanitaire des villes et des campagnes, à diminuer les dangers qu'entraînent les établissements industriels insalubres et les mesures parfaitement sages que l'administration a prises pour assurer la bonne construction des habitations; mais tant de vigilance est mise trop souvent en défaut par l'incurie ou par le mauvais vouloir. Il semble que personne ne veuille comprendre que la force morale et l'activité intellectuelle d'une nation dépendent de la somme de force physique qu'elle a su acquérir. On va même jusqu'à nier la légitimité de l'intervention de l'État, comme si l'État n'avait pas le droit de veiller à ce que chaque maison ne devienne pas un foyer d'infection, à ce que les rues ne soient pas des cloaques, à ce que les personnes sans recours direct contre leurs voisins soient

1. *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité*, par A. Tardieu, doyen de la Faculté de médecine et professeur de médecine légale. Paris, 1862, 2e édition. 4 vol. in-8, chez J.-B. Baillière et fils.

efficacement protégées, à ce que les propriétaires et les locataires respectent mutuellement leurs droits et connaissent leurs devoirs.

Si les préfets et les maires consultaient l'ouvrage de M. Tardieu, si les conseils municipaux pouvaient seulement soupçonner tout ce que ces quatre volumes renferment de renseignements utiles et de règlements obligatoires, on n'aurait pas à constater tant de contraventions, à déplorer tant de dommages ou tant d'imprudences. Je voudrais que ce *Dictionnaire* fît partie de toutes les bibliothèques communales et qu'il devînt le *Vade mecum* de tout officier municipal.

Si l'hygiène des personnes bien portantes est négligée à ce point qu'il semble que l'homme doive être livré à tous les hasards qui compromettent sa santé et sa vie, l'hygiène des malades n'est pas plus avancée parmi les gens du monde ; quand elle n'est pas réglée avec sévérité par un médecin qui prend le soin et le temps de s'en occuper, elle est abandonnée à l'ignorance, aux préjugés, aux caprices du malade lui-même ou de ceux qui l'assistent ; et pour peu que mes lecteurs en doutent, je les renverrai (et j'espère qu'ils m'en sauront gré), soit aux réflexions vives et sensées de M. Schneider[1] sur l'exercice de la médecine, soit au livre de M. le docteur Munaret, intitulé *le Médecin des villes et des campagnes*[2]. M. Schneider, ancien

1. *Préparation à l'exercice de la médecine*, par le docteur Schneider, in-12. Paris, 1861, chez Adr. Delahaye.

2. *Le Médecin des villes et des campagnes*, par Munaret. 3e édit., in-12. Paris, 1862, chez Germer-Baillière.

chirurgien militaire, a le style parfois un peu dégagé ; et l'on voit trop dans son livre qu'il a beaucoup à se plaindre des confrères autant que des malades. L'auteur du *Médecin des villes et des campagnes* est plus mesuré dans son langage ; je le tiens pour un praticien excellent ; il a de l'esprit, de la verve, du bon sens et une instruction littéraire assez étendue ; seulement elle est parfois un peu prétentieuse, et sa *Bibliothèque* est trop exclusivement composée des ouvrages publiés par son éditeur. Le portrait qu'il a tracé du paysan et du citadin dans l'état de santé ou de maladie est dessiné d'après nature ; la peinture des misères, des déceptions, des difficultés de la profession, de l'ingratitude des malades, de la jalousie ou des scandales de métier, des fatigues stériles et des intrigues odieuses qui attendent le médecin à la ville ou à la campagne (peinture qu'il faut compléter à l'aide d'une centaine de pages excellentes écrites sur le même sujet par le docteur Schneider) est saisissante de vérité ; mais elle est faite par un homme qui en *a pris son parti* et qui fait résolûment son devoir.

Le chapitre sur les erreurs, les préjugés, les objections ridicules, les raisonnements absurdes et les supercheries quelquefois offensantes des malades, de leurs amis ou de leurs proches, serait des plus amusants s'il ne s'agissait au fond de la vie et de la mort de tant de milliers de pauvres gens (pauvres d'esprit, du moins en ce qui regarde le gouvernement de leur santé) qui se livrent avec une déplorable obstination aux mains des charlatans les plus audacieux ou des commères les plus ineptes, mais qui se garderaient bien

(car ils sont intelligents d'ailleurs) de confier soit leur fortune, soit leurs affaires à des personnes sans aveu ou sans connaissances spéciales : sur ce point, ils écoutent volontiers tous les conseils que chacun s'empresse de leur donner ; mais en général ils ne suivent que le bon, c'est-à-dire celui qui est conforme à leur intérêt bien entendu. Il n'y a, comme l'a si bien remarqué M. l'abbé Perreyve en son beau livre intitulé *la Journée des malades*[1], il n'y a d'*esprits forts* qu'en médecine et en religion ; mais les *esprits forts* sont toujours les plus crédules et les plus superstitieux.

Je ne sais si jamais le livre de M. Munaret et celui de M. Ribes arriveront sous les yeux de miss Nightingale, mais je suis assuré qu'elle leur ferait bon accueil ; elle reconnaîtrait sans peine dans ces deux auteurs de véritables amis des malades ; elle les accepterait pour ses disciples, tant ils ont d'amour de la propreté et du grand air, tant ils ont d'horreur pour la médecine de hasard, de contrebande, ou d'amateurs : la médecine des sorciers, des rhabilleurs, des bonnes femmes (celles du petit et du grand monde), des prôneurs de recettes toutes plus infaillibles les unes que les autres (car il n'y a pas de métier dont il y ait plus de gens que le métier de médecine, comme disait plaisamment Laur. Joubert), enfin des gardes-malades, dont le nombre heureusement diminue chaque jour, grâce à l'extension et à la bonne organisation des établissements religieux.

Miss Nightingale a partagé son livre sur les soins à

1. Paris, librairie Douniol, 1861.

donner aux malades en quatorze sections : ventilation et chaleur, salubrité des maisons, observance des petits détails, bruit qu'on fait autour des malades, variété comme moyen de guérison, nourriture, lit, lumière, propreté, bavardage, banalités qu'on débite au patient, nécessité de bien étudier le malade, qualités que doit avoir la garde-malade, direction de la convalescence et soins particuliers pour les enfants.

La première règle à observer dans la chambre des malades ou dans les salles d'hôpitaux, la règle sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et avec laquelle on pourrait presque dire que toutes les autres peuvent être laissées de côté, est très-simple ; la voici : *Faire en sorte que, sans refroidir le malade, l'air qu'il respire soit aussi pur qu'est l'air extérieur*. Cette règle, miss Nightingale l'inscrit au frontispice de son ouvrage ; elle y revient sans cesse et sous toutes les formes. Il n'y a pas de sarcasme qu'elle n'imagine contre les gardes qui craignent l'air, pas d'instances et de prières qu'elle ne fasse pour qu'on laisse le bon air, cet aliment de la vie, *pabulum vitæ*, se renouveler sans cesse autour de ses pauvres malades, qui doivent ordinairement passer toutes les journées et toutes les nuits dans la même chambre ; elle ne manque pas d'indiquer en même temps certaines précautions qu'il faut prendre pour que l'air arrive en abondance dans les meilleures conditions possibles de pureté et de température.

« Rien n'est plus évident [1], dit notre auteur, que l'extrême confusion qui existe dans l'esprit, même des

1. Nous prévenons le lecteur que ces citations ont été faites en partie d'après le texte original, en partie d'après la traduction, et

personnes éclairées, entre la ventilation et le refroidissement. Pour refroidir un appartement, il n'est nullement nécessaire de l'aérer, et pour l'aérer, il n'est nullement nécessaire de le refroidir. Cependant, si la garde trouve l'air de la chambre trop renfermé, elle laissera tomber le feu, ce qui rendra l'air encore plus épais, ou bien, pour le purifier, elle ouvrira une porte sur une chambre froide, sans feu, sans communication avec l'air extérieur. L'atmosphère la plus saine pour une chambre de malade est un bon feu et une fenêtre ouverte, excepté dans les températures extrêmes. Mais il est presque impossible de faire comprendre cela à aucune garde-malade : aérer une petite chambre sans risquer d'y établir des courants d'air demande beaucoup plus de précautions que d'aérer une grande pièce. On a souvent observé que les gardes qui se récrient le plus contre les fenêtres ouvertes sont celles qui prennent le moins de précautions pour empêcher les courants d'air, toujours fort dangereux. On ne peut se défendre de quelque irritation quand on voit des gardes stupides faire dégénérer en un mal ce qui, pour leur malade, doit être la source de la vie, c'est-à-dire l'air pur. »

Tous ces préceptes si sages sont confirmés par les données de la physique, de la chimie et de la physiologie. Je veux rappeler ces données en quelques mots pour bien établir que ce n'est pas chose indifférente de négliger les avis de miss Nightingale. L'air est un mélange d'oxygène et d'azote dans des proportions qui

que, d'ailleurs, nous nous sommes permis quelques changements ou suppressions qui ne touchent en rien au fond des idées.

restent sensiblement les mêmes sur tous les points du globe, dans les vallées et dans les plaines, dans les villes et dans les campagnes (*ox.* 0.21, *az.* 0.79); l'air renferme, en outre, une quantité variable de vapeur d'eau, une faible quantité d'acide carbonique et quelques autres gaz ou vapeurs à peine appréciables. Le volume d'air qui entre dans le poumon à chaque inspiration est un peu plus fort que celui qui en sort à chaque expiration; d'un autre côté, ces deux quantités varient d'après une multitude de circonstances qui tiennent soit au milieu dans lequel on respire, soit à la constitution de chaque individu ou à l'état accidentel dans lequel il se trouve; mais quelles que soient ces différences, le résultat des changements chimiques qui s'opèrent pendant l'acte de la respiration est constant et intéresse au plus haut point l'hygiène : chaque inspiration enlève à l'air une quantité notable d'oxygène, d'*air vital*, comme on disait autrefois, et chaque expiration au contraire verse dans l'atmosphère ambiante une quantité non moins considérable d'acide carbonique, gaz essentiellement impropre à la vie.

Si l'on veut bien prendre la peine de parcourir, dans le *Traité de physiologie* de M. Béclard [1] (l'un des meilleurs ouvrages classiques que l'on puisse recommander aux gens du monde aussi bien qu'aux médecins [2]), le chapitre sur la respiration, on verra que

1. *Traité élémentaire de physiologie humaine, comprenant les principales notions de physiologie comparée*, par J. Béclard, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris. 4e édition. Paris, 1862, chez P. Asselin.

2. Le traité de M. Longet, plus développé et plus dogmatique,

l'air expiré contient en volume 4.87 d'oxygène en moins que l'air inspiré, et que d'autre part il renferme en moyenne 4.26 en plus d'acide carbonique. Si on vérifie les résultats de la respiration pendant la durée d'une heure, on constate que l'homme expire, en moyenne, 18 litres 5 d'acide carbonique et qu'il a absorbé 21 litres d'oxygène. La conséquence d'un tel fait est bien simple ; si l'air n'est pas renouvelé et s'il est incessamment respiré, le gaz qui entretient la vie, l'oxygène, aura bientôt disparu et le poumon ne se trouvera plus en contact qu'avec l'acide carbonique, c'est-à-dire avec le gaz qui porte la mort à travers les vaisseaux aux extrémités les plus reculées de l'organisme. L'*asphyxie* n'a pas d'autre cause que cette disparition de l'oxygène et cette accumulation de l'acide carbonique.

Quand on songe aux terribles et inévitables effets que produit ou immédiatement ou à la longue une atmosphère viciée sur les êtres vivants, quand on a assisté à ces expériences où les animaux s'affaissent et périssent empoisonnés par leur propre respiration, on serait tenté de crier *à l'assassin!* toutes les fois que l'on entre dans ces chambres à coucher hermétiquement fermées, dans ces salles basses et étroites où cent poitrines à la fois exhalent la pestilence, dans ces salons d'où les flots pressés de visiteurs ne songent même pas à s'échapper, quand déjà les bougies pâlissent ou s'éteignent faute de ce gaz oxygène qui alimentait leur flamme. Mais ce n'est pas seulement de la soustraction de l'oxygène et

savant pour la doctrine, ingénieux pour les expériences, ne peut convenir qu'aux médecins.

de la prépondérance de l'acide carbonique que vient le danger : un homme d'une constitution moyenne verse par la surface pulmonaire de 400 à 500 grammes de vapeur d'eau dans les vingt-quatre heures. Cette vapeur et celle qui résulte de la transpiration cutanée entraînent avec elles des matières organiques ; ces matières, s'altérant très-promptement dans un air confiné et échauffé, deviennent de véritables miasmes qui, suivant la remarque judicieuse qu'en a faite M. Béclard, ont déjà altéré l'air d'une façon fort sensible avant même que cet air soit saturé d'acide carbonique.

Ajoutez à ces causes d'asphyxie ou d'empoisonnement que l'homme porte en lui-même celles qui proviennent du dehors; mais, pour le moment, mettant de côté les causes qu'on pourrait appeler accidentelles, bien qu'elles soient très-fréquentes, par exemple les émanations végétales et animales (effluves des marais, miasmes provenant de la putréfaction des substances animales ou végétales), nous nous bornerons à signaler, comme agissant à peu près dans le même sens que la respiration, l'éclairage et le chauffage. Cette question si importante et en même temps si compliquée, M. Péclet[1] l'a étudiée dans son admirable *Traité de la chaleur* (c'est l'épithète dont se sert M. Tardieu) avec un soin et un degré de compétence qui ne laissent plus guère à ceux qui écrivent sur le même sujet que la peine de le citer[2]. On y trouve des expériences déli-

1. *Traité de la chaleur considérée dans ses applications.* 3e édit., 3 vol. grand in-8. Paris, 1860, chez V. Masson et fils.

2. La nouvelle édition que nous annonçons a été revue avec soin et complétée par un ingénieur distingué, de beaucoup d'avenir,

cates et minutieuses, des détails précis et curieux, une discussion, claire et peu chargée de calculs mathématiques, de tous les principes de cette partie de la physique, un examen impartial de tous les appareils imaginés, surtout dans ces derniers temps, pour mettre en équilibre ou d'accord deux problèmes de nature opposée, pour ainsi parler : d'une part donner au chauffage et à l'éclairage toute l'intensité nécessaire, et, d'autre part, ventiler les appartements ou les salles d'assemblée, de façon à contre-balancer efficacement les altérations que l'air subit précisément par la combustion des corps qui servent à produire la chaleur et la lumière. Les chiffres donnés par M. Péclet parlent assez éloquemment pour qu'il nous suffise de les placer ici sous les yeux de nos lecteurs, et sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus longues explications : 1 kilog. de bois ordinaire exige pour sa combustion l'appel d'un volume d'air qui égale (en négligeant les fractions) 3 mètres cubes ; la même quantité de charbon de bois en réclame 7 ; il en faut de 7 à 8 pour le charbon de houille, la houille moyenne et le coke. Il résulte aussi des calculs de M. Péclet que, par heure, la flamme d'une chandelle de six à la livre et d'une bougie ordinaire consomme 11 grammes de matières, et que les lampes à gros bec brûlent 42 grammes d'huile ; d'où il résulte que la quantité d'air absorbée exige une ventilation d'au moins 6 mètres par bougie et par heure, de 24 mètres par lampe à gros bec, quand il n'existe pas

M. Ser, attaché à l'administration de l'assistance publique, et ancien élève de M. Péclet.

de causes accessoires et aggravantes de viciation de l'air.

Les animaux qu'on a la funeste habitude de laisser dans les chambres à coucher, même dans les chambres des malades, pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, ne contribuent pas moins que l'homme à vicier l'atmosphère. Le chien, par exemple, comme M. Béclard en fait la remarque, d'après les expériences de MM. Regnault et Reiset, exhale, *eu égard à son poids*, une quantité d'acide carbonique plus considérable que l'homme; par conséquent, il absorbe une plus grande quantité d'oxygène; il en est de même pour le chat. Quant à l'influence que les plantes en végétation ou placées dans des vases exercent sur la composition de l'air, elle n'est pas encore bien connue, et les expériences de M. Boussingault tendent à prouver qu'elles absorbent plutôt qu'elles ne produisent l'acide carbonique; M. Lévy pense qu'elles n'agissent, guère que par les particules odorantes qui s'en échappent et qui souvent affectent le cerveau d'une manière fort grave.

Si donc, nous rappelant l'influence directe que l'air exerce sur l'homme en bien ou en mal, suivant le degré de pureté auquel cet air est respiré, nous combinons ces diverses causes, qu'on peut appeler naturelles, de la viciation ou de la déperdition de l'air atmosphérique (respiration, chauffage et éclairage); si nous y ajoutons la production de gaz délétères (oxyde de carbone, hydrogènes carburés, etc.), par le fait même de la combustion à l'air libre ou même dans des foyers mal construits[1]; si enfin on songe que dans l'état de

1. MM. Tardieu et Michel Lévy, s'appuyant sur les recherches

maladie, surtout dans les affections de nature typhoïde, le sang est déjà vicié, que les organes sont affaiblis, que les réactions sont moins puissantes et que les produits de la maladie elle-même sont de véritables miasmes, on ne craindra pas de répéter avec miss Nightingale que le seul cas où il pourrait être malsain d'ouvrir la chambre des malades, c'est lorsque l'air extérieur est plus corrompu que l'air intérieur; dans ce cas (malheureusement trop fréquent dans nos grandes villes et dans certaines campagnes marécageuses), il n'y a pas d'autre alternative : fuir, ou souffrir et mourir!

Miss Nightingale n'indique guère d'autre moyen pour corriger l'impureté de l'air que d'ouvrir souvent les fenêtres ou même de les laisser constamment entr'ou-

les plus récentes et les plus positives, ont montré que de tous les combustibles, le bois, employé dans des appareils bien faits, est le plus salubre, s'il n'a pas la plus grande puissance calorifique. Les produits de sa combustion, quand elle est exacte, consistent en vapeur, eau et acide carbonique, qui s'échappent pour la plus grande partie par la cheminée. La seule condition fâcheuse est celle où de la fumée irritante (elle est chargée d'acide acétique et d'huile empyreumatique) refluerait hors du foyer ; encore cette fumée, toute nuisible qu'elle puisse être, n'a pas, à proprement parler, de propriétés toxiques. L'emploi du charbon de bois ou de la braise, même dans de bons foyers, est des plus pernicieux, à cause de la grande quantité d'oxyde de carbone, gaz irrespirable, qui s'échappe, en même temps que l'acide carbonique, pendant la combustion, et qui agit avant même que l'air soit saturé d'acide carbonique. La houille ou charbon de terre a tous les inconvénients du charbon de bois ; elle dégage en outre du gaz sulfureux et de l'hydrogène carburé, gaz incommodes et insalubres; enfin elle produit une poussière considérable : inconvénients qui ne seraient contre-balancés que par des foyers excellents, ce qui est une condition très-difficile a remplir, du moins en France, à ce qu'il paraît. Le coke est moins nuisible, et son pouvoir rayonnant est très-intense.

vertes la nuit aussi bien que le jour, en prenant grand soin toutefois de tenir le malade en dehors des courants d'air[1]. Ouvrir les fenêtres est en effet le moyen qui se trouve le plus à la portée des pauvres gens, et c'est particulièrement cette classe de la société qu'il semble que miss Nightingale ait en vue, car les procédés les plus simples sont ceux qu'elle met d'abord en avant[2]. Toutefois et quoi qu'en dise notre auteur, il n'est pas toujours utile ni prudent d'ouvrir les fenêtres, soit durant la nuit, où l'air est plus humide, plus froid qu'à un autre moment de la journée, soit pendant l'hiver, car il faudrait rétablir l'équilibre par une trop grande accumulation de calorique dans l'appartement. D'ailleurs, les salles d'hôpital où se trouvent rassemblées un grand nombre de personnes se prêtent mal à ce mode d'aération. M. Péclet a consacré le troisième volume

1. Les courants sont nuisibles en ce que l'air agissant avec intensité, dans divers sens ou dans tous les sens à la fois, soustrait rapidement une grande quantité de calorique. De là des affections de toute nature, et souvent des plus graves, surtout quand le courant frappe sur un corps qui est fortement en transpiration.

2. A propos des fumigations que l'on emploie dans le but de purifier l'air, miss Nightingale a écrit ce passage, où ne manquent ni l'esprit, ni l'à-propos :

« Gardez-vous des fumigations désinfectantes et autres inventions semblables, destinées à purifier l'air. Ce n'est pas l'odeur qu'il faut éloigner, mais ce qui la produit. Un célèbre professeur de médecine commença un jour ainsi une de ses leçons : « Les fumigations, messieurs, sont d'une extrême importance ; elle produisent en général une si abominable odeur, qu'elles forcent à ouvrir les fenêtres. » Je souhaiterais, pour ma part, que tous ces fluides inventés pour désinfecter eussent la propriété de laisser une odeur abominable, parce qu'on se trouverait forcé de laisser entrer l'air du dehors. Ce serait vraiment alors une invention utile. »

de son *Traité* à faire connaître les procédés de chauffage et de ventilation qui sont à la fois les plus satisfaisants et les plus économiques pour chaque cas en particulier : pour les petits appartements, pour les hôtels et pour les vastes salles ou les amphithéâtres ; c'est une des parties de l'ouvrage dont nous aimons à recommander plus particulièrement la lecture ; la pratique et la théorie s'y prêtent un mutuel appui et conduisent à des résultats d'une grande sûreté pour la fabrication des appareils de chauffage et de ventilation. Le seul reproche qu'on puisse faire à M. Péclet, c'est de n'avoir pas assez pris en considération les données de la physiologie, d'être resté beaucoup au-dessous de la nécessité en ce qui regarde la dispensation de l'air neuf. Sur ce point, nous sommes entièrement de l'avis de M. Tardieu et de M. le général Morin. Après de nombreuses expériences, le général Morin réclame dans les hôpitaux, pour chaque individu et par heure, le jour et la nuit, une moyenne de 80 mètres d'air pur, de 120 mètres dans les salles de chirurgie aux heures de pansement, 60 mètres dans les ateliers, 20 mètres dans les casernes pendant le jour et 60 pendant la nuit, enfin 30 mètres pour les écoles ; pour un individu isolé, la proportion doit varier entre 10 et 20 mètres, suivant les conditions de santé et d'habitation. Combien, ainsi que le remarque M. Béclard, on est loin de ces chiffres pour les lieux publics de réunion ! Cependant il faut constater avec M. Tardieu, qui a une grande expérience en ces sortes de matières, que l'importance d'une bonne aération est chaque jour mieux appréciée, et qu'un mouvement très-digne d'être encouragé

s'est manifesté à cet égard parmi les constructeurs auxquels ont fait appel les grandes administrations publiques de Paris.

Dans un très-bon travail sur l'hygiène hospitalière en France et en Angleterre, M. le docteur Le Fort[1], prenant pour point de départ la statistique des opérations pratiquées dans les hôpitaux de ces deux pays[2], explique en grande partie la différence énorme de mortalité, toute en notre défaveur, par l'infériorité où nous sommes en France eu égard à l'aménagement des salles et à leur ventilation; les arguments qu'il fournit sont difficiles à réfuter, et les efforts que fait chaque jour l'administration de l'assistance publique pour améliorer nos hôpitaux prouvent assez qu'on est loin d'être satisfait de leur organisation.

1. *Notes sur quelques points de l'hygiène hopitalière en France et en Angleterre*, par le docteur Le Fort. In-8. Paris, 1862, chez V. Masson. — Cette question a été discutée contradictoirement par MM. Blondel et Ser, dans un *Rapport sur les hôpitaux civils de la ville de Londres au point de vue de la comparaison de ces établissements avec les hôpitaux de la ville de Paris.* Voyez aussi les savantes *Études* de M. Husson *sur les Hôpitaux civils et militaires de la ville de Paris*. Je donne une idée sommaire de ces deux ouvrages dans l'Appendice n° VII.

2. A la suite des grandes opérations, la mort peut, en général, être réputée *accidentelle* ou expliquée par l'état du milieu où sont placés les malades; la statistique de ces opérations est donc un des éléments les plus précieux pour établir le degré en plus ou en moins de la pureté de l'air. On doit faire entrer immédiatement après en ligne de compte les affections typhoïdes, qui se comportent différemment, suivant que les habitations sont saines ou malsaines. Cette influence est moins sensible pour les autres maladies fébriles aiguës; elle est pour ainsi dire nulle pour les affections organiques qui entraînent presque fatalement la mort.

M. Larrey[1] constate aussi que les améliorations introduites successivement dans les hôpitaux civils ont également profité à l'hygiène des hôpitaux militaires, et il ajoute que le plus grand bienfait qui puisse se rattacher à ce principe de perfectionnement sera de réaliser de plus en plus les avantages encore incomplets de la dissémination des malades et de l'aération des salles ; et à ce propos il ne manque pas de citer un nom « illustre, » celui de miss Nightingale.

On trouve dans le discours à la fois incisif et érudit de M. le baron Larrey l'accent du cœur et la marque d'une longue et habile expérience. M. Larrey ne ménage pas la vérité à qui doit l'entendre ; mais il la dit avec le respect qui est dû à l'autorité et avec cette conviction ardente qui sied si bien lorsqu'on parle des intérêts sacrés des malades. En définitive, comme M. Le Fort l'a très-judicieusement remarqué, c'est non pas l'administration, mais les médecins qui jugent en dernier ressort, à l'aide de la statistique comparée, de la bonne ou de la mauvaise organisation des hôpitaux.

M. Lévy[2] (comme M. Larrey, comme presque tous les médecins ou chirurgiens qui ont pris la parole au sein de l'Académie de médecine dans la longue discussion sur l'hygiène des hôpitaux[3]) a insisté avec toute

1. *Notice sur l'hygiène des hôpitaux militaires*, par le baron Larrey. In-8.

2. *De la salubrité des hôpitaux en temps de paix et en temps de guerre*, par M. Michel Lévy. In-8. — Voyez aussi la brochure que le docteur Shrimpton a écrite à la louange de miss Nightingale (*l'Armée anglaise et miss N.*). Paris, 1864, librairie Garnier-Baillière. Voyez Appendice n° VIII.

3. *Discussion sur l'hygiène des hôpitaux*, discours prononcés à l'Aca-

l'autorité qui s'attache à ses connaissances spéciales et à ses importantes fonctions d'inspecteur du service de santé des armées, sur la question de l'aération des salles d'hôpitaux ou d'infirmeries ; il a réclamé, en fournissant les preuves à l'appui, la dissémination des malades ; en d'autres termes, et sans qu'il soit nécessaire, comme dans *les Misérables,* de changer le palais d'un évêque en hôpital et l'hôpital en palais épiscopal, il veut de petits hôpitaux avec de vastes salles qui contiennent peu de malades et beaucoup d'air. Ce n'est pas contre la nourriture, contre le mauvais état des lits ou contre la répartition défectueuse des soins, mais contre l'encombrement des malades et l'insuffisance d'air qu'il a réclamé avec énergie, et qu'il a mis l'administration en demeure de pourvoir à ces exigences que commandent la science et l'humanité. Du reste, les explications fournies par MM. Davenne et Husson laissent pressentir que l'assistance publique, toujours vigilante et vraiment charitable, ne restera pas inactive à la suite du débat solennel qui a occupé un grand nombre de séances et conduit à la tribune de l'Académie les plus habiles et les plus savants orateurs de cette compagnie.

Longtemps avant ce débat, le gouvernement a eu l'heureuse pensée de créer pour les hôpitaux des maisons de convalescence ; de son côté, l'administration de l'assistance publique a provoqué des études sérieuses sur le meilleur mode de ventilation et de chauffage pour les salles d'hôpitaux [1].

démie de médecine. Voyez le *Bulletin* de cette compagnie, 1861-1862, chez J.-B. Baillière et fils.

1. Rien ne mérite plus les encouragements et les éloges que les efforts

M. Péclet a donné l'histoire des divers appareils qui ont été adoptés; il expose avec impartialité les raisons qui doivent maintenant fixer les préférences. Le système de M. le docteur Van Hecke, appliqué en Hollande et en Belgique à de grands établissements publics, à de vastes amphithéâtres, à des vaisseaux de haut bord, et récemment en France à l'hôpital Beaujon, semble, d'après l'exposé de MM. Péclet et Tardieu, le plus économique et le plus puissant; il satisfait aux exigences les plus diverses et les plus compliquées; avec ce système on peut obtenir, outre la ventilation en toute saison, le chauffage en hiver, le rafraîchissement en été et le service des bains ordinaires ou de vapeur.

Pour peu qu'on lise avec quelque attention les cinquante pages que M. Péclet a consacrées au chauffage et à la ventilation des appartements, on reconnaît bien vite que sous ce rapport nos architectes n'ont pas fait de grands progrès depuis les heureuses mais insuffisantes réformes de Rumfort. L'auteur voit le mal, il le signale avec énergie, mais il n'a pas le remède sous la

réunis et soutenus du gouvernement et de l'assistance publique pour le bon aménagement des hôpitaux, qui sont la vraie Providence du pauvre. (Voyez Appendice n° IX.) J'ai soigné, comme médecin du Bureau de bienfaisance, des centaines de malades à domicile, et je n'ai jamais pu me défendre d'une douloureuse impression en comparant le bien-être, le confortable, les soins presque toujours empressés qu'on trouve dans les hôpitaux, au dénûment et souvent au délaissement forcé que je constatais chez mes clients de la rue Mouffetard ou de la rue Traversine. Plus d'une fois je leur ai facilité l'entrée de l'hôpital, non, certes, pour m'en débarrasser, car j'aimais ces infortunés et ils m'aimaient également, mais pour les soustraire à un foyer d'infection et pour ne pas voir la maladie marcher fatalement à la mort faute des ressources les plus indispensables.

main ; il est persuadé que le procédé élémentaire de ventilation qui consiste à ouvrir les fenêtres, c'est-à-dire à faire une prise d'air directe à l'extérieur, entraîne, en un grand nombre de cas, de graves inconvénients [1], et qu'il est même quelquefois impossible ; mais il ne trouve guère pour y remédier que des appareils imparfaits et non équilibrés qui doivent servir en même temps au chauffage et à la ventilation : les cheminées qui donnent beaucoup de vent et peu de chaleur, et les poêles, qui versent dans la chambre beaucoup de chaleur, mais en prenant tout l'air sans lè renouveler ; ce qui prouve bien malheureusement qu'en France tout ou presque tout est en péril quand le gouvernement ou l'administration n'interviennent pas par des ordonnances et par des règlements.

Je voudrais pouvoir suivre M. Péclet dans les détails techniques fort intéressants où il entre sur le chauffage et la ventilation des antichambres, des salles à manger, des salons et des chambres particulières, cabinets de travail ou chambres à coucher. A défaut de calorifères qui suffisent à toute une maison, M. Péclet propose pour les antichambres, des poêles en terre cuite avec de larges bouches ; pour les salles à manger, des calorifères en tôle qui permettent de commencer ou de cesser le chauffage à volonté ; pour les salons, les appareils doivent varier suivant le nombre des personnes que la pièce peut contenir ; enfin, pour les chambres particulières, M. Péclet recommande, après en avoir fait lui-même l'expérience, une forme de cheminée dont je

1. Il les signale t. III, p. 112, 113.

veux donner ici la description, en l'abrégeant un peu :

« L'appareil (il est mobile et s'adapte à toutes les cheminées) se compose d'une caisse en tôle renfermant le foyer, derrière lequel se trouvent des tuyaux disposés en quinconces et qui établissent la communication entre une caisse inférieure à air froid (qu'on peut faire communiquer avec le dehors) et une caisse supérieure à air chaud. Le foyer est séparé des tuyaux par une plaque de fonte qu'on enlève à volonté pour le nettoyage. Le courant des gaz chauds sortant du foyer se recourbe par-dessus cette plaque et vient, après avoir circulé en descendant autour des tubes, s'échapper dans la cheminée par une ouverture placée au point le plus bas. L'air froid entre dans la caisse inférieure, s'échauffe dans ces tuyaux et vient se dégager, à une chaleur équilibrée, par une ouverture pratiquée au sommet de la caisse à air chaud. Une plaque mobile permet de faire passer sur ce combustible la proportion d'air qu'on juge convenable, tout en laissant visible une grande partie du feu. — En été, cet appareil agit tout naturellement comme ventilateur.

Le jour où l'on aura pu persuader aux propriétaires et aux architectes l'indispensable nécessité d'un renouvellement continu de l'air qui sert à la respiration, c'est-à-dire à l'entretien le plus direct de la vie, ce jour-là l'hygiène aura fait une grande conquête, et la maladie aura perdu la moitié de ses droits sur l'humanité. « Si l'homme, dit excellemment M. Devay en son *Hygiène des Familles* (ouvrage que j'aime à relire et à citer), avait un choix à faire entre une bonne nourriture et la respiration d'un bon air, l'intérêt le plus im-

médiat de sa conservation exigerait que son choix tournât au profit du bon air; en un mot, il lui sera plus facile de se passer d'une bonne alimentation que d'un air salubre. » Il y a longtemps qu'un poëte grec, Philyllius, s'écriait : « Il n'y a rien de plus important pour la santé que de respirer un air pur! » — et longtemps aussi qu'un auteur hippocratique rédigeait cet aphorisme : « L'air est le plus puissant agent de tout et en toutes choses ; il vaut la peine d'en considérer la force. »

Que ces dernières réflexions me servent aussi d'excuse pour avoir insisté sur un sujet dont tant de personnes ne soupçonnent même pas l'importance. Il me reste maintenant à présenter quelques considérations sur certaines conditions qui doivent concourir à une bonne aération ; sur la nourriture des malades qu'il ne faut pas négliger non plus, et sur quelques autres points secondaires, mais importants, traités par miss Nightingale et dont les médecins ne semblent guère se soucier.

Sans lumière, l'heureuse influence d'une aération abondante est en grande partie détruite. M. Michel Lévy a insisté sur ce point dans un chapitre qu'il me suffira de résumer pour montrer l'importance de la question : dans l'ombre, la peau s'étiole et se décolore; le contact de la lumière l'anime en développant les réseaux capillaires, la colore, l'épaissit et favorise la transpiration. La lumière solaire et la chaleur qui y est adhérente sont indispensables au développement régulier des organes. Les individus qui passent une grande partie de leur vie dans les lieux obscurs ou mal éclairés ne se distinguent pas seulement par la teinte

de leur peau, ils respirent moins et plus mal; ils ont les chairs molles, bouffies et comme infiltrées; tous leurs tissus sont frappés d'atonie. Tels sont les individus que la misère confine dans les quartiers les plus sombres et les plus encombrés des grandes villes, les prisonniers relégués dans des cachots ténébreux, les marins dont le poste habituel est dans les parties profondes des vaisseaux, les portiers d'un grand nombre de maisons de Paris, les ouvriers qui travaillent au-dessous du niveau du sol. C'est dans ces classes de la population qu'on observe le plus de difformités, de scrofules, de phthisies. La lumière et la chaleur artificielles, quelque intenses qu'elles soient, ne peuvent suppléer au moindre rayon de soleil ni pour la végétation ni pour l'économie animale. Les femmes du monde s'étiolent et se flétrissent au milieu des lustres et des bougies en leurs salons chauffés par de puissants calorifères. Où manque la lumière du soleil, toutes les causes débilitantes acquièrent plus d'énergie et amènent plus rapidement cette altération du sang qui est propre aux diverses espèces de chlorose.

M. Ribes a aussi consacré à la lumière ou à l'obscurité, comme agents curatifs, un article fort intéressant de son *Traité d'hygiène thérapeutique*. Cet auteur remarque que, dans les climats où la nudité n'est pas incompatible avec la santé, l'exposition d'une grande partie de la surface du corps à la lumière est très-favorable à l'évolution régulière de l'organisme. M. de Humboldt a constaté que dans les régions équinoxiales les difformités et les déviations sont infiniment rares. Au rapport des médecins, les vices de conformation

sont également peu fréquents dans l'Inde et au Mexique. — On a vu le délire se dissiper à l'approche d'une lumière artificielle, et des malades se plaindre, s'ennuyer, avoir la fièvre ou tomber dans le marasme pour être restés dans des appartements sombres, mais renaître promptement à la joie et à la santé aussitôt qu'ils ont été rendus à la lumière. L'absence ou l'intensité de la lumière ont une action marquée dans les diverses espèces d'affections nerveuses. Laennec l'a observé en plus d'une circonstance, même pour des affections qui simulaient des maladies fébriles.

Miss Nightingale a dit avec raison : « La santé se détruit dans une maison privée de lumière et de l'action directe des rayons du soleil ; les personnes qui y tombent malades ne peuvent jamais s'y rétablir. » Le chapitre IX *Des soins à donner aux malades* n'est que le développement de cette proposition ; les deux derniers paragraphes sont surtout dignes d'être cités :

« Un des plus grands observateurs des choses humaines a dit dans une autre langue : *Là où est le soleil, là est la pensée*. Les observations physiologiques confirment cette vérité ; dans les vallées profondes, du côté de l'ombre, l'on voit des crétins ; dans les rues étroites et humides où le soleil ne peut pénétrer, la race humaine est chétive et dégénérée ; l'esprit et le corps sont également abâtardis. Mais exposez les créatures et les plantes étiolées à ses rayons bienfaisants, et s'il n'est pas trop tard, vous les verrez renaître. — Il est curieux d'observer combien presque tous les malades couchent la face tournée vers le jour, aussi bien que les plantes qui cherchent toujours la lumière. Un

malade quelquefois se plaint que « cela lui fait mal d'être couché sur ce côté. » *Alors pourquoi vous couchez-vous de ce côté?* Il l'ignore ; mais nous, nous le savons. C'est parce que, dans cette position, il peut voir la fenêtre. Un médecin fort à la mode a publié dernièrement, dans un rapport fait au gouvernement, qu'il a soin de tourner ses malades à contre-jour; mais la nature est plus forte que les médecins à la mode, et soyez sûrs qu'elle tournera toujours la figure des malades, autant qu'elle le pourra, du côté de la lumière. Parcourez les différents quartiers d'un hôpital, et comptez combien vous y avez vu de malades le visage tourné du côté de la muraille ! »

En France comme en Angleterre, l'administration, provoquée ou soutenue par les conseils de salubrité, a fait les plus grands efforts pour l'aménagement des eaux dans les rues et dans les maisons et pour la confection des égouts ; mais combien il reste encore à faire, au dire des hommes les plus compétents, de M. Michel Lévy, par exemple ! Que de causes de malpropreté par insuffisance d'eaux ou par amas d'immondices, et que de causes de maladies par l'usage d'eaux impures ou délétères ! Combien de maisons, à la ville et à la campagne, devenues par ces motifs de véritables foyers de pestilence et des repaires d'affections rachitiques ou scrofuleuses ! Les anciens, sous ce rapport, étaient beaucoup plus avancés que les modernes; ils n'avaient ni plus d'eau ni de meilleure eau que nous, mais ils savaient mieux et plus universellement l'employer ; ainsi, pour ne parler que des bains,

ce qui était chez eux d'un usage journalier, est pour nous une affaire de luxe; dans les petites villes et à la campagne on ne sait pas ce que c'est que prendre un bain, pas plus qu'on ne sait ce que c'est que laver et nettoyer une maison; il faut l'apprendre dans les chapitres VIII, IX, X et XI de l'ouvrage de miss Nightingale; elle y enseigne aux gardes comment, dans la chambre d'un malade, on doit aérer et sécher les lits, enlever la poussière, laver et raboter les planchers ou parquets, battre les tapis quand malheureusement il s'en trouve, enfin comment les personnes qui entourent le malade et le malade lui-même doivent être tenus dans une exquise propreté. Dans une maison surveillée par miss Nightingale, ce ne sont pas seulement les apparences qu'il faut sauver comme dans beaucoup de maisons anglaises; elle visite les plus petits coins, pénètre dans les plus obscurs cabinets, tenant la garde par la main et lui montrant un atome de poussière, une goutte d'eau sale répandue, un linge souillé, un tapis mal secoué, un vase non essuyé, des couvertures tachées et des meubles en désordre.

La lumière, la distribution d'eaux saines et la propreté sont donc les corollaires obligés d'une bonne ventilation; point d'air pur pour les gens bien portants, et encore moins pour les malades, sans l'extrême propreté au dehors et au dedans. Les maladies voltigent avec la poussière; elles se glissent derrière les sales vêtements et derrière les rideaux du lit, elles surnagent les eaux croupissantes. Comme miss Nightingale en fait la remarque, dans certains misérables quartiers des grandes villes, les pauvres refusent d'ou-

vrir leur fenêtre et leur porte à cause de la mauvaise odeur qui monte dans les chambres; beaucoup de personnes riches aiment à avoir leur écurie près de leur maison, et les paysans vivent sur leurs fumiers; dans de telles conditions, mieux vaut, en effet, tenir les fenêtres fermées que de les ouvrir.

Notre auteur a particulièrement insisté sur les ravages que la mort fait parmi les enfants lorsqu'ils sont placés dans ces déplorables conditions; elle a des cris de désespoir ou d'indignation quand elle voit le triste état où ces êtres si frêles sont tenus dans la basse classe soit par l'incurie des parents, soit par l'inobservance des règles de l'hygiène publique. Les calculs de M. Bouchut [1] sur la mortalité des enfants pendant la première année concordent avec ceux de miss Nightingale. Le livre où M. Bouchut a donné ces calculs est bien propre, si on le lit avec attention et si on sait profiter des précieux conseils qu'il renferme, à faire baisser le chiffre effrayant de cette mortalité. L'*Hygiène de la première enfance* est un de ces ouvrages comme les aime miss Nightingale, fondés sur des faits bien observés, remplis de considérations pratiques et exempts de préjugés. M. Bouchut avait du reste un excellent modèle à suivre : *les Conseils* de M. Donné *aux mères de famille*, livre que recommandent également l'élégance du style et la sagesse des préceptes.

Lucrèce, dans quelques beaux vers de la fin du

1. *Hygiène de la première enfance*, par Bouchut. In-12. Paris, 1862, J.-B. Baillière et fils.

deuxième livre, a peint les efforts d'abord soutenus, puis défaillants de la nature pour l'entretien, pour l'*alimentation* de toutes choses :

Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibis ac omnia sustentare.
Necquicquam; quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque quantum opus est Natura ministrat.

Ces vers, si on oublie un instant leur généralité, s'appliquent merveilleusement à l'homme dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Ici la nature est généreuse et active; là, au contraire, elle se montre impuissante et va même succomber si on ne vient à son secours. Or ce que les médecins savent peut-être le moins, mais ce qu'ils apprendront le mieux dans les ouvrages de MM. Ribes et Fonsagrives, c'est la puissance du régime pour venir en aide à la nature dans la guérison des maladies et dans la bonne direction de la convalescence. Le vulgaire croit, suivant la judicieuse remarque de M. Schneider, qu'il n'est pas besoin de *consulter* pour *boire et manger*; de leur côté, les médecins supposent trop volontiers que leurs clients ont des connaissances suffisantes sur les propriétés des substances alimentaires et des boissons; et de fait, il n'y a guère de partie de l'hygiène pour laquelle on rencontre plus d'ignorance, de préjugés, de routine et moins d'expérience bien conçue et bien dirigée, point non plus pour laquelle chacun (depuis la cuisinière jusqu'aux beaux esprits de l'endroit) ne se croie plus en droit d'émettre son avis. On prescrit la diète pour *affaiblir* la maladie, on alimente pour *donner des*

forces aux malades avec une assurance qui n'a d'égale que la sottise.

Sur ce point, miss Nightingale, d'accord avec Celse, suivant qui « le meilleur médicament est une bonne nourriture donnée à propos, » n'abandonne rien à l'arbitraire des gardes et des amis du malade ; elle combat les erreurs les plus grossières, donne les avis les plus généraux, et, pour tout le reste, elle veut qu'on s'en rapporte à la direction éclairée d'un bon médecin.

« L'expérience clinique, dit M. Ribes, a établi d'une manière irréfragable la valeur du régime alimentaire comme moyen thérapeutique. Les changements qu'il introduit dans l'économie affectée d'une maladie, soit aiguë, soit chronique, sont tout aussi réels que ceux dont l'état de santé donne journellement le témoignage. On sait que les erreurs de régime contribuent quelquefois à la mort et peuvent même l'occasionner d'une manière immédiate. Dans tous les cas, au moins, les fautes en pareille matière sont capables d'altérer le caractère d'une maladie aiguë, de la rendre méconnaissable, d'en troubler le cours et de pervertir les bonnes tendances de la puissance médicatrice. Il est certes bien utile d'avertir le malade de ne pas écouter ses caprices ou de ne pas céder aux suggestions des personnes étrangères à la médecine, qui l'excitent à manger et réveillent inconsidérément ses désirs. Aucun médecin ne l'ignore, et cependant il s'en trouve qui appliquent à tous les cas la même formule de régime. Le médicament une fois administré, l'opération une fois terminée, il semble qu'il n'y ait plus à s'occuper de rien. »

Combien de fois n'ai-je pas entendu, à la fin de la visite, les assistants ou le malade lui-même faire un reproche indirect au médecin en lui adressant ces paroles : « Eh bien ! docteur, vous oubliez le principal, que mangerons-nous aujourd'hui? » C'est, en effet, au début de la convalescence et dans le cours d'affections qui n'exigent pas une diète rigoureuse, la principale préoccupation des malades : savoir ce qu'ils pourront manger. Les médecins ont donc une double indication à remplir : venir en aide au traitement et à la nature par une nourriture appropriée, soutenir le moral du malade, amuser, comme il le dit lui-même, son estomac; enfin donner un but intéressant aux soins des amis ou des parents, en indiquant parmi les substances alimentaires celles qui plaisent le plus en même temps qu'elles servent le mieux. La bonne direction du régime des malades a toujours été considérée par les vrais médecins comme chose si délicate et si importante, qu'Hippocrate n'a pas cru faire preuve de présomption en se vantant devant la postérité d'avoir, mieux que ses devanciers, réglé le régime des maladies aiguës; de plus, il s'applaudit de s'être instruit d'abord par l'étude du régime des hommes tandis qu'ils sont encore en santé; car c'est le grand principe qui domine presque toutes les œuvres hippocratiques, que la connaissance de l'homme en bonne santé est le point de départ de l'étude de l'homme dans l'état de maladie.

M. Bayard[1], dans un ouvrage instructif *Sur les ma-*

1. *Traité pratique des maladies de l'estomac*, par le docteur Bayard. Paris, 1862, in-8, chez V. Masson.

ladies de l'estomac, a présenté à l'appui de cette doctrine quelques utiles considérations en ce qui concerne l'alimentation des malades, surtout de ceux chez qui l'estomac est affecté; il a montré combien la diversité de nature, et combien la multiplicité des maladies exigeaient de variété dans la qualité, dans la quantité des aliments et dans la distribution des repas, depuis la première enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. C'est particulièrement, comme cet honorable praticien le remarque, dans les longues convalescences et dans les gastralgies que le médecin aurait besoin de remettre en sa mémoire les ressources infinies que présente la matière alimentaire, et d'avoir présentes à l'esprit toutes les recettes de l'art culinaire, pour écarter les plus compliquées et conseiller toujours les plus simples. Mais, sans avoir recours à un grand nombre de volumes, on trouvera tout ce qui peut être utile dans l'ouvrage de M. Fonsagrives; cet habile médecin n'a pas dédaigné de lire *la Cuisinière bourgeoise* en même temps que les plus savants traités sur l'hygiène.

J'ai déjà dit, d'après M. Ribes, qu'il importe, dans la direction du régime, de tenir compte des modifications que la maladie apporte dans la faculté digestive et dans la puissance nutritive; j'ajouterai, avec M. Fonsagrives, qu'il ne faut pas non plus, quand on passe de la théorie à la pratique, confondre la nutrition avec la digestibilité; un aliment ne nourrit que s'il est digéré; or, comme l'estomac, dans l'état de maladie, plus encore, s'il se peut, que dans l'état de santé, est un organe essentiellement individuel, il n'a ni la même puissance, ni, j'allais presque dire, la même volonté chez

les divers sujets; chez une même personne il change suivant les circonstances extérieures, les dispositions morales et les occupations journalières; à lui seul, il a tous les caractères du tempérament nerveux, il en offre tous les caprices et toutes les habitudes déréglées. Hippocrate, ce profond observateur, a écrit avec une exquise sagesse : « On supporte bien les boissons et les aliments auxquels on est accoutumé, même quand la qualité n'en est pas bonne naturellement, et l'on supporte mal les boissons et les aliments auxquels on n'est pas habitué, quand même la qualité n'en est pas mauvaise. »

L'appétence, le désir, les habitudes doublent en quelque sorte les aptitudes digestives de l'estomac, et c'est généralement une faute que d'insister auprès du malade pour qu'il prenne des aliments qui lui répugnent, alors même qu'ils sont utiles et inoffensifs de leur nature. C'est à cette excitation du goût, de la vue et de l'odorat sur l'estomac qu'il faut attribuer sans aucun doute l'innocuité fréquente des transgressions alimentaires que se permettent les malades et qui savent déjouer les sinistres avertissements de leurs médecins. M. Fonsagrives a rapporté quelques faits curieux qui viennent à l'appui de cette proposition :

Au rapport de Grant, un Westphalien, habitué à manger du lard cru, en avala une assez grande quantité au quatorzième jour d'une fièvre grave; il eut un redoublement léger et guérit promptement. Par malheur, son médecin eut l'idée d'essayer du même moyen sur un soldat français; mais le soldat succomba! Le célèbre médecin Franck vomissait chaque fois qu'il

avalait une seule fraise. On a cité, dans les journaux de médecine, l'observation singulière d'un soldat piémontais qui ne pouvait manger du pain sans être pris de vomissements et de défaillances. Quand on en émiettait à son insu dans ses aliments, les mêmes phénomènes se manifestaient. Telles personnes qui supportent très-bien les raisins et le lait en grande quantité, rejettent à l'instant une goutte de vin ou une parcelle de fromage. C'est surtout pendant la convalescence qu'il faut tenir compte de ces prédispositions singulières. Ainsi le paysan breton, habitué aux substances féculentes et aux corps gras, ne retirera pas autant de bénéfice que les paysans du nord de la France ou de l'Angleterre d'une nourriture fortement animalisée. Vous réconfortez le Flamand par un verre de bière qui donnerait une forte indigestion à nos vignerons de la Bourgogne. M. Fonsagrives a observé à l'hôpital de Cherbourg qu'il fallut, au déclin de la maladie, donner de l'eau-de-vie et non pas seulement du vin, aux marins russes dans une épidémie de typhus. M. Lebert a reconnu qu'à Zurich les individus affectés de fièvre typhoïde supportent, ou mieux exigent une nourriture plus forte qu'à Paris. Il n'est pas jusqu'à l'ivrognerie, même chez les vieillards, comme l'a si bien établi M. Chomel, qui ne crée des exigences toutes spéciales; et, pour ne citer qu'un exemple, on a vu un ivrogne être pris, à la suite d'un sevrage trop brusque de vin, d'une hydropisie qui nécessita sept ponctions, mais qui guérit rapidement et définitivement aussitôt qu'on eut ajouté une bonne dose d'eau-de-vie à sa ration ordinaire. M. Brière de Boismont, l'un des médecins

qui se sont occupés avec le plus de succès et de talent de l'aliénation mentale, a fait la même remarque pour les ivrognes qu'il a eus si souvent à traiter dans sa maison de santé ou dans sa clientèle.

L'état social, les races, le climat, les saisons, le tempérament, l'âge et le sexe doivent être pris aussi en grande considération pour l'alimentation des malades et des convalescents. Mais nous ne pouvons suivre sur ce terrain de la pathologie ni M. Ribes ni M. Fonsagrives. Dieu nous garde de faire de la *médecine populaire;* nous voulons seulement inspirer à nos lecteurs de la confiance dans les vrais médecins et dans la vraie médecine, les prémunir contre les mauvaises pratiques, leur laisser entrevoir les difficultés d'une bonne ordonnance du régime, afin de les mettre en garde contre l'intempérance des conseils, contre le danger des fausses mesures ou de ces « lourdes méprises » que font toutes sortes de personnes remplies de bonnes intentions, sans doute, mais qui veulent, se croyant bien informées, traiter des sujets auxquels elles n'entendent absolument rien.

Quand on a réglé la nourriture du malade et la distribution de l'air dans sa chambre, il reste encore à faire une multitude de choses dont miss Nightingale aime à nous instruire ; en toute occasion, elle nous révèle son amour et sa connaissance des petits détails, de ces mille riens de grande conséquence dont il faut savoir s'occuper sans bruit, sans vaines paroles, sans embarras, sans empressement, sans ostentation et sans que personne s'en aperçoive, ni vous-même ni le malade;

elle exige qu'une garde prenne de l'expérience non pour avoir soigné pendant longtemps les malades, mais pour les avoir bien observés; elle veut qu'elle sache *prévoir* et qu'elle se donne la peine de penser par elle-même. Cela est peut-être possible en Angleterre; c'est au moins bien difficile en France : l'administration n'a pas songé encore à réglementer le régime des malades ni les soins qu'on en doit prendre; le médecin ne peut pas tout indiquer d'avance; la maladie a ses nécessités imprévues, et le malade ses caprices infinis!

Je ne voudrais pas transcrire ici tout le livre de miss Nightingale; cependant je ne puis résister au désir, je dirai presque au devoir, de donner avec elle quelques conseils dont l'observance ou l'oubli ont de si bons résultats ou de si graves conséquences.

« Une lettre ou un message qui peuvent agiter le malade lui seront transmis à contre-temps, ou bien on ne lui remettra pas à propos une lettre pressée ou un message important. Un visiteur qu'il avait intérêt à recevoir sera refusé, tandis qu'un autre, qu'il aurait mieux valu qu'il ne vît pas, sera admis, parce que la personne à laquelle le malade est confié ne se sera jamais fait cette question : « Comment se passent les choses quand je ne suis pas là? » Pourquoi laissez-vous votre malade exposé à toutes les surprises, excepté à celles des voleurs? Je n'en sais rien. — En Angleterre, personne ne descend par la cheminée ou n'entre par la fenêtre, à moins que ce ne soit un voleur. Les gens entrent par la porte, et il y a quelqu'un pour la leur ouvrir; ce quelqu'un chargé d'ouvrir cette porte, c'est une, deux, trois ou quatre personnes au plus. Quelle difficulté y a-t-il que

quatre personnes qui veillent auprès d'un malade soient bien averties de ce qu'elles ont à faire, lorsqu'elles entendent sonner à la porte d'entrée? La sentinelle qui garde un poste est changée beaucoup plus souvent que ne peuvent l'être les domestiques d'une maison particulière ou d'une institution; et cependant que penserions-nous de cette excuse : L'ennemi a surpris le poste, parce que A et non pas B était de garde? C'est pourtant une excuse semblable qu'on entend constamment donner et que l'on admet.

« Il ne faut pas que le malade ait à se préoccuper des choses que vous pourriez oublier. Vos propres efforts, pour être là à un moment donné, sont une fatigue pour sa pensée. Si, au contraire, vous pouviez tout arranger pour que les choses fussent faites, que vous y fussiez ou non, le malade ne s'en troublerait pas. Laissez donc faire à un malade tout ce qu'il peut faire lui-même. Vous lui épargnerez ainsi l'inquiétude; à moins cependant que vous ne possédiez à un haut degré l'intelligence de tous les soins bien entendus. Il y a évidemment moins de tourments pour un malade à répondre lui-même à une lettre par le retour du courrier, que d'avoir à ce sujet quatre conversations, d'attendre cinq jours, de se préoccuper six fois jusqu'à ce que la personne qui devait répondre à sa place soit en mesure de le faire. Il y a beaucoup d'opérations chirurgicales où toutes choses étant égales d'ailleurs, le danger est en raison directe du temps que dure l'opération, et où le succès de l'opérateur sera en raison directe de sa promptitude. Eh bien! il y a un grand nombre d'opérations intellectuelles où la même règle doit être obser-

vée avec les malades; leur aptitude à les supporter dépend directement de la rapidité sans précipitation avec laquelle vous les leur ferez traverser.

« Mais comment faire accepter de tels principes, quand il est avéré qu'en général on prend une garde moins pour *soigner* le patient que pour éviter aux amis du malade de rester debout, et aux domestiques de monter et de descendre jour et nuit? »

« L'hygiène, écrit M. Ribes, ne règle pas seulement notre régime alimentaire, notre habitude de vivre, l'architecture de nos demeures, elle règle notre âme à la fois et notre corps. Si nous mourons d'affections violentes, nous vivons d'affections douces; et si, comme on l'a dit, les apothicaires vendaient la sérénité de l'âme, à quelque prix qu'ils la vendissent, ils ne la vendraient jamais ce qu'elle vaut. »

Si la sérénité d'âme est mise à un si haut prix pour les gens bien portants, combien n'est-elle pas plus précieuse encore pour les malades, pour ceux surtout au chevet desquels la mort semble être assise! Qui dira les angoisses d'une pauvre mère sur son lit de douleur, qui peindra les tortures morales d'un père qui va peut-être laisser toute sa famille dans les larmes et dans le dénûment? Qui ne chercherait à adoucir leurs souffrances, et, s'il en est besoin, à éloigner même par des « banalités » la sombre idée d'une fin prochaine? Quelle âme stoïque, ou quelle âme anglaise ne faut-il pas pour exiger qu'on dise la *vérité* aux malades et pour souhaiter que les malades sachent l'entendre?

Ce qui semble à miss Nightingale « d'absurdes con-

solations » est recherché avec avidité et avec complaisance par le malade. N'auriez-vous à lui offrir que l'ombre de l'espérance, il ferait ses efforts pour la saisir et pour s'y cramponner; et si vous ajoutez à vos consolations des distractions habilement ménagées, c'est alors que vous aurez vraiment donné à votre malade « un jour ou une heure de santé. » La compassion est un sentiment tout chrétien, c'est la sœur jumelle de la charité; elle n'exclut ni la prudence, ni la réserve, ni le bon sens, ni la droiture d'intention; elle n'autorise pas à laisser mourir un malade sans qu'il ait satisfait aux devoirs de la famille ou à ceux de la religion, mais elle sait éloigner les terreurs inutiles; elle aide à supporter la souffrance; elle ranime le courage, soutient l'énergie et fait naître la patience, cette précieuse auxiliaire que la médecine est toujours si heureuse de trouver à son aide. J'ai vu bien des malades, et plus de pauvres que de riches, je ne me suis jamais repenti de les avoir consolés et de les avoir entretenus dans ces illusions que Dieu semble avoir mises dans l'âme de tout homme qui souffre; je me repentirais au contraire toute ma vie de leur avoir dit la vérité, lors même qu'ils me l'auraient demandée. Au moment où le prêtre apporte les derniers sacrements et les suprêmes consolations, le mourant se rattache encore à la vie; cependant, pour la plupart des malades, la visite du prêtre, c'est la visite de la mort, puisque, même parmi les personnes qui s'honorent du titre de chrétien, on appelle le prêtre au dernier moment, pour ne pas dire « trop tôt » la vérité au malade.

M. Ribes ne partage point les scrupules de miss

Nightingale ; il ne croit pas à l'héroïsme des malades ; il appelle à son secours, pour réconforter le patient et pour occuper son imagination, pour l'aider à souffrir et pour éloigner de lui les tristesses de la mort, tout ce que le cœur, l'intelligence et la religion ont de sentiments, de ressources et de saintes paroles ; il sait par expérience et pour en avoir trouvé de fréquents et terribles exemples dans les auteurs, combien il importe de ménager la susceptibilité nerveuse du malade et de lui laisser la douce espérance qui suffit quelquefois pour l'arrêter au bord même de la tombe.

Il est question, dans les *Mille et une Nuits*, d'une princesse qui se mourait par gradation toutes les fois que certaines gens approchaient d'elle, et qui reprenait connaissance et se ranimait quand le bon génie venait dans sa chambre. Le bon médecin est ce génie bienfaisant, lorsqu'il sait se servir des dons de l'esprit et des facultés de l'âme en même temps que des prescriptions de l'hygiène et de la médecine pour la guérison ou du moins pour le soulagement des malades.

Un de mes excellents amis, un financier des plus considérés, un homme qui aime beaucoup les lettres, et qui surtout aime beaucoup son prochain, m'a écrit, à propos de ces études sur l'hygiène des malades, lorsqu'elles ont été publiées pour la première fois dans le *Journal des Débats*, une lettre dont je veux mettre quelques extraits sous les yeux de mes lecteurs. Je passe les compliments ; les discuter semblerait une

fausse modestie, les transcrire serait une vraie vanité. Je me borne à donner ici les observations critiques que contient cette lettre ; je serais désolé qu'elles fussent fondées ; heureusement elles ne le sont pas ; j'essayerai de le prouver en deux mots après les avoir rapportées textuellement.

« Si la sérénité d'âme, dites-vous à la fin de votre article du 19 juillet, est mise à un si haut prix pour les gens bien portants, combien n'est-elle pas plus précieuse encore pour les malades, pour ceux surtout au chevet desquels la mort semble être assise. »

« Tout le monde sera d'accord avec vous sur ce point, mais permettez-moi de ne pas être de votre avis sur le moyen que vous proposez pour maintenir cette sérénité de l'âme.

« Vous voulez cacher au malade le danger quand il le menace et lui refuser les secours de la religion.

« Qu'est-ce qui lui donnera la sérénité d'âme, si ce n'est la confiance en Dieu ? A qui se confiera votre malade, qui s'inquiète de laisser, comme vous dites, toute sa famille dans les larmes et le dénûment, si ce n'est à la Providence ? Où prendra-t-il sa fermeté si son âme ne s'élève à Dieu avant d'entrer dans une nouvelle vie en quittant celle-ci, et comment s'élèvera-t-il à Dieu si on ne lui en fait sentir la nécessité, non pas par un appareil effrayant, mais par de douces paroles chrétiennes qu'on peut dire, qu'on doit dire à tous les hommes dans toutes les conditions d'existence et de maladie ?

« Vous dites, cher docteur, avoir vu bien des malades ; vous avez vu aussi, sans doute, bien des mourants dans votre charitable ministère ; dites-nous, je vous prie, lesquels de ces mourants vous avez vu mourir avec le plus de sérénité, ceux qui le savaient et savaient aussi qu'ils avaient un Sauveur, ou ceux qu'on avait étourdis d'illusions ? C'est cependant là un point important, et, quoique médecin, j'espère que vous conviendrez qu'il importe de *bien* mourir.

« Ceci m'amène à une dernière observation. De quel droit cachez-vous à un homme qu'il va mourir et le trompez-vous par des illusions, ou *ne lui dites-vous pas la vérité lors même qu'il vous l'aurait demandée?* Votre étude des propriétés infinies de la matière ne vous fait pas oublier l'âme qui l'anime. Or, cette âme immortelle est faite pour une autre vie. Son sort dans cette autre vie dépend de ses sentiments, de ses pensées dans ce monde, d'une dernière pensée peut-être, qui assurera son salut. N'etait-ce pas la dernière pensée du brigand sur la croix : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne, » qui lui valut cette réponse du Sauveur : « Je te dis en vérité que tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis » ?

« Or, ce cri suprême, cet élan de l'âme qui s'élancerait vers son Sauveur, si elle savait qu'elle va le voir, ce repentir qui s'emparerait peut-être de son cœur jusqu'alors hésitant, cette lumière divine, cette grâce qui viendrait le soutenir dans le passage de la vie à la mort, s'il la demandait, qu'en faites-vous lorsque vous cachez au malade que le moment est venu d'écouter ce cri, de céder à cet élan, de recevoir cette lumière et d'implorer cette grâce? Vous n'en avez pas le droit, vous chrétien ! car vous n'êtes pas un de ces malheureux docteurs que leur grand savoir met hors de sens et qui se sont tellement absorbés dans l'étude des influences du corps sur les corps, de la matière sur la matière, qu'ils ont oublié l'esprit qui nous anime et le Dieu qui a tout créé. Je les plains, ces pauvres savants, qui ont tout appris, excepté la *seule chose nécessaire,* et je ne puis m'adresser à eux. »

Non, je ne veux pas qu'on dise la vérité aux malades, lors même qu'ils la demandent. Pour une personne qui prendra bien cette vérité, mille en éprouveront les plus grands dommages ; l'expérience des médecins est là pour le prouver ; non, je n'ai pas même le droit de dire ce qu'on appelle la *vérité*, puisque je ne dispose ni de la vie ni de la mort. Mais est-ce une raison pour

que je refuse aux malades les secours et les consolations de la religion ? Dieu me préserve d'une telle pensée ! Je me plains, au contraire, qu'on fasse presque toujours venir le prêtre trop tard, quand tout est fini ou que tout va finir ; — je loue M. le docteur Ribes de ce qu'il appelle en aide à la médecine tous les sentiments et toutes les espérances que provoque la foi ; — je voudrais que dans l'intérieur de la famille on parlât souvent au malade de son âme et de Dieu et qu'on trouvât dans ces deux mots ou un adoucissement à des souffrances qui doivent avoir une heureuse issue, ou une préparation lointaine, détournée mais efficace, aux pensées qui doivent occuper tout chrétien à qui Dieu et la nature vont demander le sacrifice de sa vie.

Si, à l'exemple d'un homme prudent qui règle ses *affaires* longtemps à l'avance, on faisait aussi de longue date et à tout événement son testament religieux, il n'y aurait jamais besoin de produire cette violente commotion que ressent un malade, soit qu'on lui dise, soit qu'on lui montre qu'il est temps de se préparer à la mort et que la dernière heure a sonné [1]. Ce n'est plus la faute du médecin, mais la faute du malade

1. Miss Nightingale elle-même a écrit : « J'ai entendu dire qu'au milieu d'un pénible accouchement la force dépendait du calme du docteur et de la garde. Si l'un ou l'autre avait laissé soupçonner que c'était un cas extraordinaire ou douteux, les femmes auraient senti que tout *était fini* pour elles. J'ai observé la même chose dans les maladies aiguës, lorsque les plateaux de la balance penchaient entre la vie et la mort. Si le médecin trahissait quelque indécision, si la garde perdait une portion de son sang-froid, le plateau de la balance était aussitôt précipité du côté de la mort. »

ou de ceux qui l'entourent, si le malade apprend brusquement, par un prêtre ou par un pasteur, qu'il va mourir ; ou s'il meurt sans avoir songé qu'au sortir de cette vie, il reste de lui quelque chose qui doit répondre de ses bonnes et de ses mauvaises actions.

APPENDICE

I. — SUR LA DIVISION DE LA MÉDECINE.

Voyez page 23.

Après avoir parlé d'Hérophile et d'Érasistrate, deux médecins qui florissaient au début de l'école d'Alexandrie, Celse, dans son *Traité de médecine* [1], ajoute : « Iisdemque temporibus *in tres partes medicina diducta* [2] *est :* ut una esset *quæ victu*, altera *quæ medicamentis*, tertia *quæ manu mederetur*, primam διαιτητικήν, secundam φαρμακευτικήν, tertiam χειρουργικήν Græci nominarunt. » — « La médecine fut, vers

1. Page 2 de mon édit.; Leipzig, 1859, chez Teubner.

2. Kuehn (*De loco Celsi in Præf. male intellecto*, dans *Opuscula*, t. II, p. 227 et suiv.) a établi que le mot *diducere* ne pouvait se prendre que dans le sens de *diviser*, *séparer*, *distinguer*, et non dans celui *d'augmenter*, *d'amplifier*, comme quelques auteurs, entre autres Schulze et Weber, l'ont prétendu (Voyez plus loin, — et cf. aussi Facciolati, *sub voce*). La critique des opinions de ses devanciers tient dans le travail de Kuehn, plus de place que les arguments à l'aide desquels il veut appuyer son propre sentiment, lequel se rapproche du mien.

cette époque divisée en trois parties, l'une traitant par le régime, la seconde par les médicaments, la troisième avec le secours de la main. Les Grecs appelèrent la première *diététique*, la seconde *pharmaceutique*, la troisième *chirurgique*. »

Suivant Daniel Le Clerc [1], il s'agit d'une division matérielle de la médecine en trois branches, qui firent l'occupation de trois catégories de praticiens; en d'autres termes, il y eut, sinon trois ordres, trois degrés de médecins, au moins trois espèces de gens traitant les malades. Les uns s'occupaient des affections qui réclamaient le régime dans toute l'étendue ancienne de ce mot; les autres se réservaient les maladies dont le traitement consistait principalement dans l'application des moyens externes; enfin, les opérations étaient du domaine d'une troisième classe.

Cette opinion, qui ne s'appuie même pas sur le texte de Celse rigoureusement traduit, est également partagée, au moins en partie, par Sprengel [2], par M. Choulant [3] et par presque tous les historiens de la médecine.

Hecker [4] professe une opinion mixte. La médecine, dit-il, fut, il est vrai, comme cela arrive dans toutes les sciences qui ont pris un grand développement, divisée en trois parties, la *diététique*, la *pharmacie* (voy. plus bas) et la *chirurgie*; mais chacune de ces branches ne devint pas le domaine de trois classes d'hommes, seulement il résulta de ce partage que chacun, suivant la tendance de son esprit, s'attacha à l'une des branches plus particulièrement qu'aux autres, et contribua ainsi à leur perfectionnement.

Comme les développements dans lesquels je suis obligé d'entrer pour réfuter l'opinion tranchée de Le Clerc, serviront en même temps à démontrer l'inexactitude de la seconde proposition de Hecker, il convient de s'attaquer d'abord à

1. *Hist. de la méd.*, p. 334.

2. *Versuch einer pragm. Geschichte d. Arzneik.*, éd. Rosenbaum, tome I, p. 540.

3. *Tafeln zur Gesch. der Med.*, p. 2.

4. *Gesch. d. Heilkunde*, t. I, p. 314.

l'historien de Genève; mais avant d'opposer le témoignage même de l'histoire à cette interprétation du passage de Celse, il est nécessaire de se faire une idée nette des matières comprises dans chacune des trois branches de la médecine. Cette seule exposition suffirait déjà pour montrer l'impossibilité pratique d'une division telle que Le Clerc la conçoit. Pour savoir à quoi nous en tenir sur ce point, nous n'avons pas besoin d'aller bien loin; le livre même de Celse, dans lequel se trouve cette phrase, objet de tant de controverses, nous fournit les renseignements désirables sur la première question, puisque toute l'économie de ce livre repose précisément sur cette division de la médecine en trois sections inégales. Indiquer le plan général du *Traité de médecine*, c'est donc résoudre en partie la difficulté.

La première section, composée de quatre livres, comprend presque toutes les maladies dites *internes*, lesquelles, suivant les anciens, ne réclamaient guère que l'emploi du régime. Dans la seconde (livres v et vi) sont rangées les maladies pour la plupart externes et qui exigent les topiques; la troisième (livres vii et viii) renferme ce que nous appelons la *médecine opératoire*, et, de plus, tout ce qui regarde le traitement des fractures et des luxations. De même que la *diététique* comprend l'étude des objets mêmes du régime, de même la *pharmaceutique* renferme, dans de certaines limites, l'étude des médicaments eux-mêmes, de leurs vertus et de leur préparation; le livre de Celse le témoigne. Ainsi, dans les deux premières parties, il traite de la *matière de l'hygiène* et de la *matière médicale*, avant d'aborder l'histoire des maladies; et pour la *pharmaceutique*, il ne se contente pas d'indiquer la composition et l'action des topiques, il décrit aussi les préparations destinées à être prises à l'intérieur, soit contre les maladies internes, soit contre les maladies externes, et même en tête de la *pharmaceutique*, il a soin de nous dire, comme s'il voulait éviter toute fausse interprétation : « Ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est que toutes les parties de la médecine sont tellement liées entre elles, qu'il est impossible de les séparer complétement,

et le nom qui les distingue indique seulement la prédominance des méthodes; celle, par exemple, qui est fondée sur le régime, s'adresse aussi quelquefois aux médicaments; et celle qui s'applique principalement à combattre les maladies par l'action des agents thérapeutiques, est obligée d'y joindre l'observation du régime dont l'utilité se fait si vivement sentir dans toutes les affections du corps[1]. » (Livre v, *Préamb.*, trad. de M. des Étangs.)

Ces réflexions de Celse n'établissent-elles pas clairement qu'il s'agit pour lui d'une *division des maladies purement scientifique et nosologique fondée sur la thérapeutique*, division imaginée pour soulager la mémoire et pour permettre une classification plus ou moins régulière des objets d'étude d'après leur manière d'être la plus générale, en tenant compte des empiétements réciproques?

Oublions pour un instant le propre commentaire de Celse et considérons les choses en elle-mêmes : ne semble-t-il pas qu'il serait déjà très-difficile de concevoir, au point de vue de la pratique, une division de la médecine telle que Le Clerc veut l'établir, surtout en ce qui touche la délimitation des deux premières parties qui se pénètrent incessamment l'une l'autre, ainsi que Celse lui-même le déclare? Toutefois, comme les modernes eux-mêmes ont partagé la science en *médecine* et en *chirurgie*, d'après des règles fort arbitraires, et que ces deux divisions correspondent assez bien, la première à la *diététique* de Celse, et la seconde à la *pharmaceutique* et à la *chirurgie*, abstraction faite de la partie purement pharmacologique sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, rien n'empêcherait d'une manière absolue d'admettre que la division de Celse était toute matérielle. Les

1. Scribonins Largus (*Composit. med.*, chap. 68, comp. 200, édit. de Rhodius, p. 109), exprime la même opinion à peu près dans les mêmes termes. Son texte prouve de plus que cette division théorique de la médecine en trois branches était une des plus répandues; mais on ne voit pas dans ce passage que les trois branches répondissent pour lui, pas plus que pour Celse, à trois classes de médecins.

réflexions du médecin romain sur les empiétements réciproques des diverses parties, et surtout des deux premières, ne seraient même pas un obstacle à cette opinion, car nous voyons tous les jours les chirurgiens recourir tant bien que mal à la médecine proprement dite, et les médecins, à leur tour, entrer à main armée sur le terrain des chirurgiens, si le cas l'exige, lors même que les uns et les autres n'embrassent pas ordinairement la science dans toute son étendue.

Mais en présence de l'histoire, une pareille question n'a que faire de raisonnements, de suppositions et de comparaisons. Interrogeons donc l'histoire, et voyons si, dans l'antiquité, il y a eu en réalité trois classes de médecins correspondant aux trois grandes divisions, appelées vulgairement *diététique*, *pharmaceutique* et *chirurgie*. Hé bien! aucun texte ne vient, à ma connaissance, répondre par l'affirmative; tous, au contraire, permettent de conclure dans le sens opposé. D'abord il n'y a aucun témoignage direct sur lequel on puisse s'appuyer, et Celse lui-même n'eût pas manqué de remarquer cette particularité si elle eût existé. En second lieu nous voyons, par toutes les citations, par tous les fragments qui nous font connaître les médecins de cette longue période qui sépare Érasistrate de Celse, que tous, les plus obscurs comme les plus illustres, aussi bien parmi les dogmatiques que parmi les empiriques, ont pratiqué en même temps les trois branches de l'art de guérir. Pour s'en convaincre il suffit d'ouvrir les *Bibliothèques médicale, chirurgicale* et *botanique* de Haller; on y trouve précisément la confirmation de mon assertion, et cependant, chose étonnante, Haller lui-même partage l'opinion de Le Clerc, de sorte qu'il détruit d'une main ce qu'il cherche à édifier de l'autre; car on rencontre dans l'une et l'autre *Bibliothèque,* Mantias, Andreas de Caryste, Hicésius, Zénon, Glaucias, Apollonius, Sérapion, Héraclide et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Dire avec Hecker que, par suite du partage purement scientifique de la médecine en trois branches, il est arrivé

que chacun, suivant son goût particulier, s'est plus spécialement attaché à l'une ou à l'autre de ces branches, c'est dire trop ou ne rien dire du tout. Dans le premier cas, c'est revenir au sentiment de Le Clerc par une voie détournée, d'une manière moins explicite et dans un sens moins absolu ; mais cette simple prédilection ne ressort même pas de l'histoire, et on ne voit pas qu'il y ait eu, du moins d'une façon générale, des médecins qui se soient plus occupés de la seconde que de la première partie. On voit, au contraire, qu'ils étudiaient avec un soin égal tout ce qui concernait l'art de guérir. Prétendre que quelques individus se sont plus particulièrement attachés à une partie qu'à une autre, c'est, je le répète, ne rien dire du tout, car cela ne constitue pas une division pratique de la médecine; il n'y a là qu'une tendance individuelle sans influence sur l'ensemble de la pratique.

Je tomberais moi-même dans une grave erreur si je n'admettais aucune division dans l'exercice de l'art de guérir ; mais cette division ne répond pas du tout à celle de Le Clerc, de Haller et de ceux qui ont partagé leur sentiment. Il paraît, d'après le témoignage de Celse lui-même et d'après celui de Galien, qu'il y eut, à Alexandrie et à Rome, des individus qui s'adonnaient spécialement à la chirurgie. Celse dit positivement dans le préambule du livre VII, qu'après Hippocrate la chirurgie, distinguée des autres branches de l'art de guérir, fut exercée par des hommes spéciaux. L'histoire nous a conservé quelques renseignements sur des praticiens appelés *chirurgiens ;* mais entre le fait de la séparation de la chirurgie (et encore de la *chirurgie opératoire*) au profit de quelques individus, tandis que l'art de guérir était étudié et pratiqué dans toutes ses parties par la majorité des médecins, et un partage réel de la médecine en trois branches exercées par trois classes de praticiens, il y a une distance immense sur laquelle il n'est pas besoin de s'arrêter davantage. Ces *chirurgiens* sont précisément les gens qui ont été poussés par un goût particulier ou par la nécessité vers une partie de l'art de guérir plutôt que vers une autre. D'ailleurs nous voyons

que ces praticiens peuvent être le plus souvent rangés dans la classe des *spécialistes* proprement dits, classe qui n'était pas moins nombreuse dans l'antiquité que dans les temps modernes, ainsi qu'on le voit par Galien [1]. Si Galien est forcé d'admettre les spécialités, il s'élève contre les spécialistes, en tant que ces *demi* ou ces *quart* de médecins, comme il dit, voulaient considérer leurs *spécialités* comme des parties distinctes de la médecine qui est *une*, quelles que soient ses divisions.

On voit, d'après ce que nous raconte le médecin de Pergame, qu'il y avait des oculistes, des opérateurs de la cataracte, des dentistes, des chirurgiens herniaires, des gens qui pratiquaient uniquement la paracentèse, la lithotimie, l'opération du cathétérisme, qui s'occupaient des oreilles ou des maladies de l'anus. Il y avait des médecins appelés *diététiques*, *pharmaceutiques* et même *botanistes*, parce qu'ils se servaient plus particulièrement de la diète, des médicaments composés ou des herbes. Ceci se rapporte au temps de Galien, et il s'agit bien ici d'un système thérapeutique ; il y a même des gens qui s'appelaient *donneurs de vin* ou *d'ellébore* [2]. Ces spécialités, comme le remarque l'auteur *Des parties de la médecine*, ne pouvaient s'exercer que sur de grands théâtres ; autrement le métier n'aurait pas suffi pour faire vivre ceux qui s'y livraient. La spécialité avait revêtu toutes les formes, et l'antiquité, sous ce rapport, n'a rien à nous envier. Il y avait même des spécialistes de plus bas étage ; on trouve, par exemple, des médecins qui s'exercent à bien donner des clystères, à saigner les veines ou les artères.

Je dois faire remarquer cependant que les *chirurgiens*, du

1. *Utrum med. sit, an gymn. hyg.*? chap. 24, t. V, p. 846 et suiv., et *De partib. artis medicæ*, chap, 2, t. IV (in Spuriis libris), f° 16, éd. Junt.

2. Je n'ai pas besoin de rappeler qu'au dire d'Hérodote, la médecine était aussi exercée en Égypte par des *spécialistes* de toute nature, ou plutôt que la médecine paraît avoir été divisée, dans ce pays, en de très-nombreuses spécialités.

moins quelques-uns, ne se restreignaient pas seulement à la branche appelée *chirurgie* par Celse, car on voit qu'ils s'occupaient aussi des maladies externes qu'on traitait à l'aide des médicaments. Ainsi cette séparation même de la chirurgie et l'extension qu'on donnait à ce mot prouvent péremptoirement que la division en trois branches était purement scientifique et n'avait pas de représentation exacte dans la pratique.

Affirmons donc, pour clore la première partie de ces remarques, que les plus grands praticiens de la période comprise entre la fondation de l'école d'Alexandrie et Celse, furent à la fois médecins et chirurgiens. La séparation de la chirurgie proprement dite et considérée dans son ensemble ne fut certainement pas aussi généralement acceptée dans l'antiquité que de nos jours ; je n'ai pas besoin d'ajouter que cette séparation, consacrée dans l'enseignement des écoles, ne repose sur aucune donnée scientifique.

Quelques historiens, entre autres Sprengel (*l. l.*, p. 541), tout en suivant d'une manière générale le sentiment de Le Clerc, s'en sont écartés sur un point important et ont introduit une erreur de plus dans la discussion. Nous avons vu que l'historien de Genève savait parfaitement quelles parties de la médecine comprenaient les divisions admises par Celse ; son seul tort, c'est d'avoir cru que chacune de ces divisions correspondait à une classe spéciale de praticiens. Mais le professeur de Halle commet à la fois une double faute, l'une qui lui est commune avec Le Clerc, l'autre qui est d'avoir cru que par *pharmaceutique* Celse entendait la *rhizotomie* ou *apothicairerie*. En regardant la *rhizotomie* ou *apothicairerie* comme répondant à ce que Celse appelle *pharmaceutique*, Sprengel commet pour ainsi dire plus d'erreurs qu'il n'écrit de mots. D'abord Celse déclare positivement, dans la préface du livre v, que la *pharmaceutique* est la partie de la médecine qui combat les maladies, principalement par les médicaments. Les livres v et vi tout entiers ne sont qu'un développement de cette définition ;

seulement, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, l'histoire des médicaments composés est jointe à la nosographie et à la thérapeutique proprement dite, comme dans la première partie la matière de l'hygiène est comprise sous le nom de *diététique*.

Comment a-t-il pu venir dans l'esprit de Sprengel que Celse ait considéré comme une partie de la médecine la *pharmacopolie* telle qu'elle était exercée dans l'antiquité? C'était un véritable métier de charlatans et de sophistiqueurs !

Sprengel aurait eu au moins une ombre de raison en regardant comme identiques la *pharmacopolie* et la *rhizothomie*, quoiqu'au fond cette identité n'existe pas, ainsi que je le démontrerai plus bas. En tous cas, la *pharmacopolie*, et la *rhizotomie* à plus forte raison, ne sont pas comparables à notre *apothicairerie* ou *pharmacie*. Ni l'une ni l'autre profession, qui répondaient en partie à notre *droguisterie*, n'ont jamais été regardées comme faisant partie de la médecine ; c'est là une invention des historiens modernes. L'art de confectionner les remèdes n'était point dans l'antiquité séparé de la médecine, et les médecins, du moins au temps de Celse, ne s'en rapportaient qu'à eux-mêmes pour la préparation et la vente des médicaments. Les matières premières leur étaient fournies en grande partie par les rhizotomes et par les pharmacopoles. L'officine du médecin servait tout à la fois aux opérations et à la *pharmacie;* tous les médecins se livraient aux manipulations; elles n'étaient le domaine exclusif d'aucun en particulier. Plus tard les rhizotomes et les pharmacopoles empiétèrent sur les droits des médecins, que ces derniers le permissent ou non. Encore si les pharmacopoles préparaient les médicaments, ces médicaments passaient-ils par les mains des médecins pour arriver aux malades. En un mot, les médecins ne formulaient pas une ordonnance que le pharmacopole remplissait; ils ne faisaient que s'approvisionner auprès du pharmacopole pour l'usage de sa clientèle. Quand les pharmacopoles ou même les rhizotomes délivraient immé-

diatement des médicaments aux malades, ils agissaient comme nos droguistes ou herboristes qui font de la médecine populaire. Les médecins même qui ont écrit *ex professo* sur les médicaments s'occupaient également des autres parties de la médecine.

Les matières premières étaient donc fournies aux médecins par deux classes d'individus qui n'ont jamais fait partie du corps médical, mais qui ont trop souvent, je le répète, empiété sur les droits des médecins : c'étaient les *rhizotomes* et les *pharmacopoles*. Les rhizotomes, encore plus éloignés des pharmaciens que les pharmacopoles, avaient pour office de recueillir les plantes, ainsi que leur nom l'indique ; ils les vendaient sur le marché, soit aux médecins, soit au public, soit enfin aux pharmacopoles eux-mêmes qui avaient un établissement fixe et auprès desquels les médecins se fournissaient, attendu qu'ils tenaient toute espèce de drogues premières ; ils réunissaient quelquefois les fonctions de droguistes et d'herboristes ; ce ne fut que tardivement et avec le relâchement des vieilles mœurs médicales que les médecins leur abandonnèrent en grande partie le soin de préparer les médicaments. Plus tard même il y eut des *pharmaceutes* en titre, chargés de l'application des remèdes externes; c'étaient des espèces d'infirmiers ou d'aides, comme étaient les aides des hippocratestes ; encore ces derniers étaient-ils pour la plupart des *élèves* qui à leur tour pouvaient devenir des maîtres, car de tout temps les médecins ont eu des aides libres ou esclaves, comme on le voit par les livres de Platon et d'Hippocrate.

Ainsi ni la *rhizotomie* ni la *pharmacopolie* ne furent jamais une division de la médecine ; autant vaudrait dire que la chirurgie ne comprenait que l'étude des instruments, et que la diététique n'embrassait que celle de la matière de l'hygiène.

D'ailleurs, avant les Alexandrins, du temps de Théophraste et certainement longtemps avant lui, il y avait des pharmacopoles, et jamais on n'a regardé leur art comme une division de la médecine.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter, et surtout examiner en détail, toutes les opinions plus invraisemblables les unes que les autres émises sur cette phrase de Celse par les historiens. Je ne discuterai donc ni celle de Schulze[1], partagée par Weber[2], suivant laquelle il s'agit du libre développement, dans toutes ses branches, de la médecine longtemps comprimée et resserrée par les Asclépiades et par les philosophes[3]; ni celle de Jacobson[4], qui prétend que Celse a entendu parler de l'enseignement et non de la pratique; idée ingénieuse, mais sans fondement; ni celle de M. Rosenbaum; si j'ai bien compris sa pensée, il interprète le passage de Celse qui nous occupe d'une façon tout à fait inadmissible dans les notes ajoutées à la nouvelle édition de Sprengel; il suppose que Celse a entendu non point deux parties de la médecine par les mots *diététique* et *pharmaceutique*, mais deux systèmes médicaux d'après lesquels toutes les maladies étaient traitées par le régime ou par les médicaments. Il allègue en preuve les Hérophiléens et les Erasistretéens; mais il est évident, et par le texte du médecin romain, et par les explications que lui-même donne en divers endroits des mots *diététique* et *pharmaceutique*, enfin par tout son livre, qu'il s'agit bien certainement de *parties* et non de *systèmes*. D'ailleurs, avec une pareille manière de voir, que faire de la chirurgie? Pour admettre l'opinion de M. Rosenbaum, il faut donner au membre de phrase où il est question de chirurgie un autre sens qu'aux deux précédents; mais tous se tiennent par des liens étroits, et l'ordre d'idées ne change certainement pas; il faut, de plus, admettre que, pour la chirurgie, Celse a entendu qu'il s'agissait d'une séparation d'avec le reste de la médecine, en un mot, d'une partie distincte. Mais qui ne

1. *Hist. med.*, p. 419 et suiv., pars II, cap. 5.

2. « La médecine, dit Weber, est une fleur dont les pétales d'abord resserrées dans le calice, rompent cette enveloppe et s'épanouissent au soleil. »

3. *Spec. nov. Celsi edit.*, p. 12.

4. *De Antiq. med.*, Helmst., 1766, in-4°, p. 9.

voît où conduit une pareille interprétation dont le critérium est dans l'imagination et non dans les textes ?

En résumé, la division rapportée par Celse est toute scientifique[1] ; c'est une classification didactique fondée sur la thérapeutique comme d'autres ont été établies plus tard d'après des points de vue différents. Cette division n'a point de correspondance dans la pratique ; elle s'explique très-bien par le développement de la science, par le besoin naturel à l'homme de classer les objets de ses connaissances et de ses recherches, afin de trouver un fil conducteur et de conserver dans sa mémoire ce que l'étude lui a appris ; ajoutons enfin que c'est une grave erreur de regarder la *pharmaceutique* comme identique soit avec la *pharmacie*, soit avec la *pharmacopolie* et encore moins avec la *rhizotomie*.

Je remarque, en terminant, que la division dont parle Celse est plus ancienne qu'il ne semble le croire, puisqu'elle se retrouve déjà dans Platon[2] à quelques différences près, et dans le traité hippocratique *De la Bienséance*.

1. Le passage suivant, tiré du livre attribué à Galien (*De Partib. artis medicæ*, 1, 11, p. 282, éd. de Charl.), me paraît venir en confirmation de cette opinion; il a d'ailleurs, dans une partie de ce passage, une analogie singulière et tout à fait curieuse, même pour la forme, avec la phrase de Celse : « Sunt enim quidam, quos possis audire, secantes totam artem in *pharmaceuticen*, et *chirurgicen* « et *diæteticen*, id est, in eam quæ medicamentis, et eam quæ ma- « nuum opera, et eam quæ victus ratione medetur... Nonnulli vero « in therapeuticen, id est in curationem, et in eam quæ hygiene, id « est salubris appellatur, etc. »

2. Voy. Galien, *Utrum med. an gymn. sit, an hyg.*, t. V, p. 847, éd. Kuehn. — Voy. aussi, sur l'union intime de la médecine et de la chirurgie au temps d'Hippocrate, M. Littré, *Argum. du Serment*, t. IV, p. 616-617.

II. — LISTE DES TRAITÉS CONTENUS DANS LE MANUSCRIT SALERNITAIN DE BRESLAU.

Voyez page 125.

Voici, d'après feu M. Henschel, la composition du *Codex salernitanus* de Breslau : 1. *Liber simplicium medicinarum* (c'est le *Circa instans* de Platearius; mais il y a entre le texte du manuscrit de Breslau et les textes imprimés de très-grandes différences. Nos manuscrits de Paris offrent aussi de nombreuses variantes). — 2. *Tractatus de ægritudinum curatione.* — 3. *De febribus liber.* — 4. *Curæ Johannis Afflacii discipuli Constantini.* — 5. *Liber urinarum* (*Magistri Joh. Afflacii*). — 6. *De febribus natura fragmentum.* — 7. *De nominibus herbarum et specierum quæ aliæ pro aliis ponuntur.* — 8. *Definitiones morborum.* — 9. *De urina fragmentum.* — 10. *Matthæi Platearii Glossæ in Antidotarium Nicolai Præpositi.* — 11. *Liber de urinis.* — 12. *De oleis conficiendis.* — 13. *De modis medendi.* — 14. *De urinis et earumdem significationibus.* — 15. *De medicamentorum bonitate cognoscenda.* — 16. *De morbis IV regionum corporis.* — 17. *Liber Alexandri De agnoscendis febribus et pulsibus et urinis.* — 18. *De urinis.* — 19. *Item de urina.* — 20. *De observatione minutionis.* — 21. *Demonstratio anatomica corporis animalis.* — 22. *De aquis medicinalibus et earum differentiis.* — 23. *De complexionibus.* — 24. *De medicamentis externis quibusdam præparandis.* — 25. *De adventu medici ad ægrotum.* — 26. *Liber de corporibus purgandis.* — 27. *De saporibus et numero eorumdem.* — 28. *De clysteribus, suppositoriis, syringis et pessariis.* — 29. *De sirupis et eorum divisione.* — 30. *Liber de simplicium medicinarum virtutibus.* — 31. *Quæ medicinæ pro quibusdam morbis dandæ sint.* — 32. *Liber de confectione medicinarum.* — 33. *De quatibus et earum effectibus.* — 34. *Liber de pulsibus.* — 35. *Liber de morborum medicinis.* — Les numéros 2, 4, 13, 14, 15, 21, 25, ont été publiés par M. de Renzi dans la *Collectio salernitana.* Il serait à désirer qu'on publiât encore les nu-

méros 1, 5, 8, 11, 24, 28, 29, 32, 35, fort importants pour l'histoire de l'École de Salerne. J'ai fait copier à Breslau et j'utiliserai pour mon Histoire de la médecine, les numéros 3, 7, 8, 16, 17 (par extraits), 22, 24, 27, 28, 29, 32, 35.

III. — SUR LES OUVRAGES SALERNITAINS RÉCEMMENT PUBLIÉS.

Voyez page 127.

Rappeler sommairement les ouvrages salernitains récemment découverts, c'est montrer à la fois combien l'École de Salerne mérite sa réputation séculaire, de quelle négligence les historiens de la médecine se sont rendus coupables en méprisant tant de sources précieuses d'informations, et de quel défaut de sens critique ils ont fait preuve, en supposant *a priori* qu'il ne restait presque rien de cette école, rien du moins qui méritât de fixer l'attention. Feu M. Baudry de Balzac, homme de beaucoup de zèle et de grande instruction, outre ses importants travaux sur le poëme intitulé *Schola salernitana* (ils figurent en grande partie dans le cinquième volume de la *Collectio salernitana*), a établi la personnalité de Magister Salernus, auteur de deux ouvrages de matière médicale (*Tabulæ* et *Compendium*) que nous avons imprimés pour la première fois d'après l'édition qu'il en avait préparée. — M. Henschel a trouvé, outre le *Codex salernitanus*, l'abrégé d'un ouvrage de Musandinus, l'un des présidents de l'École de Salerne, *Sur la manière de préparer les aliments pour les malades* (*Coll. salern.*, t. II, p. 407-410), dont j'ai donné le texte intégral d'après un manuscrit de Paris (*Ibid.*, t. V, p. 254-268). — M. de Renzi

a publié dans le t. IV de la *Collectio salernitana*, d'après les manuscrits de Naples, deux traités inconnus, l'un, des *Tables de matière médicale*, par P. Maranchus (fin du treizième siècle), l'autre des *Consultations* de Cæsar Cappola (milieu du quatorzième siècle), et de plus, d'après un manuscrit de Paris, un ouvrage fort curieux attribué, sous le titre de *Placita philosophorum*, à Jean de Procida, médecin et ami de Frédéric II. Dans une longue dissertation, M. de Renzi cherche à défendre l'illustre Salernitain des accusations auxquelles il a été en butte (*Ibid.*, t. III, p. 69-150). — De mon côté, j'ai découvert à Venise, à Vienne et à Cambridge, les traités de médecine (*Praticæ*) de trois des maîtres cités dans le *Compendium salernitanum :* Bartholomæus, Copho, Petronius (*Collect. salern.*, t. IV, 321-406, 438-505). De la *Practica* de Petronius : M. de Renzi n'a donné que quelques chapitres, d'après un manuscrit assez mauvais de Milan); — à Oxford, le traité des *Fièvres* de Ferrarius (encore inédit); — à Paris, la *Pratique* de Petrocellus; — à Bâle, deux ouvrages de grande importance : les *Commentaires* de Bernard le Provincial, sur les *Tables* de Maître Salernus (*Collect. salern.*, t. V, p. 269-328); la *Pratique* d'Archimathæus (*Collect. salern.*, t. V, p. 350-376), véritable *clinique médicale* (Voy. plus haut, p. 45). J'ai montré de plus, que le même Archimathæus est l'auteur d'un opuscule *Sur la manière dont le médecin doit se comporter auprès des malades*, et dont M. Henschel n'avait trouvé qu'un abrégé. A Vienne, à Paris, en Angleterre, j'ai copié plusieurs petits traités *Sur le pouls* et *Sur les urines*, rédigés par les personnages les plus considérables de l'École de Salerne : Romualdus (*Collect. salern.*, t. IV, p. 413-414), Platearius (*Ibid.*, p. 409-412), Matthæus de Archiepiscopo (*Ibid.*, p. 506-512), enfin Maurus (*Ibid.*, p. 407-408), tant célébré par Gilles de Corbeil, et dont j'ai retrouvé aussi à Vienne le *Commentaire* inconnu *Sur les Aphorismes d'Hippocrate* (*Ibid.*, t. IV, p. 513-557). Notre Bibliothèque impériale vient de faire l'acquisition d'un manuscrit précieux de Maurus.

Peu d'ouvrages ont joui au moyen âge d'autant de faveur

que les *Gloses des Quatre Maîtres*, sur la *Chirurgie* de Roger, qui écrivait à Salerne vers l'an 1220 ; il en est peu aussi dont les historiens de la chirurgie se soient plus occupés, sans les avoir jamais ni lues ni même vues, bien qu'on ait signalé divers manuscrits en Angleterre (il en existe un aussi à Munich). J'ai découvert ces *Gloses* en 1849, dans un manuscrit de la bibliothèque Mazarine. Elles sont aujourd'hui publiées dans la *Collectio salernitana* (texte, t. II, p. 497-624; introduct., t. III, 205-254), avec une introduction où je me suis vu forcé de démontrer que les Quatre Maîtres salernitains n'étaient pas quatre, mais un seul, qu'ils n'étaient pas Salernitains, mais Français, ce qui ne diminue cependant en aucune façon l'intérêt du Commentaire, puisqu'il porte sur un texte rédigé à Salerne et qu'il est rempli de faits curieux[1].

M. de Renzi a aussi publié (t. II, p. 426-493) un nouveau texte de la *Chirurgie* de Roger, avec les additions de Roland de Parme.—Le poëme médical du treizième siècle (*De secretis mulierum, de chirurgia et de modo medendi*, Libri VII ; *Coll. salern.*, t. IV, p. 1-184), signalé et analysé par M. Littré, dans le t. XXI de l'*Histoire littéraire*, n'est, ainsi que je l'ai démontré, qu'une traduction libre de la *Chirurgie* de Roger et de Roland, de quelques passages des Quatre Maîtres, de Trotula, et aussi, comme l'a fait remarquer M. de Renzi, de l'opuscule d'Archimathæus, *Sur la manière dont le médecin doit se comporter auprès des malades*.

Le poëme sur la saignée, trouvé par M. Baudry dans un manuscrit de Paris et composé par Jean d'Aquila (*De Phlebotomia liber*; *Coll. salern.*, t. III, p. 255-270 ; voy. aussi les notes de M. Baudry de Balzac, t. V, p. 105-112), médecin du royaume de Naples, qui florissait vers le milieu du quinzième siècle, est tout pénétré des doctrines salernitaines et tout parsemé des vers de l'*École de Salerne*.

1. Mon savant et vénérable ami, M. le docteur Puccinotti, professeur à l'Institut de Florence, a trouvé, dans une des bibliothèques de cette ville, un autre manuscrit qui fournit de nouveaux renseignements sur les *Gloses des quatre maîtres*.

Un troisième poëme anatomique (l'auteur s'occupe surtout du nom des parties et des étymologies), découvert par moi dans un manuscrit de Bâle (*Coll. salern.*, t. V, 173-198), complète cette trilogie ; ce poëme a été composé au quatorzième siècle par un Italien fort au courant des écrits de l'École de Salerne. C'est un précieux monument de la philologie scientifique du moyen âge ; malheureusement il est incomplet.

Enfin, j'ai trouvé à Paris et à Cambridge deux poëmes français du treizième siècle, qui sont des traductions ou des imitations d'ouvrages salernitains. J'espère pouvoir les publier.

IV. — EXTRAITS DE L'ÉCOLE DE SALERNE

RELATIFS AUX MŒURS MÉDICALES DU MOYEN AGE.

Voyez pages 151 et 345.

Ad præcavendam ægrorum ingratitudinem.

Non didici gratis ; nec musa sagax Hippocratis
Ægris in stratis serviet absque datis.
Dum dolet infirmus, medicus sit pignore firmus ;

Pour prévenir l'ingratitude des malades [1].

L'élève d'Hippocrate, en sa pénible étude,
Est trop souvent payé de noire ingratitude....
Lorsque son patient de plaintes l'importune,

1. La traduction en vers est due à M. Maux Saint-Marc. Voy. plus plus haut, p. 150 et 163.

Ægro liberato, dolet de pignore dato;
Ergo petas pretium, patienti dum dolor instat;
Nam dum morbus abest, dare cessat, lis quoque restat.
Empta solet care multum medicina juvare :
Si qua detur gratis, nil affert utilitatis,
Res dare pro rebus, pro verbis verba solemus ;
Pro vanis verbis, montanis utimur herbis;
Pro caris rebus, pigmentis et speciebus.
Est medicinalis medicis data regula talis :
Ut dicatur : *da, da,* dum profert languidus *ha, ha!*
De medicis primo medium, medio nihil imo.
Expers languoris, non est memor hujus amoris;
Exige dum dolor est; postquam pœna recessit,
Audebit sanus dicere : multa dedi [1].

Medicaster.

Fingit se medicum quivis idiota, profanus,
Judæus, monachus, histrio, rasor, anus,
Sicuti alchemista medicus fit aut saponista,

Le docteur attentif à sa propre fortune,
Profitant de ses cris, obtient sur le moment,
Quelque gage bien sûr, un bon nantissement,
Ou mieux, argent comptant, fait solder son mémoire.
Du malade sauvé chétive est la mémoire :
En ennemi l'on sait qu'il traite sans égard
Le maladroit qui parle honoraires trop tard.

Du Médicastre.

Il n'est pas d'ignorant, de charlatan stupide,
D'histrion imposteur, ou de Juif, fourbe, avide,
De sorcière crasseuse, ou de barbier bavard,
De faussaire impudent, ou de moine cafard,

1. On trouve deux rédactions de la même pensée dans le passage que je donne ici ; il y en avait même une troisième, que j'ai supprimée ; elle est écrite encore en plus méchants vers, et paraît la plus récente.

Aut balneator, falsarius aut oculista.
  Hic dum lucra quærit, virtus in arte perit.

Conditiones necessariæ medico.

Clemens accedat medicus cum veste polita;
  Luceat in digitis splendida gemma suis.
Si fieri valeat, quadrupes sibi sit pretiosus;
  Ejus et ornatus splendidus atque decens;
Ornatu nitido conabere carior esse.
  Splendidus ornatus plurima dona dabit.
Viliter inductus munus sibi vile parabit,
  Nam pauper medicus vilia dona capit.

Epilogus.

. . . . . tua decreti majestas vilet, et omni
Privatur splendore suo, si publica fiat.

De marchand de savon, ou d'aveugle oculiste,
De baigneur imbécile, ou d'absurde alchimiste,
Pas d'hérétique impur qui ne se targue, enfin,
Du beau titre, du nom sacré de médecin.
Médecin ! médecin ! On le crie et proclame
Pour escroquer l'argent par un abus infâme.
Trafic lâche, odieux ! La bonne foi périt,
Le dévoûment succombe et l'art s'abâtardit.

Tenue du médecin.

Vêtu d'habits décents, affable et plein de zèle,
Le médecin s'empresse à la voix qui l'appelle.
D'un rubis l'étincelle à son doigt brillera,
Sur un coursier superbe en visite il ira.
Ce splendide attirail rehausse son mérite;
Sur l'esprit du malade il réussit plus vite,
Reçoit cadeaux sans nombre : un mince accoutrement
Lui vaudrait profit mince et sec remercîment.

Épilogue.

Gardez surtout, gardez qu'un profane vulgaire
De votre art respecté ne perce le mystère :

Nam res vulgatæ semper fastidia gignunt;
Ex re vulgata contemptus, nausea surgit,
Nam majestatem minuit qui mystica vulgat;
Nec decreta manent, quorum sit conscia turba.
Exsul sit medicus physicus secreta revelans.
Jam Deus omnipotens, medicus summus medicorum,
Digne felicitet opus istud semper in ævum,
Ipsum confirmet quod nec Jovis ira nec ignis,
Nec ferrum, nec ætas poterit abolere vetusta.
Istud complentem benedic, Deus, et facientem,
Cui sit laus et honor, benedictio, gloria semper.

Amen.

Son éclat dévoilé perdrait sa dignité.
D'un mystère connu décroît la majesté ;
Le frivole dédain suit cette confidence,
Et la foule bientôt refuse obéissance
A des lois dont le maître a trahi les secrets.
Pour qu'ils soient observés, cachez donc vos décrets.
Honte au révélateur et qu'il soit anathème!
Et toi, Dieu tout-puissant, Dieu, médecin suprême,
Jette sur cet ouvrage un regard de bonté
Qui le garde vivant pour l'immortalité.
Veille : de Jupiter il brave la colère,
Il ne craint pas le fer, la torche incendiaire;
Le temps même, le temps ne peut rien contre lui,
Si ton bras éternel lui prête son appui.
Protége aussi, grand Dieu, l'auteur de cet ouvrage.
A toi louange, honneur et gloire dans tout âge.

Ainsi soit-il.

V. — EXTRAITS

DE LA CORRESPONDANCE DE LA PRINCESSE PALATINE

SUR LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS AU TEMPS DE LOUIS XIV.

Voyez page 206.

Voici quelques curieux détails fournis par la Princesse Palatine, sur la maladie et la mort du petit Dauphin et du duc de Berry :

« Je ne doute pas que vous ne soyez vous-même épouvantée en apprenant comment le malheur continue à nous frapper ici. Les docteurs ont commis encore une fois la même faute qu'avec madame la Dauphine ; car le petit Dauphin étant tout rouge de la rougeole et en transpiration, ils l'ont saigné, lui ont ensuite donné de l'émétique et le pauvre enfant en est mort pendant l'opération. Voici qui prouve bien que ce sont les docteurs qui l'ont tué : son petit frère a précisément la même maladie, les *neuf docteurs* étant occupés avec l'aîné, la bonne du plus jeune s'est enfermée avec son prince et lui a donné un peu de vin et de biscuit. Hier comme l'enfant avait fort la fièvre, les docteurs ont voulu aussi le saigner ; mais M. de Ventadour et la sous-gouvernante du prince, madame de Villefort, s'y sont énergiquement opposés ; ils n'ont absolument pas voulu le permettre, et se sont contentés de tenir l'enfant bien chaudement. Celui-ci, grâce à Dieu, est sauvé à la honte des docteurs, mais il serait certainement mort si on les eût laissés faire (*Lettres de la Princesse Palat.*, mars 1712). — « Les docteurs, ajoute plus loin la princesse (mars 1712), reconnaissent bien que M. le Dauphin et madame la Dauphine ont été mal traités, puisqu'ils avouent n'avoir pas connu la maladie. »

« Nous avons ici notre duc de Berry dangereusement malade. Dans la nuit de dimanche au lundi matin à quatre heures, il eut un accès de fièvre avec frissons ;

il cacha la chose, se leva, s'habilla et ne voulut aller trouver le médecin du roi, mais le frisson l'ayant pris de nouveau, il ne put plus le cacher, et comme il avait un violent mal de tête il dut se mettre au lit. La fièvre a toujours été en augmentant accompagnée de forts vomissements. D'abord il rendit une matière toute verte, et ensuite noire comme du charbon. Mais hier en examinant les matières noires, on aperçut que c'était du sang caillé. Il en rendait par le haut et par le bas. Les docteurs étaient très-contents (!) et ils croyaient M. le duc de Berry hors de danger, parce qu'ils espéraient arrêter le sang. Nous allâmes tous à Versailles pour nous réjouir avec madame de Berry de ce que son mari était hors de danger ; mais cette nuit il lui a pris un vomissement si affreux qu'il ne peut plus rien garder dans le corps, il est donc très-dangereusement malade bien qu'il n'ait presque plus de fièvre et que les redoublements aient cessé. On vient à l'instant même de le saigner pour la cinquième fois ; je suis persuadée que la forte dose d'émétique qu'on lui a donnée est cause de son mal ; car on lui en a fait prendre neuf grains ; cela peut bien avoir rompu une veine. D'autres disent[1] qu'il y a huit jours, étant à la chasse, il a voulu faire un effort pour retenir son cheval qui avait fortement butté, et qu'il s'est rompu une veine, qu'il s'est aussitôt trouvé mal, mais qu'il a caché cet accident. Vendredi il a eu la diarrhée (lisez *flux de sang*), il était abattu et sans appétit ; dimanche soir il a commencé à vomir. Je sors de sa chambre à l'instant ; on vient de le saigner pour la huitième fois ; il est affreusement défait ; il a mangé une pleine assiette de gelée que, sauf votre respect, il n'a pas rendue. Il a très-peu de fièvre, mais tout ce sang caillé me fait trembler, et je crains bien que cela ne tourne mal. Ce serait affreux ! Dieu veuille nous assister, car nous en avons grand besoin !

« Je ne prévoyais, hélas ! que trop juste lorsque je vous

1. Je crois que ces *autres* ont raison contre la supposition peu charitable de la princesse.

disais jeudi dernier que M. le duc de Berry n'en reviendrait pas. Le malheureux prince a expiré en effet vendredi dernier à quatre heures du matin. Il parlait encore trois quarts d'heure avant d'expirer; et il est mort avec une grande fermeté. Il a seulement regretté d'être lui-même la cause de sa mort, et s'est plaint de ne pouvoir pas même voir sa femme avant de mourir (*Lettres* des 3 et 6 mai 1713). »

« Un peu avant sa mort, le pauvre duc de Berry a avoué que c'était lui-même qui en était cause, car le jeudi précédent, c'est-à-dire huit jours auparavant, il chassait au bois dont une petite pluie avait rendu le terrain humide, son cheval glissa des pieds de devant. Il le retint avec force, et le cheval se releva si brusquement que le pommeau de la selle atteignit le duc de Berry entre la poitrine et l'estomac. Il ressentit sur le coup une violente douleur, mais il ne dit rien. Le même soir il fit du sang et défendit à son valet de chambre d'en parler. Il pensait avoir la dyssenterie et ne voulut rien en dire de peur qu'on ne lui fît avaler un tas de remèdes. Il espérait que cela se passerait tout seul. Vendredi il commença à se sentir mal à l'aise, mais il dit que ce n'était qu'un peu de diarrhée, et le samedi il alla à la chasse.

« Ce même jour, un paysan, qui avait vu le coup que le prince avait reçu, demanda à un des gens du roi : Comment se porte M. le duc de Berry? — Fort bien, lui répondit l'autre, car il court le loup aujourd'hui. — Si cela est qu'il se porte bien, dit le paysan, il faut que les princes aient les os plus durs que nous aultres paissants, car je luy vis recevoir un coup jeudy à la chasse en relevant son cheval dont trois paissants en seroient crevés. »

« S'il eût dit un seul mot de cela on ne lui aurait pas donné d'émétique; mais il sait lui-même qu'il rend du sang caillé et il prend de l'émétique. Cela prouve bien que quand un malheur doit arriver, tout y concourt. Sa maladie avait toute l'apparence d'une fièvre vénéneuse : saignement du nez, somnolence, vomissements accompagnés d'une fièvre épouvantable qui l'a pris lundi à quatre heures du

matin. Il voulait encore ce jour-là aller à la chasse. M. Fagon, qui est venu me voir tout à l'heure, m'a dit que du moment où le duc de Berry avait rendu ces caillots de sang noir, il n'y avait plus de remède, car il y avait déjà de la gangrène dans le corps[1]. Mesdames qui ont vu le pauvre prince huit heures avant sa mort, disent qu'il était si affreusement changé que personne n'aurait été capable de le reconnaître. Je ne l'ai pas vu, je suis bien assez affligée (*Lettre* du 6 mai 1714.»

Si l'on voulait prendre la peine de feuilleter les volumineux *Mémoires* de Hérouard, premier médecin de Louis XIII, on trouverait bien d'autres preuves du savoir des médecins d'alors et du rôle qu'ils jouaient au dix-septième siècle, qui est l'un des plus tristes que la médecine puisse compter dans ses annales.

VI. — NOTICE SUR LES ENTOZOAIRES ET LES MALADIES VERMINEUSES.

Voyez page 293.

Rien n'est plus fréquent que les affections vermineuses chez l'homme aussi bien que chez les animaux, et cependant il y a peu de branches de la pathologie qui ait été plus mal étudiée jusqu'à ces dernières années. M. Davaine a voulu combler une lacune regrettable en mettant à profit, dans un ouvrage spécial (*Traité des entozoaires et des maladies vermineuses de l'homme et des animaux domestiques*. Paris, 1860, chez J.-B. Baillière et fils, avec quatre-vingt-huit belles

1. Voilà un diagnostic bien aventuré.

figures sur bois), toutes les relations *authentiques* laissées par ses devanciers et les recherches nombreuses qui lui sont propres. Les traités anciens abondent en relations d'affections vermineuses ; on admettait des apoplexies, des gouttes, des pleurésies, des fièvres vermineuses ; on donnait même l'image de vers impossibles; on confondait avec des vers toutes sortes de modifications du tissu cellulaire ou d'autres tissus; des caillots de sang étaient transformés en entozoaires. Il y eut même un moment (à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle) où toutes les maladies inconnues dans leurs causes, et surtout les épidémies, étaient attribuées à des vers invisibles. L'anatomie pathologique et le microscope faisant défaut, l'imagination, amie du merveilleux, pouvait se donner libre carrière; maintenant toutes ces vieilles et fausses observations sont désormais reléguées dans le long chapitre des erreurs de l'esprit humain ; on ne les trouve plus que pour mémoire dans le livre de M. Davaine. L'auteur, élevé à l'école sévère et positive de M. Rayer, ne pouvait admettre que les résultats fournis par le diagnostic rationnel ou par cette triste vérification qu'on appelle *autopsie*.

Certaines affections vermineuses n'atteignent pas l'homme, d'autres ne l'atteignent que rarement et par exception ; de là la nécessité où sont les auteurs qui veulent traiter de ces affections d'une manière complète de chercher de nombreux points de comparaison dans les maladies analogues chez les animaux. Il y a lieu de s'étonner que pour le sujet qui nous occupe le rapprochement de la pathologie humaine et de la pathologie des animaux n'ait pas encore été essayé, et l'on doit féliciter M. Davaine d'avoir réuni dans son cadre la description des maladies vermineuses chez les animaux domestiques et chez l'homme. C'est un des principes professés par M. Rayer que la médecine vétérinaire et la médecine humaine se prêtent de mutuelles lumières. Nous avons eu nous-mêmes, à propos de la pathologie générale, l'occasion d'appuyer ou de démontrer cette proposition, qui n'est pas encore assez généralement acceptée.

On comprend que dans une notice rapide je ne puisse entrer dans de grands détails au sujet du livre si recommandable et si justement estimé de M. Davaine, je veux du moins signaler quelques points d'un intérêt général ; je n'aurai pour cela qu'à résumer son Introduction : Les anciens, au rapport de Pline, avaient déjà remarqué que les vers n'étaient pas aussi fréquents dans certains pays que dans certains autres ; Théophraste affirme, mais c'est une exagération démontrée par le témoignage formel des auteurs hippocratiques, que les habitants de la Thrace, de la Phrygie et même de l'Attique sont tout à fait exempts de vers. En Abyssinie presque tous les habitants sont atteints du *ténia* ou *ver solitaire* : il y a des affections vermineuses qu'on n'observe que dans certaines régions, par exemple la *filaire* ou *ver de Médine*. Au contraire, certains vers, par exemple le ténia, l'ascaride lombricoïde, les hydatides sont pour ainsi dire cosmopolites, bien qu'ils affectionnent plus particulièrement, les uns l'Égypte, les autres la Suède, la Russie, la Suisse ou l'Islande. — Les saisons ne sont pas non plus sans influence pour la production des vers : ainsi plus de soixante taupes disséquées à Rennes en février et mars, par M. Dujardin, présentaient le *spiroptera strumosa*, tandis qu'on a vainement cherché ce ver dans les autres saisons. — Le développement des vers dans l'œil des chevaux, en Arabie et dans l'Inde, est propre aux mois froids. La filaire se montre surtout pendant les fortes chaleurs, et le ténia particulièrement en septembre et en octobre, du moins dans les contrées du Nord. Sous les tropiques, les pluies donnent lieu à de véritables épidémies vermineuses. Les nègres sont rarement affectés de vers hydatides ; les peuplades errantes ne paraissent guère sujettes aux vers ; si les affections vermineuses sont comparativement plus fréquentes à la campagne qu'à la ville, cela tient non pas, comme on le croit généralement, aux fruits verts, aux farineux et aux légumes, mais particulièrement à la qualité de l'eau qui sert aux boissons, et qui renferme des larves ; il ne parait pas non plus que l'usage habituel du

poisson contribue à développer les vers. Le ténia naît sous l'influence de toute espèce de régime ; il n'y a que l'usage de la viande crue qui paraisse avoir une action marquée sur sa production ; mais ce régime n'est guère à l'usage que des carnivores, et je ne sache pas qu'on ait remarqué chez les quelques malades traités par les côtelettes et les biftecks crus une plus grande fréquence du ténia que chez les individus soumis au régime ordinaire. — L'embryon dans le sein de sa mère n'est pas exempt de vers, quoique en général la première enfance, comme la vieillesse, soient les deux âges où on les observe le plus rarement. Certaines espèces de vers ont aussi une préférence marquée pour certains âges : aux enfants, les ascarides; le ténia à un âge plus avancé. — Les femmes sont affectées du ténia dans une proportion de 2 à 3 par rapport aux hommes.

Longtemps on a cru à la génération spontanée des entozoaires, et en conséquence on avait admis un état helminthiasique propre à certains individus; mais il est reconnu maintenant que dans le plus grand nombre de cas la présence des vers est accidentelle comme celle des parasites dans nos téguments ; bien plus, les entozoaires sont pour la plupart incapables de se propager dans notre organisme. On a des vers lorsqu'on est exposé à leur invasion par des boissons, par des aliments qui nous apportent leurs larves, par des conditions extérieures qui permettent l'introduction de ces larves à travers la peau ; cela est nettement prouvé pour le ténia, pour l'ascaride lombricoïde et pour la filaire ; seul l'*ascaride vermiculaire,* une fois introduit, se multiplie en vertu de dispositions spéciales de la part de l'individu affecté ; c'est le seul cas où il soit permis d'employer l'expression d'*helminthiase* ou maladie vermineuse constitutionnelle.

Chez les animaux, la présence des vers est dans beaucoup de cas compatible avec l'intégrité des organes : l'innocuité est presque constante chez les poissons où les vers semblent vivre avec leurs hôtes en communauté d'existence ; chez les oiseaux et les mammifères, les entozoaires sont beaucoup

plus nuisibles, non pas toujours par eux-mêmes, mais par les tumeurs quelquefois volumineuses auxquelles ils donnent naissance ; chez l'homme où les sympathies organiques sont plus développées, les vers deviennent souvent la cause d'accidents formidables, et ce sont surtout les hydatides, en se développant dans la profondeur des tissus, qui causent les plus grands ravages. On a vu aussi l'existence de vers intestinaux produire la folie, les manies, des affections fort voisines de la rage, le tétanos, le coma, les convulsions, la chorée, et donner lieu à des attaques épileptiformes, à des accidents fébriles ou nerveux intermittents, à la surdité, à des palpitations violentes, enfin aux perversions les plus singulières des sens; par exemple, voir tout en jaune, être pris d'un rire inextinguible, ne pouvoir supporter la musique, être en proie à une véritable faim canine, etc., etc. — Heureusement tous ces phénomènes redoutables sont l'exception et non pas la règle.

Depuis quelque temps on parle beaucoup de certains vers microscopiques (*trichines*) familiers aux cochons et qui passent dans notre corps avec la chair de ces animaux; la question vaut la peine qu'on l'étudie et qu'on ne la laisse pas livrée à l'exagération ou à l'ignorance des journaux populaires [1].

VII. — HUSSON, BLONDEL ET SER. — ÉTUDES SUR LES HOPITAUX.

Voyez page 419.

L'*Étude sur les hôpitaux* se divise en deux parties. M. Husson traite dans la première partie, d'une façon générale, de

1. Voy. *Des trichines*, par le docteur R. Virchow, trad. par E. Onimus. Paris, 1864, in-8, chez Germer-Baillière.

la construction des hôpitaux, de l'installation des malades, des mesures réglementaires du personnel de service et du personnel médical, du régime alimentaire, enfin de la statistique médicale dans nos établissements de charité.

La seconde partie renferme d'abord une suite de notices extrêmement curieuses sur l'histoire et l'organisation des hôpitaux civils et militaires et des hospices de la ville de Paris, puis des recherches non moins instructives, quoique moins étendues, sur les principaux établissements (infirmeries, hospices, hôpitaux) consacrés chez nos voisins au traitement des malades ou des infirmes.

Deux faits sont mis en lumière par cette *Étude*. Le premier, c'est que les progrès accomplis dans l'organisation des hôpitaux depuis la réforme opérée par la Convention jusqu'à la présente année sont presque aussi considérables que ceux dont on doit en grande partie la réalisation aux instances des membres du *Comité de l'intérieur*. Il faut lire dans M. Husson l'*Appendice* n° 6 sur les établissements de charité au moyen âge et en particulier sur l'Hôtel-Dieu de Paris, pour juger de l'état déplorable où se trouvaient ces établissements avant 1789, et méditer la première partie de ces *Études*, pour apprécier tout ce que l'administration de l'assistance publique a fait, depuis la grande réforme des hôpitaux; c'est le vrai moyen d'arriver par voie de comparaison à une juste appréciation des efforts constants et des résultats soutenus. Certes personne n'osera contester que l'administration actuelle, si bien secondée par le gouvernement, par les médecins et par les fonctionnaires de tout ordre, n'ait rendu les plus grands services à la cause des pauvres et des malades; — beaucoup d'améliorations sont encore à l'étude, plusieurs ont déjà porté leur fruit; nous signalerons entre autres les maisons de convalescence, les galeries de conversation et de nouvelles salles destinées aux femmes en couches. *La Charité* vient de prendre aussi des accroissements considérables, l'aménagement intérieur est en voie de transformation; il ne resterait plus pour cet hôpital qu'à l'isoler entièrement.

Quant à *l'Hôtel-Dieu*, ce sera la gloire de M. Husson s'il parvient à le faire reconstruire dans un lieu plus salubre et sur de plus vastes terrains.

Le rapport de MM. Blondel et Ser a un caractère plus spécial que l'*Étude* de M. Husson; c'est un document où la controverse (une controverse très-légitime et fort impartiale, ce nous semble) a trop de part pour que nous puissions l'analyser et en apprécier les conclusions avec une compétence suffisante. MM Blondel et Ser pensent que nos hôpitaux ne sont en rien inférieurs à ceux de Londres, et que même par beaucoup de points ils leur sont supérieurs. J'ai beaucoup fréquenté les hôpitaux de Paris, mais je n'ai fait qu'entrevoir les hôpitaux de Londres; les observations personnelles me manquent par conséquent pour suivre et contrôler la comparaison. Quoi qu'il en soit, malgré l'habile direction et le zèle sans repos de M. Husson, malgré le concours empressé de ses collègues, il se passera encore bien des années et il se dépensera encore bien des millions avant que nos hôpitaux puissent offrir sinon toutes (cela est impossible), du moins la plupart des conditions qu'on doit chercher à réunir pour que le traitement des maladies dans nos établissements publics rappelle le traitement des maladies dans une maison particulière bien organisée : car c'est là le problème à résoudre.

VIII. — MÉDECINE MILITAIRE. — CAMPAGNE D'ITALIE.

Voyez page 420.

Nous reproduisons ici quelques pages que nous avons publiées dans le *Journal des Débats* au sujet d'un volume qui a pour titre *Campagne d'Italie de* 1859, par le docteur Ber-

therand (Paris, J.-B. Baillière et fils). On y verra que nos médecins et nos sœurs n'ont rien à envier ni au docteur Smith, ni à miss Nightingale.

Sur le champ de bataille, la mission du médecin militaire n'est ni la moins brillante ni la moins glorieuse ; c'est, en tout cas, la plus utile ; elle n'est pas non plus exempte de ces périls qui animent le soldat et excitent l'enthousiasme du narrateur ; les balles ennemies n'épargnent pas toujours le médecin qu'elles trouvent armé seulement de son bistouri, et l'on ne sait pas assez de quel sang-froid et de quel dévouement il faut être doué pour braver les dangers du champ de bataille, sans prendre part à l'action qui exalte l'esprit, ou pour passer son temps dans les ambulances, attiré tantôt d'un côté et tantôt d'un autre par des gémissements étouffés, occupé sans cesse à faire tomber des membres ou à panser de vastes et horribles plaies. Est-ce encore un courage si vulgaire que d'affronter la mort au milieu des épidémies les plus meurtrières : le typhus, la pourriture d'hôpital ou le choléra ? Le médecin d'armée est oublié du public, qui ne l'associe presque jamais à nos gloires militaires ; on compte plutôt les victimes qu'on ne songe à tous ces malheureux que la science a sauvés et que les Invalides recueillent ; le médecin militaire est peu favorisé (du moins il l'était peu jusqu'à ces derniers temps) par l'administration, toute soucieuse qu'elle se montre de la santé et de la vie des soldats. Ce sont autant de raisons qui doivent engager la presse à payer un juste tribut d'hommages au dévouement et au savoir des *officiers de santé*.

Mais tout n'est point affligeant à l'intérieur des ambulances, et rien, ce semble, ne procure à l'âme de plus doux sentiments que cette fraternité touchante que créent les blessures et les maladies : alliés et ennemis de la veille, vainqueurs et prisonniers du lendemain, Italiens, Français et Autrichiens ne sont plus que des malades que la charité visite et que la science soulage. Les bonnes sœurs de Saint-Vincent, les aumôniers, les médecins confondent leurs soins et leurs consolations ! On relève avec empressement le

Français qui appelle à son secours ; on cherche avec sollicitude l'Autrichien à qui la terreur (bien injuste sans doute) fait taire la douleur et la faim.

M. le baron Larrey, le digne fils de l'*honnête homme* et de l'habile chirurgien, dirigeait le service de santé pendant la campagne d'Italie ; c'est assez dire que le zèle et le savoir ont eu une part égale dans cette difficile organisation des hôpitaux, des ambulances et des dépôts. Tous les progrès de l'hygiène, de la médecine et de la chirurgie avaient été mis à contribution, et jamais sur un champ de bataille la main secourable du médecin ne s'est montrée à la fois plus prompte et plus intelligente.

A ses heures de loisir (elles sont rares, courtes, et fort traversées sur un champ de bataille), M. Bertherand, homme d'étude autant que d'action, raconte simplement et non sans émotion les faits dont il a été témoin ; il n'oublie pas non plus de mêler la description des lieux au récit des blessures et des opérations.

Pour donner une idée exacte de l'incroyable activité déployée dans ces jours mémorables par les officiers de santé de l'armée alliée, il suffira de rappeler qu'en moins de vingt-quatre heures plus de 1,400 blessés furent évacués de la gare de San-Martino sur Novare, nonobstant un grand nombre d'amputations et d'autres opérations pratiquées d'urgence à l'ambulance et jusque dans le parcours du trajet. M. Bertherand rapporte plusieurs de ces opérations qu'il a faites lui-même sur les instances des patients dont les douleurs étaient devenues intolérables. Dans cette chirurgie militante, dans cette *clinique au pas de charge,* c'est tantôt une attaque qui interrompt l'opération et tantôt une marche forcée qui ne permet pas même au chirurgien d'achever son pansement ; il commence la rédaction d'une observation à une ambulance, et il la termine à dix lieues de là ! S'il fallait aussi démontrer la supériorité de la chirurgie militaire moderne sur la chirurgie militaire du commencement de ce siècle, il suffirait de rappeler avec M. Bertherand qu'après la bataille de Solferino, sur 34,000 bles-

sés ou fiévreux, 29,000 sont sortis opérés ou convalescents. La chirurgie conservatrice surtout a fait des prodiges.

Les inhalations de chloroforme mises en usage indistinctement pour tous les opérés ont donné d'excellents résultats et n'ont entraîné aucun accident : c'est, après la longue expérience faite en Crimée, la consécration la plus décisive des heureux effets et l'innocuité dans le plus grand nombre des cas de cette merveilleuse invention. Dans les ambulances ou dans les hôpitaux improvisés où les opérations se font sur place, et non pas au milieu d'un amphithéâtre, le chloroforme a l'inappréciable avantage de supprimer avec la douleur ces cris déchirants qu'arrachent le couteau ou le bistouri, et qui portent un trouble profond dans l'âme de ces pauvres blessés auxquels le chirurgien va tout à l'heure demander aussi le sacrifice d'un bras ou d'une jambe. L'emploi du chloroforme a permis à M. Bertherand de faire une observation fort curieuse et qu'il suffit de rapporter textuellement pour qu'on en puisse tirer toutes les conséquences physiologiques et psychologiques qu'elle renferme. « Tandis que les blessés autrichiens, dit M. Bertherand, tombaient pour ainsi dire asphyxiés, foudroyés par les premières inhalations, les blessés français, en proie à une grande exaltation, entraient, aussitôt la chloroformisation commencée, dans une période de contraction très-active, très-difficile à modérer, impossible à abolir entièrement. Rien de semblable n'avait été noté dans mes inhalations de chloroforme aux nombreux blessés de Kabylie et d'Algérie. » Il faut ajouter que ce phénomène se produisait surtout chez les soldats et rarement chez les officiers.

Les récentes inventions qui ont augmenté à la fois le nombre et la gravité des blessures ont aussi contraint la chirurgie militaire à multiplier ses ressources. C'est ainsi, par exemple, que les balles coniques forcées ne sont pas toujours soumises aux mêmes procédés d'extraction que les balles sphériques, et qu'elles produisent aussi des désordres d'une espèce particulière. Les blessures par arme blanche, beaucoup moins fréquentes que ne semblent l'indiquer les

charges à la baïonnette dont il est si souvent question dans les relations de batailles, paraissent, en certains cas, devenues plus redoutables par suite de la nouvelle forme des armes.

IX. — DES HOPITAUX ET DES HOSPICES.

Voyez page 422.

La question des hôpitaux, qui intéresse à un si haut point la santé publique, est une de celles dans lesquelles l'hygiène a le plus souvent occasion d'intervenir; aussi doit-elle être examinée avec soin. Les deux points suivants seront successivement discutés et exposés.

I. Est-il plus avantageux de secourir et de faire soigner à domicile les malades indigents, que de les placer dans les hôpitaux ou les hospices?

II. Quelles sont les conditions à remplir pour avoir des hôpitaux et des hospices dans le meilleur état de salubrité possible?

La base de la discussion sera l'état actuel des hôpitaux de la capitale, avec les améliorations successives que ces établissements ont obtenues depuis le commencement de ce siècle.

I. Est-il plus avantageux de secourir et de faire soigner à domicile les malades indigents, que de les placer dans les hôpitaux ou les hospices?

Cette question exige la démonstration successive de plusieurs propositions que voici :

1° Les malades placés dans les hôpitaux trouvent, dans les médecins appelés à leur donner des soins, des garanties plus grandes et plus solides de science que partout ailleurs. — Les médecins des hôpitaux sont, en effet, arrivés par le concours; ils ont fait une espèce d'apprentissage des qualités qui sont indispensables aux médecins des hôpitaux, dans le

service du bureau central et dans les remplacements dont ils ont pu être chargés. De plus, ils sont en quelque sorte responsables du diagnostic qu'il portent et du traitement qu'il emploient devant les élèves attachés à leur service ou qui suivent leur visite; ils ne peuvent leur cacher, ni les erreurs de diagnostic que l'autopsie vient souvent redresser, ni les fautes de leur thérapeutique. — Les élèves attachés aux services divers exécutent, avec une intelligence et un zèle qu'on ne trouverait nulle part ailleurs, les prescriptions des chefs. Leur intervention est indispensable comme aides dans les opérations chirurgicales et comme secours en cas d'accidents consécutifs. La présence continuelle d'un interne de garde dans les établissements hospitaliers est encore une garantie contre les accidents imprévus qui peuvent survenir. — Quelque bien organisés que soient des bureaux de secours à domicile, on ne pourra jamais remplir ces conditions diverses.

2° Les malades trouvent dans les hôpitaux des conditions hygiéniques beaucoup meilleures que celles qu'on pourrait leur procurer chez eux, même avec des secours assez élevés. — Il suffit d'avoir exercé quelque temps comme médecin des bureaux de bienfaisance, pour connaître l'insalubrité des logements des pauvres malades qu'on visite, leur dénûment absolu, l'absence complète d'objets de literie et de linge, et enfin la misère de tout ce qui les entoure, pour être parfaitement convaincu des dépenses qu'il faudrait faire pour remédier seulement à quelques-unes de ces conditions, et même encore de leur insuffisance pour changer un tel état de choses; et pour bien comprendre le découragement du médecin qui, en présence de toutes ces impossibilités, se voit obligé de conseiller l'hôpital. Là, en effet, les pauvres malades trouvent un air, sinon parfaitement pur, du moins beaucoup plus salubre que chez eux, des salles où ils respirent plus librement, du linge à discrétion, des lits sains et des aliments qui, s'ils n'égalent pas ceux qu'on sert sur la table des riches, sont du moins infiniment préférables à ceux qu'ils auraient pu se procurer chez

eux. Enfin, ils trouvent dans leur convalescence des conditions de salubrité plus grandes encore, au moyen des promenades qu'ils peuvent faire dans les jardins que possèdent les hôpitaux, et dans la continuation des soins médicaux qu'ils reçoivent jusqu'à leur guérison complète.

3° Les secours donnés dans les hôpitaux profitent tout entiers au malade et sont adressés à la maladie. On doit insister sur cette considération; car les secours donnés par les bureaux à des malades soignés à domicile s'éparpillent nécessairement sur leur famille entière, plongée dans la misère; le bouillon fait pour le malade, le vin qui lui est donné pour rétablir ses forces, sont absorbés par les autres membres de la famille aussi bien que par lui; enfin, l'argent qui est remis pour l'aider est bien souvent employé pour payer des dettes, ou absorbé par un père, un fils, un mari, pour être dépensé au cabaret. — Les pensions que l'administration des hôpitaux s'est décidée à donner à un certain nombre de vieillards des deux sexes, pour remplacer leur admission à Bicêtre ou à la Salpêtrière, sont, ainsi que je l'ai déjà fait observer, exactement dans le même cas. Elles apportent un peu de soulagement dans la famille du vieillard auquel on l'accorde, cela est vrai; mais ces secours s'éparpillent sur une famille entière malheureuse et indigente, et ils ne profitent pas à l'individu âgé, épuisé par les infirmités ou une longue misère, et qui, à la fin de sa carrière, n'aurait pas trop de toute la somme que l'administration lui donne et que sa famille absorbe.

4° Les malades guérissent aussi bien, si ce n'est mieux dans les hôpitaux que chez eux.

C'est une des questions qui ont été le plus controversées, et qui cependant me paraît assez simple. Pour la décider d'une manière absolue, il faudrait baser son opinion sur une statistique raisonnée : connaître, d'une part, le nombre de malades *de la classe peu aisée* soignés à domicile, et la proportion de leurs décès, et de l'autre, faire la même opération pour les malades des hôpitaux, mais en supposant qu'ils y ont été apportés dès le commencement de leur

maladie et sans distinction de gravité ; car un grand nombre d'admissions dans les hôpitaux sont relatives à des malades déjà soignés à domicile, et qui, arrivés au dernier terme de leur maladie, sont envoyés dans les maisons hospitalières pour y mourir.

Une telle statistique raisonnée est impossible à demander et à exécuter. Il faut donc se contenter des documents que l'on possède. Eh bien, ces documents prouvent qu'avec toutes ses mauvaises chances d'admission de malades arrivés à la dernière extrémité, la mortalité des hôpitaux n'est pas très-considérable, et qu'elle n'est que de 1 sur 11, à peu près. Voici un tableau statistique des admissions, des décès et du nombre de journées de séjour dans les divers hôpitaux de la capitale pour l'année 1848. Je reproduis ce document complet, à cause de son grand intérêt.

ANNÉE 1848.

HOPITAUX.

	Désignations.		Malades.	Journées de séjour.
HÔPITAUX GÉNÉRAUX.	Hôtel-Dieu [1]	1 décès sur	7,32	26,83
	Sainte-Marguerite. .	—	9,14	32,38
	Pitié.	—	9,87	26,27
	Charité.	—	8,63	26,75
	Saint-Antoine [2]. . .	—	11,62	20,87
	Necker.	—	8,62	28,72
	Cochin.	—	11,90	23,17
	Beaujon	—	8,92	28,14
	Bon-Secours	—	11,07	23,78
	Moyenne. . .	1 décès sur	9,04	26,10

1. La mortalité plus considérable à l'Hôtel-Dieu s'explique par ce fait, que le bureau central envoie à l'Hôtel-Dieu les cas les plus urgents et les malades les plus gravement atteints qui se présentent au Parvis.

2. La mortalité moins grande à Cochin, Saint-Antoine et Bon-Secours, s'expliquerait par la situation plus salubre de ces établissements, si d'autres, placés dans des conditions aussi avantageuses, n'en présentaient une plus considérable.

HÔPITAUX SPÉCIAUX.	Saint-Louis	1 décès sur 18,31	38,43
	Midi	— 186,06	35,98
	Lourcine	— 51,31	45,85
	Enfants malades [1]	— 5,36	60,51
	Accouchements	— 23,73	11,58
	Cliniques	— 21,97	16,08
	Moyenne	1 décès sur 16,59	31,57
	Moyenne générale	1 décès sur 10,73	27.98

HOSPICES.

ALIÉNÉS.	Vieillesse (hommes)	1 décès sur	7,07 malades.
	Id. (femmes)	—	10,36 —
	Moyenne	1 décès sur	8,67 malades.
VIEILLESSE	Vieillesse (hommes)	1 décès sur	8,42 malades.
	Id. (femmes)	—	8,14 —
	Incurables (hommes)	—	8,17 —
	Id. (femmes)	—	11,16 —
	Moyenne	1 décès sur	8,42 malades.
Ménages		1 décès sur	9,80 malades.
Larochefoucauld		1 —	7,91 —
Sainte-Périne		1 —	8,96 —
	Moyenne	1 décès sur	7,22 malades.

Après cette discussion, je ne pense pas qu'il reste aucun doute dans l'esprit du lecteur. Non-seulement les hôpitaux sont préférables aux secours à domicile, parce que les malades y trouvent garantie plus grande de science médicale, soins plus assidus, salubrité plus grande et guérison plus certaine; mais encore les hospices et maisons de refuge ne sauraient, en aucune manière, être remplacés par des pensions données à des vieillards des deux sexes. — Il y a, toutefois,

1. Ce résultat pour l'hôpital des Enfants-Malades est erroné, attendu que la statistique porte les entrées en bloc. Or, il eût fallu distinguer les maladies chroniques (scrofules, dartres, gale, ophthalmies, teignes), où la mortalité est très-faible, des maladies aiguës, où elle est très-considérable (1 sur 3 à peu près).

plusieurs inconvénients, qui ont été signalés, et qui, bien que singulièrement exagérés, prêtent cependant à la discussion. Les voici :

1° A l'époque des épidémies, la gravité de la maladie est plus grande dans les hôpitaux, et la mortalité plus considérable qu'en ville. Les résultats numériques du choléra, en 1832 et en 1849, prouvent que cela n'est pas.

Il y a toutefois un fait, et celui-là est le seul réel, c'est qu'une épidémie existant dans une ville et dans un hôpital, les malades couchés dans cet hôpital sont pris avec une extrême facilité de l'affection épidémique régnante ; le choléra l'a prouvé ; mais les épidémies sont les faits exceptionnels.

2° L'encombrement détermine souvent, dans les hôpitaux, des affections spéciales, telles que des érysipèles, des phlébites, des pourritures d'hôpital, des fièvres puerpérales, etc. ; cela est incontestable ; mais c'est le fait de l'encombrement et sa cessation fait disparaître ces affections.

3° Les malades auraient une grande répugnance à entrer dans les hôpitaux ou les hospices. C'est une erreur, et quiconque a observé quelque temps dans les maisons hospitalières, à Paris, a pu se convaincre, non-seulement du peu de répugnance des malades à y entrer, mais encore de l'empressement avec lequel ils s'y portent. — La question de la prééminence des hôpitaux sur les secours à domicile ne saurait faire aucun doute. Il est probable, toutefois, que si on améliorait les consultations gratuites dans les hôpitaux, et si on joignait la délivrance de médicaments également gratuits, on permettrait ainsi à un grand nombre d'ouvriers de se traiter chez eux et de pouvoir compter sur les consultations de médecins instruits, ainsi que sur de bons médicaments.

II. Quelles sont les conditions à remplir pour avoir des hôpitaux et des hospices dans le meilleur état de salubrité possible ?

Cette question ne peut être traitée qu'en supposant un hôpital à construire. Voici, dans ce cas, les dispositions géné-

rales les plus indispensables et qui importent le plus à l'hygiène de l'établissement.

Situation. — La meilleure situation pour un hôpital est en dehors, mais très-près d'une ville, ou bien dans un quartier isolé, peu encombré de maisons et d'habitants, et où le libre renouvellement de l'air est facile ; le voisinage, mais à une certaine distance, des bois et des cours d'eau vive à bords escarpés, est une condition de salubrité excellente ; malheureusement, la plupart du temps, elle ne peut être remplie, et il faut se contenter d'un quartier isolé, aéré, et dans une position un peu élevée, relativement au reste de la ville.

Étendue. — L'étendue de l'espace où l'hôpital est établi est importante à considérer. Il faut que cet espace soit assez considérable, afin que les bâtiments ne soient pas trop rapprochés ; il est nécessaire également qu'ils soient séparés par de vastes cours et des jardins.

Disposition des bâtiments. — La disposition la meilleure consiste dans des pavillons allongés, parallèles entre eux, en nombre plus ou moins considérable, selon l'importance de l'établissement, et séparés les uns des autres par des cours ou des jardins. Le nouvel hôpital construit à Paris par les soins de l'administration de l'assistance publique paraît résumer toutes les conditions de bonne construction, réunies à l'introduction des améliorations indiquées par les progrès de l'hygiène.

M. Poumet, dans un travail très-intéressant, publié dans les *Annales d'hygiène* (t. XXXII), a déduit des expériences et des analyses de plusieurs chimistes les conséquences suivantes :

Il faut : 1° par malade et par heure, 19 m. cub. 200 lit. d'air pour la respiration et l'évaporation ; 2° par bec et par heure, 7 m. c. 500 lit. pour l'éclairage à l'huile, et 102 m. c. pour l'éclairage au gaz. Il n'y a rien à fournir pour le chauffage, puisqu'il se fait au détriment de l'air qui a servi à tous les usages indiqués ci-dessus. Rejetant complétement l'éclairage au gaz des salles d'hôpitaux, M. Poumet arrive, comme

dernière conclusion, à exiger 20 mètres cubes d'air à 16 degrés cent. par malade et par heure, ce nombre suffisant, selon lui, pour la respiration, l'évaporation et l'éclairage à l'huile des salles.

En s'appuyant sur ces données, on doit comprendre que la capacité absolue de la salle devient moins indispensable à considérer, et que tout se réduira à une question de ventilation, c'est-à-dire de renouvellement de l'air, et que ce dernier point devient plus important à considérer que la capacité de la salle.

Dans une ville chef-lieu de département, la construction des hôpitaux doit ou peut présenter des conditions particulières, qui sont la conséquence de la nécessité où l'on est d'isoler un certain nombre de maladies. Cet isolement ne saurait être obtenu que par la multiplication des pavillons. Ainsi, après le nombre nécessaire de pavillons ou de lits pour les maladies aiguës, il faudrait une section pour les maladies de la peau, une section pour la syphilis, une pour les accouchements et une pour les enfants.

Il est, toutefois, deux sortes d'établissements qui ne doivent jamais être compris dans les précédents; ce sont: 1° les maisons d'aliénés. Ces établissements se sont beaucoup multipliés en France depuis une quinzaine d'années, et maintenant on en compte au moins un pour deux ou trois départements, afin de se conformer aux prescriptions de la loi de 1830; 2° les hospices ou maisons de retraite destinés aux veillards des deux sexes. Ces derniers établissements ne sauraient être trop multipliés; ce sont les vrais invalides civils, et la création de nombreuses maisons de ce genre constitue le service le plus grand que l'on puisse rendre au peuple.

Dans une grande ville, une capitale, les différentes espèces d'hôpitaux doivent être séparées; c'est ainsi qu'il faut un hôpital pour les maladies de la peau, un pour la syphilis, un pour les accouchements, un pour les enfants, un pour les aliénés. Il en faudrait peut-être aussi un pour les phthisiques.

A Paris, le système hospitalier a subi depuis le commencement de ce siècle de grandes améliorations. La mortalité y a diminué dans une proportion énorme, et les progrès de l'hygiène se sont fait sentir partout. Bien qu'il y ait encore beaucoup à faire, on peut cependant considérer, à l'époque actuelle, ces établissements comme ne le cédant à aucun autre au monde, et c'est une justice que les médecins étrangers qui visitent nos hôpitaux généraux et spéciaux, ainsi que nos hospices, ne cessent de leur rendre chaque jour.

Les améliorations qui restent à faire sont encore nombreuses, cela est incontestable ; mais une fois qu'elles seront opérées, nos établissements atteindront presque la perfection [1].

1. Ces renseignements sont textuellement extraits d'un excellent ouvrage qui a pour titre : *Traité élémentaire d'hygiène privée et publique*, par Becquerel, 3e édit., avec nombreuses additions par le docteur Beaugrand. Paris, 1864, chez Asselin.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Ce, rue des Poitevins, 6.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 18, ligne 17-19, *supprimez* les mots : ajoutez.... de la part d'Ennius. — Il s'agit, en effet, non des prêtres, mais des fils d'Esculape dans le texte d'Ennius.

— 267, — 2, *lisez :* la fonction de la structure.

— 278, — 15, *lisez :* qu'il admet, à peu près comme Hérophile, dans les artères.

— 283, — 27, *lisez :* En 1622 Aselli, de Crémone, découvrit les vaisseaux chylifères (entrevus par Hérophile et par d'autres anatomistes anciens), un demi-siècle (1563) après Eustachi.

